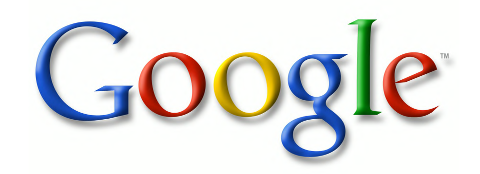
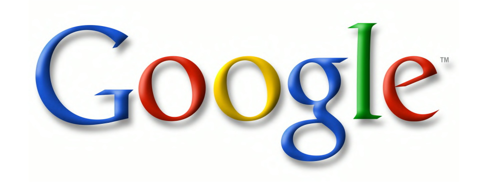
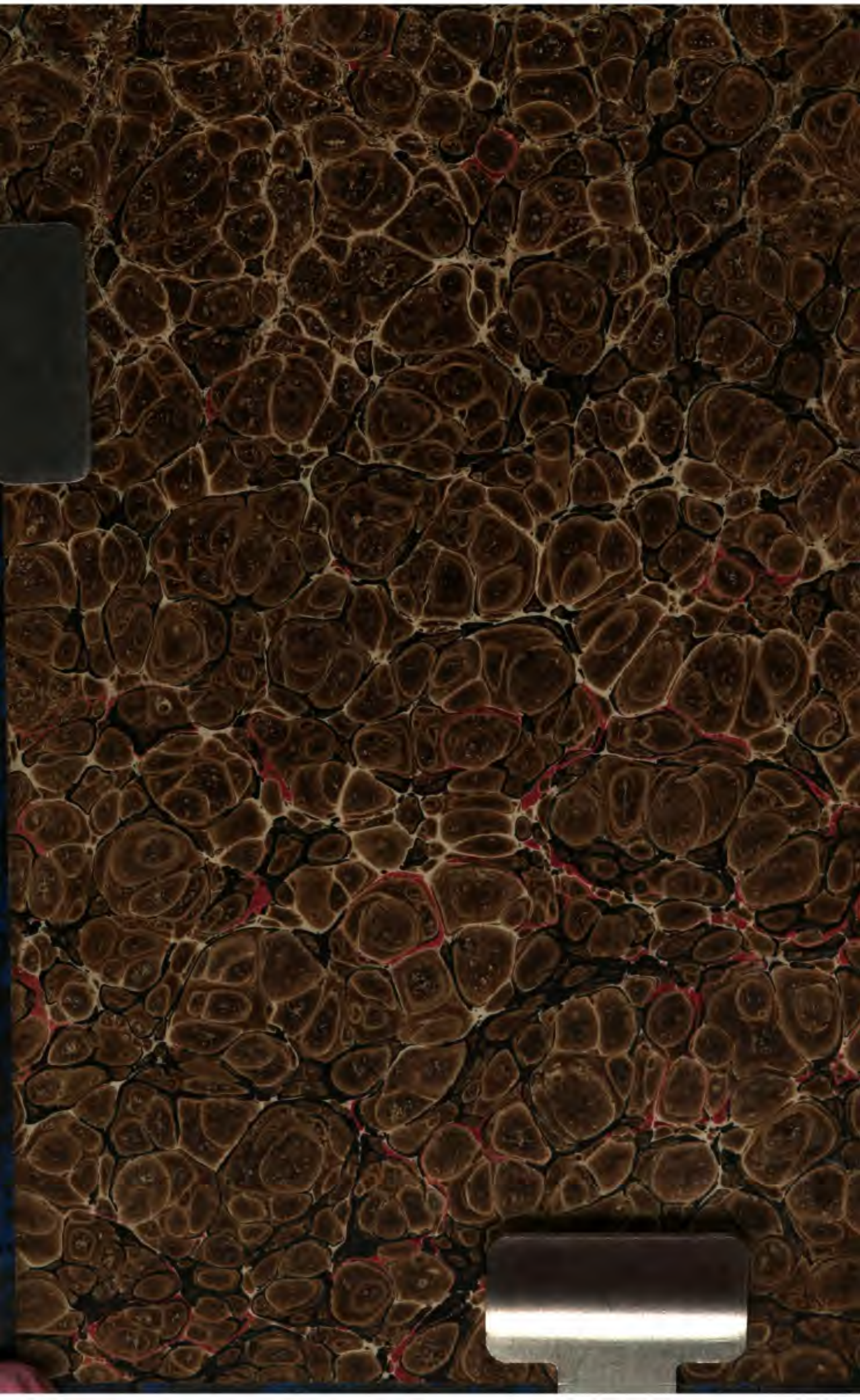
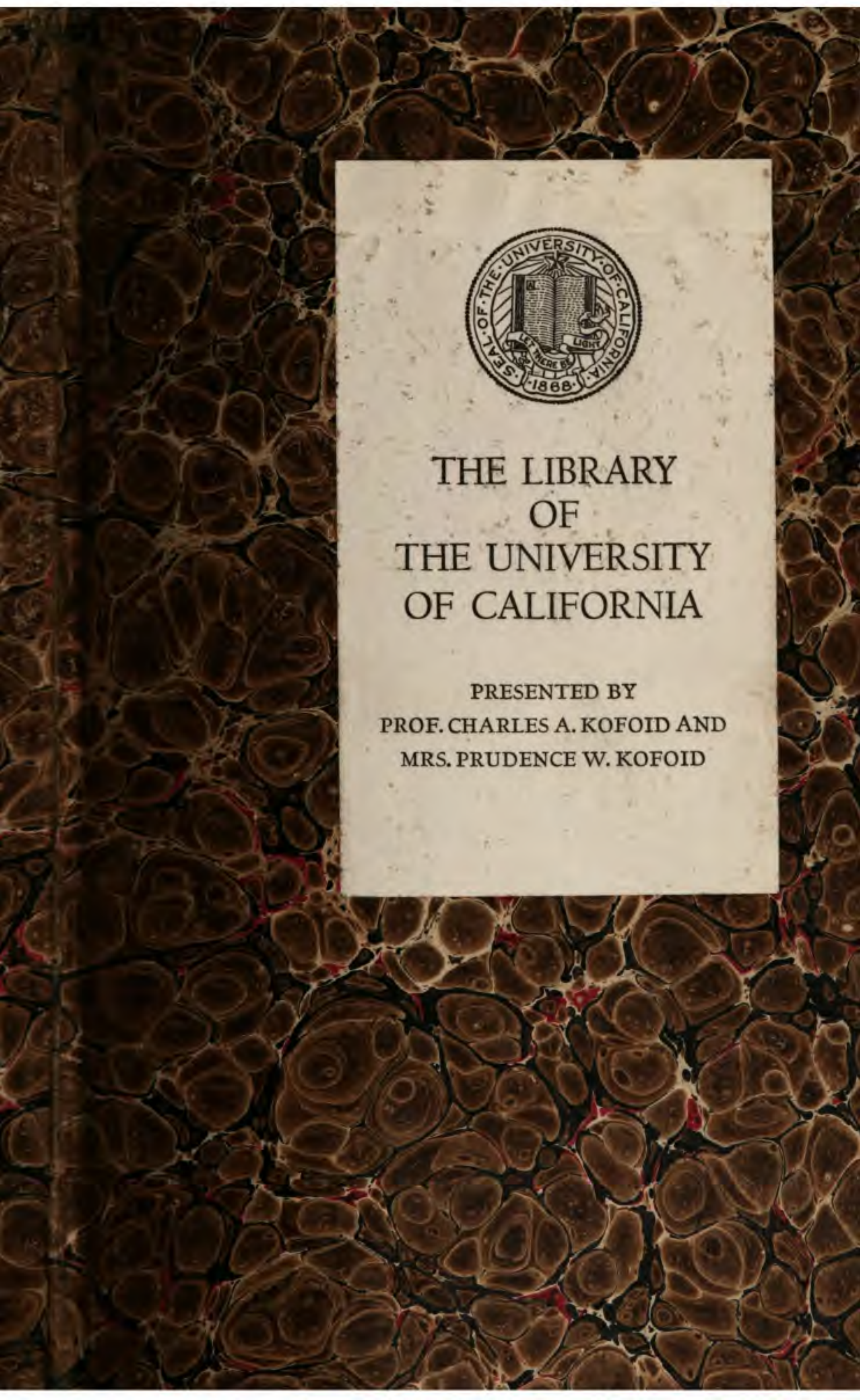









SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868

DES FORCES

PRODUCTIVES, DESTRUCTIVES ET IMPRODUCTIVES

DE LA RUSSIE

EN VENTE A LA LIBRAIRIE A. FRANCK

67, rue Richelieu, à Paris

chez tous les libraires des Eaux

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Excursion agronomique en Russie, 1859-1860, imprimé à Saint-Pétersbourg, avec une carte illustrée de la Russie, en plusieurs couleurs, d'une exécution aussi exacte que splendide. Prix. 10 fr.

Excursion agronomique en Angleterre et en Écosse, avec gravures dans le texte. . . . . » »

Voyage agronomique en Russie, 2e édition revue et corrigée par l'auteur, avec une carte des chemins de fer russes. . . . . Prix. 6 »

De l'Émancipation des Serfs en Russie. — État de la question au 17 mars 1861, avec carte et tableaux statistiques. (Brochure interdite en Russie.) . . . . Prix. 2 »

Le Matériel agricole, édition Hachette de la Bibliothéque des Chemins de Fer, avec 206 gravures dans le texte. . Prix. 4 »

Le Catéchisme d'Agriculture (vrai petit Traité élémentaire d'agriculture, avec 100 gravures dans le texte), édition Victor Masson.. . . . . Prix. 1 »

Le même, **traduit en russe**, avec gravures dans le texte également. . . . . Prix. 5 »

SOUS PRESSE

Le 2e volume de l'**Excursion agronomique en Russie pendant les années 1860-1861** (2e voyage), et le 2e volume des **Forces**, etc., avec cartes statistiques, etc., etc., en plusieurs couleurs, sur la Religion, les Sectaires, les Populations, les Nobles, les Marchands, les Bourgeois, les Soldats, les Etrangers, les Bestiaux, les Chevaux, les Fabriques, les Usines, les Foires, les Apanages, les Chemins de fer, la Criminalité, les Épidémies, les Eaux minérales, les Impôts, etc., etc.

VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERF, 59, RUE DU PLESSIS.

DES FORCES

PRODUCTIVES, DESTRUCTIVES & IMPRODUCTIVES

DE

LA RUSSIE

PAR

AUGUSTE JOURDIER

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE, ET ENRICHIE DE 9 CARTES SPÉCIALES DONT 8 EN CHROMOLITHOGRAPHIE

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU,
A. FRANCK sche Verlags-Buchhandlung, in Leipzig
1861

SAINT-PÉTERSBOURG
DUFOUR, Libraire de la Cour
Perspective de Newski, près le Pont de Police

MOSCOU
KROGH, Librairie française,
au Pont des Maréchaux

AVERTISSEMENT

SUR CETTE SECONDE ÉDITION (1)

Avant d'entreprendre ma deuxième excursion dans l'intérieur de la Russie, j'avais tenu à donner au public le premier volume de mes études sur ce pays : il parut peu de temps avant mon départ.

Quelle que fut ma bonne volonté, je ne pus relire les épreuves que jusqu'à la page 174, et c'est dans ces conditions défectueuses que l'ouvrage a été imprimé.

La publication eut lieu pendant que je parcourais les gouvernements du Midi (2), et quelques mois après, l'édition était épuisée.

A peine étais-je de retour à St-Pétersbourg, qu'on me demandait de Paris et mon second volume et mes observations concernant l'édition actuelle.

Mais quelles observations faire à l'égard d'un livre imprimé et cliché?

Je connais parfaitement ses défauts : il a été l'objet, littérairement, des critiques les mieux fondées; mais je

(1) La première partie de cet avertissement a été écrite à St-Pétersbourg au commencement de 1861.

(2) J'ai visité, en 1860-61, les gouvernements suivants que je ne connaissais pas encore : Tambof, Voronèje, Kharkof, Poltava, Kherson, Kief, Tchernigof, Orel et Toula : ce qui, avec les 23 gouvernements précédents, constitue presque la moitié des gouvernements de l'Empire.

ne puis que promettre d'apporter plus de soins dorénavant à la forme. En attendant, j'ose espérer que la portée sérieuse du fond fera quelque peu pardonner les imperfections du style (1).

J'ai, en effet, absolument besoin, pour le moment, de songer d'une manière exclusive aux volumes suivants. Du reste, puisque la critique a justement considéré le présent volume, non comme un livre entièrement écrit, mais seulement comme une collection de notes exactes et de *documents* bruts *très-utiles à consulter,* j'accepte la part qui m'est faite dans ces conditions; je n'en espérais pas une plus favorable, et je n'aurai pas d'autre prétention, tant que je serai toujours sur les grands chemins russes.

Or, pour l'année qui commence, comme pour celle qui vient de finir, tout loisir littéraire m'est interdit; car, outre les quelques engagements privés que j'ai acceptés (2), j'ai promis de visiter tous les établissements des domaines de la Couronne.

Dans cette situation et pendant le court séjour que je vais faire en France, aurai-je le temps de coordonner les

(1) J'ai fait faire les corrections les plus urgentes, mais dans les limites extrêmement restreintes où l'on se trouve renfermé avec des clichés, qui ne permettent que la substitution d'un mot, d'un chiffre ou d'une ligne à une autre, avec égalité de longueur. C'est une entrave irrémédiable à la pensée, comme on voit.

(2) J'ai, notamment, à retourner à Karlovka, chez S. A. I. madame la grande-duchesse Hélène, où presque toutes mes propositions d'améliorations ont été adoptées et seront ou doivent être mises en pratique. Je devrai aussi continuer les expériences culturales entreprises chez Dmitri Pavlovitch Narischkine à Elpatiévo, dans le gouvernement de Vladimir.

éléments de mon second volume des *Forces*, et de faire réimprimer également le deuxième volume (1) des lettres publiées par le *Journal de St-Pétersbourg*, au fur et à mesure que je trouvais des remarques spéciales à faire en parcourant l'empire? Il m'est impossible de répondre affirmativement : je me borne à quelques explications sur cette édition nouvelle; toute modification dans le texte même demeurant impraticable.

On m'a reproché d'avoir trop généralisé mes désirs quant à la culture du colza (p. 3). Cette vaste généralisation n'était pas dans ma pensée. Je n'ai jamais voulu parler que du Midi, et je répète encore ce que j'ai exprimé souvent déjà : Quiconque saura s'adonner en Russie à la propagation des cultures de graines oléagineuses, et à la fabrication de l'huile, rendra un réel service au pays et sera largement récompensé de ses peines, la Russie manquant d'huile de bonne qualité.

J'ai dit qu'au début, l'émancipation ralentirait la production (p. 30); je maintiens le fait malgré les objections auxquelles il a donné lieu. Voici pourquoi :

La grande propriété, quoi qu'on ait pu prétendre, est jusqu'à ce jour celle qui a produit et exporté le plus; or, elle sera atteinte elle-même, quoi qu'on fasse, dans son sol et dans sa propre production.

Mais le *paysan*, qui remplacera en partie le proprié-

(1) Le premier volume est en vente à Paris chez M. Dufour, à l'Office de Publicité russe, boulevard des Italiens, n° 1, et chez Franck, 67, rue Richelieu. A St-Pétersbourg, à la librairie Dufour, au pont de Police, et à Moscou, chez Krogh, au pont des Maréchaux.

taire, ne produira certainement pas autant que lui. Cette induction s'appuie de l'exemple des paysans des Domaines qui ont eu souvent des besoins annuels, s'élevant à plusieurs millions d'hectolitres de grains jusqu'à 26!... Et cependant un ministre des plus capables, dirige l'administration qui les concerne!

En attendant que les choses s'équilibrent, comme j'espère qu'elles s'équilibreront, on ne saurait échapper à une *période transitoire* plus ou moins pénible à traverser.

L'Etat s'occupe d'améliorer l'avenir, je le sais.

On va créer, près Moscou, un Institut agronomique, comme celui qui existait à Versailles.

Une École vétérinaire, comme celle d'Alfort, doit être édifiée sur la rive gauche de la Néva, à St-Pétersbourg même.

On possèdera bientôt un Conservatoire des arts et métiers, où l'agriculture tiendra une large place; cela est vrai, et cela est bien; mais la crise transitoire ne s'en fera pas moins sentir, plus ou moins intense, suivant la manière dont les améliorations s'accompliront (1).

L'essentiel sera d'éviter une pénurie par manque de semailles : il faudra donc savoir ménager habilement l'ancien état de choses avant de l'annuler, et ne rien mettre notamment à exécution à aucune époque de l'année, si ce n'est après les semailles d'automne, c'est-à-dire à l'entrée de l'hiver, pour mille et une raisons qu'il serait trop long d'exposer ici.

(1) Voir notre Brochure spéciale, la plus complète et la plus exacte sur ce sujet.

Je passe aux objections principales que m'ont faites des hommes compétents sur la première édition.

On a dit que la fabrication des eaux de-vie employait deux fois plus de grains que je ne l'indique à la page 29. Je réponds par un travail complet et officiel, compris dans le deuxième volume de cet ouvrage, actuellement sous presse, et qui paraîtra dans le 2me semestre de 1861. On verra que l'erreur signalée n'existe pas : on a confondu sans doute le tchetverte avec l'hectolitre, ce qui explique le malentendu.

On a cherché, en outre, à contester ce que j'ai avancé contrairement aux prétendues inondations possibles de nos marchés par les blés russes (p. 31). Aux raisons émises contre cette éventualité, je puis ajouter aujourd'hui que sa réalisation est matériellement impossible, au seul point de vue des moyens de transports, qui suffisent à peine, actuellement, entre les deux marines marchandes pour 16 millions d'hectolitres.

Même avec les chemins de fer, je doute, en considération des prix surtout, qu'il y ait rien à craindre, à certains égards, de ce côté (1).

Il paraît qu'on a souvent pu croire qu'en parlant des gouvernements locaux (notamment p. 41) je parlais du

(1) Depuis que cette préface est écrite, le Corps législatif a donné raison à notre manière de voir en abolissant l'*Echelle mobile.* Cet ouvrage a eu l'honneur d'être cité plusieurs fois à la tribune. C'est là une satisfaction d'auteur qu'on nous permettra de citer, mais uniquemeunt en raison de l'importance de la victoire économique à laquelle nous nous honorerons toujours d'avoir pu contribuer pour notre bonne part. Nous nous en félicitons surtout au point de vue des intérêts français et russes que nous croyons avoir servi également dans cette circonstance.

gouvernement central. Je ne puis que signaler l'erreur, sauf à y faire attention moi-même, quand la composition d'une autre édition m'en imposera la convenance et m'en donnera la facilité.

Chose étrange! on m'a reproché de faire (p. 85) grand fond de la culture de la betterave, basant le reproche sur ce que 200,000 déciatines de terres, ainsi cultivées, suffiraient pour fournir du sucre à tout l'Empire.

Mais on oublie tout simplement qu'avec la betterave, on fabrique l'alcool qui absorbe ici des millions d'hectolitres de bons grains?

Beaucoup de discussions ont été suscitées par le paragraphe qui termine la page 149. Je suis d'accord, au fond, avec mes contradicteurs, puisque je reconnais pleinement avec eux que la Russie produit plus de céréales qu'elle n'en *consomme*, faute de BESOINS dans les masses, et plus qu'elle ne peut en *vendre*, par manque de facilités de transport. De là, des bas prix parfois excessifs et assez fréquents pour que toute *culture coûteuse* ait pu et ait même dû être exclue, à quelques exceptions près. Ce sont ces conditions qu'il faut absolument faire disparaître, en donnant la vie à l'œuvre de l'émancipation, et en la complétant par des mesures analogues à celles que j'ai indiquées dans des articles spéciaux, soit dans le *Journal de Saint-Pétersbourg* (1), soit dans le *Rouski-*

(1) Le deuxième alinéa du chapitre intitulé : *Etat et Répartition de la propriété territoriale* (p. 169), devait être mis en note jusqu'à la fin du *total de la dette publique*. Du premier alinéa du dit chapitre, il faut sauter jus-

Vestniki de Moscou, soit dans ma *brochure* éditée par Franck.

J'ai noté deux critiques bien fondées, quant à la place occupée par le tableau de la dette russe (p. 170) et au tableau du prix de main-d'œuvre sur les chemins de fer (p. 264). Il est facile de voir toutefois que ce sont là des documents ajoutés après coup, et au dernier moment. Cette double circonstance est ma seule excuse.

Plusieurs fois aussi, le mot *alliance française* (p. 269) est venu surprendre le lecteur. La cause en est à la suppression d'un chapitre politique auquel ces passages se rapportaient, et à ce que, n'étant pas sur place, il m'a été impossible de surveiller les corrélations qui devaient exister entre ce chapitre spécial et les autres parties du livre.

Je n'entamerai pas ici de polémique à propos de la publicité des débats que je demande (p. 274), et de la création des *avocats* dont j'aurais dû parler plus explicitement. Il me faudrait pour soutenir cette discussion aborder le mot, devenu fameux, de M. Lamansky parlant des Russes, ses compatriotes, et demander avec lui : « *S'ils sont assez mûrs?* » Il est trop aisé de défendre le pour et le contre. D'ailleurs cette incursion me mènerait plus loin que je ne veux aller.

J'aurais désiré pouvoir m'étendre sur le parti qu'on

que-là pour retrouver l'idée de l'auteur. On doit lire ainsi : « La répartition de la propriété est fort caractéristique pour la situation générale de l'intérêt agricole. »

« Elle est en effet toute différente, ici, de cette même répartition dans le reste du continent européen. »

peut tirer des bois. Ce volume ne contient, à cet égard, que quelques mots à la page 241. Il serait intéressant de consulter, sur cet important sujet, ce qui a été publié, de 1837 à 1842, par le département des Manufactures concernant le travail du bois, ses formes, son utilité, ses rapports avec la mécanique, la chimie, etc.

Il faut aussi consulter, sur les mines dont il est fait mention à la page 245, les remarquables travaux de MM. Tschefkine et Ozervsky, qui ont traité notamment des mines de l'Oural. En vain, d'ailleurs, ai-je cherché à me procurer un exemplaire de cette publication, même auprès du premier de ces auteurs, actuellement ministre dirigeant des voies et communications : son bon vouloir est resté stérile.

Je n'ai pas critiqué, comme on l'a pensé, le prix du sel (p. 249) sans tenir compte des causes de cette cherté. L'éloignement et les difficultés de communication sont des causes capitales, fatales même, je le sais; mais on peut plus ou moins facilement en atténuer les effets.

On m'a fait une objection étrange à propos du manque de *produits échangeables* (page 268). Il y en a plus qu'on n'en demande, dit-on! Ceci est fort! Est-ce que l'Angleterre se plaint de produire plus qu'elle ne consomme? Elle ne perd pas son temps à de telles doléances; elle va OFFRIR le trop-plein que lui procurent ses usines; elle ouvre, elle crée des débouchés dans le monde entier; elle fait des *traités de commerce* : son *ballot* est partout; cette vérité est proverbiale. Que la Russie l'imite sous ce rap-

port, qu'elle modifie en particulier ses tarifs, qu'elle s'abouche avec les deux mondes, et elle se convaincra bientôt qu'elle est encore loin de pouvoir offrir autant qu'elle doit demander. Tout le secret de son avenir matériel est là.

J'avais promis de développer ici mes idées touchant l'urgence qu'il pourrait y avoir à constituer immédiatement en Russie une sorte de crédit agricole, autant en nature qu'en espèces, en faveur des propriétaires fonciers qui manquent, presque tous, de moyens d'action, pour faire face avantageusement au nouvel état des choses.

Il y aurait matière à un gros chapitre; je dois donc me limiter à une simple indication, à l'enregistrement des faits.

Qu'on songe qu'outre l'impuissance financière du seigneur, il y a encore *contre* la production, en Russie, par année :

Fêtes de saints..	120
Dimanches..	52
Jours de noms, jours de naissances, fêtes impériales, et autres, environ....................................	10
Total approximatif des jours chômés.......	200 (1)

Sans compter un long et rigoureux hiver, des dégels, des jeûnes, etc., etc., On comprendra, par suite, combien il est nécessaire d'avoir de bons leviers en main pour mettre à profit la très-courte période de temps que le climat concède à la culture des champs.

Or, en présence d'un tel état de choses, le propriétaire

(1) Les optimistes soutiennent qu'il n'y en a guère plus de *cent*. Je reviendrai ailleurs sur ce sujet.

et le paysan sont complétement désarmés; les machines étrangères demeurent la plupart du temps sans utilité, parce qu'on ne peut les réparer, souvent même lés faire fonctionner. Et cependant, il faut des machines pour éviter la crise de *main-d'œuvre* dont le pays doit fortement-se préoccuper dès à présent.

Pour atteindre ce but, il n'est qu'un moyen : des créations nationales.

Il faut aussi que le plus grand propriétaire du monde celui qui possède les 2/5e de l'Empire, l'administration des Domaines, en un mot, donne à tous l'exemple. Je sais que le général Mouravieff qui la dirige veut fermement entrer dans cette voie et la suivre jusqu'au bout, il me l'a assuré lui-même, mais sera-t-il assez persévérant?

Espérons que le succès couronnera son initiative et ses efforts. Pour moi, j'en doute cependant un peu, d'après la connaissance directe que j'ai de cette partie de ses projets et de sa manière de faire. Au reste, si je me trompe, chacun tiendra à cœur de le seconder, et sera honoré même de participer à l'accomplissement de cette œuvre, laquelle sera, dans son genre, l'une des plus grandes de ce siècle, le véritable pendant de la mesure qui immortalisera le règne d'*Alexandre-le-Libérateur*, et de tous les hommes qui ont contribué à la régénération de l'Empire, par la rénovation de 23 millions d'hommes.

Je passerai sous silence les critiques qui m'ont été faites par les feuilles russes, parce qu'elles s'appliquent, presque toutes, à des fautes d'orthographe concernant les

noms propres de quelques localités; mais je ne garderai pas la même réserve, quant au blâme qu'on cherche à déverser sur l'un des sous-titres de ce livre. Il n'y a pas de *forces improductives*, m'a-t-on dit souvent. Il y a des *forces improductives*, ai-je répondu. L'association de ces deux mots n'est pas arbitraire. D'autres que moi l'ont faite, et elle dépeint exactement ma pensée. Elle caractérise d'ailleurs toute l'histoire physique de la Russie :

Son sol généreux, type d'une fertilité unique au monde, et sa population mâle, dans la première période de sa croissance virile (*forces productives*) ;

Son dur et cruel climat, ses distances et ses épizooties, dont la source est tout à fait russe (*forces destructives*) ;

Ses mines si riches et si variées, ses magnifiques cours d'eau, et la terre de première qualité stérile elle-même, sur une étendue immense (*forces improductives*).

Ne dit-on pas, lorsqu'on recherche les éléments propres d'un sol, que celui qui ne produit rien est un sol improductif, c'est-à-dire une force improductive?

Au propre, improductif signifie : qui ne produit pas;

Au figuré : qui ne rapporte pas.

Le mot, au surplus, est suffisamment usité en économie politique, pour que cette application motive à elle seule l'emploi que nous en avons fait. C'est par cette appellation qu'on qualifie, par exemple, toute consommation d'où il ne résulte aucune nouvelle valeur.

Si l'or et l'argent sont, comme on le dit, le nerf de toutes choses, ce sont, à coup sûr, des forces et des forces

de premier ordre. Or, n'hésite-t-on point à établir une différence entre ce métal converti en monnaie, et ce métal enfoui dans les entrailles de la terre, où il reste force improductive jusqu'au jour où l'homme l'en sort pour en faire la force la plus grande, peut-être, du siècle (1)!

Supprimer un adjectif, qui rend ma pensée, uniquement parce qu'il a été critiqué, serait puéril. Je le maintiens donc, en vertu des raisons que je viens d'énumérer, et avec la certitude de ne faire violence ni aux convenances de la grammaire, ni à celles de la raison (2).

(1) Disons plus : la physiologie elle-même n'échappe point à l'alliance légitime de ces deux mots en apparence contradictoires. L'esprit humain a ses *forces improductives* : ce sont les vocations sans emploi, les aptitudes que n'ont pu développer les circonstances et l'éducation.

Partout, cette opposition entre l'activité qui demande à se produire et l'inertie qui y met obstacle se manifeste, et vient justifier *de facto* l'antithèse logique que notre sous-titre renferme.

Les sciences techniques, seules, exigent, d'ailleurs, la rigoureuse appropriation des termes. Étendre à tout et faire prévaloir partout ce purisme étroit serait châtier la pensée !

(2) Au moment de donner le bon à tirer de cette Introduction, je reçois un renseignement de source sûre, sur les *jours chômés* en Russie. Je l'avais demandé à la suite d'une objection qui m'avait été faite par un ministre de l'Empereur, auquel j'avais communiqué une épreuve où il était question de 200 jours. Ce ministre m'assurait qu'il n'y en avait pas même 100. Or, voici le document que je reçois.

Nous avons : Dimanches............	52
Fêtes du calendrier....	61
Total........	113

Sur ces 61 fêtes 33 sont *impériales*, et par conséquent chômées par les tribunaux et les tchinovnicks. A cela il faut *ajouter*, outre 116 jours non de *jeûne* mais d'ABSTINENCE sévère, les fêtes spéciales à chaque localité, d'après les usages et les traditions. Elles sont souvent fort nombreuses et fêtées comme celle de la Saint-Élie, qui dure *deux jours*, bien qu'elle tombe en pleine fenaison. Qu'est-ce que cela faisait à un serf?

INTRODUCTION

A une époque comme celle-ci, alors que se prépare une grande transformation dans la vie du peuple russe, alors que les réformes projetées peuvent et doivent même changer forcément les conditions de la propriété territoriale du pays, surtout celles de son exploitation rurale, il n'est pas sans intérêt, pensons-nous, de s'occuper un peu attentivement de la nature propre de la richesse territoriale de ce vaste empire et de l'avenir qui lui est réservé.

Il faut tâcher également, de se rendre compte aussi exactement que possible, du degré de développement que ses ressources peuvent attein-

dre (1). En même temps, il conviendra d'examiner ce que l'occident peut en espérer ou en craindre, soit économiquement, soit politiquement.

Il est extrêmement curieux, croyons-nous, d'étudier ainsi que je viens de le faire sur place ce que la nature a fait *pour* et *contre* les prodigieuses forces productives agricoles de la Russie d'Europe, la seule dont il sera question ici, pour le moment du moins, la Pologne même et la Finlande ne seront pas comprises dans nos appréciations.

Nous rechercherons ensuite en combien de points, et de quelle manière surtout, l'homme peut combattre ou utiliser les circonstances diverses dans lesquelles ce riche et beau pays se trouve.

(1) Il est de fait, suivant nous, que tout ce qui a été écrit en français sur la Russie est tout à fait insuffisant pour donner une idée exacte et actuelle surtout, de la situation de ce pays. Maintenant qu'il va être ouvert à l'occident, grâce aux chemins de fer, il y a tout lieu d'espérer qu'avant peu d'années on possèdera des études sérieuses qui seront entreprises à divers points de vue. Mais en attendant, nous avons voulu préparer les voies, pour ainsi dire, en nous plaçant en quelque sorte dans nos écrits entre Haxthausen et Tegoborsky, qui sont à peu près les seuls qu'on puisse consulter encore aujourd'hui malgré la date déjà assez ancienne de leurs publications.

On a souvent dit, trop souvent peut-être, que la Russie a un caractère qui lui est propre; qu'elle se distingue par une vie à elle; que tout ce qui est à l'étranger ne saurait lui être appliqué sans discernement, sans une grande prudence.

Il y a dans des assertions de ce genre, sans aucun doute, de bien profondes vérités; c'est même incontestable; mais elles sont trop près placées malheureusement de réels et déplorables préjugés.

Distinguer ce qu'il y a réellement de *caractéristique* dans ce pays, entre le pays lui-même et la nation; rechercher en quoi, pourquoi, et comment la Russie est et restera toujours et forcément différente de tous les autres pays, — c'est là ce qui, à nos yeux, est le plus important, pour le moment du moins.

Nous avons tâché, comme on le verra dans les études qui vont suivre, de déduire *des faits* dominants de la vie agricole, sociale et politique, ceux qui donnent positivement à la Russie son véritable caractère propre et son brillant avenir.

Les données qui ont servi à établir ces faits dominants, d'où doivent ressortir pour l'occident des aperçus et des indications de la plus haute importance, ont été étudiées avec le plus grand soin, dans le pays même, et par nous, en 1859-1860, et avant nous d'une façon très-suivie et très-approfondie par M. le baron Alexandre de Meyendorf, qui a bien voulu nous faire profiter exclusivement et totalement de ses recherches, des notes qu'il a recueillies dans de fréquents voyages, et de sa longue expérience.

Un fait qui a donné en outre à nos yeux un grand prix aux documents que M. de Meyendorf a bien voulu nous confier, et dont nous avons tiré à plusieurs reprises un bon parti dans ce premier volume, c'est qu'il connaît très-bien aussi la France, où il a été longtemps délégué sous le ministère Cancrine de si glorieuse mémoire pour la Russie.

Les faits généraux, les chiffres sont tirés des publications et des statistiques du Ministère de l'Intérieur les plus récentes que nous ayons pu nous procurer.

Nous en tenons également de M. Joltoukine, membre du comité dit de rédaction, en ce qui concerne les dernières récoltes, c'est-à-dire celles de 1859.

Quant aux renseignements relatifs aux influences du climat, nous avons eu recours à M. Weselowsky, secrétaire-perpétuel de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, qui a publié en russe un fort remarquable volume in-quarto, intitulé : *Du Climat de la Russie en* 1858. Nous avons de plus longuement causé avec lui sur ce sujet, et nous lui devons également une grande somme de reconnaissance.

M. Weselowsky a poussé avec nous l'obligeance à ce point, qu'il nous a donné les originaux de plusieurs cartes de son grand ouvrage et notamment une de celles que nous publierons un jour, qui est entièrement inédite, et qui a été établie comme les autres, d'après les documents officiels émanés des nombreux Observatoires impériaux de la Russie, et qui est on ne peut plus curieuse.

Dans l'état actuel des études statistiques géné-

rales, on ne saurait présenter des chiffres plus exacts ou tout au moins plus consciencieusement recueillis ou établis que les nôtres; cependant, tous ceux dont on s'est servi ici ne sauraient être rigoureusement admis, si on voulait entrer par trop minutieusement dans les détails.

M. Valouieff, adjoint ou chef de section au Ministère des Domaines, nous a dit lui-même qu'il fallait être très-sobre dans l'admission des chiffres *les plus officiels* parce que, en Russie, autant et plus peut-être que partout ailleurs, il y a des gens qui augmentent ou qui amoindrissent leurs déclarations d'après mille circonstances différentes.

Néanmoins, les chiffres que nous citerons peuvent être considérés comme n'étant jamais au-dessous ou au-dessus de la réalité que jusqu'à concurrence de 10 °/₀ près; mais cette différence n'en fait aucune au fond, si on veut bien y réfléchir un instant, surtout quant aux conclusions que nous aurons à en tirer. C'est ce dont on pourra bientôt se convaincre en parcourant cette étude.

Notre travail, il ne faut pas l'oublier, n'est encore qu'un essai ou une ébauche si l'on veut, car la Russie est si grande (1) qu'on ne peut guère avoir d'autre prétention que celle-là quand on en parle ; il serait par conséquent bien important que des essais plus ou moins analogues, mais conçus dans le même sens ou à peu près, pussent être faits l'un de ces jours, et même le plus promptement possible, sur toutes les parties de ce qu'on pourrait appeler la vie nationale russe.

La jeunesse de la nation elle-même, et tout particulièrement, pourrait-on dire, sa croissance rapide, beaucoup de mobilité dans les hommes et dans les choses, tout cela fait que l'observation la plus attentive, si elle n'est qu'isolée, ne saurait absolument pas être précise ou tout au moins complète actuellement, alors même qu'elle serait juste à certains égards et à certains points de vue spéciaux.

(1) Nous n'avons été encore que dans les gouvernements suivants : Kovno, Vilna, Vitebsk, Pskov, Saint-Pétersbourg, Novgorod, Tver, Moscou, Riazan, Vladimir, Iaroslav, Kostrama, Nijni-Novgorod et Kazan; soit 14 sur 52, c'est-à-dire plus du quart.

On réunirait alors, en agissant ainsi, un remarquable ensemble de jugements qui pourrait servir de base pour arriver à la connaissance de la vie du peuple, ce qui pourrait, ce qui devrait même conduire ensuite à une connaissance plus intime et plus sûre de sa véritable situation et du grand avenir politique et social qui, suivant nous, l'attend forcément un jour.

On verrait alors si cette situation, que l'on connaît si peu à l'heure qu'il est, il faut le répéter souvent, est ou n'est pas en harmonie avec les actes et l'esprit de l'administration du pays.

On pourrait se convaincre très-facilement et très-nettement peut-être, que cette harmonie ne peut s'établir et n'être durable et forte, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, que lorsqu'on saura *simplifier* tout l'établissement administratif dont on ne peut malheureusement pas se passer, et que de plus, on l'adaptera aux besoins simples, c'est vrai, mais *très-impérieux*, d'une nation jeune, énergique, qui respire à pleins poumons quand elle a la face tournée vers l'occident, et qui a certainement le droit, après tout, d'es-

pérer qu'un jour très-prochain, l'ordre et la justice descendront jusqu'à elle!

Elle veut, et elle a raison, elle veut pouvoir, un jour aussi, venir jusqu'à nous, et c'est pour cela qu'elle aime tant la France et qu'elle recherche, avec tant de bon sens et de raison notre alliance, la seule qui soit normale et qui puisse être avantageuse aux deux parties et à l'Europe elle-même.

Montrer combien les basses classes, en Russie, sont peu favorisées par l'ancien état de choses quant à leur travail et aux prix qu'elles en ont retirés jusqu'à ce jour; faire voir combien peu aussi elles sont favorisées par l'esprit d'entreprise, qui a été presque nul jusqu'à présent, par rapport à ce qu'il y a à faire; indiquer enfin les si mauvaises et si fatales conditions naturelles au milieu desquelles elles doivent vivre : tel est le but principal de cette première partie de nos études, qui sera bientôt suivie de celles qui devront compléter notre œuvre.

Puisse ce premier jet de nos observations, lequel est dicté par des sentiments bien désinté-

ressés et tout bienveillants, sans cesser jamais d'être vrais, pénétrer, comme celà a déjà eu lieu en grande partie, je n'en doute pas du moins, ceux qui dirigent les destinées du peuple Russe, ou qui s'y intéressent, du profond et grand sentiment de leurs obligations envers ce même peuple qui attend avec patience et qui a confiance en eux.

Je désire surtout leur montrer aussi, pour ma toute petite part, que ces braves paysans, serfs encore aujourd'hui, soit le *tiers* de la population russe, ont d'autant plus de droits à la sollicitude du gouvernement et à celle de tous les propriétaires fonciers, qu'ils sont plus maltraités qu'aucun autre habitant d'Europe par la nature du dur pays qu'ils habitent.

Je désire être assez heureux pour faire voir que, jusqu'à présent du moins, jamais ces braves et bons paysans n'ont trouvé, dans les institutions qui leur ont été données, des *compensations* le moindrement suffisantes à cet ordre providentiel, c'est vrai, mais très-rude néanmoins, qui les régit si fatalement et d'une façon si inexorable.

Cette première étude sera immédiatement suivie, dans ce volume-ci même, par un examen attentif et aussi consciencieux qu'on puisse le faire, de la vie agricole, industrielle et commerciale de la Russie, de ses ressources, de ce qu'elle produit et de ce qu'elle pourrait et devrait produire.

Nous adressons ces études à ceux qui aiment tous les habitants de n'importe quel pays que ce soit, comme étant les membres d'une même famille; à ceux qui ont vécu avec le peuple comme nous l'avons fait toute notre vie, et qui voudraient l'aider comme nous cherchons sans cesse à le faire dans la mesure de nos forces.

Nous demandons beaucoup d'indulgence pour l'intention qui a dicté ce travail, mais en même temps beaucoup de sévérité, soit quant à la forme, qui est certainement très-faible, soit quant au fond, qui est peut-être meilleur, sans pour cela être parfait.

Nous ne craignons pas les critiques, parce que nous avons écrit avec franchise et impartialité et qu'il ne nous en coûterait nullement de

nous modifier, si on nous démontrait que nous nous sommes trompé.

Bien qu'il soit imprimé en France, ce livre est au moins autant destiné aux Russes qu'à nos compatriotes. Cependant, chacun de nous pourra y trouver des renseignements qui seront de nature à rectifier bien des erreurs qui sont répandues sur la Russie, et surtout sur son agriculture, qu'il est si difficile de bien apprécier à fond, et sur laquelle, comme on le verra, nous avons porté notre plus sérieuse attention.

L'occident, je le répète, a le plus grand intérêt à mieux connaître la Russie qu'il ne la connait, et tous, nous ne pouvons avoir qu'à y gagner.

D'ailleurs, les circonstances actuelles exigent, pour ainsi dire, qu'on soit plus au courant que par le passé de la situation vraie, présente et future de ce vaste empire de Russie, puisque, c'est incontestablement avec lui que nous aurons désormais le plus à nous entendre pour toutes les grandes questions européennes, notamment pour celle qui se reproduit de nouveau, en ce

moment-ci même, en Orient. Nous pourrions même ajouter : et en Italie, car les deux questions sont désormais appelées à être réglées ensemble, l'une *avec* l'autre et peut être liées l'une *par* l'autre.

Nous avons déjà dit quelle était notre dette avec M. le baron Alexandre de Meyendorf, qui a mis à notre disposition le fruit de vingt ans d'expérience et d'observations soit en Russie, soit en occident. Nous devons une grande reconnaissance aussi à son frère, M. le baron Pierre de Meyendorf, ancien ambassadeur de Russie à Berlin et à Vienne, et actuellement chef du cabinet de l'Empereur Alexandre II. Nous avons eu avec lui de ces longs entretiens, ou pour mieux dire nous avons écouté plutôt, et nous avons retenu de cette façon des renseignements, des données, des aperçus tellement instructifs que nous ne pouvons nous dispenser d'en faire mention ici, car il nous est arrivé de puiser bien souvent dans ce riche bagage de nos meilleurs et de nos plus agréables souvenirs.

Nous remercierons également le cousin de ces messieurs, le baron de Meyendorf, grand-écuyer

de l'Empereur, qui a bien voulu nous consacrer plusieurs matinées et pour nous faire voir et pour causer. Nous avons de lui des documents précieux sur la race chevaline russe, dont nous ferons plus largement usage dans le volume qui suivra celui-ci.

Nous devons à M. Jean Sabouroff, de Penza, des notes et des observations judicieuses à propos des cinquante-deux articles que, pendant notre voyage à l'intérieur de la Russie, nous avons publiés dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*. Nous avons tiré le meilleur parti des critiques que M. Sabouroff, l'un des premiers agronomes de la Russie, assurément, ne nous a pas ménagées, et nous l'en remercions. Nous nous en sommes si bien trouvé que nous le prierons de nous continuer ses critiques sur ce présent volume lui-même.

Enfin, nous devons remercier, à des titres divers, toutes les personnes avec lesquelles nous avons fait des courses d'étude, ou avec lesquelles nous avons eu des conférences spéciales au sujet de notre voyage. Chacune d'elles a apporté sa

pierre aux fondations que nous cherchons à jeter en ce moment.

Nous citerons notamment, à peu près par *ordre de date* pour éviter une classification plus embarrassante : MM. Tatischeff; de Rétkine frères, l'un maréchal de noblesse de district, l'autre maréchal de gouvernement à Rezan; Cappellemans, Rédacteur en Chef du *Journal de Saint-Pétersbourg;* de Saint-Julien, correspondant de l'*Indépendance Belge;* Lewschine, sénateur, ancien adjoint au Ministère des Domaines; Dmitri-Pawlowitch Narischkine, de la famille qui a donné au trône de Russie, l'une de ses Impératrices, la fameuse Nathalie Kirile, et qui est bien, lui, l'un des types du grand et bon boyard Russe les plus caractérisés que je connaisse; Lode, du comité agronomique et scientifique au Ministère des Domaines; le Prince Devlet-Kildeeff et Dourassoff, grands propriétaires et ardents industriels; les Princes Serge Gagarin, qui a présidé pendant plus de vingt ans la Société d'agriculture de Moscou, et Léon Gagarin, qui en est aujourd'hui le Vice-Président; Soukatine, du comptoir Im-

périal au Kremlin, et Bapst, le savant économiste de l'Université de Moscou; Smirnoff, gouverneur civil de Saint-Pétersbourg; Kavalevsky, ministre de l'Instruction publique; Lanskoi, ministre de l'Intérieur; Miloutine, son adjoint; Walouieff, adjoint ou chef de section du ministère des Domaines; Samarine, du comité de rédaction pour l'amélioration du sort des paysans; Tchoglokoff, maréchal de noblesse de Schlusselbourg; Vernandsky, rédacteur en chef de l'*Économiste Russe;* Middendorff, Président de la Société d'Agriculture de Saint-Pétersbourg; Mussard, mon aimable et obligeant compagnon de voyage à ma rentrée en France, et avec lequel nous allons ensemble cette année à Tambov, dans les biens de S. A. I. Madame la Grande-Duchesse Marie; Joltoukine, du comité de rédaction; Prossoroff, directeur de l'École vétérinaire de Saint-Pétersbourg; Venivitinoff, sénateur; comte d'Alderberg, ministre de la Maison de l'Empereur; Lamsdorff, l'un des plus intelligents industriels du pays; Prince Boris-Andrevitch Galitzin-Seevitch, grand amateur et connaisseur de chevaux; comte de

Nesselrode, grand-chancelier de l'Empire; Storch, directeur de la Banque commerciale et administrateur de la Société économique de Pétersbourg; Kokoreff, l'un des plus fameux fermiers des eaux-de-vie: Balabine, le frère du diplomate à Vienne, et l'inventeur de deux curieuses industries purement russes, n'ayant pourtant pour base que le blanc et le jaune de l'œuf.

Nous oublions certainement les noms de beaucoup d'autres, mais qu'ils ne nous en veuillent aucunement, la mémoire du cœur les retrouvera en temps voulu.

Enfin (1) nous ne pouvons nous dispenser de réserver une mention toute spéciale à ceux des membres de la famille impériale qui ont bien voulu

(1) Nous devons également beaucoup de gratitude à notre excellent voisin, à Versailles, M. le prince Augustin Galitzin, auteur de plusieurs ouvrages fort estimés, et qui a bien voulu nous aider très-chaleureusement à dégrossir notre œuvre. Non-seulement il a eu la bonté de lire toutes les épreuves de notre livre en nous faisant en marge ses observations, mais encore il n'a pas craint, très-souvent, de nous donner des renseignements que nous lui avons parfois demandés, et dont nous avons toujours tiré le plus grand profit. Nous sommes donc son obligé à bien des titres, et nous nous faisons même et un vrai plaisir et un devoir de le dire ici publiquement.

nous recevoir, causer avec nous et même se déplacer pour nous avec cette bonté exquise, recherchée et toute franche, que personne ne conteste à aucun d'eux et qui est à juste titre proverbiale.

DES FORCES

PRODUCTIVES, DESTRUCTIVES ET IMPRODUCTIVES

DE LA RUSSIE

DES FORCES

PRODUCTIVES, DESTRUCTIVES ET IMPRODUCTIVES

DE LA RUSSIE

LE SOL ET LE CLIMAT

Dans une série de cinquante-deux articles (1) que nous avons publiée dans le *Journal de Saint-Pétersbourg,* pendant que nous étions en Russie, nous avons cherché à faire connaître, aussi exactement que possible, quel était, à notre avis du moins, le vrai terrain — pour nous il n'y en a pas d'autre que l'agriculture — sur lequel devait s'agiter la grave question de l'*amélioration de l'état des paysans en Russie*, qu'on appelle encore, en occident, *Question d'Émancipation.* Nous la traitons très à fond à la fin de cette deuxième édition, après la page 299.

Il nous faut maintenant, pour compléter cette sorte de premier exposé de situation, résumer ici les observa-

(1) Ces articles ont été réunis en un volume qui a été mis en vente, au mois d'avril de cette année, à Saint-Pétersbourg même, à la librairie Dufour, Perspective de Newski, près le pont de police.

Il se trouve à Paris, à l'*Office de Publicité Russe*, boulevart des Italiens, n° 1, au coin de la rue Richelieu.

tions que nous avons recueillies pendant ce voyage de dix mois à l'intérieur du pays, voyage que nous avons dû préalablement entreprendre pour répondre avec un peu de connaissance de cause aux diverses demandes qu'on a bien voulu nous faire l'honneur de nous adresser, au sujet de l'adoption du travail libre en substitution de la corvée appliquée à l'agriculture et aux industries qui s'y rattachent.

Nous avons tenu à faire ces études avant que la Russie ne fût définitivement ouverte à l'Occident par les chemins de fer, et nous n'avons rien négligé, par conséquent, non-seulement pour voir par nous-même, mais encore pour nous renseigner aux meilleures sources.

C'est également sur place, comme nous l'avons fait pour le volume précité, que nous avons écrit ces lignes; par conséquent, on ne doit pas s'attendre à beaucoup de régularité ni de méthode dans notre style, puisque ce sont en quelque sorte des notes de voyage que nous donnons ici, en attendant que le temps nous permette de nous compléter en mettant en ordre tous les documents que nous possédons.

La régularité et la méthode sont l'une et l'autre, d'ailleurs, souvent presque impossibles quand on est obligé de rédiger des chapitres, qui devraient se suivre, c'est vrai, mais qui, souvent, sont écrits à plusieurs centaines de verstes les uns des autres et sur des sujets différents.

Néanmoins, nous tâcherons de ne pas trop enchevêtrer

les choses, bien qu'après tout, il y ait quelquefois avantage à les traiter un peu au fur et à mesure qu'elles se présentent.

Bref, nous ferons pour le mieux.

La base de l'agriculture et partant de la richesse du vaste empire de Russie est tellement large, qu'on peut prétendre à tout ce que l'on voudra dans ce pays, le jour où l'on sera en mesure d'en tirer convenablement parti.

Le sol, en effet, est généralement très-bon, et le climat ne s'oppose à presqu'aucune des cultures principales que nous faisons dans le nord de la France.

Ce n'est qu'une question de situation qui gouverne les divers genres d'ensemencements, exactement comme chez nous, d'ailleurs, mais avec un peu plus de sévérité, voilà tout.

La Russie possède à peu près toutes les natures de sol ; elle a des terrains sableux, des terrains pierreux, des terrains argileux et des terrains mixtes.

Mais ce qu'elle a *comme aucun autre pays du monde*, si ce n'est la Hongrie et quelques petites parties de la France, c'est une surface de près de *cent millions d'hectares de* TERRAIN NOIR, appelé *tchernozème,* qui est d'une richesse telle, qu'en bien des endroits l'usage des engrais serait radicalement impossible dans les *premières* années de mise en culture, à moins qu'on ne veuille s'exposer à tout perdre par un excès de végétation.

Nous n'entrerons pas ici, pour le moment du moins, dans des détails chiffrés sur l'étendue des différents ter-

rains que la Russie possède, ni sur sa configuration géographique. On trouvera ces renseignements dans tous les ouvrages spéciaux, notamment dans celui que Tégoborsky a publié sur les *Forces productives de la Russie;* nous y consacrerons d'ailleurs nous-même un peu plus loin un chapitre spécial.

Nous nous bornerons donc uniquement, ici, dans ces premiers chapitres, aux indications générales et préliminaires qui nous paraissent indispensables pour bien asseoir l'examen de notre sujet.

Nous avons dit que la Russie possédait le plus *incomparable* terrain qu'on puisse désirer, une véritable *terre promise*, et cela sur une étendue immense, puisqu'elle est à elle seule presque deux fois grande comme la France !

Cette terre noire s'étend au nord, du côté de l'*ouest*, jusqu'au 51°, et vers l'*est* jusqu'au 57°.

A l'ouest, elle atteint le 47°, et à l'est le 57°.

En examinant cette magnifique surface sur une carte, on peut reconnaître qu'elle est séparée du nord au sud par une ligne qui passerait entre les villes principales ou les cours d'eau suivants : la Styv, la Gorque et la Stouleh, à leur origine; Jitomir, Kiev, Tchernigov, Koursk, Orel, Toula, Rezan; la Moscova; Penza; la Soura, la rive droite du Volga, depuis Nijni-Novgorod jusqu'à Kazan; la Kama, la Bolaya et jusqu'à la rive droite de la Nitza, tout à fait à l'est.

Au nord de cette ligne, c'est une masse *argilo-sableuse* qui domine; elle est parsemée çà et là de beaucoup de

Placer à la P. 5.

voir P 336 ou suivantes.

CARTE CLIMATOLOGIQUE
DE LA
RUSSIE D'EUROPE,

Dressée spécialement, d'après des documents officiels, pour les Ouvrages de

A. JOURDIER,

Edités par la Librairie A. FRANCK, 67, Rue Richelieu, à Paris.



TEMPÉRATURES EN DÉGRÉS RÉAUMUR.

—·—·—·—·—·	Lignes	Isothermes	*(Egale température moyenne de l'année).*
————————	Lignes	Isothères	*(Egale température moyenne de l'Eté).*
∿∿∿∿∿∿∿∿	Lignes	Isochimènes	*(Egale température moyenne de l'Hiver).*

Gravée chez Erhard. Imp. Lith. Brunox, Versailles.

parties argileuses et sablonneuses pures, de quelques parties ou noires, ou limoneuses, ou pierreuses, et d'assez grandes étendues de ce qu'on appelle les *toundres du nord de la Russie*, qui sont des sortss de marais plus ou moins tourbeux dont on ne peut attendre rien de bon.

Entre Saratov, Tsarizine, Gourief et Ouralsk, il existe d'assez notables étendues de terrain imprégnées d'*eau salée* dont il n'y a pas grand chose à espérer non plus.

Pour achever ce premier aperçu, il faut dire qu'on rencontre quelques sables mouvants le long des rivières, et notamment au sud-est des steppes, où la base saline domine et ne favorise, par conséquent, pas du tout la culture, comme bien on pense.

Mais ce n'est que peu de chose, par rapport à l'étendue, en comparaison des terrains riches et des vastes vallées qu'arrosent les rivières à peu près partout dans leur parcours, de façon à former des pâturages immenses qui sont fécondés tous les ans par des débordements aussi salutaires, relativement, que ceux du Nil.

TEMPÉRATURES

Les Lignes isothermes, isochimènes et isothères

Ce ne serait rien pour la Russie que de posséder un sol si magnifique s'il devait être couvert, d'un bout de l'année à l'autre, comme on est disposé à le croire en occident, par des neiges abondantes et stériles ou stérilisantes.

Il n'en est absolument rien, en règle générale, comme on va le voir par les quelques renseignements météorologiques suivants que nous donnons comme étant aussi précis que possible, puisqu'ils proviennent de la section d'Économie rurale au ministère des domaines à Saint-Pétersbourg, où l'on s'est beaucoup servi, pour les établir, des mémoires de l'Académie des sciences et notamment des travaux de l'académicien A. Kupffer et de ceux de l'académicien Veselovski, à l'obligeance personnelle duquel nous devons énormément aussi nous-même.

Un fait qui surprendra tout d'abord, c'est que ce qu'on appelle en météorologie les lignes *Isothermes*, c'est-à-dire, d'égale température moyenne de *toute l'année*, sont pour la Russie d'Europe, toutes placées entre 0° et plus 12°, tandis que bien des personnes pensent plutôt que ces lignes devraient être *toujours* au-dessous de zéro.

Eh bien! non-seulement il n'en est pas ainsi, mais encore les lignes *isochimènes*, c'est-à-dire d'égale température moyenne pendant l'*hiver* (décembre, janvier et février), sont loin d'être aussi basses qu'on le croit généralement aussi.

Ainsi, en partant comme précédemment des points les plus au nord qui aient été observés, on ne trouve pas plus de 12° au-dessous de zéro et la moyenne n'est que de moins deux au midi tout-à-fait, c'est-à-dire suivant une ligne qui partirait des bouches de la Vistule et passerait à peu près à Plotz, à Varsovie, à Radom, à Lublin, à Kamenetz-Podolsk, à Kichenev, à Odessa, au milieu de

la mer d'Azov, à Ekaterinodar et à l'embouchure du Terek, et un peu au nord de Derbent dans la mer Caspienne.

Quant aux lignes *Isothères,* c'est-à-dire d'égale température moyenne pendant l'*été* (juin, juillet et août), elles ne sont pas au dessous de 11° tout à fait au nord de Tornea et d'Arkhangel, et elles montent jusqu'à 17° et au-delà de Kichenev et d'Ekaterinoslav.

Nous indiquons les trois mois principaux des deux saisons opposées de l'année pour nous conformer aux usages scientifiques qui sont reçus en Russie, mais il est clair que ces saisons sont partout plus ou moins longues, et surtout très-variables sous ce rapport, suivant le point près duquel on se place.

Cette considération ne manque pas d'importance, parce qu'elle explique pourquoi, par exemple, telle localité, qui a la même température moyenne en été que telle autre localité plus ou moins voisine, ne peut pas cultiver une plante qui vient cependant parfaitement bien ailleurs.

Cela est uniquement dû à une question de *durée* relative dans la période de temps qui est favorable à la végétation.

Ainsi, à Saint-Pétersbourg, avec une température moyenne égale à celle d'Oustsyssolsk, on obtient, à cause de la durée de la saison, une somme de 1735° de chaleur, tandis que, dans ce dernier endroit, on n'en a annuellement que 1486, c'est-à-dire, en fin de compte,

qu'on ne peut pas du tout y faire les mêmes récoltes.

Nous verrons plus loin quelles graves conséquences ressortent souvent de ce genre d'état de choses.

Limites de Culture

Pour bien mettre à même de juger la Russie à ce point de vue spécial, nous allons encore indiquer sommairement quelles sont les principales limites de ses cultures rurales et forestières.

Nous admettons, avec les observations qui l'ont déterminée, comme limite septentrionale extrême où l'*orge* cesse de pousser, une ligne qui passerait tout-à-fait sur la rive nord de la mer Blanche, à l'embouchure du Mezen et jusque un peu au sud de l'Oussa.

La région du *seigle* s'arrête assez exactement au confluent de la Prina avec la Zylma et la Petchora, à celui du Mezen avec le Peza et à la hauteur du lac Piavo.

La région du *blé*, d'*hiver* et de *printemps*, s'arrête à Abo, Tavastehus, Saint-Michel, à l'Oyat, au nord du lac Bielo, à l'affluent de la Dvina avec la Soukhona et jusqu'au nord de Perm.

Toujours en supposant le point de départ du midi, la culture des *melons* et des *pastèques* en plein air s'arrête à Jitomir, Kiev, Koursk, Tambov, Penza, Samara et au nord d'Orenbourg.

La limite de la *vigne* produisant le vin ne vient pas plus haut que Kamenetz-Podolsk, Kerson, Novotcher-

kask, Niji-Techerkask et un peu au nord d'Astrakan.

Quant au *maïs*, il ne vient guère en plein champ au-delà de la rive gauche du Pruth, sous Kamenetz-Podolsk, vers Odessa et Kerson.

Il ne nous est pas possible d'indiquer ici toutes les limites de la production forestière, nous ne pouvons que donner un aperçu des groupes principaux et des espèces les plus notables.

Voici la nomenclature de ces dernières, classées en procédant de la limite extrême du nord vers celle du midi (1) :

(1) Pour la région proprement dite de Saint-Pétersbourg, voici les noms des espèces végétales qui y viennent parfaitement bien en pleine terre :

Acer. Aesculus, Alnaster. Alnus. Amelanchier, Ampelopsis. Amygdalus, Andromeda. Arctostaphylos. Aristolochia. Atragene alpina. Azalea nudiflora.

Berberis Siberica. Betula — plus de 15 variétés.

Calluna. Calyptrostygma. Caragana. Chamaecyparis. Clematis. Cornus. Corylus. Cotoneaster. Cratœgus. Cytisus.

Daphne.

Eleagnus. Evonymus.

Fraxinus. Genista.

Hippophaë.

Juglans. Juniperus.

Larix. Ledum. Lonicera, 20 variétés.

Mahonia. Menispernum. Myrica.

Pœonia. Philadelphus. Pinus Abier, 17 variétés. Populus, 17 variétés. Potentilla. Prunus Avium, 8 variétés. Pyrus, 14 variétés.

Quercus, 5 variétés.

Rhamnus. Ribes, 23 variétés. Rhododendron. Rosa, 7 variétés. Rubus.

Salix, 12 variétés. Sambucus. Solanum Dulcamara. Sorbus. Spiræa, 31 variétés. Symphorea. Syringa.

Tamarix. Tilia, 7 variétés. Thuya.

Ulmus, 3 variétés.

Vaccinium Myrtillus et Viburnum Cantana.

1. Pinus cembra.
2. Ulmus effusa.
3. Alnus glutinosa.
4. Acer platanoides.
5. Quercus pedunculata.
6. Pinus larix.
7. Pinus Sylvestris.
8. Carpinus Betulus.
9. Quercus Robur.
10. Fagus Sylvatica.
11. Pyrus malus.
12. Tilia Europæa.
13. Acer Campestris.
14. Acer Tataricum.

Là où cette essence cesse de pousser, commencent les *steppes,* soit, pour fixer les idées, à partir de Kichenev et formant une ligne qui passerait par Poltava, Kharkov, Saratov et Orenbourg.

Longitudes, Latitudes, Altitudes et Températures moyennes comparées

Pour achever ce premier coup-d'œil spécial sur ce qu'il est indispensable de connaître de la Russie, suivant nous, pour la bien comprendre au point de vue qui nous occupe, nous allons citer quelques-uns des pays de l'Europe occidentale où les *longitudes,* les *latitudes,* les *altitudes* et les *températures moyennes* (en degrés Réaumur) ont de très-grands points de rapprochements avec les

différentes localités du vaste empire de Russie, que nous indiquerons en regard.

C'est ainsi qu'on peut comparer sous ces divers rapports :

Lougane avec Paris où la température moyenne annuelle est de		8°, 6
Kherson, Odessa et Niçolaev avec	Poitiers.	9°, 3
Simphéropol.	Bordeaux	19°, 5
Kizlaz.	Montpellier	11°, 3
Redout-Kalé.	Perpignan.	12°, 4
Bogoslovsk (Oural)	Valouv, en Suède . . .	3°, 5
Slatooustov	Tilsit, en Prusse. . . .	5°, 1
Ekatherinbourg.	Alfort, en Ecosse. . . .	5°, 8
Arkhangelsk.	Rekjavick, en Islande. .	3°, 2
Kasan.	Edimbourg.	6°, 5
Orenbourg	Londres.	7°, 3
Vladimir	Kinfauns-Castle en Ecosse	6°, 6
Saint-Pétersbourg	Ullensvong, en Norwége .	5°, 8
Penza	Dublin.	7°, 6
Moscou.	Copenhague	6°, 1
Orel.	Brême	7°, 2
Saratov	Gœttingue.	7°, 3
Riga	Gœtebord (Suède) . . .	6°, 3
Kharkov	Bruxelles	8°, 2
Kiev	Plymouth	8°, 9
Ekâterinoslav.	Vienne.	8°, 2
Sevastopol.	Venise.	11°, 4

Dans le chapitre suivant nous achèverons d'indiquer les quelques considérations météorologiques dont nous avons cru devoir faire précéder les présentes études (1) sur un pays aussi vaste que la Russie, où tout est à faire en quelque sorte, et sur lequel cependant on n'a encore

(1) Ce qui précède et ce qui suit, n'est traité ici par nous qu'au point de vue scientifique pur, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Plus loin, nous reviendrons sur ces sujets, comme on le verra, au point de vue économique et pratique proprement dit.

en Occident que des idées fort incomplètes et souvent même fort erronées.

Les Pluies et les Neiges

Les pluies, personne ne l'ignore, exercent une très-grande influence sur la végétation; il convient donc à la bonne intelligence de notre sujet d'entrer ici dans quelques détails qui, avec ce que nous avons déjà dit précédemment, et ce que nous dirons plus loin, compléteront ce qu'il importait le plus de savoir pour bien apprécier le pays que nous étudions.

On sait que M. de Gasparin a trouvé, à la suite des nombreuses et savantes recherches qu'il a entreprises, notamment à sa ferme d'Orange, que, pour être dans un état convenable d'humidité, il faut que la terre ne retienne jamais moins de 0^m10 d'eau à 0^m32 de profondeur pendant l'été, et jamais plus de 0^m24 pendant les plus grandes pluies.

D'un autre côté, on sait aussi que la manière dont les eaux se répartissent par rapport à certaines saisons joue un très-grand rôle, puisqu'une même quantité, tombée d'un seul coup, un *jour quelconque* d'un mois, ne produira pas, il s'en faut de beaucoup, le même effet que si elle était tombée *fractionnellement*, par parties égales, chacun des jours de n'importe quelle période qu'on voudra choisir.

Ceci a tant de portée quand il s'agit d'appréciations

Placer à la P. 12. voir P. 336 ou suivantes.

CARTE CLIMATOLOGIQUE
DE LA
RUSSIE D'EUROPE,

Dressée spécialement, d'après des documents officiels, pour les Ouvrages de

A. JOURDIER,

Edités par la Librairie A. FRANCK, 67, Rue Richelieu, à Paris.



PLUIES

ou neiges fondues.

Maximum 1m. 60 centim. | Minimum 8 à 10 centim.

Les Chiffres placés près des noms de villes indiquent: Les Chiffres supérieurs: la quantité de PLUIES, et les chiffres inférieurs: la quantité de NEIGES.
Les valeurs sont exprimées en Pouces anglais de 2 centimètres 539.

Gravée chez Erhard.

Imp. Lith. Brunox, Versailles.

comme celles que nous entreprenons en ce moment, que nous emprunterons encore, au Ministère des Domaines, les documents précis dont il nous semble qu'il est impossible de se passer, quand on veut se rendre un compte un peu exact des choses.

Voici, par exemple, quel est le nombre moyen des jours de *pluie* et de *neige* qui ont été régulièrement observés en Russie, pendant des périodes variables qui commencent souvent, quelques-unes du moins, en 1776, et qui finissent toutes pour nous en 1856.

Nous n'avons pas de renseignements plus récents, mais tels qu'ils sont, ceux-ci nous suffisent parfaitement bien.

On verra par le résumé suivant qu'en général, le nombre des jours de pluie, ainsi que la quantité d'eau tombée, diminuent graduellement à mesure qu'on marche de l'ouest à l'est.

Ainsi, en calculant les moyennes d'après le nombre des observations qui ont été faites dans chaque localité, groupées ensuite par provinces, on obtient le résultat que voici :

Nombre moyen des jours de pluie et de neige.

	Hiver.	Printemps.	Été.	Automne.	Année entière.
Provinces de l'ouest	36,1	37,4	38,6	34,4	146,5
Littoral de la Baltique	34,1	31,0	35,2	38,8	139,5
Provinces du nord et du centre	26,9	28,1	29,8	29,7	114,5
Provinces de l'est	22,6	26,5	34,4	30,0	113,5
Provinces méridionales	22,1	23,3	20,2	17,6	83,2

Voici maintenant quelles sont les *quantités* moyennes

d'eau qui sont tombées pendant les mêmes périodes, soit en pluie, soit en neige, exprimées en *pouces russes* de 26 millimètres.

	Hiver.	Printemps.	Été.	Automne.	Année entière.
Provinces de l'ouest	3,06	4,75	8,37	5,40	21,58
Littoral de la Baltique	3,63	3,68	7,25	6,55	21,11
Provinces du nord et du centre	3,21	5,18	7,39	4,68	20,46
Provinces de l'est	1,66	3,14	8,30	3,44	16,54
Provinces méridionales	2,02	2,57	4,05	2,91	11,55

Outre la constatation du fait que nous annoncions plus haut, on voit encore ici que, à mesure que l'on s'éloigne de l'Occident, la répartition entre les saisons se modifie en ce sens que, relativement aux autres saisons, les pluies sont beaucoup plus fréquentes en été.

Ce fait deviendra plus sensible si nous représentons par 100 le nombre annuel des jours de pluie et de neige ainsi que la quantité d'eau qui tombe.

Dans ces conditions, la répartition pour chaque saison se fera comme suit :

Répartition des JOURS *de pluie.*

	Hiver.	Printemps.	Été.	Automne.
Provinces de l'ouest	24,7	25,5	26,3	23,5
Littoral de la Baltique	24,8	22,2	25,2	27,8
Provinces du nord et du centre	23,5	24,5	26,0	26,0
Provinces de l'est	19,9	23,3	30,3	26,4
Provinces du sud	26,6	28,0	24,3	21,1

Répartition de la QUANTITÉ *d'eau de pluie.*

	Hiver.	Printemps.	Été.	Automne.
Ouest	14,1	22,0	38,8	25,0
Littoral de la Baltique	17,2	17,4	34,3	31,8
Nord et centre	15,7	25,3	36,1	22,9
Est	10,0	19,0	50,2	20,8
Sud	18,2	23,0	35,9	22,8

Ces deux tableaux montrent bien qu'à mesure qu'on s'avance vers l'est, les pluies d'été sont de plus en plus prononcées, non pour le *nombre* des jours mais pour la *quantité* d'eau.

Il est facile d'en conclure que les *averses* sont plus fréquentes, ce qui a une importance agricole qu'il convient de noter, puisque ces sortes de pluies tassent la terre sans la pénétrer, et causent des ravinements quelquefois désastreux pour les produits du sol qui ne sont pas encore très-avancés, ou bien couchent les blés quand ils sont un peu hauts sur tige et sans leur profiter le moindrement, au contraire.

Nous prenons un exemple que nous devons à M. Vessélovski, *secrétaire perpétuel* de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, et qui fera très-bien comprendre pourquoi il convient d'attacher une si grande importance aux indications sur lesquelles nous tenons à appeler l'attention, puisqu'elles rendent compte des différences énormes qui peuvent et doivent exister dans un pays si grand que la Russie, rien qu'en raison des considérations météorologiques qui, cependant, n'ont guère, à première vue, la valeur qu'on leur trouve quand on va au fond des choses, comme nous cherchons à y aller.

Voici, d'après l'exemple en question, ce que donne le résumé d'observations faites pendant plusieurs années, l'une pour le nord à Saint-Pétersbourg, l'autre pour l'est dans les steppes au-delà du Volga :

	Hiver.	Printemps.	Été.	Automne.
A *Saint-Pétersbourg*, on a constaté 131 jours 1/10 de pluie ou de neige pour l'année, savoir .	35,6	26,8	34,8	33,9
Comme quantité exprimée en pouces russes de 26 millimètres, on a eu 17 pouces 91 pour l'année, savoir :	2,98	2,89	6,85	5,19
La quantité moyenne par *jour* a été en lignes russes de 2 millimètres 54, de 1 ligne 36 pour l'année, savoir :	0,80	1,08	1,97	1,53
A la *Ferme-école de Samara*, il y a eu seulement 65 jours 8 de pluie pour l'année, savoir :	13,3	16,3	20,6	15,16
Comme quantité d'eau exprimée en pouces Russes, il y en a eu 19,41 pour l'année, savoir :	2,98	3,34	7,97	5,12
La quantité moyenne par *jour* a été de 2 millimètres 54 soit 2,95 pour l'année, savoir :	2,24	2,05	3,87	3,28

On voit par ce qui précède, qu'en général le *nombre* des jours de pluie est *deux fois* moindre au-delà du Volga qu'à Saint-Pétersbourg, tandis qu'au contraire la *quantité* d'eau qui y tombe à la fois est plus considérable.

Il semblerait qu'on peut conclure de ceci, qu'à Pétersbourg le temps est sec, tandis qu'il est plus humide à Samara.

Il n'en est absolument rien cependant, et c'est même l'inverse qui a lieu.

Ainsi, au delà du Volga, on souffre souvent de la sécheresse, comme en 1859, par exemple, parce que les jours de pluie d'*averses* sont séparés *par de longs intervalles;* l'eau tombée ainsi coule vite et sans profit pour les plantes, tandis qu'à Pétersbourg elle imprègne lentement la terre et profite bien plus à l'agriculture.

Les Systèmes de Culture

Maintenant que nous connaissons déja un peu ce que nous devions savoir du sol et du climat, il nous sera facile de préciser quelles sont les limites météorologiques des différentes cultures de ce vaste pays, sur lequel on est obligé de faire de semblables divisions, si on ne veut pas s'exposer à la confusion la plus grande, puisqu'il peut arriver à chaque instant que telle chose qu'on signalerait comme bonne au nord, serait au contraire extrêmement mauvaise au midi.

Par conséquent, si on se bornait à dire : Ceci est bon ou est mauvais en Russie, on serait constamment dans le faux, puisqu'il n'y a aucun terme de généralisation possible dans un pays aussi vaste que celui-ci.

Ces quelques explications suffiront pour faire comprendre et pour justifier les termes restreints que nous nous sommes toujours efforcé d'employer et dans nos précédents écrits et même dans celui-ci, car ils ne pouvaient s'appliquer, quand ce sont des appréciations personnelles, qu'aux localités que nous avons visitées.

Nous devions absolument spécifier et parler ainsi, sous peine de parler de la Russie comme ceux qui en écrivent après avoir passé quelques jours à Saint-Pétersbourg et à Moscou.

Nous terminerons ici nos études scientifiques préliminaires et spéciales. Nous aurions pu les rendre plus gé-

nérales, grâce aux documents que renferment actuellement les archives des nombreux observatoires russes, mais il faut nous arrêter ici, puisque nous aurons à revenir plus loin sur ce même sujet.

Quant à nos réflexions et à nos appréciations personnelles, elles s'étendront, nous devons en faire prendre note dès à présent, à peu près suivant une ligne qui irait :

1° De Saint-Pétersbourg à Rezan par Moscou ;

2° De Moscou à quelques verstes au-dessous de Kazan, à Schelanga ; sur la rive droite du Volga ;

Et 3° de Saint-Pétersbourg à la frontière prussienne près de Stallupöhnen.

Quand nous sortirons de ce parcours déjà assez étendu, c'est que nous aurons puisé à bonnes sources, près de personnes compétentes et consciencieuses.

En considérant la Russie d'Europe tout entière, au point de vue de la production générale, qu'il est temps enfin d'aborder, on peut dire que le *froment* croît jusqu'au 62° de latitude nord, jusqu'à la frontière méridionale d'Uleaborg.

Les dernières limites de cette culture sont :

La frontière méridionale du gouvernement d'Olonetz ;

Quelques localités du district de Chenkoursk, sur les bords de la Voga et de la Dvina, mais on ne sème guère là que du petit froment de difficile venue.

Nous avons vu que les vraies limites pour la production en grand sont plutôt : la rive droite de la Dvina, de la Vytchegda jusqu'au-dessus de Solvytchégodsk, à l'en-

droit où la Syssole entre dans le gouvernement de Vologda, sur les bords du lac Koubenskoe surtout, et enfin dans le gouvernement de Viatka, les districts d'Ourjoum, de Malmyje et d'Iaransk.

Sur la frontière de l'Orenbourg, le froment vien même très-bien.

L'agriculture proprement dite se limite tout à fait au nord pour la culture de *l'orge,* sous le 68°30 de latitude, jusque sur la rive méridionale du lac Erané, au village de Kyro, près la source de l'Ivaloïoki, puis sur la côte occidentale de la mer Blanche, dans le district de Kola.

Au-delà de Mézène, de Petchora et du village de Oust-Oussa, il n'y a plus rien.

Il vaut donc mieux considérer le 66° comme étant plutôt la limite réelle que le 68°. C'est d'ailleurs à cette même latitude que la culture des céréales s'arrête aussi sur les côtes de la Norwége, ce n'est qu'exceptionnellement qu'elle va plus loin.

En ce qui concerne le *seigle,* la limite peut être placée vers le 65°45'.

Au-dessous de ces deux lignes principales, c'est-à-dire dans presque toute la Russie d'Europe, les cultures ordinaires sont à peu près les mêmes que chez nous, ou du moins elles pourraient être les mêmes si on voulait importer celles qui ne sont pas encore connues et qui pourraient s'y acclimater.

C'est là un côté important de la question agricole russe. Nous l'aborderons dans un prochain volume, en

nous occupant des industries agricoles, avant d'entrer dans les détails qui concernent l'industrie pure et le commerce.

Maintenant que nous connaissons le terrain et le climat, voyons quels sont les systèmes de culture qui dominent; c'est le meilleur moyen de nous rendre compte de ce que nous appellerons la pierre angulaire sur laquelle repose tout l'avenir agricole de la Russie.

La *culture triennale,* dite des *trois champs,* est malheureusement celle qui domine dans toute la Russie, dans sa partie centrale notamment. C'est le plus grand fléau du pays (1), car, dès qu'il s'agit de la moindre amélioration, l'objection qui se présente à l'instant, c'est qu'elle ne peut être admise dans l'assolement triennal à cause des obligations de voisinage.

Ainsi la *pomme de terre,* appelée pendant longtemps *pomme du diable,* tellement les préjugés des paysans étaient grands à son endroit, n'est pas encore admise partout, uniquement parce qu'elle *dérange* les habitudes reçues ou qu'elle froisse des préjugés comme en ont les Tatares notamment!

Dans le système en question, il n'y a guère ayant droit

(1) Nous ne nions pas qu'à certains égard cet assolement n'ait sa raison d'être, au contraire, nous dirons même qu'avec l'ancien état de chose qui va être incessamment modifié, Dieu merci, il ne pouvait guère y avoir d'assolement mieux approprié aux hommes et aux choses du pays. C'est ainsi qu'en bien des points, ce qui paraît ridicule et critiquable, ne l'est souvent pas tant qu'on le pense d'abord, dès qu'on se donne la peine de chercher le pourquoi, et en Russie ces cas-là sont extrêmement nombreux.

de cité que le seigle, l'avoine et le sarrazin; l'orge au nord et le froment au sud-est.

Il n'y a que dans les provinces Baltiques et la Lithuanie que la rotation alterne est un peu généralement adoptée, et que, par conséquent, on profite du bienfait que procurent les plantes fourragères à tiges, à racines ou à tubercules.

Il n'y a, à proprement parler, que la *culture libre du nord,* très-usitée dans les gouvernements d'Olonetz, d'Arkhangel et de Vologda, qui soit véritablement à la hauteur des besoins du pays, en ne s'occupant que d'une chose : retirer du sol le meilleur parti possible.

Ici, le seigle n'occupe que de 1/5 à 1/6 du sol labouré; c'est l'orge qui domine tant que l'engrais le permet.

Mais voici le revers de la médaille, c'est que là commence ce qu'on appelle la *richesse* et ce que j'appelle la *ruine* de la Russie, parce que, quand ces champs sont une fois épuisés, ils sont abandonnés à l'envahissement des mauvaises herbes et des broussailles, puis on en choisit d'autres qu'on nettoie et qu'on fume par brûlis! on les cultive alors tant que cela peut aller pour recommencer ainsi toujours de la même manière!

Ce qui étonne, c'est qu'on appelle cela faire une culture intensive, même dans les documents officiels que nous avons consultés.

A notre avis, ce serait une qualification opposée qui lui conviendrait le mieux. Nous le prouverons en temps voulu.

Dans le midi de la Russie, dans les steppes surtout, on demande également au sol tout ce qu'il peut donner, mais *avec le moins de peine possible* pour celui qui doit en profiter.

Ici l'emploi de l'engrais est tout-à-fait inconnu ou à peu près. On cultive les céréales tant qu'elles y viennent bien, puis *on va un peu plus loin* pour ne revenir au premier champ qu'alors qu'il s'est ce qu'on appelle reposé.

Les matières à engrais servent de combustible.

On voit, par ce qui précède, que ce que l'on croit être la culture générale de la Russie, n'est, à proprement parler, que l'exception.

Pour beaucoup de personnes cependant, le Russe fait comme l'Arabe, partout et toujours. Le terrain, semble-t-il, ne lui fait jamais défaut, et, à en croire l'opinion, il n'y a qu'à prendre à droite et à gauche ou à marcher droit devant soi.

Il n'en est absolument rien cependant, et une fois l'amélioration du sort des paysans régularisée et terminée, ce sera encore bien moins la règle, car pour la première fois on sera enfin obligé de mesurer le sol fractionnellement possédé.

Pour en revenir aux régions des steppes et en finir pour le moment avec elles, il faut dire que le froment y vient très bien dans la partie occidentale, le seigle vient mieux dans la partie orientale.

Tout ce que nous cultivons en France pourrait y venir admirablement si on voulait, si du moins on savait bien s'y prendre.

CARTE AGRICOLE
DE LA
RUSSIE D'EUROPE,

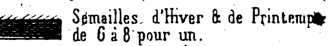
Dressée spécialement, d'après des documents officiels, pour les Ouvrages de

A. JOURDIER,

Edités par la Librairie A. FRANCK, 67, Rue Richelieu, à Paris.

RÉCOLTES MOYENNES EN CÉRÉALES.

Produits en grains pour chaque grain semé.



Semailles d'Hiver & de Printemps de 6 à 8 pour un.

I — Semailles d'Hiver de 5 à 6 ½ pr un / id de Printemps de 4 à 6 id

II — Semailles d'Hiver de 4 à 5 pour un. / id. de Printemps de 3 ½ à 4 ½ pr un.

IV — Semailles d'Hiver et de Printemps de 3 à 4 pour un.

V — Semailles d'Hiver de 2 ½ à 3 ½ pour un. / id de Printemps 2 ½ seulement pour un.

Gravée chez Erhard. Imp. Lith. Brunox, Versailles.

Ainsi, par exemple, en Bessarabie et même dans le gouvernement de Kerson, le maïs vient en plein champ comme dans notre midi de la France, c'est dire assez ce qu'on pourrait demander à cette *Beauce Russe* qui n'a besoin que de bras bien dirigés ou de bonnes machines à la place de ceux qui manqueraient, pour être, avec les autres parties si riches aussi dont nous avons déjà parlé, un véritable grenier d'abondance pour une population plus que double de celle que la Russie renferme en ce moment dans cette belle province.

Ces généralités indispensables à l'intelligence de notre sujet étant finies, nous entreprendrons, dans le chapitre suivant, l'étude séparée de chacun des produits du sol russe, et nous commencerons naturellement par celle des céréales, laquelle est de beaucoup la plus importante.

Nous verrons ensuite et successivement, avec le même soin, toutes les autres richesses agricoles de l'empire.

Récoltes moyennes des grains. — Mouvements commerciaux

On a beaucoup écrit sur la production des grains en Russie; nous n'entreprendrons pas de faire une revue de tout ce qui a été dit à ce sujet, nous nous bornerons à résumer les documents officiels qui reposent sur des observations décennales telles qu'elles ont été transcrites régulièrement au Ministère des Domaines.

Nous préférons limiter nos moyens d'investigation que de courir le risque de les fausser en puisant ailleurs

qu'aux sources les plus sûres et les plus récentes en même temps.

Ainsi qu'on a pu le prévoir par ce que nous avons dit précédemment, c'est la région des steppes qui produit le plus de grains.

Elle est, comme on dit ici, le grenier de la Russie.

Après les steppes viennent les *propriétaires* qui sont, en réalité, de très-bons producteurs relativement.

Ainsi, il y en a qui apportent à la masse commune (dans laquelle puise le statisticien pour en retirer des données générales) des chiffres de rendement qui pourraient être enviés par des pays plus avancés en agriculture que la Russie.

Ces propriétaires sont ainsi pour elle des sortes d'éclaireurs, puisqu'ils montrent à quel degré de production on peut arriver avec un peu plus de soin qu'on n'en a habituellement.

Pour mieux faire apprécier les choses à ce point de vue, nous allons dresser un tableau de la moyenne des rendements par gouvernement, d'après une carte officielle que nous avons sous les yeux et qui a été teintée au Ministère des Domaines même à Saint-Pétersbourg, où elle nous a été donnée par M. Valouieff, adjoint du ministre des Domaines, auquel nous avions été présenté par M. Lodé, conseiller d'État actuel et certainement l'un des agronomes les plus distingués de la section d'économie rurale à laquelle il appartient.

On verra par ce tableau, qu'il sera facile de teinter

soi-même sur la première carte russe venue, si on en a le désir, qu'une très-grande partie du territoire est relativement (1) assez productive et que des parties assez étendues dans leur ensemble le sont encore bien davantage.

Si on se rappelle les divisions du sol que nous avons indiquées, on se rendra compte des différences qui existent dans les rendements par la différence qu'il y a dans les qualités des terres.

Une seule région fera exception, c'est celle des provinces Baltiques, qui doit l'élévation de ses rendements à un assolement mieux entendu que les autres, à l'assolement alterne; ceci est très-important à noter.

Le produit total des récoltes en Russie est estimé officiellement à environ cinq cent vingt-cinq millions d'hectolitres de grains céréales de toutes espèces.

Ce résultat est obtenu sur la partie cultivée de soixante-dix-sept millions d'hectares de terres arables, dont cinquante-et-un millions au moins — soit une surface presque égale à celle de la France — est occupée tous les ans par les semailles d'*automne* et par les semailles de *printemps*.

Ces dernières sont aux premières à peu près comme 36 est à 24, et elles comprennent plus particulièrement le blé proprement dit; les autres sont plus généralement composées par le seigle.

(1) Nous faisons cette restriction parce que, quand nous en serons aux considérations générales d'un autre ordre que celles-ci, nous serons, comme économiste, obligé de qualifier de *médiocre* et de *précaire* ce qui est passable pour le simple cultivateur, vu les circonstances actuelles.

En divisant la Russie d'Europe en cinq groupes principaux, voici quels sont, en *moyenne*, les rendements de chacun.

Le *premier groupe* donnant de DEUX *grains et demi* à TROIS *grains et demi* pour UN *grain* semé avant l'*hiver*, et DEUX *grains et demi* pour les semailles de *printemps*, est composé des gouvernements suivants :

Petrozavodsk.

Saint-Pétersbourg.

Novgorod.

Viatka.

Tver.

Pskov

Vitebsk.

Moscou.

Vladimir.

Perm.

Et Smolensk.

Le *second groupe* donnant en grains d'*hiver* et en grains de *printemps* de TROIS à QUATRE *grains* pour UN, est formé par les gouvernements :

De Vologda.

De Kostrama.

D'Iaroslav.

De Kovno.

De Wilna.

De Grodno.

De Souvalki.

De Minsk.

De Mohilev.

De Tchernigov.

Et de Kalouga.

Dans le *troisième groupe*, donnant de QUATRE à CINQ grains d'hiver, et de TROIS grains et demi à QUATRE grains et demi pour UN de printemps, se trouvent les gouvernements :

De Kazan.

Ne Nijni-Novgorod.

De Riazan.

Et de Toula.

Le *quatrième groupe*, le plus étendu avec le cinquième, comprend les gouvernements suivants :

Penza.

Tambov.

Voronèje.

Orel.

Koursk.

Kharkov.

Poltava.

Nijne.

Tchirschaia.

Novotcherkask.

Simphéropol.

Kiev.

Jitomir.

Kamenetz-Podolsk.

Revel-Mitau et *Riga.*

Les rendements sont ici de CINQ à SIX et demi pour les grains d'hiver et de QUATRE à SIX pour les grains de printemps.

Enfin le *cinquième groupe* qui donne en grains d'hiver et en grains de printemps de SIX à HUIT, comprend les gouvernements :

D'Oufa.
De Samara.
De Simbirsk.
De Saratov.
De Tsarizyne.
D'Astrakan.
De Stavropol.
D'Ekatérinoslav.
De Kerson.
D'Odessa.
Et de Kichenev.

D'après ce qui précède, on peut voir que la moyenne générale est environ le QUATRE *pour* UN.

Dans ces conditions, il ressort, toutes choses étant égales d'ailleurs, que chaque hectare cultivé rapporte, soit en blé ou seigle d'hiver, soit en blé d'été, de quoi suffire aux *besoins actuels* de la population, et à ceux d'une exportation qui a parfois été considérable. Une fois l'élan donné, il faudra forcément que la production augmente.

Si nous recherchons maintenant quel est l'emploi de

cette masse de céréales précitée, nous trouverons tres-approximativement les résultats que voici :

Pour semences...........................	126,000,000 hectolitres.
Pour la consommation à raison de 630 litres par tête, savoir :	
43,761,046 âmes (habitants des campagnes).	275,694,589
4,526.954 — (population urbaine).......	28,519,810
1,330,000 — (pop. relevant de la guerre).	8,379,000
Pour la fabrication des eaux-de-vie.........	21,000,000
Total.....	459,593,399

Si de la production totale de 525,000,000 d'hectolitres nous retranchons les......... 459.593,399 h. dont nous savons l'emploi,

il reste bien................. 65,406,001 en *excédant.*

Mais sur cette quantité il convient de tenir compte de la partie qui doit rester pour la consommation d'au moins 14 millions d'habitants qui ne sont pas compris dans les catégories ci-dessus indiquées puisque la population totale de la Russie d'Europe, la seule dont nous parlions, est admise comme étant aujourd'hui d'au moins soixante-quatre millions d'habitants.

Néanmoins, il n'est pas douteux qu'il reste annuellement une quantité assez notable de grains qui se *détériore* sur place ou qui va chercher des débouchés à l'étranger, et il est même positif que tous les ans cette quantité augmente.

Il ne faut pas cependant l'exagérer non plus, ainsi, en prenant de dix ans en dix ans la moyenne de toutes les exportations qui ont eu lieu depuis le commencement de ce siècle, on verra que tout en croissant de période en

période, le mouvement n'est pas encore arrivé à être extrêmement considérable.

Nous disons plus maintenant, nous croyons que la réforme projetée est plutôt appelée à le ralentir qu'à l'augmenter, dans les débuts surtout, car, si d'une part la production a des chances de devenir plus grande, d'autre part la consommation intérieure augmentera aussi en même temps.

On peut dire en effet qu'il arrivera de deux choses l'une: ou la réforme améliorera le sort de ceux qui en sont l'objet, ou elle ne l'améliorera pas.

Si elle l'améliore, la première manière dont cette amélioration se manifestera, ce sera par une augmentation de bien-être qui sera naturellement en rapport avec l'augmentation des produits et alors, la plus grande partie de ce supplément sera *consommée sur place*, c'est-à-dire que l'exportation sera peu influencée.

Si, au contraire, ladite réforme n'améliore pas très-sensiblement la position — et ce sera certainement le cas pour les premières années — l'exportation restera, ou à peu près, ce qu'elle est.

Quand, plus tard, elle pourrait avoir le moyen de se développer, l'*industrie intérieure* viendra se joindre à la consommation pour limiter son extension.

Ce n'est donc, à proprement parler, que quand l'équilibre général sera établi qu'il y aura à s'occuper d'un mouvement commercial extérieur qui pourra être très-important, c'est vrai, mais pour le moment, nous le ré-

pétons, c'est du moins notre conviction profonde et bien profonde, il n'y a pas à craindre ces *inondations* de grains tant de fois prédites par la passion ou l'ignorance.

Il faut avoir vu de près ce pays, comme nous l'avons vu, pour comprendre combien il a à faire *pour lui-même* avant qu'on ne songe à ce qu'il peut faire pour les autres.

Nous avons dit tout à l'heure que les exportations de céréales, depuis le commencement de ce siècle avaient bien été effectivement en croissant, mais qu'elles n'avaient pas été, en *moyenne annuelle*, très-considérables.

Voici un tableau résumé qui fixera très-exactement les idées à cet égard :

	Froment	Seigle, orge et avoine	Totaux
De 1800 à 1813, la Russie a exporté, *année moyenne*.....	1,667,448	1,931,573	3,599,921 hect.
De 1814 à 1823..............	2,451,717	1,879,764	4,331,481
De 1824 à 1833..............	2,559,276	2,074,096	4,638,372
De 1834 à 1843..............	3,336,352	1,239,369	4,575,721
De 1844 à 1855..............	7,433,498	3,694,181	11,127,679

Nous avons dit aussi plus haut qu'il y avait un assez grand nombre de propriétaires qui obtenaient beaucoup plus que la moyenne, nous pouvons citer un exemple pris chez M. Plestehéelt, du district de Bathmont, dans le gouvernement d'Ekaterinoslav, où nous avons vu que la moyenne officielle était de six à huit pour un.

Eh bien, d'après les résultats de 15 années, cet agronome a obtenu 15 pour un de seigle, 7 en froment et 10 pour l'avoine.

Dans le gouvernement de Tambov, où la moyenne est

de 5 à 6 1/2, M. Bouwine, propriétaire du district d'Ousman, a trouvé une moyenne de NEUF pour UN sur une période de dix années.

Maintenant que nous avons vu quelle est la production des grains et les mouvements intérieurs et extérieurs auxquels elle peut donner lieu, nous aurons à voir quels sont les prix moyens locaux, ce qui a la plus grande importance comme appréciation économique.

Du prix moyen des grains.

Nous venons de voir ce qu'était la production des grains en Russie. Il est indispensable maintenant de nous rendre compte de leurs prix moyens, car c'est là une donnée capitale au point de vue du commerce international qui, en ce moment, nous occupe surtout ici.

Comme nous l'avons déjà fait pour le rendement des grains, nous allons dresser un tableau aussi exact que possible des *prix moyens* dans les gouvernements de la Russie d'Europe, en classant ceux-ci, non plus en *cinq* mais bien en *six* catégories, pour la commodité de l'exposition.

Les prix que nous allons indiquer sont déduits de la valeur du rouble, admise à 4 francs, ce qui, nous devons le dire, n'est pas rigoureusement exact en ce moment-ci par exemple où le rouble vaut de 3 fr. 60 à 3 fr. 65.

Mais si j'agis ainsi, c'est que, en se renseignant n'importe quand on voudra sur les cours de change du jour,

chacun pourra facilement, avec cette donnee, se rendre compte quand il le voudra et en tout temps de la situation réelle des choses.

Ces prix ont été dressés sur des données officielles ayant eu pour base la valeur moyenne, en dix ans, de l'hectolitre de *seigle* ramené uniformément au poids de 73 kilogrammes environ.

Voici quelle a été la valeur locale d'un hectolitre de seigle de 73 kilogr., pris pour terme de comparaison de la valeur des grains en Russie, valeur calculée, avons-nous dit, sur des *moyennes décennales* rassemblées au Ministère des Domaines, section d'économie rurale.

De 4 à 5 fr. l'*hectolitre* dans les gouvernements suivants :

Orenbourg.
Saratov.
Tsarizyne.
Et Astrakhan.

De 5 à 6 fr. l'hectolitre dans les gouvernements suivatns :

Perm.
Viatka.
Penza.
Tambov.
Voronèje.
Koursk.
Kharkov.
Poltava.

Tchernigov.

Kiev.

Jitomir.

Kamenetz-Podolsk.

De 6 à 7 fr. l'hectolitre dans les gouvernements suivants :

Toula.

Riazan.

Nijni-Novgorod.

Kazan.

Simbirsk.

Samara.

Stavropol.

Ekaterinodav.

Simphéropol.

Novotcherkase.

Ekaterinoslav.

Kichenev.

De 7 à 8 fr. l'hectolitre dans les gouvernements suivants :

Kherson.

Grodno.

Minsk.

Mohilev.

Vitebsk.

Orel.

Tver.

Vologda.

De 8 à 10 fr. l'hectolitre dans les gouvernements suivants :

Wilna.

Kowno.

Smolensk.

Kalouga.

Moscou.

Vladimir.

Iaroslav.

Kostrama.

Arkhanguelsk.

De 10 à 13 fr. l'hectolitre dans les gouvernements suivants :

Mitau.

Riga.

Pskov.

Revel.

Novogorod.

Saint-Pétersbourg.

Olonetz.

Avec ce tableau, ou mieux avec une carte teintée comme nous en donnerons une dans notre prochaine édition, on voit très-nettement que les prix sont *en raison inverse de la production*, c'est-à-dire que tous les gouvernements les moins producteurs sont ceux où les prix

sont les plus élevés, et que les plus producteurs sont ceux où ils sont le plus bas.

Mais ceux où les prix sont le plus élevés sont assez nombreux pour constituer de *vastes marchés* qu'il faudra toujours approvisionner avant de songer à une augmentation quelconque d'exportation.

Cela est élémentaire.

Cette situation a plus de portée qu'on ne le pense à première vue, car elle pourrait permettre de dire que non-seulement les prix sont en raison inverse de la production et réciproquement; mais encore qu'ils sont en raison directe de la consommation.

On remarquera, en effet, qu'il y a dans les gouvernements où les prix sont les plus élevés, c'est-à-dire au *nord*, deux grandes causes de cherté qui ne peuvent guère qu'augmenter d'intensité avec le temps au lieu de s'atténuer.

L'une a pour base un sol relativement *médiocre* et un climat froid qui ne permettent pas d'espérer de très-grandes améliorations culturales.

L'autre repose sur le gouffre improductif des deux capitales et de toutes les industries qui rayonnent autour d'elles, ce qui contribue énormément à amener ce que j'appellerai volontiers une *consommation* déréglée et sans compensation aucune, c'est-à-dire sans retour au sol producteur.

Dans les régions très-productives, on remarquera certainement combien les prix sont bas. On pourrait dire ici

que l'*abaissement des prix* est en raison directe de la production; mais on ferait mieux de dire : *en raison directe de l'état des voies de communication et des* DÉBOUCHÉS.

Ce sont ces derniers en effet qui manquent le plus, car, quand de Tambov et de Penza, par exemple, il faut aller chercher ces débouchés à Odessa ou à Saint-Pétersbourg, on comprend les frais énormes que la marchandise a à supporter.

Cet état de choses ne paraît pas, malheureusement pour la Russie, devoir se modifier de sitôt, car nous avons sous les yeux le rapport qui a été lu à la dernière assemblée générale des actionnaires de la grande *Société des chemins de fer russes*, et il en ressort assez nettement que la féconde ligne de Moscou à Théodosie ne sera guère attaquée qu'après l'achèvement de celle de Varsovie et de celle de Nijni-Novgorod.

Il est vrai que celle-ci commencera déjà à rendre des services aux contrées du sud, ou du sud-centre et du sud-est, à cause de sa communication avec le Volga et l'Oka; mais d'ici à l'époque où les choses seront en état, il y a encore loin, et dans l'intervalle, il se passera bien des évènements qui vieilliront le remorquage à vapeur, comme celui-ci a vieilli le remorquage à manége, lequel avait tué les *bourlakis* (1), dont il reste à peine trace en ce moment.

(1) On appelait et on appelle encore ainsi les hommes qui remorquent les bateaux à la bretelle, c'est-à-dire en tirant sur le rivage à l'aide de cordes passées en sautoir autour du corps et communiquant à un bâtiment auquel on veut faire remonter le courant.

Il ne faut pas en avoir de bien grands regrets, c'est vrai, car les bourlakis étaient autant de *bras détournés* de l'agriculture sur les deux rives. Or, celle-ci souffre toujours de cette dérivation forcée que la navigation fluviale lui a causée et lui causera toujours et partout assez longtemps encore probablement. Il n'y a pas de remède à cela, il faut donc en prendre son parti.

Le défaut des voies de communication, ou bien, si l'on veut, l'état véritablement déplorable de celles qui existent, si on peut même les appeler ainsi, pèsera pendant bien des années encore sur les prix des grains, et causera des fluctuations comme celles qui ont eu lieu et au sujet desquelles il s'est déjà élevé bien des plaintes.

Ces plaintes sont parties jadis principalement des gouvernements les meilleurs producteurs : de Tambov, de Voronèje, de Koursk, de Saratov et d'Orel; ces plaintes n'étaient pas précisément fondées, car, depuis le commencement de ce siècle, la *hausse* n'a pour ainsi dire *jamais cessé* de faire des progrès.

Ces fluctuations, on peut le prévoir, doivent désormais être moindres que précédemment, puisque, en général, elles dépendent essentiellement, comme M. Zablotski l'a parfaitement démontré, de la manière dont le travail est appliqué à l'agriculture, et nous savons qu'à l'avenir il le sera mieux qu'il ne l'a jamais été.

Comme d'autre part les prix sont également influencés en hausse ou du moins en fermeté, par le développement industriel d'un pays et que ce mouvement prend, chaque

jour, plus d'intensité et plus d'extension, il va en résulter, comme je l'indiquais tout à l'heure, que malgré les hésitations pratiques qui vont être la conséquence des débuts de l'émancipation, jamais la Russie n'aura plus de chance d'être moins inconstante dans ses prix que maintenant.

Quand, en plus des causes inévitables et évidentes que je viens de mentionner, viendront se joindre des causes extérieures comme celles qui ont existé et 1859, par exemple, par suite de l'abondance de la récolte en France; il y aura de plus grandes fluctuations, c'est vrai, il y aura même des perturbations si l'on veut, mais au moins on pourra en espérer la fin prochaine.

Celle-ci arrivera en effet à partir du jour où l'agriculteur entrera dans la voie du progrès, c'est-à-dire à partir du jour où le travail libre remplacera le travail actuel de la corvée et le régime de l'abrock.

Nous avons dû parler tout à l'heure des plaintes qui avaient eu lieu au sujet de la *fluctuation* des cours, laquelle a été, en Russie, comme nulle part ailleurs. Rien n'est plus injuste cependant, ai-je dit, par rapport à la croissance finale des prix, puisque la *hausse* a été *constante* depuis un quart de siècle surtout.

On peut voir la preuve de ce fait dans le tableau ci-contre qui a été dressé d'abord par M. Storch et prolongé un peu ensuite par Tegoborsky.

Les calculs ayant été faits en réduisant les prix *assignats* en argent blanc, nous faisons subir aux résultats

obtenus une transformation analogue par approximation en adoptant la valeur du rouble à 4 francs; mais en prenant, comme compensation, le tchetwerte comme ne valant que 2 hectolitres, tandis qu'il vaut 9 litres 90 de plus.

On verra, par ce double tableau, disons-nous, comme preuve de ce que nous venons d'avancer, que le prix du blé-froment a augmenté de 50 °/ₒ dans l'espace de vingt-sept ans, et celui du seigle de 42 °/ₒ.

Maintenant, aux propriétaires qui ont élevé des plaintes sur les fluctuations précitées, nous dirons qu'ils n'ont qu'à se préparer à en prévenir le retour, et cela leur sera facile dès que la Russie sera entrée en communication avec l'Occident, si je puis m'exprimer ainsi, par ses *chemins de fer* et par le *travail libre* appliqué à l'agriculture.

Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à voir ce qui s'est passé en France.

Hier seulement, malgré une récolte abondante, en grenier, et la plus belle apparence en terre, les prix des blés n'ont été modifiés que de 100 pour 100, tandis qu'en Russie ils ont pu l'être jadis de 1,100 pour 100 (1)!

Les propriétaires qui se plaignaient, dis-je, se féliciteront donc quand, désormais, il ne leur arrivera plus que la même chose qu'à nous; parce que ce sera une preuve que l'équilibre aura de la facilité à s'établir partout.

(1) De 1846 à 1849, la différence des prix, en Russie, a été, pour le seigle, comme 1 est à 11; pour le blé, comme 1 est à 6; et pour l'avoine, comme 1 est à 7.

Alors la Russie sera parvenue au point où elle tend sans cesse ; mais où elle ne peut arriver, il ne faut pas l'oublier, que graduellement et à l'aide de ces grands ressorts des nations que la liberté et la justice pour tous peuvent seules donner.

En dressant par francs et centimes le tableau que voici, nous avons eu deux raisons :

La première, nous venons de l'indiquer, c'est de prouver aux propriétaires russes qu'ils se sont élevés à tort contre des fluctuations qui ont conduit, en définitive, à une hausse progressive et constante, grâce à un mouvement commercial, dont ils se plaignaient sans s'en douter, et qui pouvait seul la déterminer.

Notre seconde raison est de bien mettre en évidence et avec des dates, les diverses phases d'une croissance de prix qui doit, suivant nous, s'arrêter très-prochainement, et d'abord, parce qu'elle ne peut pas avoir lieu indéfiniment, et ensuite, parce que, dans notre pensée du moins, l'amélioration de l'état des paysans doit avoir des effets intérieurs très-marqués, quant à l'augmentation de consommation que le régime de la liberté entraînera forcément avec lui.

Ceci posé, voici ce tableau dressé dans les conditions que nous venons de faire connaître tout-à-l'heure :

De 1824 à 1833	l'hectolitre de *blé* a valu	8 fr.	65	et le *seigle*	6 fr.	06
1825 à 1834	—	9,	20	—	6,	35
1826 à 1835	—	9,	20	—	6,	55
1827 à 1836	—	9,	60	—	6,	36
1828 à 1837	—	9,	99	—	6,	26

1829 à 1838	l'hectolitre de *blé* a valu	10, 00	et le *seigle*	6, 40
1830 à 1839	—	10, 40	—	6, 60
1831 à 1840	—	10, 60	—	6, 80
1832 à 1841	—	10, 49	—	7, 45
1833 à 1842	—	10, 61	—	7, 46
1834 à 1843	—	10, 60	—	7, 44
1835 à 1844	—	10, 20	—	6, 75
1836 à 1845	—	10, 27	—	6, 65
1837 à 1846	—	10, 55	—	7, 15
1838 à 1847	—	10, 99	—	7, 98
1839 à 1848	—	13, 75	—	9, 05
1840 à 1849	—	13, 55	—	9, 06
1841 à 1850	—	13, 25	—	8, 95
1842 à 1851	—	13, 01	—	8, 70
Moyenne générale		10, 02		6, 88

Nous avons indiqué plus haut, mais très-brièvement, quelles différences énormes avaient existé entre les prix des grains en Russie, suivant la position des gouvernements et le résultat des récoltes.

Avant de clore ce chapitre, nous achèverons d'en donner une idée par les exemples suivants, auxquels on aurait peine à croire s'ils n'étaient officiels, et nous les donnons pour tels.

Pendant la période déjà citée tout-à-l'heure, de 1840 à 1845, les *minimum* et les *maximum* ont été vus ainsi qu'il suit :

Le seigle est *descendu* jusqu'à	1 f 96 l'hect.	et il est *remonté* jusqu'à	22 f 03
Le froment	—	4, 40	—	26, 00
L'avoine	—	1, 58	—	11, 40

Après avoir étudié ce qu'il nous importait de connaître de la production et du prix des grains en Russie, il faut maintenant nous rendre bien compte du mouvement commercial auquel les grains donnent et pourront don-

ner lieu et dans l'état présent des choses et surtout dans l'avenir, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, car avec l'inconnu relatif que nous préparent et les chemins de fer et les réformes projetées, il n'est guère possible de rien pouvoir préciser plus que nous ne le ferons.

Du Commerce des grains à l'intérieur et à l'extérieur

Nous adopterons, pour cette étude, les divisions qui ont été faites et adoptées par l'administration des Domaines, bien que les zones admises doivent être profondément modifiées, dans un temps plus ou moins éloigné, par suite des changements forcés qu'entraîneront avec eux les différents réseaux de chemins de fer qui sont en ce moment-ci en assez bonne voie d'exécution ou d'études.

La question du jour elle-même conduira également à des déplacements qui seront différents d'un point à un autre, et qui contribueront à bouleverser complètement les limitations et le cours actuel des choses.

Mais comme il n'est pas possible de se rendre compte de rien sans prendre ce qui est pour ce qu'il est et comme il est, nous allons tout d'abord nous bien pénétrer du présent, cela nous aidera à mieux voir l'avenir, s'il peut nous être permis de nous exprimer ainsi.

Quand on jette un coup d'œil sur une carte teintée exprès pour étudier le commerce des grains, — comme nous en avons une sous les yeux et comme nous en join-

drons une pour chaque sujet important dans une prochaine édition, — on est frappé des immenses étendues de pays qui *ne produisent pas de quoi se nourrir* et qui, par conséquent, représentent les *premiers de tous les marchés* qu'il s'agit avant tout d'approvisionner.

Ces marchés sont au nombre de deux principaux.

Le premier, que nous appellerons le grand *marché-nord*, peut être facilement limité ainsi qu'il suit :

Il est circonscrit par une ligne qui partirait de Tchernigov et remonterait au nord par Smolensk, Pskov, le lac Peipus, Saint-Pétersbourg, toutes les côtes de la mer Baltique jusqu'à Tornéa, les bords de la mer Glaciale et de la mer Blanche, les monts Oural jusqu'aux sources de la Kama, au sud-est de Perm, puis, presque suivant une ligne qui irait de cette ville à Tchernigov, notre point de départ, en passant par Nijni-Novgorod, Riazan, Kalouga, Orel et toute la rive droite de la Desna jusqu'à Tchernigov seulement.

Il n'y a à excepter de la vaste étendue que nous venons de circonscrire ainsi, qu'un point relativement très-petit autour de Viatka et de Nikolsk et un peu à l'est de Vologda.

Le second marché, le *marché-sud*, comprend tout le versant *est* de l'Oural, toute la rive gauche du fleuve de ce nom et sa rive droite à partir d'Ouralsk, tous les bords de la mer Caspienne jusqu'à Lenkoran, les bords de la mer Noire jusqu'à Perekop, les bords sud de la mer d'Azov et de la Manytch jusqu'au lac du même nom, les

deux rives du Volga jusqu'à la hauteur de Kamychin et suivant une ligne idéale qui irait de cette ville à Ouralsk, là où l'Oural change de direction pour couler du nord au sud.

Dans le vaste espace que nous venons de circonscrire, il n'y a à excepter que les deux rives du Volga sur une étendue de 600 kilomètres, du sud au nord, à partir d'Astrakhan, et sur plusieurs kilomètres de large.

Là, la production non seulement suffit, mais encore elle approvisionne des distilleries de grains qui sont établies sur place.

Il est facile de se rendre compte maintenant de l'importance des marchés intérieurs que nous venons de circonscrire, en regardant n'importe quelle carte de Russie que ce soit.

Sans doute les contrées qui en font partie produisent, MAIS PAS ASSEZ POUR LEUR CONSOMMATION. Pour cette même raison nous pourrions faire encore un troisième *marché occidental* si l'on voulait, lequel serait formé de tous les pays compris depuis la source du Boug jusqu'à la rive gauche du Niémen, à partir de Grodno, et même au nord de son embouchure, jusqu'aux frontières de la Prusse et de l'Autriche.

Outre les trois groupes que nous venons d'indiquer comme ne donnant rien au commerce extérieur pour les raisons que nous avons dites, il convient d'ajouter un autre groupe qui ne manque pas d'importance non plus et qui est dans le même cas que les précédents, non pas

pour la même cause, mais parce qu'il emploie ses excédants à la fabrication des eaux-de-vie, ce qui revient au même pour nous, puisque ces excédants n'entrent pas dans la consommation.

Ce groupe est limité au nord, par le golfe de Finlande; à l'est, par la Narva, la Velikaia et la Desna; au sud, par une ligne qui irait de Kiev à la source de la Styz; et à l'ouest, par le côté oriental du troisième marché dont nous parlions plus haut.

D'après ce qui précède, on voit que c'est surtout le nord de la Russie qui sert de principal débouché aux pays producteurs de l'intérieur.

Il y a là plus de 10 millions d'habitants qui sont répartis dans 11 gouvernements et qui ne font que consommer.

Il faut encore ajouter à ceci la part que prennent les troupes, pour comprendre que la masse de grains, dont la Russie a besoin pour son commerce intérieur, est de beaucoup plus considérable que celle qu'elle peut envoyer à l'étranger.

Ce qui ajoute encore aux difficultés de l'exportation, outre ces besoins intérieurs, ce sont les difficultés énormes, coûteuses et sans nombre que rencontre chaque déplacement de grains.

Pour bien nous rendre compte de ceci, voyons en particulier comment se font les approvisionnements intérieurs.

En même temps que cela nous fera mieux connaître le pays, cela nous fera comprendre aussi combien peu la

Russie est en mesure d'*inonder* de grains nos marchés, comme on s'est plu à le répéter si souvent.

Voyons d'abord comment Arkhangel se pourvoit.

Il se pourvoit principalement du rayon que nous avons détaché autour de Viatka comme faisant pointe dans la vaste partie nord qui ne produit pas pour ses besoins.

Les envois pour cette destination partent de Nikslok, sur le Boug; de Nochoulsk et de Bykovskaïa, sur la Louza; de Solvytchégodsk et de Oust-Sysolsk, sur la Vilchegda; et enfin de différents petits ports de la Soukhna; de Veliki-Oustioug, où les envois se concentrent, jusqu'à Kholmogor et Arkhangel, on ne reçoit que quelques appoints locaux sur les deux rives de la Dvina.

Il arrive aussi annuellement à Arkhangel, pour y être revendus, environ 300,000 hectolitres de farine, 4 à 500,000 hectolitres de grains; 50,000 hect. de gruaux divers, et pas moins de 5,000 hectolitres d'eau-de-vie ou d'alcool de grain.

En *échange* de ce mouvement commercial intérieur, c'est à peine si l'exportation des *grains* par la mer Blanche s'élève à 300,000 hectolitres, tout le surplus, c'est-à-dire la plus forte partie, est donc entièrement consommé sur place.

C'est vers Saint-Pétersbourg que se dirigent naturellement les plus grandes quantités de grains.

En passant par les villes qui sont situées sur les cours d'eau qui se jettent dans le golfe de Finlande, il en reste quelques chargements en chemin, mais tous, et c'est

la plus grande quantité qui arrive à destination, ils proviennent des pays situés :

1° Sur le Volga, de Kamychine à Nijni-Novgorod.

2° Sur la partie navigable de la Soura.

3° Sur la rive méridionale de l'Oka.

4° Sur la Soukha, la Mokha et la Tzva.

5° Sur la Viatka, la Kama et un peu sur la Bélaia.

Les principaux points de chargement sont : Kamychine, Pokrovsk, Saratov, Volsk, Balakovo, Ekaterinenstadt, Doukhovschinskaïa et Khvalynsk.

C'est sur la Samara qu'arrivent les meilleurs blés d'été.

Les gouvernements de Samara et de Saratov envoient à eux seuls environ deux millions 500,000 hectolitres!

A l'embouchure de la Kama se reçoivent les chargements venant de Viatka, Perm et Orenbourg; c'est à Laïchev et à Bakaldine-lez-Kazan, petit port d'avenir que nous avons visité, qu'ils se concentrent et donnent lieu au premier mouvement commercial important.

A Promzino, sur la Soura, il se fait un grand commerce sur des barques dont le nombre varie souvent de 2 à 300.

Comme importance, Vassiboursk vient après Promzino; c'est près de là que se trouve le fameux village de Vorotynetz, très-renommé par son commerce des grains, puisque c'est là que se rendent les grains provenant en partie des gouvernements de Nijni-Novgorod, de Kazan et même de Simbirsk.

Plus au-dessus, mais sur le Volga, Lyskovo, en face Makariev, fait un très-fort commerce également; mais c'est à Nijni-Novgorod qu'a lieu le plus fort mouvement, parce que là, on a en outre, par l'Oka, des matières qui s'échangent sur une très-grande échelle, puisqu'il y a en plus que tout à l'heure les divers produits de Morchansk et même de Penza, de Tambov, de Voronèje et de Saratov.

Si nous insistons avec quelques détails sur ces différentes stations, c'est qu'il y a pour nous un enseignement qu'il ne faut pas perdre de vue.

La multiplicité des *petits centres commerciaux* a sa raison d'être, laquelle est toute *locale*, mais pour être justifiée, cette multiplicité n'en est pas moins une cause considérable d'entraves et partant de cherté.

A partir de Nijni jusqu'à Ribinsk, les grains tombent à peu près exclusivement et en dernière analyse entre les mains de la spéculation qui, là, se divise en deux.

D'une part se trouvent les marchands de Ribinsk qui expédient immédiatement une partie des grains qu'ils achètent sur Saint-Pétersbourg, et qui emmagasinent le surplus dans de vastes bâtiments que nous avons visités avec attention; nous en donnerons la description ultérieurement.

D'autre part, se trouvent les marchands des localités environnantes qui emportent les grains chez eux et ne les envoient plus qu'au printemps dans la capitale.

Cette division des arrivages est forcée parce que, à

Ribinsk, le manque d'eau suffisante oblige à *rompre charge*. De là des *transbordements* sans nombre qui grèvent une troisième fois au moins (et souvent une quatrième et une cinquième) la marchandise, puisque nous avons déjà vu que celle-ci avait dû s'arrêter à plus d'une station, et nous n'avons pas même noté, à sa place, les frais d'approche que nous rappellerons en temps utile, car ils ne sont pas sans importance par eux-mêmes, — surtout quand ils sont pris dans leur ensemble, — comme nous le verrons en supputant la part du transport dans le prix de revient calculé à quai d'exportation.

Pour faire apprécier l'importance de Ribinsk, qui est bien l'entrepôt réel des blés russes récoltés sur les rives du Volga à plusieurs myriamètres à la ronde, nous dirons que de 1851 à 1853, il a été expédié du port de cette ville environ 4 millions d'hectolitres de blé, 470 millions de kilogrammes de farine et 700,000 hectolitres de gruau.

De Rybinsk, les convois gagnent le golfe de Finlande par trois voies différentes : celle de *Tichvine*, celle de *Marie* et celle de *Vichni-Volotchok*.

On conçoit très-bien que le chemin de fer de Moscou à Nijni-Novgorod est appelé à changer, sinon complétement, au moins très-profondément, les conditions actuelles du transport des grains ; celui de Moscou à Iaroslav aura également une influence qu'il n'est guère possible de prévoir en ce moment.

De Ribinsk en effet, telle voie qu'on suive, il faut *sans*

cesse charger et décharger les marchandises, ce qui est extrêmement onéreux, on le conçoit.

Mais comment faire autrement? On ne fait tout le temps que remonter des cours d'eau ou en descendre d'autres, par conséquent, il y a urgence de varier l'importance des charges suivant la profondeur du courant dont on dispose.

Ici, encore et surtout, il y a donc également des *stations onéreuses*, les principales sont Krokhino, sur la Cheksna; Vitégra, sur la Vitégra; Yaga et Cermaksk, sur la Svira; Vessiegousk, sur le Volga; Somino, sur la Somine; Tichvine, sur la Tichvinska; Tver et Novgorod, sur la Tvertza; Vichni-Volotchok, sur le canal de Vichni-Volotchok; Opotchka, Notkinsk et Poterpelsk, sur la Msta.

Les convois principaux par eau, dont nous venons de parler exclusivement, sont rejoints en route par divers autres de même sorte qui viennent de Gjatsk, de Sitchevka et d'Ilmen, et, en fin de compte, le tout se réunit à peu près à 8 kilomètres de Saint-Pétersbourg, au port de Rojkov.

De l'ensemble des moyens d'approvisionnements par eau dont nous venons de parler, il résulte annuellement à peu près un arrivage moyen :

De 2 à 3 millions d'hectolitres d'avoine;

250 millions de *kilogrammes* de farine;

200,000 *hectolitres* de seigle;

300,000 hectolitres de sarrazin;

375,000 *sacs* de farine de blé.

200 et quelques mille *hectolitres* de blé;
Même quantité de drèche et d'orge;
36,000 hectolitres de pois;
45,000 hectolitres de gruau et d'avoine;
Et 35,000 hectolitres de millet.

Depuis l'établissement du chemin de fer de Moscou, les arrivages par terre, qui étaient peu importants d'abord et en sus des précédents, ont commencé à prendre plus d'intérêt; ainsi, de 1854 à 1855, il a été transporté de cette façon près de 150,000 quintaux de grains, 160,000 quintaux de farine, 35,000 quintaux d'orge mondé et 10,000 quintaux de drèche.

Du centre de la Russie partent également des approvisionnements importants qui se dirigent principalement, soit par eau, soit par terre, sur Moscou, Kalouga et Vladimir, villes qui sont comprises, on se le rappelle, dans la catégorie des pays qui ne produisent pas assez pour leur consommation.

C'est là un des derniers points de cette partie de nos études préliminaires qu'il nous importe d'examiner encore avec quelque attention.

Nous venons de dire que des approvisionnements d'une certaine importance se dirigeaient de l'intérieur de la Russie sur Moscou, Vladimir et Kalouga.

C'est principalement l'hiver qu'ils sont apportés par les fameux convois de traîneaux qu'on appelle *abozes*.

Ils arrivent surtout des gouvernements de Toula, de Riazan, de Tambov et en partie de Smolensk.

L'été, il y a même des expéditions de Koursk et de Voronèje; il nous est arrivé souvent de rencontrer de très-nombreux convois venant de ces endroits et qui allaient rejoindre la chaussée de Riazan.

Rien n'est plus curieux que ces longues files de voitures; j'en donnerai un jour la description en en calculant les frais.

Il arrive également des grains par eau des ports de l'Oka, notamment d'Orel et de Mtsensk, quelquefois même du Volga et de la Tsna.

Les blés d'Orel et de Mtsensk se vendent généralement à Bélev, ceux qui arrivent d'Orel par l'Oka sont à peu près tous *transbordés* à Kalomna. Nous avons pu assister deux fois à ce genre de remaniement qui fait perdre un temps considérable et augmente énormément les frais du transport, et nous nous étonnons que, dans un pays comme celui-là, on n'ait pas de moyens plus expéditifs et moins dispendieux.

Cette circonstance est cause, en grande partie, de la perte qu'éprouve le commerce d'Orel par suite de la concurrence que lui fait celui de Riazan, dont les points expéditeurs sont beaucoup plus rapprochés et relativement plus directs.

Ces points principaux sont Pérévlesk sur la Pronia, Chilov et Barkov sur l'Oka; ces ports expédient à eux seuls, venant de Riazan, du sud-est de Toula et du nord-est d'Orel, plus d'un million d'hectolitres par an, qui vont directement soit à Moscou, soit à Mourom.

Les ports de la Tsna n'expédient pas moins de deux millions et demi d'hectolitres de leur côté, mais à destination de Ribinsk et au-delà.

C'est quand la récolte est mauvaise que les arrivages à Moscou, par le Volga, s'accroissent le plus.

Quant aux excédants de l'ouest, ils se dirigent naturellement sur les ports de la Baltique par Vindau et Libau.

Riga reçoit de très-loin par la Duna et ses affluents : l'Obcha, la Méja et la Kasplia, des ports de Beloïé, Poretchie et Véligé.

Ces dernières voies sont extrêmement coûteuses.

Enfin, tout à fait au nord-ouest, des convois de grains se dirigent sur Mémel et Dantzig, et vers la Pologne et l'Autriche.

Au midi, les mouvements de grains sont très-considérables; mais ici ils ont lieu surtout en vue de l'exportation à l'étranger, et ils sont, en conséquence, presque tous dirigés vers la mer Noire et la mer d'Azov.

Les ports de la mer Noire sont approvisionnés, par terre, par les gouvernements de Kiev, de Poltava et d'Ekhatérinoslav.

Ceux de la mer d'Azov le sont, par voie de terre également, par les pays des Cosaques du Don et de la mer Noire, ainsi que par les gouvernements d'Ekhatérinoslav et de Tauride; puis, par eau, de Voronèje, de Kharkov et des bords du Volga et de la Doubovka.

En moyenne, les exportations qui ont lieu de ce côté

de la Russie ont annuellement l'importance suivante :

Blé	3,150,000	hectolitres.
Seigle	80,000	—
Orge	110,000	—
Avoine	42,000	—
Pois	11,000	—

Dans les années exceptionnelles, comme en 1847, par exemple, les sorties sont bien plus considérables. Ainsi, cette année-là seulement, Odessa a exporté près de 6 millions d'hectolitres de froment, 700,000 hectolitres de seigle, 200,000 hectolitres de grains divers, 50,000 hectolitres de farine, soit pour une valeur totale d'au moins 112,000,000 de francs, dont la plus grande partie a passé par Marseille.

A l'*est*, c'est Astrakan qui absorbe les excédants pour ses besoins propres et aussi pour le Caucase et le pays des Cosaques de l'Oural. Il y a aussi quelques affaires vers la frontière d'Orenbourg, mais cela n'a que peu d'importance pour nous.

En résumé, quand on étudie les mouvements de grains qui doivent avoir lieu à l'intérieur de la Russie avant qu'ils ne soient à quai d'exportation, si je puis m'exprimer ainsi, on voit que non-seulement il y a de grandes distances et de grands obstacles à vaincre, mais encore qu'il y a de grandes lacunes à combler.

Partout notamment, il y a des frais considérables à faire, sans compter le coulage, le vol et le pillage des in

termédiaires principaux et de leurs agents les plus inférieurs, et ce n'est pas peu de chose.

Il faut avoir voyagé dans ce pays comme nous l'avons fait, pour pouvoir bien comprendre quelles sont les difficultés de tous genres que le transport des grains a à surmonter.

Sur le Volga, par exemple, ces difficultés sont sans cesse renouvelées, et souvent même elles se changent en de véritables écueils.

On jugera ce qu'il peut en être pour les marchandises quand nous dirons qu'en pleine belle saison, nous n'avons pas pu descendre le Volga, non pas à partir de Tver, cependant, mais bien à partir de Kalazine seulement, sans éprouver du retard pour cause majeure, telle qu'une *voie d'eau,* par exemple, en plein jour pourtant, et sur d'excellents bateaux à vapeur de la Compagnie Samolet.

Pour remonter, il nous est arrivé de rester *cinq heures* sur un banc de sable!

Le Volga est plein d'écueils, on peut le dire; quand ce n'est pas le sable, ce sont les pierres à fleur d'eau ou des sapins durcis qui sont fichés en terre comme des poteaux de barrière.

Ce qu'il y a de plus triste, c'est que chaque jour le mal s'aggrave; ainsi, rien n'est plus fréquent que de voir des barques dont le gouvernail est chargé de grosses pierres prises çà et là sur le rivage; eh bien! quand on n'a plus besoin de ces contre-poids, on les laisse tomber

au fond de l'eau là où l'on se trouve, et l'on ajoute ainsi, à chaque heure, aux difficultés créées par la nature (1).

Aussi rencontre-t-on fréquemment des bâtiments échoués pour peu qu'on navigue plusieurs semaines, comme nous l'avons fait, sur ce fleuve magnifique, mais bien désagréable pendant les moyennes et les basses eaux surtout.

Ce n'est pas seulement le Volga qui offre des obstacles comme ceux dont nous venons de dire quelques mots seulement.

Nous avons parlé précédemment des arrivages qui venaient du port, naguère très-important, de Gjatsk se joindre à ceux de la grande ligne du Volga, eh bien! depuis que la Gjat s'est ensablée, il faut que les chargements changent de direction avant d'arriver à Gjatsk par Rjev et Zoubtzov.

Et tout ceci n'est encore rien en comparaison de ce qu'on pourrait dire des voies de communication *par terre,* lesquelles sont les plus incroyables qu'il soit jamais possible de rêver, si ce n'est peut-être en Mingrélie, et encore ne sommes-nous pas très-certain du fait, tellement nous trouvons les chemins russes, petits et grands, détestables, les chaussées exceptées, et encore pas toutes.

Pour bien se faire une idée des difficultés dont nous voulons parler et du prix qu'il convient de réserver pour

(1) Nous pourrions ajouter : par la main de l'homme aussi, car le *déboisement* des rives du Volga est pour beaucoup, sinon pour tout, dans l'état dans lequel il se trouve en ce moment.

les transports, il faut chercher Tsâbizine et Saratov sur une carte russe, et se dire qu'entre ces deux villes se trouve un endroit nommé *Kamychin* qui est *à cette distance* un entrepôt des grains à destination de Saint-Pétersbourg !

Si on veut se rendre compte plus encore, on voit qu'il n'y a pas moins de *deux mille kilomètres* d'un point à un autre, et on comprend tout de suite qu'avec les moyens de communication actuels, il puisse y avoir des fluctuations dans les cours, comme celles que nous avons indiquées, et comme nulle part ailleurs on n'en a jamais vu et on n'en verra jamais.

Ce qui n'est pas moins curieux que ceci, c'est de circonscrire sur la carte l'immense région dans laquelle s'approvisionne la ville de Pierre-le-Grand.

Le périmètre de cette région est à peu près limité : au nord par Stobodskoi, au dessus de Viatka ; à l'est par Oufa qui est encore plus loin que Kamychin ; au sud par Ouralsk et Kamychin, et à l'ouest par Tambov et Nijni-Novgorod !

Il faut aussi pour se rendre compte du grand obstacle que je cherche tant à bien caractériser en ce moment, ne pas perdre de vue, non-seulement les distances effectives, mais encore les marches et les contre-marches auxquelles sont assujettis les produits.

Prenons pour exemple si l'on veut ceux qui partent de Slobodskoi au-dessus de Viatka, sur la Viatka, eh bien, ils sont obligés de redescendre au sud jusqu'à la Kama;

de là ils vont au sud-ouest pour rejoindre le Volga et regagner Nijni-Novgorod par où passent tous les grains qui sont expédiés de la grande région que nous avons circonscrite tout à l'heure, et dans laquelle fort heureusement on peut mettre à profit les cours d'eau suivants : le Volga, la Samara, la Belaia, la Kama, la Viatka, la Tsna, la Mockcha et la Soura.

Les principaux points tributaires sont : Kamychin, Volskaïa, Pokrovskaïa, Saratov, Balakovo, Volgsk, Khvalinsk, Samara, Simbirsk, Morchansk, Pronrsinskaïa, Tetuchi, Tchistopol, Elabouga, Sarapou, Laichev, Kazan, Slobodskoi, Viatka, Malmych, Vassil, Kosmodemiansk, Lyskovo, Chilovo et Borgni.

Il y a ceci de bien singulier, quand on regarde avec attention la carte de Russie au point de vue spécial qui nous occupe en ce moment, c'est que tout près des ports expéditeurs les plus importants du midi, et même immédiatement au-dessous des endroits qui envoient au nord, il se trouve encore toute une grande région ayant Jotimir et Kharkov comme points extrêmes, et où, jusqu'à présent, le grain ne peut sortir faute de moyens d'écoulement.

Cette région, qui fait tache sur la carte, ne restera pas longtemps ainsi, sans doute, puisqu'elle doit être traversée par le chemin de fer de Théodosie; mais enfin il était bon de la noter, pour des raisons que nous expliquerons plus tard.

En attendant, il n'est pas probable que les expéditions

par le midi augmentent beaucoup; les principaux points expéditeurs resteront donc toujours ce qu'ils sont : Katchaliskaïa, Taganrog, Marioupol, Berdiansk, Alexandrov, Kherson et Odèssa.

Nous ne savons pas même si le chemin de fer de Nijni-Novgorod, quand il sera fait, ne détournera pas un peu le mouvement de son côté, notamment pour les grains qui s'expédient, jusqu'à ce jour, très en amont du Don, de la Khoper et de la Medvediza.

Quoi qu'il en soit, quand on examine sérieusement quel peut être l'avenir prochain de la Russie, *comme pays exportateur de grains* sur les marchés de l'Occident, on acquiert la conviction qu'à moins de très-profonds changements, — que rien n'annonce encore prochainement, — et dans ses cultures, et dans ses institutions, et dans sa manière habituelle de faire, on acquiert la conviction, disons-nous, qu'elle n'est guère plus à craindre qu'elle ne l'a jamais été sous ce rapport, au contraire.

Il n'y aurait que les grands prix, comme ceux des années 1846-47, qui seraient de nature à appeler ses blés, avec quelques avantages pour les expéditeurs, sur nos marchés du midi particulièrement.

Sans doute la réforme projetée va apporter des changements considérables et très-avantageux dans l'état de chose actuel, mais elle ne paiera pas les dettes que presque tous les seigneurs ont contractées au *Lombard,* en lui engageant des terres qui vont leur échapper en partie

et des hommes qui vont peut-être ne plus leur appartenir du tout, de la même manière du moins.

Les chemins de fer exerceraient une influence plus décisive et plus immédiate, mais ils ne sont pas faits et sont loin de l'être, dans le midi surtout.

D'ailleurs, quand même ils seraient terminés déjà, ils ne feraient pas que la production pût être supérieure à ce qu'elle est, ni la consommation moindre qu'elle ne l'est.

Ce serait le contraire, pour celle-ci surtout, puisqu'il est prouvé par l'expérience que partout où une ligne ferrée vient à s'ouvrir, la consommation locale s'accroît.

Ceci est dû, on le sait, à l'influence qu'exercent les *ouvriers* pendant tout le temps qu'ils restent dans un endroit, et aux habitudes qu'ils prennent de mieux se nourrir.

Il se passera donc encore du temps, suivant nous du moins, avant que la Russie ne soit très à redouter pour ses excédants de grains.

Or, pendant qu'elle marchera chez elle, les autres pays ne s'arrêteront pas exprès pour perdre l'avance qu'ils ont sur elle, en sorte que, quoi qu'il puisse arriver, nous ne croyons pas qu'il y ait à se préoccuper le moindrement des *inondations* de grains qui ont été tant de fois prédites.

Chaque pays marchant à sa manière, les proportions différentielles resteront les mêmes, aussi bien aujourd'hui que demain; et puis, on peut bien rapprocher les

distances, mais on ne fera jamais qu'elles soient très bon marché à parcourir, en Russie surtout.

On en a pour preuve les prix véritablement excessifs du chemin de fer de Moscou à Saint-Pétersbourg qui appartient cependant à la couronne.

Il n'y aurait qu'un moyen pour la Russie de se rapprocher de l'occident; ce moyen est *héroïque :* ce serait d'arriver, par une combinaison quelconque, à transporter les matières encombrantes à un prix aussi réduit, aussi bas que possible, plus bas même que le prix de revient, si cela se pouvait.

Il est vrai qu'alors l'absorption des chemins de fer par chaque État, laquelle doit se réaliser un jour ou l'autre, viendrait faire équilibre et remettrait les affaires de chacun dans une situation analogue, toutes proportions gardées, à celle où elles se trouvent en ce moment.

Mais telle est la force des choses, qu'il faut savoir subir ce qu'on ne peut empêcher.

La Russie, qui va compter mille ans demain, est à plusieurs siècles cependant de la civilisation occidentale, et bien qu'elle soit sur le point d'entrer dans la voie qui doit la rapprocher de nous, il y aura toujours l'immense lacune actuelle à combler.

Cela n'est pas impossible à faire sans doute, *cela se fera même*, bien certainement; mais il faudra du temps, quoi qu'il arrive, avant que nous ayons à craindre une concurrence sérieuse, si tant est qu'on doive craindre une concurrence quelconque, quand il s'agit de la produc-

CARTE FORESTIÈRE

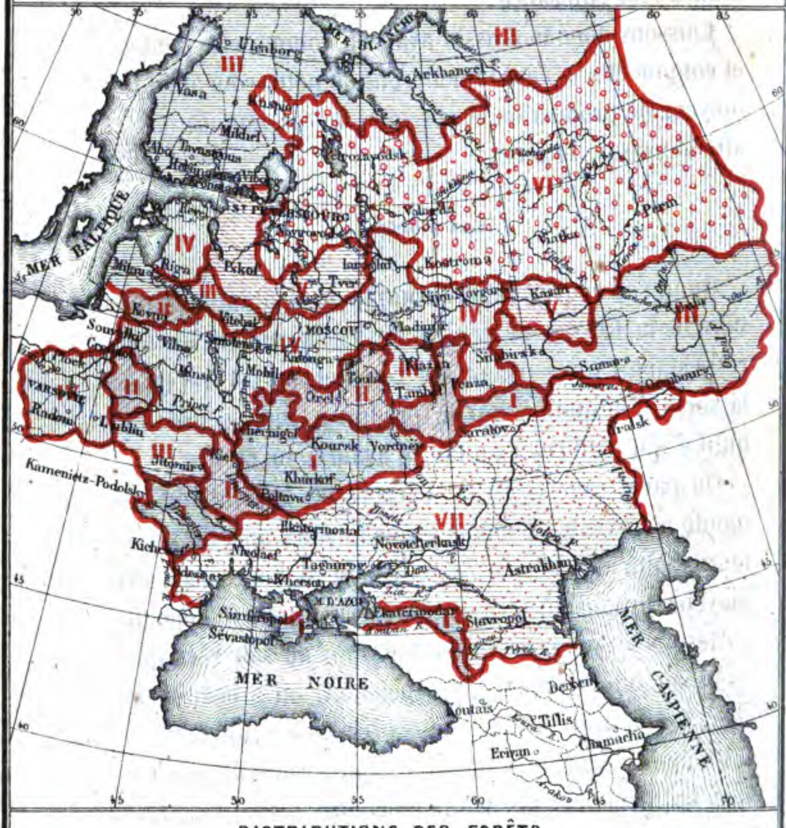
DE LA

RUSSIE D'EUROPE,

Dressée spécialement, d'après des documents officiels, pour les Ouvrages de

A. JOURDIER,

Edités par la Librairie A. FRANCK, 67, Rue Richelieu, à Paris.



DISTRIBUTIONS DES FORÊTS

Par rapport à la Surface totale.

I — 10 à 20 p.r %	IV — 40 à 50 %.
II — 20 à 30 %.	V — 50 à 60 %.
III — 30 à 40 %.	VI — plus de 60 p.r %

VII — Steppes — Pays déboisés.

Gravée chez Erhard. Imp. Lith. Brunor, Versailles

tion d'une denrée de première nécessité, que bien des gens, hélas! n'ont jamais eue et n'auront peut-être jamais à leur suffisance!

Laissons donc la Russie avancer comme elle l'entend et comme elle le veut, améliorons de notre côté aussi nos moyens de production et nos voies de communication, et attendons sans crainte.

Les Forêts

Quand on veut se rendre compte de la situation forestière de la Russie, en consultant les documents les plus respectables qui existent sur ce sujet, on est frappé de la sorte d'hésitation qui se produit à chaque pas, dès qu'il s'agit d'affirmer un fait, d'avancer un chiffre.

On parle sans cesse de l'arpentage général qui remonte à soixante et même à soixante-dix ans, on avoue le manque de données précises, et si l'on songe aux moyens qui ont dû être employés en Russie à l'époque où lesdits arpentages ont été faits, on ne sait véritablement sur quoi compter, et cependant, on a beau chercher, on ne trouve rien de plus précis à consulter.

Si maintenant on voyage en Russie comme nous l'avons fait pendant plus de dix mois déjà, on est bien plus surpris encore, mais moins indécis.

Au lieu de ce grand pays à bois immenses dans lequel on croit arriver, on ne voit partout que forêts rares et saccagées par le vent ou par la hache du moujick; on ne

rencontre que bois coupés ou plus ou moins nouvellement défrichés!

Il n'y a peut-être plus un seul endroit en Russie où il n'y ait à déplorer la dévastation de l'*homme* ou celle du *feu*, ces deux mortels ennemis de la sylvicuture moscovite!

Ce que nous disons est si vrai, que les esprits clairvoyants en sont déjà à prévoir une crise qui pourrait bien être terrible, si la découverte d'un plus grand nombre de gisements d'un nouveau combustible, comme la houille ou l'anthracite, ne venait bientôt en atténuer les futurs effets.

S'il était possible d'élever quelques doutes sur ce que nous avançons ici, nous citerions le déboisement de presque toutes les rives du Volga, dont on paie si cher aujourd'hui les conséquences.

Ces conséquences, en effet, sont désastreuses pour la navigation, comme on aurait dû s'y attendre, puisqu'aucune digue ne reste plus pour retenir ni les eaux ni le sable, aussi trouve-t-on ce dernier, à chaque pas, sous forme d'îles mobiles extrêmement dangereuses pour la marine marchande.

La Russie n'est donc pas, comme on le croit assez généralement en occident, une sorte de vaste forêt vierge, recélant des arbres gigantesques pour la construction, et du bois de chauffage en quantité incommensurable, il s'en faut du tout au tout.

On en jugera, du reste, si l'on veut bien nous suivre

un instant sur une carte ordinaire, en attendant que nous ayons publié l'édition de cet ouvrage, qui aura les cartes spéciales teintées qui doivent l'accompagner.

En tirant une ligne depuis Orenbourg, c'est-à-dire depuis l'endroit où le fleuve Oural contourne les montagnes du même nom, jusque sur Kamenetz-Podolsk, on peut dire qu'au-dessous de cette ligne, soit dans toute la partie méridionale de la Russie, dans les *steppes* enfin, *il n'y a pas un seul arbre* jusqu'aux rives septentrionales de la mer Caspienne, de la mer d'Azov et de la mer Noire.

Les paysans se chauffent principalement avec les excréments des bestiaux, ce qui, on le conçoit, est très-préjudiciable à l'agriculture.

Si maintenant on tire une autre ligne de Libau jusqu'au milieu à peu près de la longueur du fleuve Petchora, on a ainsi divisé la Russie en trois parties : au nord de cette ligne, il n'y a guère plus du quart de la surface totale du sol qui soit couverte de bois.

Entre les deux lignes, il y en a à peine la moitié.

Pour les personnes qui tiennent à se rendre compte de la nature des bois qui composent les forêts russes, il n'y a qu'à consulter la liste des principales espèces d'arbres forestiers que l'on rencontre le plus depuis les limites du nord jusqu'aux limites des steppes, et que nous avons donnée à la page 10 de ce volume.

Maintenant que nous avons fait nos réserves au sujet de la valeur actuelle qu'on peut accorder aux seuls do-

cuments officiels que l'on possède sur la distribution et l'étendue des forêts en Russie, il nous faut bien y avoir recours pour nous donner une base, vaille que vaille, à l'aide de laquelle on pourra tout au moins faire des comparaisons.

Nous allons donc prendre le tableau qui a été dressé, il y a trois ans, par les soins de la section d'économie rurale au ministère des Domaines de l'État.

Si les indications qui y sont contenues ne sont pas tout à fait exactes, vu l'ancienneté relative de leur date, au moins peuvent-elles, nous le répétons, servir comme termes de comparaison entre les gouvernements les uns avec les autres.

Dans ces conditions-là, les données sont considérées et acceptées partout en Russie comme étant assez conformes à la vérité.

Dans le tableau qui suit, nous n'avons écarté qu'un genre de désignation que nous ne croyons plus bon aujourd'hui, c'est celle qui distinguait les gouvernements boisés en quatre groupes appelés :

Pays *riches ;*

Pays de *richesse moyenne ;*

Pays *pauvres,*

Et pays *dépourvus de bois.*

Nous avons rejeté cette classification, d'abord parce qu'elle n'a rien d'utile pour notre sujet et ensuite parce qu'elle nous aurait exposé à classer dans les pays réputés *dépourvus* de bois, des gouvernements qui en ont cepen-

dant jusqu'à près de 10 % de leur surface, et ensemble près de 15,000 milles géographiques carrés.

Nous nous bornerons donc à dire que la zone la plus riche en bois est comprise entre le 56ᵉ et le 64ᵉ degré de latitude, ce qui est encore aujourd'hui à peu près généralement vrai.

Voici maintenant le tableau en question :

Noms des gouvernements.	Autorités.		Étendue générale en déciatines valant un hectare 0992.	Proportion pour 100 de la surface totale
Volodga	arpentage général de	1782 à 1796	32,912,961	93,7
Viatka	—	1804 à 1835	9,491,346	75,3
Olonetz	—	1778 à 1796	9,942,789	70,8
Kostrama	—	1773 à 1783	5,320,604	70,5
Novgorod	—	1778 à 1796	7,425,030	66,5
Perm	—	1822 à 1843	19,927,680	65,5
Saint-Pétersbourg	—	1781 à 1795	2,741,956	56,1
Tver	—	1776 à 1781	3,410,811	55,3
Pskov	—	1781 à 1796	2,226,723	54,6
Nijni-Novgorod	—	1784 à 1797	2,390,294	55,1
Kazan	—	1793 à 1803	2,990,403	52,6
Iaroslav	—	1773 à 1783	1,646,283	49,5
Smolensk	—	1776 à 1779	2,537,088	49,2
Vladimir	—	1773 à 1770	2,104,079	48,4
Vilna	carte du gouvernement		1,767,435	45,7
Moscou	arpentage général de	1766 à 1774	1,350,187	45,4
Livonie	carte du gouvernement		1,928,426	44,8
Kalouga	arpentage général de	1776 à 1778	1,240,910	42,9
Mohilev	—	1783 à 1794	1,851,402	41,5
Penza	—	1782 à 1793	1,416,005	40,7
Minsk	carte du gouvernement		3,304,470	40,4
Vitebsk	arpentage général de	1784 à 1798	1,624,302	39,7
Courlande (Mittau)	carte du gouvernement		975,264	39,4
Orenbourg	arpentage général de	1798 à 1835	10,984,545	39,0
Arkhangel	carte du gouvernement		20,532,712	37,7
Volhynie (Jitomir)	—			
Riazan	arpentage général de	1775 à 1776	1,412,106	36,6
Simbirsk	—	1798 à 1821	1,156,660	22,5

Noms des gouvernements.	Autorités.	Étendue générale en déciatines valant en hectare 0992.	Proportion pour 100 de la surface totale.
Orel	apentage général de 1778 à 1782	1,286,936	29,7
Tambov	— , 1782 à 1797	1,773,421	29,2
Esthonie (Revel)	carte du gouvernement	477,792	25,2
Grodno	—	798,996	22,9
Kiev	—	989,055	21,4
Kovno	—	803,995	21,4
Tchernigov	—	965,645	19,1
Toula	arpentage général de 1776 à 1780	472,259	16,9
Poltava	carte du gouvernement	567,430	13,0
Koursk	arpentage général de 1782 à 1797	529,306	12,5
Podolie (Kamenetz-Podolsk)	carte du gouvernement	473,540	12,1
Kharkov	arpentage général de 1769 à 1781	544,615	10,9
Ékatherinoslav,	notions fournies par l'arpenteur du gouvernement	101,707	9,4
Voronèje	arpentage général de 1782 à 1798	521,350	8,5
Bessarabie (Kichenev),	notions fournies par l'arpenteur du gouvernement	335,975	7,7
Saratov	arpentage général de 1835	1,103,080	6,7
Tauride (Simphéropol)	(Bois de la couronne seuls)	125,429	2,1
Kherson.	notions fournies par les arpenteurs du gouvernement	90,000	1,3
Astrakhan	—	120,366	0,8
Stavropol	—	27,705	0,2
Royaume de Pologne,	M. Ravelisky	5,068,114	43,3
Grand-duché de Finlande,	renseignements officiels	13,514,757	39,0
Terre des Cosaques du Don,	notions fournies par les arpenteurs du gouvernement	421,291	2,8

On voit par ce tableau que la répartition des bois était bien inégale à l'époque même où ils n'étaient pas dévastés comme ils le sont aujourd'hui.

Ainsi, on avait d'un côté les gouvernements d'Arkhangel, d'Olonetz, de Vologda, de Kostrama, de Viatka, de Perm, une partie de ceux de Kazan et de Novgorod qui ne formaient pour ainsi dire qu'*une seule forêt*, et de l'autre, ceux de Poltava, de Kherson, d'Ekatherinoslav,

une partie de la Tauride, la Bessarabie, le pays des Cosaques du Don, le gouvernement d'Astrakhan et une partie de celui de Saratov, de Simbirsk et d'Orenbourg où il n'y en avait presque pas du tout.

Le fait le plus caractéristique qui s'est produit en Russie depuis que les bois ont commencé à diminuer, c'est que là où la diminution a été la plus forte, là aussi, il y a eu la plus grande augmentation relative de population, de telle sorte qu'on peut dire, même encore aujourd'hui, que la densité de la population est en raison inverse de celle des bois, si nous pouvons nous exprimer ainsi.

En d'autres termes, à mesure que le bois diparaît, en règle générale, les habitants arrivent, ou si l'on veut, ce qui serait peut-être plus exact, à mesure que la population s'accroît, le bois diminue ou disparaît.

Au fond, il n'y a rien de bien étonnant à cela, car le Russe est un grand consommateur de bois, gaspilleur serait même plutôt le mot propre, il en emploie à plaisir en effet pour sa maison et surtout pour son foyer.

On dirait qu'il lui semble que le bois ne peut jamais lui faire défaut, et cependant, c'est ce qui menace fort de lui arriver un jour, car rien n'est comparable à la destruction qui a lieu à chaque instant pour ainsi dire.

Quelqu'un m'a assuré avoir fait le calcul approximatif de la quantité de bois qui se consomme ou qui se perd annuellement en Russie, il a recherché en même temps

quel pouvait être l'accroissement total des bois russes dans la même période.

En comparant, il prétend avoir trouvé que si la nature donne, supposons comme 100 tous les ans, l'homme consomme ou détruit comme 137 ; de telle sorte que, suivant lui, avant 25 ou 30 ans, la crise sera imminente.

Si l'on veut du reste un exemple positif de ce fait, en même temps que de celui dont nous parlions plus haut pour la population, on le trouvera dans ce qui s'est passé dans le gouvernement de Kazan que nous avons parcouru.

Eh bien ! là, à l'époque de l'arpentage général, c'est-à-dire il y a à peine un demi-siècle, le seul district de Tétiouch comptait alors 113,205 hectares de bois et en 1850 il en restait à peine 80,000.

Mais, par contre, la population, qui n'était au septième recensement que de 32,581 âmes, s'élevait déjà au huitième recensement à 42,800 !

Nous citerons encore un fait à l'appui de ce qui précède.

Il y a des habitants du gouvernement de Viatka qui, au dire du *Journal Forestier* de 1850, n° 5, se rappellent avoir vu le chef-lieu entouré de tous côtés par des bois épais, qui aujourd'hui ont complétement disparu.

Aussi, ce même district est-il obligé de s'approvisionner de bois à Slobodskoï, mais en revanche sa population s'est tellement accrue qu'elle émigre déjà de tous les côtés.

Pour achever de donner une idée aussi précise que possible des faits que nous venons de citer, nous donnerons d'après M. Köppen, quelques chiffres qui permettront de bien juger ce que nous disions par rapport à la densité de la population et à celle des bois.

Arkhangel, qui est un gouvernement riche en bois, compte seulement.	116	âmes par mille carré.
Olonetz, qui est également riche, compte.	109	—
Vologda.	118	—
Perm.	270	—
Orenbourg.	288	—
Novgorod.	413	—
Saratov.	487	—
La Tauride où il y a beaucoup de Steppes.	492	—
Kherson.	632	—
Minsk.	645	—
Ekathérinoslav, Pskov, St-Pétersbourg, l'Esthonie, la Bessarabie, Vitebsk, la Livonie, Simbirsk, Tver, Mohilev, la Volhinie, la Courlande, Vilna, Smolensk et Kazan, pays peu riches en bois, de. .	700 à 1,200	—
Voronèje, la Tauride, Vladimir, Tambov, Kharkov.		

pays moins riches encore, de........	âmes par mille carré. 1,200 à 1,500	—
Iaroslav, Penza, Orel, Kalouga, Kiev, Riazan, Poltava, *idem*, de.......	1,500 à 2,000	—
Enfin Koursk, la Podolie, Toula et Moscou, pas riches du tout, de.....	2,000 à 2,300	—

On voit par ce petit tableau que la densité de la population est bien réellement en raison inverse de celle des bois, et réciproquement.

Il n'y a peut-être que les gouvernements de Nijni-Novgorod, de Kovno et Grodno qui fassent aujourd'hui exception, c'est-à-dire qui ont du bois pour leur consommation, avec une population de 12 à 1,500 âmes par mille carré.

Mais, cela tient à des raisons qui sont tout-à-fait spéciales.

Nous aurons encore occasion de revenir sur la pauvreté imminente de la Russie par rapport à ses bois dans notre chapitre *du Combustible*, parce que c'est là un fait tellement contraire à la croyance générale en occident, à ce sujet, qu'il est nécessaire d'y insister autant que possible à plusieurs reprises.

Le Chanvre

La culture du chanvre n'est pas aussi arriérée que celle du lin, parce qu'elle se fait, comme chez nous d'ailleurs, aussi près de la maison que possible, mais elle n'a ni l'étendue ni l'importance de cette dernière, avec laquelle on la confond peut-être trop souvent.

Tégoborsky estime que la production brute du *lin* est de 163,800,000 kilogr., et celle du chanvre, de près de 100,000,000 de kilogr. d'une valeur brute *totale*, d'après lui, de 146,092,000 francs.

Le chanvre se cultive en Russie jusqu'au 67° de latitude septentrionale, mais cette culture n'a réellement lieu en grand que principalement dans cette partie de la Russie qu'on pourrait, en quelque sorte, circonscrire en tirant une ligne qui passerait : de Minsk à Tchernigov, puis à Koursk, au nord-ouest de Voronèje, aux confluents de la Tzva et de la Mokcha avec l'Oka, très au sud de Riazan, à Kalouga, à la source de l'Enbach, à Vitebsk et à Vilna.

Ce centre de production est parfaitement délimité, comme on voit ; sur place même, il y a beaucoup d'endroits où le chanvre est *préparé* et *mis en vente* par les particuliers.

Nous citerons notamment : Vitebsk, Kalouga, Koursk, Orel, Chklov, Star-Bikhov, Proporisk, Krasnopolie, Klinov, Novazibkov, Mglin, Sosnitza, Voronok, Elionka,

Pogar, Starodoub, Troubtchensk, Dmitrovsk, Potchev, le monastère Svianski, Briousk, Roslavl, Karatchef, Igov, Rylsk, Schigry, Korennaiapoustyn, Livny, Fatej, Kromy, Mtsensk, Bielev, Kozelsk, Souchinitch, Mestchov, Mossalsk, Viazma.

Les ports intérieurs d'embarcation sont : Vilna, Raboun, Vitebsk, Poretchiê, Bieloï, Gjatzk.

En dehors du lieu de production, il y a beaucoup d'endroits où le chanvre est *préparé* également, et d'autres où il est *embarqué* pour aller au port d'*exportation* directement.

Parmi les deux premiers, nous citerons Nicolaevskaïa, Svergen, Stolzy, Mourom, Viaznitza, Serpoukhov, Zoubzov, Rjev et Kostrama.

Les deux seuls principaux ports d'exportation sont : Saint-Pétersbourg et Riga.

Arkhangel vient en troisième ligne, ainsi que Memel et Kœnigsberg.

Nous avons dit que le chanvre n'était relativement pas si mal cultivé que le lin, parce que, étant généralement semé dans les enclos, on a une plus grande habitude de le soigner, de telle sorte que la culture extérieure s'en ressent.

Mais ce plus de soin ne se continue pas au-delà de la récolte, et la *préparation* est aussi défectueuse dans un cas que dans l'autre.

La négligence à ce sujet, pour ne pas dire plus, a été si grande dans un moment, que le commerce étranger

s'en est ému, et qu'il était sur le point de refuser absolument les chanvres russes, quand le gouvernement s'est décidé à établir une sorte de *triage obligatoire* pour tout produit qui devait être exporté.

On conçoit combien cette mesure était gênante et peu efficace d'ailleurs, aussi fut-elle remplacée par le *triage facultatif* à partir de 1844.

Nous n'avons cité ce fait que pour nous dispenser d'insister davantage sur la médiocrité du chanvre russe, pour lequel on n'a généralement que trop peu de soins, nous le répétons

Les effets d'une pareille manière de faire ne pouvaient manquer de se faire sentir dans le mouvement commercial extérieur qui, en effet, a été constamment en *décroissant* sous l'influence d'un tel état de choses.

Il en est résulté que, tout en continuant à fournir les *deux tiers* d'abord, puis, la moitié de la consommation anglaise, la Russie a cependant beaucoup perdu, d'autant plus que la concurrence est venue contribuer pour sa part, à l'écarter des marchés occidentaux qu'elle approvisionnait dans ces dernières années, à peu près dans les proportions suivantes de 1846 à 1850 :

Angleterre	environ 54,5	pour 100 de l'exportation totale russe.
Suède et Norwége	7,3	—
Danemark	5,5	—
Prusse	4,8	—
Pays-Bas	3,7	—
Amérique	2,6	—
Villes anséatiques	2,6	—
Divers	19,0	—

Pour mieux faire juger la diminution des rapports avec l'Angleterre, dont nous parlions plus haut, nous dirons que tandis que :

De 1831 à 1835 elle demandait à la Russie 88,4 p. 0/0 de sa consommation
De 1836 à 1840 elle n'en prenait plus que 71,1
De 1841 à 1845 plus que 70,2
De 1846 à 1850 seulement 54,5

La graine de chanvre n'est pas un grand article d'exportation, il en va à peine 300,000 hectolitres à l'étranger, on la consomme généralement sur place pour l'huile et la semence.

Cette graine est une des principales ressources du paysan. C'est en la vendant qu'il se procure le peu d'argent dont il a besoin pour ses achats en espèces et au comptant.

Nous avons déjà dit que pour le lin, le ministère avait fait faire des études dans le but d'en encourager la culture et les diverses préparations.

Il a fait les mêmes tentatives en ce qui concerne le chanvre, mais je ne sache pas que jusqu'à présent du moins ses efforts aient encore été couronnés de succès très-marquants.

On a peine à croire, en occident, à la défectuosité des procédés à l'aide desquels on fait le fil de lin et de chanvre en Russie :

Pour en donner une idée, nous dirons qu'on y est plus arriéré sous ce rapport que dans n'importe quel pays que ce soit, c'est à ce point qu'on ne file pas même à la quenouille !

Le rouet, par conséquent, est très-peu connu.

Quand on entre dans un *isba* russe, on voit filer par le très-primitif procédé que voici :

Un grand peigne à manche qui sert de quenouille est fixé sur un banc les dents en l'air, une poignée de chanvre est retenue dans ces dents, et c'est de là qu'on l'arrache brin par brin de la main gauche en faisant tourner avec les doigts de la main droite une sorte de fuseau dont le mouvement de rotation sert à donner le tors.

Puis, quand il y a à peu près *un mètre* de fil obtenu, tant bien que mal de cette façon, il y a un temps d'arrêt pendant lequel on enroule le mètre de fil autour de l'espèce de fuseau dont nous venons de parler, puis on retire à nouveau et on retord encore un mètre de fil, et ainsi de suite toute la soirée, à raison de 240 à 250 pauses par heure.

Nous n'avons jamais vu faire plus de trois à cinq mètres à la minute, soit une moyenne de quatre; aussi, n'est-il pas étonnant qu'avec une pareille manière de travailler, la *main-d'œuvre,* si chère cependant en Russie par rapport à sa qualité, double à peine la valeur de cette matière, elle ne la triple presque jamais.

Nonobstant toutes les causes défavorables à la culture et à l'industrie chanvrière que nous venons de citer, le mouvement commercial qui en résulte est encore assez grand, tout en étant extrêmement arriéré par le fait.

Ainsi, tout ce qui est dans le *courant habituel* des choses va assez son même train, tant bien que mal; mais

tout ce qui en sort un peu reste dans la plus incroyable situation.

Tout à l'heure nous montrerons, à propos de l'exportation, que les voies de communication avec les deux principaux ports expéditeurs sont assez bien entendues par rapport, du moins, à l'état actuel des choses en Russie. Mais auparavant, nous voulons citer un exemple qui fera voir de quelle manière le progrès est compris et accueilli.

Nous avons visité, près de Ribinsk, sur la rive gauche du Volga, l'une des premières corderies privées de toute la Russie.

Elle a employé, nous a dit le propriétaire lui-même, jusqu'à 1,500 ouvriers.

Elle marche à la vapeur, bien entendu, et toutes ses machines, d'origine anglaise et menées par des contremaîtres anglais, marchent parfaitement bien, ainsi qu'une scierie mécanique qui est contiguë.

Avec la vapeur et 1,500 ouvriers, on comprend le mouvement qu'il y a dans cette usine et la consommation de chanvre qui s'y fait.

Eh bien! de toute cette quantité énorme de chanvre qui se travaille là pour s'en aller ensuite, en très-grande partie, tout ouvrée à Cronstadt, *il n'en arrive pas un kilogramme par la seule initiative du producteur!*

M. X..., son nom m'échappe pour le moment, est obligé d'avoir *des voyageurs* qui vont acheter du chanvre partout où ils en trouvent, pour le diriger ensuite,

comme ils peuvent, sur Ribinsk, soit en télègue, soit en bateau.

Nous avons dit que le chanvre était encore aujourd'hui, avec ses dérivés, l'objet d'un assez grand mouvement commercial extérieur.

Le tableau suivant en donnera une idée des plus exactes pour une période de dix années consécutives, *plus une* prise au hasard dans les années de plus grande prospérité, comme point de comparaison, soit en 1839.

Années	Chanvre poud de 16 k. 38	Etoupes poud de 16 k. 38	Filasses poud de 16 k. 38	Chenèvis hectolitres	Câbles et poud de 16 k. 38	Toiles à voiles pièces
1839	3,571,768	261,245	968	188,764	312,592	61,150
1844	2,970,636	190,033	3,913	296,594	289,476	38,418
1845	2,841,718	122,544	2,347	291,428	353,094	37,046
1846	2,695,652	132,814	1,434	35,082	350,904	32,075
1847	2,731,683	123,573	16,399	77,854	296,757	35,265
1848	2,418,688	90,692	43,448	28,920	289,043	25,330
1849	2,987,833	117,903	72,220	34,336	451,563	27,808
1850	2,723,933	92,891	102,989	164,028	501,950	17,298
1851	3,042,552	74,144	111,772	57,926	479,814	14,554
1852	2,726,786	44,710	104,072	17,006	366,049	13,502
1853	3,571,278	77,047	151,814	123,572	442,110	12,519

Nous reviendrons encore une fois sur ce sujet alors que nous nous occuperons plus particulièrement des *industries* russes, que nous considérerons un peu dans leur ensemble et leurs divers rapports entre elles

Nous verrons alors combien la Russie a encore à faire pour regagner ce qu'elle a perdu, et par suite de la mauvaise réputation, trop justifiée d'ailleurs, de ses chanvres préparés sans aucun soin, et par suite de la concurrence étrangère, et enfin, par suite de l'usage de plus en plus

grand que l'on fait de la colonnade à peu près partout aujourd'hui en Russie.

Pour compléter cette première partie de notre sujet, il nous reste maintenant à indiquer sommairement, comme nous l'avons annoncé plus haut, quelles sont les principales voies par lesquelles le chanvre arrive à ses deux ports principaux d'exportation, afin que nous puissions nous rendre compte, dans un moment donné, des modifications prochaines qui vont résulter, à ce point de vue, de l'ouverture des chemins de fer russes qui sont en ce moment-ci en construction.

En général, les chanvres à destination de Saint-Pétersbourg se rassemblent l'hiver à Soukhinitchi, dans le gouvernement de Kalouga.

Ils proviennent presque tous des gouvernements de Kalouga, de Toula, d'Orel et de Koursk. Les producteurs de Smolensk, de Mohilev et de Tchernigov envoient par une autre voie.

De Soukhinitchi, ces chanvres sont conduits par le traînage aux ports intérieurs de Gjatsk, Rjev et Zoubtzov, qui sont en communications convenables avec la capitale.

Riga est approvisionnée par la navigation fluviale de Porétchie et de Béloï, par les rivières de la Kasplia, de l'Obcha et de la Méja qui tombent dans la Duna.

Il en arrive aussi directement de la Duna et de la Desna, de Polotzk, de Béchenkovitchi, de Vitebsk et de Vélige.

Arkhangel, Mémel et Kœnigsberg, ne sont des ports expéditeurs que de second et de troisième ordre, après les premiers, qui ont à eux seuls les 9/10 du chanvre à exporter.

La Betterave

Les économistes russes se félicitent beaucoup de l'adoption de la betterave dans les cultures de leur pays, et ils ont bien raison, puisque déjà elle a contribué à propager des méthodes perfectionnées dont l'agriculture nationale a le plus grand besoin.

Si nous trouvons juste de mentionner ce commencement de progrès, nous devons dire aussi qu'il s'en faut de beaucoup cependant, que la betterave soit cultivée comme elle devrait l'être.

En effet, c'est à peine si la *charrue sous-sol* est connue ! et cependant, c'est l'instrument qui est le plus indiqué, nous dirons même le plus indispensable, pour préparer le sol à une profondeur convenable, dans un pays comme celui-là surtout, où l'on a l'habitude d'*écorcher* la terre exactement comme cela se fait chez les Arabes.

Elle est indispensable aussi à cause des funestes sécheresses auxquelles on est exposé tous les ans dans ce pays.

Quoi qu'il en soit, la betterave a déjà fait une révolution très-salutaire, il faut bien le reconnaître et le proclamer même, puisqu'il s'agit d'un pays où l'innovation est généralement assez mal accueillie.

Il ne sera donc pas, nous croyons, sans intérêt pour nous, d'examiner tout d'abord un peu attentivement, par quelle phase cette culture et l'industrie qui s'y rattache, ont passé depuis une dizaine d'années environ ; cela nous suffira.

Le premier document, qu'on trouve à ce sujet pour cette période, est le tableau statistique qui a été dressé pour l'année 1848 par le *Journal des manufactures et du commerce*, le voici :

Gouvernements par ordre d'importance	Nombre des établissements	Sol cultivé en betteraves Hectares	Betteraves employées en poud de 16 k. 38	Sucre en poud de 16 k. 38
Kiev	72	17,115	12,712,500	382,400
Pologne	30	»	2,186,291	106,460
Podolie	37	3,830	2,658,500	91,750
Tchernigov	26	1,601	1,489,800	70,090
Kharkov	24	2,495	1,599,050	39,900
Toula	22	1,699	1,159,000	39,550
Voronèje	16	2,150	1,435,000	38,600
Volhynie	14	1,260	700,000	37,300
Koursk	22	884	569,300	27,310
Poltava	18	1,375	823,900	14,000
Tambov	9	688	409,100	10,980
Orel	13	3,980	279,000	8,330
Kalouga	7	180	263,000	6,900
Penza	7	429	270,000	6,860
Nijni-Novgorod	3	217	127,300	5,910
Riazan	4	227	173,000	5,800
Kherson	1	66	61,000	3,000
Mohilev	3	162	81,000	2,900
Smolensk	2	37	31,000	1,850
Saratov	1	»	50,000	1,500
Minsk	2	66	16,500	850
Simbirsk	1	27	17,500	500
Tver	1	16	21,000	400
Grodno	2	11	7,600	120
Totaux	337	38,707	21,141,541	902,960

D'après des calculs qu'il est inutile de mentionner ici en détail, il résulte que, au lieu de 38,707 hectares consacrés à la culture de la betterave, on doit en compter 47,936, notamment à cause des apports faits par les paysans, et qui ne sont pas compris dans le tableau ci-dessus.

Ces mêmes calculs établissent encore que les rendements moyens par hectare ne peuvent pas être portés à plus de 10,000 kilogrammes.

Ceci en dit plus que toutes les dissertations possibles sur l'imperfection des cultures russes, dans ce qu'elles ont de plus perfectionné cependant.

Si on veut juger maintenant du degré de mérite de la fabrication de sucre elle-même, nous dirons qu'à l'époque dont nous parlons en ce moment, le rendement en sucre était très-péniblement de 3 1/3 % (1), alors que partout en occident on n'obtenait guère moins de 5.

Dans ces conditions, la production totale de la betterave étant estimée à une valeur moyenne brute de 1 fr. 20 c. les 100 kilogrammes (5 kopecks le poud), cela donne encore un chiffre total assez beau de 7,200,000 fr.

Ces gouvernements, au nombre de 24, qui se sont livrés à la culture de la betterave, sont tous groupés les uns à côté des autres.

L'espace occupé par eux a un instant touché, comme point extrême : au *nord* à la rive droite de la Molaga et

(1) Aujourd'hui on en a bien le double.

de la Tchagodochtcha, à l'*est* au-delà de la jonction de la Kinel avec la Samara, au *sud* à Odessa et à Kerson, à l'*ouest* sur presque toute la rive droite du Boug à l'endroit où il est traversé par le 40° longitude.

D'après des calculs résumés sur un atlas manuscrit dressé en 1851, je crois, et dont nous devons la communication à l'obligeance de M. Lewchine, voici quel était l'état de la fabrication du sucre dans chaque gouvernement, dont les noms suivent, à une époque qui a succédé immédiatement ou à peu de chose près à la précédente.

Kiev	avait	68	fabriq.	prod.	300,000	pouds (1) de sucre brut
Toula	—	25		—	38,500	—
Tver	—	1		—	400	—
Nijni-Novgorod	—	3		—	400	—
Smolensk	—	2		—	1,550	—
Kalouga	—	7		—	6,900	—
Riazan	—	4		—	5,800	—
Mohilev	—	3		—	1,100	—
Minsk	—	8		—	700	—
Grodno	—	2		—	350	—
Orel	—	15		—	11,300	—
Tambov	—	14		—	12,900	—
Penza	—	8		—	6,800	—
Simbirsk	—	1		—	500	—
Saratov	—	1		—	1,500	—
Voronèje	—	16		—	38,600	—
Koursk	—	26		—	27,000	—
Tchernigov	—	35		—	51,000	—
Jitomir	—	12		—	38,000	—
Kharkov	—	26		—	40,000	—
Poltava	—	20		—	21,700	—
Kamenetz-Podoltz	—	39		—	100,000	—
Kerson	—	2		—	3.000	—
Totaux		338			908,000	

(1) Le poud vaud 16 kilogr. 38.

Depuis cette époque les choses se sont encore modifiées assez sensiblement.

Ainsi, au lieu d'une surface unique, nous en avons deux qui sont séparées entre elles par le tiers à peu près de la Tzna, c'est-à-dire qu'à son origine et à son embouchure on cultive la betterave à sucre, mais vers le milieu de son cours il y a interruption. En sorte qu'aujourd'hui la grande contrée à betterave est limitée à l'*est* par Tambov, près du 60• longitude; au *nord* par Kalouga, près du 55° latitude; à l'*ouest* par les sources des rivières Boug et Pripet, vers le 42° longitude, et au *sud*, un peu au-dessus de Kichener, par 47° de latitude.

La petite contrée touche, à l'*est*, à Samara; elle s'enclave là dans l'anse que forme le Volga en se dirigeant au sud-ouest, et elle s'arrête sur la rive droite de la Tzna et de l'Oka.

De ces deux points extrêmes, elle ne s'étend pas sur une largeur moyenne de plus de 25 à 30 kilomètres.

C'est par la culture de la betterave que l'*assolement alterne* ou l'assolement *libre* que je préfère à tous autres, a le plus de chance de se substituer à l'antique méthode des trois champs russes; seulement, on croit trop volontiers qu'elle épuise peu le sol et que sa feuille est un engrais vert qui rend à la terre tout ce qu'on lui a pris.

On sait à quoi s'en tenir à cet égard dans le nord de la France, où l'on n'a jamais ni de trop bonne ni de trop copieuse fumure à donner à la betterave.

Pour rendre les services qu'on peut attendre d'elle, il faudrait implanter en Russie la méthode des marchés à longs termes entre les usiniers et les petits cultivateurs.

La réforme projetée devra conduire à ce résultat, si les prix exorbitants actuels de la *main-d'œuvre* ne viennent pas contrarier les effets de cette mesure si essentiellement civilisatrice.

Espérons qu'il n'en sera pas ainsi, malgré les *craintes très-sérieuses* que nous avons à ce sujet.

Nous avons vu tout à l'heure quelle a été la marche de l'industrie betteravière russe depuis 1848, il nous a semblé inutile de remonter plus haut, dans le premier quart du siècle, par exemple, alors que les deux seules fabriques de Maltzoff et de Guérard produisaient 9,000 kilog. de sucre.

C'est, à proprement parler, à partir de la fondation, en 1831, d'un Comité spécial adjoint à la Société d'économie rurale de Moscou que datent les progrès qu'il convient le plus de noter,

Depuis cette époque, en effet, le nombre des fabriques n'a cessé de s'accroître, ainsi :

En 1844,	il y en avait	199
En 1845,	—	242
En 1848,	— (1)	325
En 1849,	—	346
En 1850,	—	362
En 1851,	—	380

(1) Il y a une différence de chiffre dans les documents les plus officiels, je n'ai pu jusqu'à présent en trouver l'explication.

Les 380 fabriques dont il est question ici en dernier lieu, sont réparties dans 23 gouvernements qui, d'après leur ordre d'importance, peuvent être classés comme suit :

Kiev.	77
Tchernigov. . .	51
Podolie. . . .	31
Kharkov . . .	32
Toula	31
Koursk	26
Poltava. . . .	26
Voronèje . . .	14
Orel.	12
Tambov. . . .	12
Kalouga. . . .	11
Volhynie. . . .	9
Minsk	12
Penza	9
Mohilev. . . .	6
Riazan	5
Smolensk . . .	4
Kherson. . . .	3
Nijni-Novgorod .	3
Vitebsk. . . .	2
Saratov. . . .	2
Tver.	1
Grodno. . . .	1
Total	380

Sur ces 380 usines, il y en a 77 qui marchent avec des *appareils à vapeur* (1) et 303 qui marchent encore avec de simples fourneaux !

D'après des documents recueillis par la Section d'économie rurale au Ministère des Domaines, la production du sucre brut s'est élevée, en 1853, à 19,656,000 kilogrammes.

La quantité de betteraves employées par ces fabriques a été de 655,200,000 kilogr., ce qui fait supposer, d'après la source que nous citons, une culture de 73,260 hectares.

Comme préparation à ce que nous aurons à dire bientôt de l'industrie sucrière en particulier, nous tenons à faire connaître ici ce que sont les lois fiscales qui ont régi la fabrication du sucre indigène dans ces dernières années, c'est-à-dire depuis 1848, date de la création de l'impôt.

Du 1er 7bre 1848 au 1er 7bre 1850	l'impôt a été de	1 f 20	par chaque fraction de 16 kilogr. 38 de sucre brut blanc.
Du 1er 7bre 1850 au 1er 7bre 1852	—	1 f 80	
Du 1er 7bre 1852 au 1er 7bre 1854	—	2 f 40	

Il a été admis alors que les fabriques qui ne produisaient pas annuellement plus de 8,190 kilogr., ne paieraient que 0 fr. 60 par chaque 16 kilogr. 38 de sucre

(1) Toutes les nouvelles usines qui se montent actuellement sont à la vapeur et ont, en général, les appareils perfectionnés de la maison Derosne et Cail, qui a établi une succursale à Sméla, près Kiev. Si le procédé Pésier donnait tout ce qu'il semble promettre, une nouvelle révolution aurait encore lieu dans les sucreries russes. Ce procédé donne, par l'emploi de l'alcool, du sucre raffiné de premier jet, sans emploi du noir et sans refonte par conséquent. Nous l'avons décrit avec quelques détails dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, du mois de mai 1860.

brut blanc, pendant la première période ; 1 fr. 20 pendant la seconde, et 1 fr. 80 pendant la troisième.

Cette disposition législative était intelligente, puisqu'elle favorisait la *petite industrie,* celle qui pouvait le plus facilement être agricole ; mais nous ne croyons pas qu'on ait beaucoup profité de la faveur.

Depuis la promulgation de la loi dite du 5 juillet 1854, toutes les fabriques qui se sont établies n'ont été soumises à *aucun droit* pendant la première période de deux ans, à partir du jour de son installation ; dans la seconde période, soit de la troisième à la quatrième année d'existence inclusivement, le droit est de 1 fr. 80, puis il est de 2 fr. 40, prix maximum, soit environ 15 centimes par kilogramme.

On estime, en Russie même, que la culture de la betterave rapporte jusqu'à cent pour cent de plus que celle des céréales ; malheureusement, les *sécheresses* proverbiales de la Russie sont un grand obstacle à son développement et à son extension.

Contre un pareil mal, il n'y a de remède que dans la *culture intensive* et *très-perfectionnée ;* mais nous avons déjà eu plusieurs fois occasion de dire que l'*instruction agricole* était on ne peut plus arriérée dans ce vaste pays où jusqu'à présent, les seuls détenteurs du sol ont été bien plus occupés à dépenser à l'étranger les revenus qu'ils en retiraient par l'intermédiaire d'un intendant, que de songer le moindrement à améliorer leurs cultures.

Il y a eu des exceptions notables cependant, mais elles ont été assez rares (1).

Maintenant que la situation va être changée du tout au tout, il va bien falloir se mettre à l'œuvre.

Les seigneurs le comprendront-ils et se mettront-ils eux-mêmes à la tête de leurs propriétés et de leurs usines?

C'est ce que nous verrons bientôt.

Le Tabac

Le gouvernement russe a fait d'assez notables efforts, depuis plusieurs années déjà, pour encourager la culture du *tabac*.

En cinq ans, il a distribué 2 à 300 kilogr. de graines de semence, venues directement de la Havane, de Maryland, de Virginie, de la Perse et de la Turquie, soit pour environ 13 à 14,000 hectares, puisque 20 à 25 grammes de semence suffisent pour un hectare.

De plus, il a fait publier des notices spéciales en un assez grand nombre d'exemplaires.

En fait, la *ferme-école* de Kharkov a été en même temps affectée spécialement à l'expérimentation des meilleures méthodes de culture de cette plante.

Le tabac russe, on le sait, n'est généralement que de

(1) Le nom des Bobrinski forme à lui seul une exception extrêmement notable et même fort remarquable. Ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'un grand nombre des membres de cette famille ont suivi l'exemple donné par les fondateurs de l'industrie sucrière en Russie.

qualité ordinaire, néanmoins il donne encore, tel qu'il est, un revenu brut de 200 fr. environ par hectare.

Bien qu'il épuise le sol, il est avantageux dans les régions *très-riches* en fond et en surface, parce qu'il a un mérite qui convient essentiellement à la Russie : une valeur assez notable *sous un petit volume*. Il peut alors supporter passablement les frais de route.

D'après l'atlas de M. Lewchine, dont nous avons déjà parlé, voici comment, dans ces derniers temps, la culture du tabac était répartie et qu'elle en était la production.

Le gouvernement de Tchernigov	produisait environ	500,000	pouds de 16 kilogr. 38
Saratov	—	250,000	—
Poltava	—	200,000	—
Kichenev	—	30,500	—
Kamenetz-Podolsk	—	211,000	—
Nijni-Novgorod	—	5,400	—
Penza	—	600	—
Toula	—	16,600	—
Minsk	—	1,000	—
Voronèje	—	22,000	—
Koursk	—	800	—
Kharkov	—	11,000	—
Ekatherinoslav	—	1,854	—
Kherson	—	4,412	—
Simphéropol	—	15,650	—
Stavropol	—	3,585	—
Astrakhan	—	1,000	—
	En tout	1,086,051	pouds

Le compte-rendu du Ministère des Domaines de 1859, porte cette production à 3 millions, mais c'est sans doute en comprenant les provinces Trans-Caucasiennes.

Quoi qu'il en soit, il est certain que ce chiffre peut être atteint dans la seule Russie d'Europe.

Dans ces conditions très-possibles, je le répète, et au prix d'estimation qu'adopte Tegoborsky, 2 fr. 80 c. le poud, la récolte totale représenterait une valeur brute de 8,400,000 fr.

Il convient d'ajouter ici que les tabacs de Kherson et de Thernigov se vendent jusqu'à 60 fr. le poud, 3 fr. 65 c. le kilog.

Mais c'est l'exception, et cependant, elle suffit pour encourager.

La culture du tabac en Russie pourrait prendre une très grande extension locale, si les *instincts y étaient plus agricoles*, car la consommation intérieure, même au prix de 4 fr. le poud, serait assurée pour le double de ce qui se récolte aujourd'hui malgré les défenses de fumer dans les rues qui existent dans toutes les villes russes.

Avec l'augmentation de la consommation qui a lieu si rapidement sur tous les points de l'Europe, on peut dire qu'il y aurait de l'avenir pour la Russie à s'adonner à la culture des tabacs de qualité, puisqu'elle en importe annuellement pour au moins 3 millions de francs.

Dans tous les cas, elle peut tripler facilement sa production actuelle, et cela sans crainte aucune, car avec les réformes projetées, il n'y a pas à douter un instant que la consommation n'augmente, attendu que l'eau-de-vie et le tabac sont toujours de compagnie avec les joies du russe quelles qu'elles soient.

D'ailleurs, le jour où la Russie produirait trois fois comme aujourd'hui, elle n'aurait besoin de donner pour cela qu'un hectare de terre productive par mille géographique carré, soit environ 137,000 hectares, ce qui n'est rien pour elle ou très peu de chose du moins.

La Pomme de Terre

La *pomme de terre* a éprouvé de fanatiques résistances, c'est le mot, pour pénétrer en Russie.

Aussi, dès 1839, le gouvernement a-t-il senti le besoin de faire des efforts pour propager ce précieux tubercule contre lequel les populations avaient une très-vive répugnance.

A aucun prix, elles ne voulaient cultiver ce qu'elles appelaient la *pomme du diable !*

Quand on connaît un peu le caractère superstitieux du Russe, on comprend combien les antipathies de ce genre sont difficiles à vaincre chez lui.

Quoi qu'il en soit, la révolution est accomplie maintenant, mais pour cela il a fallu faire semer *de force* des pommes de terre dans les terrains communaux de la couronne, en donner le produit comme semence, publier des notices, distribuer des primes, etc., etc.

Il est vrai de dire que ces efforts ont été bientôt couronnés de succès, ainsi de 2 millions d'hectolitres qu'était la récolte générale, vers 1840 elle atteignit rapidement le chiffre de 7 millions, en 1841 près celui de 12 millions et ainsi de suite.

Voici au surplus un tableau qui, en même temps qu'il montrera la rapidité relative du progrès, fera connaître la quantité du rendement qui a été, à peu près comme partout, plutôt en diminuant qu'en augmentant, à cause de la maladie qui a beaucoup entravé cette culture (1).

En 1841	la quantité plantée étant de : 7,840,958 hectolitres.		La récolte totale a été de 39,081,518 hectol.		soit 4,7 pr 1.	
1842	9,929,258	—	46,540,744	—	4,7	
1843	10,976,196	—	53,779,132	—	4,9	—
1844	11,809,042	—	43,242,932	—	3,7	—
1845	11,071,354	—	42,541,602	—	3,8	—
1846	13,449,314	—	36,284,906	—	2,7	—
1847	11,745,700	—	38,514,424	—	3,3	—
1848	12,165,254	—	37,574,212	—	3,1	—
1849	11,671,260	—	35,628,662	—	3,1	—
1850	10,798,652	—	30,337,584	—	2,8	—
1851	«	—	32,813,792	—	«	

Soit une moyenne générale de 3.6/10 pour un.

Outre les encouragements locaux dont nous venons de faire mentoin plus haut, on a donné des médailles d'or à ceux qui établiraient des *féculeries* et des *distilleries*, mais ces industries n'ont pas fait de bien grands progrès, car nous en avons vu plusieurs en ruine et pas une seule en prospère activité.

Nous dirons ultérieurement à quoi nous attribuons les échecs qui ont été essuyés sous ce rapport, et malheureusement, nous craignons fort que les mêmes causes ne viennent faire vigoureusement obstacle aux bienfaits des réformes qui sont à l'étude.

(1) Le jour où quelqu'un fera comprendre l'importance du *topinambour* à la Russie, sa culture devra se développer beaucoup parce que et surtout le topinambour n'est pas malade et il ne *gèle* pas.

Ce serait d'autant plus triste, s'il en était ainsi, que l'obstacle viendrait encore une fois de celui qui aurait le plus d'intérêt à ce qu'il n'y en eût pas, c'est-à-dire du paysan même, de ses habitudes assez généralement paresseuses pour le travail et des prétentions qu'il a, néanmoins, pour le prix de la main-d'œuvre qu'il peut donner alors que cependant il perd le temps à plaisir préférant dormir que de travailler 75 fois sur 100!

Il est vrai qu'un fois son sort amélioré et bien fixé, le paysan n'aura plus les mêmes raisons d'indolence. Néanmoins, il faut s'attendre à une période transitoire qui sera assez dure à passer pour tous.

Comme en toutes choses, il y a en ce moment-ci beaucoup d'inégalités dans la répartition de la culture de la pomme de terre en Russie.

Ainsi, d'après des calculs faits par Tegoborski, c'est dans l'ouest que cette culture est le plus répandue, c'est dans l'est et le midi qu'elle l'est le moins. Quoi qu'il en soit, dans ces mêmes calculs il admet que la récolte, de son temps, pour la Russie d'Europe peut être portée à 60 millions d'hectolitres, lesquels, au prix peu exagéré de 1 fr. l'hectolitre, donnent une valeur brute de 60 millions de francs.

Le Houblon

Le houblon n'a pas encore été compris en Russie, si nous pouvons nous exprimer ainsi, et cependant il méri-

terait, à plusieurs titres, de fixer l'attention des producteurs.

Nous savons bien que le climat rend cette culture, en grand du moins, très chanceuse, mais elle pourrait, elle devrait même s'acclimater et se propager chez les petits particuliers.

Avec le houblon, on pourrait au moins faire une boisson plus saine que le pernicieux *kwass* qui se consomme partout au grand détriment de la santé publique, suivant nous du moins.

Le *kwass* n'est en effet que de l'eau sucrée avec des farineux et fermentée à tous les degrés possibles, excepté au bon degré; mais l'habitude en est prise, et il faudra bien du temps pour la déraciner, si elle se déracine jamais!

Le houblon conviendrait à beaucoup de terrains en Russie, malheureusement il exige des soins, et c'est là son plus grand défaut pour le Russe!

Il est vrai qu'il paie largement ce qu'on lui prête; cette considération pourra peut-être avoir son importance dans l'avenir, mais pour cela, nous le répétons, il faudrait que l'usage du *kwass* fût un peu détrôné par celui de la bière de bonne fabrication (1).

C'est malheureusement ici encore que se présente un second obstacle, celui de la création d'une brasserie bien montée.

(1) Il faudrait aussi modifier les lois actuelles sur les alcools.

La bière qui se fait en Russie est généralement mauvaise, détestable même; c'est du kwass déguisé. Mais du jour où le paysan aura de la bonne bière et qu'il pourra se griser à assez bon marché en en buvant, il la préférera au *kwass*, c'est certain, et peut-être même bien, avec le temps, à son cher et si détestable *vodky*, qui n'est autre que du flegme mauvais goût, c'est-à-dire le produit d'une première distillation sans rectification aucune.

M. Jeleznow a donné sur la culture du houblon dans la Russie centrale, des renseignements qui devraient très-fort encourager les propriétaires à s'adonner à cette culture.

Ainsi, il a constaté qu'aux environs de Jousslitza on obtenait par hectare jusqu'à 70 pouds de houblon, d'une valeur de 488 fr., alors que dans le même temps on n'en obtenait :

En Bohême,	que 55 à 56 pouds	d'une valeur de	368 fr.
En France	—	80 p.	—	1,200 fr.
En Angleterre	—	60 p.	—	1,016 fr.

Nous aurons occasion de revenir, non-seulement sur cette culture, mais encore sur la fabrication de la bière et sur celle du kwass, au sujet de laquelle nous avons fait des études et des observations assez détaillées, qui ont été consignées en leur temps dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, où nous les avons mises exprès afin de provoquer, s'il y avait lieu, la discussion sur place pendant que nous étions nous-même encore dans le pays.

Nos études préliminaires devaient encore contenir ici

les chapitres suivants : les *races bovines* — les *races ovines* — les *races chevalines*, et plusieurs autres d'une égale importance, sur l'état de la médecine *vétérinaire*, son organisation, le Typhus ou *Tchouma*, etc., etc.; mais le temps et l'espace nous ont manqué, pressé que nous avons été par les évènements du jour. Ce n'est donc qu'un ajournement que nous faisons en ce moment, nous nous compléterons donc incessamment, et nous irons même jusqu'à parler du *Caucase*, s'il nous est possible de nous renseigner, soit par nous-même, soit avec certitude, sur ces admirables possessions.

Ceci posé, nous allons entrer dans les considérations générales que nous avons hâte d'aborder, pour achever cette première partie de notre tâche, qui formera un tout dans son genre, ainsi qu'on le verra avant même d'arriver aux Conclusions générales, qui termineront ce premier volume.

ASPECT GÉNÉRAL ET RAISONNÉ DE LA RUSSIE

L'étendue de l'empire de Russie en Europe, en Asie et en Amérique est de 353,468 milles géographiques carrés (1), et sa population était évaluée officiellement en 1856, à 71,243,616 habitants.

Nous ne nous occuperons dans ces études que de la

(1) On sait que le mille géographique carré, que nous citerons souvent dans la suite de ce travail, est un carré dont chaque côté a un kilomètre 85 de face.

Russie d'Europe qui compte, en outre du royaume de Pologne qui a 4,696,919 habitants, et de la Finlande, qui en a 1,632,977, environ 57,692,183 habitants répartis sur 87,218 m. g. carrés.

La répartition de cette population et les productions diverses auxquelles elle s'adonne, sont déterminées en grande partie par la configuration du sol, la nature du terrain, la quantité et la direction des cours d'eau ; enfin et *surtout* par le CLIMAT qui exerce sur toute la vie nationale une influence décisive.

Il faut avant tout se rendre compte de ces *conditions immuables* que la nature a imposées au pays et qui décident principalement de la répartition de la population et des cultures auxquelles elles s'adonnent.

Le caractère dominant de la Russie d'Europe, on le sait, c'est d'être une PLAINE continue dont *rien* n'interrompt la monotonie.

C'est *la plus grande plaine habitée dans le monde*. C'est une plaine qui s'élargit de l'ouest à l'est et qui, de la mer Noire à Mémel a 1279 kilomètres. De la mer d'Azov, de Berdiensk à Onéga, sur la mer Glaciale, il y a également une ligne droite de 1918 kilomètres.

Le climat, déjà froid par la position *N.-E.* de la Russie prend très-souvent un caractère extrême.

Les froids y sont plus intenses, les chaleurs plus fortes que dans beaucoup de localités placées sous les mêmes latitudes.

Cette propriété de climat continental et extrême due à la

configuration du sol, est, comme nous le verrons plus bas en détail, un des caractères distinctifs de la nature physique de la Russie d'Europe.

Cette immense et monotone plaine n'est interrompue que par trois renflements de terrain, dont l'un, celui de Valday forme comme, une chaine de collines visibles dont la plus haute cependant n'atteint guère que 358 mètres au-dessus de la mer près de Valday.

Les autres renflements de terrain sont peu visibles, mais d'une importance remarquable cependant.

L'un se détache des collines de Valday près de Smolensk, passe au sud de Kalouga, puis au sud de Koursk il remonte vers le nord pour redescendre au-dessous de Voronèje, Tambov, et se perdre en se réunissant vers Penza au haut bord du Volga.

Ce renflement n'a pas au-delà de 300 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer, près de Koursk.

La troisième élévation se détache de la chaîne des collines dites de Valday au sud de Vitegra et va de l'ouest à l'est presque directement se joindre à l'Oural entre la Dvina septentrionale et les affluents de la Kama.

Le propre de ces trois groupes de hauteurs, c'est que, malgré leur peu d'élévation au-dessus du niveau de la mer, elles déterminent pourtant la direction contraire des cours des fleuves qui, partant d'un plateau commun au centre de la Russie, vont se jeter dans des directions diverses et opposées dans la mer Glaciale, la mer Baltique; et, au sud, dans la Caspienne, la mer d'Azov et

dans la mer Noire. Ceci nous mène à considérer forcément un second ordre de faits qui distingue la Russie d'Europe de tout autre pays du monde; c'est la richesse et la direction *concentrique* des grands fleuves qui arrosent et rendent habitable cette immense plaine, la plus étendue de l'Europe, avons-nous déjà dit.

En effet, du centre de la Russie, du plateau qui règne entre Tver et Smolensk, se trouvent réunies les sources des plus grands cours d'eau du pays.

C'est de là que découle d'abord vers l'est le *Volga* qui, se repliant vers le sud, parcourt environ 3,000 kilomètres avant de se perdre dans la Caspienne.

De là aussi part le Dniéper qui va se jeter dans la mer Noire, puis la Duna qui va gagner la Baltique à Riga.

Au pied du même plateau, le Don, prenant sa source dans le lac Ivanovo va rejoindre, au sud, la mer d'Azov.

Au nord du plateau de Tver, la Lôuckana prend sa source, laquelle, réunie au Louza va former la Duna septentrionale et se perdre dans la mer Glaciale.

Tous ces fleuves et leurs affluents, qui forment la base du système hydrographique de la Russie, sont comme autant de *rayons*, qui, partis de la région commune de leurs sources, vont porter toute espèce d'animation du centre de ce vaste continent à ses extrémités les plus opposées, lesquelles sont arrosées par la mer Noire, la mer Caspienne, la mer Glaciale et la Baltique.

C'est ce phénomène d'un continent contenu par quatre mers, qui a fait de la Russie d'Europe une admirable

assiette pour le développement naturel d'un grand peuple, pour sa vie nationale et pour sa vie politique.

La race Slavo-Russe a habité durant les temps historiques ce plateau aux sources de ses grandes rivières.

C'est le long de celles-ci qu'elle a porté son commerce, ses colonisations, ses conquêtes, sa langue et toutes ses influences, trouvant pour les répandre, outre la facilité de la plaine partout franchissable, encore celle des communications ouvertes partout par les fleuves.

Déjà, au xe siècle, nous trouvons les *grands-ducs de Russie* guerroyant près de Taman, sur la mer Noire. De l'autre côté, nous voyons les tribus des bords de la Baltique soumises également aux grand-ducs de Russie descendant, du nord; la Duna, du sud, le Don et le Dniéper, refoulés par les Mongols, les Lithuaniens et les colons allemands.

Les Russes se tiennent encore, à cette époque, sur le plateau central, mais dès le xve siècle, ils s'élancent de là, et deux siècles après, cette race dominatrice descend le Volga, sous les deux Ivan, pour anéantir les Mongols et détruire leur joug; elle reprend, au sud et vers l'ouest, aux Turcs et aux Polonais, sous les premiers Romanoff, ce qu'elle y avait perdu précédemment.

Enfin, Pierre-le-Grand arrive et, en descendant la Duna et le Dniéper, il s'étend des bords de la Baltique à ceux de la mer Noire.

La nation se trouvait dès-lors en possession des embouchures des rivières dont elle avait occupé, depuis

tant de siècles et sans interruption, la région supérieure, celle des sources.

Toutes ces conquêtes, si souvent reprochées, n'étaient pas dues au hasard ou aux caprices individuels; c'était l'expansion naturelle d'une nation énergique et unitaire qui s'étendait du *centre* aux *extrémités*, des *sources* aux *embouchures*, et qui reprenait ainsi l'assiette que la Providence elle-même semblait avoir assignée à son développement.

La conquête terminée, le mouvement de colonisation, du commerce, des industries qui se portent du centre aux extrémités du pays, a continué et y a produit, de toutes parts, le commerce intérieur.

Il y a plus de quatre cent mille individus qui se portent encore aujourd'hui, une fois chaque année, des gouvernements de Moscou, de Vladimir, de Iaroslav surtout, vers les gouvernements les plus éloignés pour y exercer des métiers, y établir des industries, y répandre les produits manufacturiers, ou bien y exercer le petit commerce local.

Ces infatigables *colporteurs* et industriels ambulants profitent de la nature de la plaine et des cours d'eau, qui facilitent à tel point leurs transmigrations, qu'on les voit aller partout, de la mer Caspienne à la mer Blanche, et retourner *tous les ans* au milieu de leurs familles, les uns pour l'été et les travaux des champs, les autres pour l'hiver et les occupations commerciales et industrielles.

Outre ces deux faits: la nature de la plaine de la Russie

d'Europe et son système de rivières, centralisées, pour ainsi dire, près de leurs sources communes, tellement elles sont rapprochées, outre ces faits, disons-nous, qui font de la Russie un pays si homogène par cette communicabilité si générale et si étendue à travers les régions les plus diverses, la Russie est encore caractérisée par un troisième fait de la plus grande importance et qui détermine, à lui seul, toute sa vie agricole.

Ce fait, c'est la présence d'une vaste région de terrain dit humus (1) végétal décomposé ou *terre noire*, le *tchernozème* comme on l'appelle encore dans le pays.

Ce terrain ne demande pas d'engrais plusieurs années après sa mise en culture, mais cependant, il ne peut pas s'en passer indéfiniment comme on l'a dit à tort. Il est d'une grande fertilité et il s'étend depuis le Dniéper jusqu'au-delà de l'Oural sur plus de 30,000 milles géog. soit environ cent millions d'hectares, c'est-à-dire *deux fois* la surface de la France.

Utilisée en partie et par les labours et comme prairies, ces terres noires forment réellement le champ et la région pastorale de la Russie d'Europe, on pourrait même dire

(1) Les écrivains les plus compétents sont divisés sur la nature de ce phénomène. Ce qu'il y a de plus probable, et c'est l'opinion du géologue Jasikoff, c'est que plusieurs agents ont concouru à cette formation d'humus.

Au nord, cet humus paraît être le résultat de la décomposition des terrains.

Au sud, c'est le sédiment des mers qui se sont antérieurement retirées.

Dans le centre, c'est le fond de dépôts lacustres qui domine. — On trouve aussi des détritus noirs jurassiques, notamment au midi. Enfin l'élément végétal antérieur domine à peu près partout.

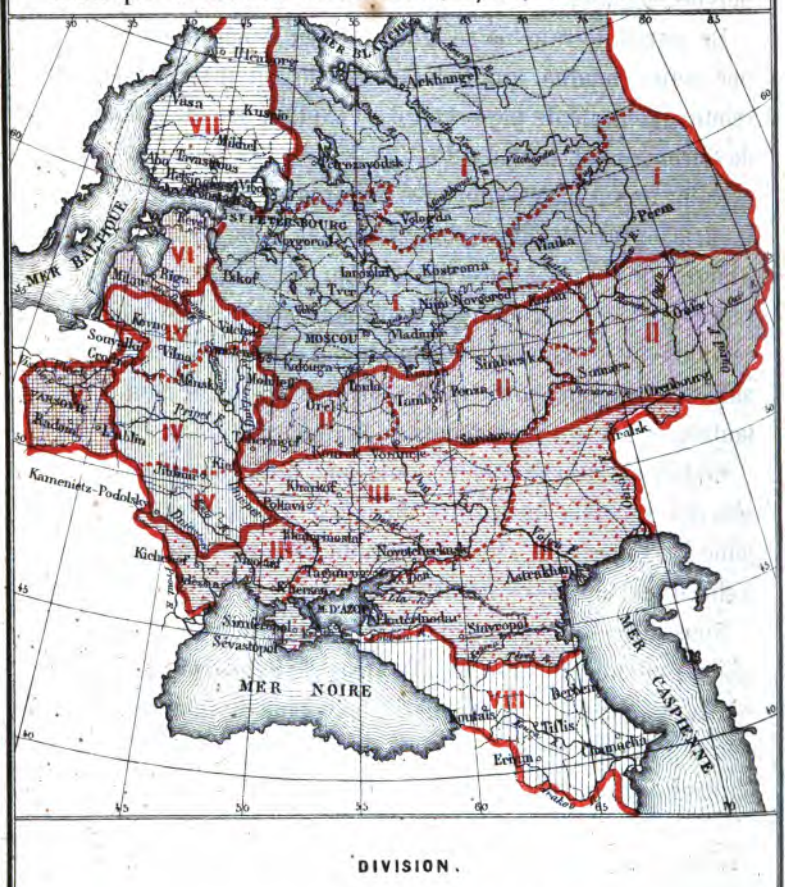
Placer à la P. 108. . . . voir p. 336 ou suivantes.

CARTE ECONOMICO - AGRICOLE
DE LA
RUSSIE D'EUROPE,

Dressée spécialement, d'après des documents officiels, pour les Ouvrages de

A. JOURDIER,

Edités par la Librairie A. FRANCK, 67, Rue Richelieu, à Paris.



DIVISION.

I Nord.	V Pologne
II Centre.	VI Provinces Baltiques
III Midi.	VII Finlande
IV Ouest.	VIII Provinces Caucasiennes & Transcaucasiennes

Gravée chez Erhard. Imp. Lith. Bruneau, Versailles.

de l'Europe entière si la culture en était plus intensive et plus occidentale.

Un pareil terrain ne se trouve qu'en Amérique sur une petite étendue, aux Indes orientales où il forme la ceinture centrale du pays et où il est exploité sous le nom de *cottonground,* terre à coton.

Enfin on en trouve quelques hectares en France dans la Brie, près Meaux (Seine-et-Marne) à la ferme de Villeroy que nous avons cultivée. La pièce de terre qui représente le Tchernozème, dont nous parlons ici, est connue dans le pays sous le nom de *nid à poule.* Il y en a aussi un peu dans notre midi, entre Bordeaux et Montauban, et sur quelques points de la Hongrie.

Ce fait si caractéristique ajouté aux directions opposées des versants du nord et du sud de l'Empire détermine les différentes régions de production, en assignant à chacune d'elles son caractère dominant.

Nous dirons ailleurs quelle est la manière de voir, à ce sujet, d'un homme compétent, M. Jean de Sabouroff; elle est un peu différente de celle-ci, mais pour le moment, cela n'a pas d'importance pour nous, puisque nous lui ferons ultérieurement la part qui lui revient (1).

(1) Voici, au résumé, quelles sont les divisions qui sont adoptées et préférées par le Nestor de l'agriculture russe.

I. La région du *nord,* qui est habitée par 16 millions d'individus qui *ne produisent pas assez pour se nourrir.* Les terres des seigneurs y sont estimées, non d'après leur étendue, mais d'après leur rapport très-varié.

II. La région *centrale,* qui renferme 16 millions d'habitants, qui *nourrissent* les 16 millions précédents. Elle est composée de terres seigneuriales

LES RÉGIONS PRINCIPALES DE LA RUSSIE.

On peut admettre, d'après ce qui précède, ce nous semble, quatre régions différentes d'après les productions dominantes auxquelles s'adonne la population.

1° *La Région des bois.* Comprenant sur 38,500 milles géog. carrés près de 13 millions d'habitants. C'est là, sur les versants de la mer Blanche et de la mer Baltique que dominent les forêts.

Le Gouvernement seul y possède au-delà de 80 millions d'hectares de bois.

Le commerce extérieur, l'industrie des bois, celle du lin, l'animation des transports, etc., etc.; telles sont les causes qui vivifient l'activité de la population de ces versants nord et sud-ouest de l'Empire.

2° Entre ces versants nord et sud-ouest et le versant du sud, se présente le *plateau central* ou bien la partie de la Russie appelée la *Région industrielle.*

Dix-neuf millions d'habitants peuplent ce plateau qui

estimées non d'après le chiffre des paysans, mais d'après leur valeur intrinsèque.

III. La région du *midi*, qui est habitée par 10 millions 1/2 d'individus; c'est la plus riche. *Manquant* de communications avec la région du *nord*, c'est elle qui fournit l'*exportation* à l'étranger. Les terres y ont un grand prix; mais la main d'œuvre y est très-chère.

Les autres régions qui n'ont pas une importance comparable aux précédentes, pour nous, en ce moment du moins, sont habitées par 42 millions d'individus qui *se suffisent à peu près* à eux-mêmes.

Placer à la P. 106. *voir p. 336 ou suivantes.*

CARTE RÉGIONALE
DE LA
RUSSIE D'EUROPE;

Dressée spécialement, d'après des documents officiels, pour les Ouvrages de

A. JOURDIER,

Edités par la Librairie A. FRANCK, 67, Rue Richelieu, à Paris.



DIVISION.

- Tounders ou région polaire.
- Forêts principalement.
- Région ouralienne.
- Région centrale.
- Baltique.
- Sources du haut Dnieper.
- Steppes élevées.
- Steppes basses.
- Steppes Trans-volgaïennes.
- Transcaucasie & Crimée.

Gravée chez Erhard. Imp. Lith. Brunox, Versailles.

compte 20,000 milles géographiques carrés depuis la fin de la région des BOIS CONTINUS, jusqu'aux limites nord du terrain noir appelé Tchernozème.

Ce plateau est arrosé par le haut Volga, l'Oka et ses affluents, la Kama jusqu'auprès de laquelle nous avons pu pénétrer, la Viatka, et par beaucoup d'autres rivières moins importantes.

La plus grande activité nationale, outre celle de l'agriculture, s'y trouve concentrée sous le rapport de la production.

Cinq subdivisions s'y établissent tout naturellement.

D'abord le travail des *métaux* y a lieu dans plus de cent usines sur le versant ouest de l'Oural.

Vient ensuite le travail du *bois*, travail qui transforme celui-ci en barques, en ustensiles de toutes espèces, des nattes et des bois préparés pour la construction, etc., etc.

Ce travail occupe une partie de la population entre la Kama et le Volga, surtout dans les gouvernements de Kostroma, de Nijni-Novgorod et de Viatka.

Après ces deux grandes subdivisions du travail non agricole, vient le travail spécialement manufacturier.

C'est ici le cœur de la région industrielle, entre le haut Volga, l'Oka et leurs affluents.

Là sont les deux tiers de toutes les fabriques quant à la valeur de ce qu'elles produisent.

Tous les tissus et tout le travail des métiers en détail s'y trouvent concentrés.

Rien n'égale, en Russie, l'animation industrielle de ce

grand centre de fabriques dont Moscou est le point principal, et Nijni-Novgorod le marché.

Là viennent, de toutes les parties de l'Empire, se concentrer les matières premières, lin, chanvre, laine, soie, métaux, pour refluer, déjà travaillées en tissus et en produits de toute espèce, jusqu'aux extrémités du pays.

Cette région forme ainsi le véritable cœur industriel de la Russie, elle attire tout le sang, le retravaille, le revivifie et le fait refluer dans tout le corps pour l'animer et le fortifier.

Quant à l'agriculture, il faut signaler ce fait, que c'est dans cette région qu'elle trouve son MARCHÉ LE PLUS ASSURÉ, et ce n'est pas le moindre mérite de l'industrie manufacturière qui s'est développée depuis trente ans si grandement en Russie, que d'y avoir créé des marchés intérieurs bien plus importants pour les produits agricoles que tous les marchés de l'étranger réunis.

Ainsi, les années de disette (1) exceptées, l'étranger ne tire de la Russie que 8 à 10 millions d'hectolitres de céréales par an (2), et la quantité fournie annuellement par la région agricole à la région industrielle n'est pas moindre de 20 millions d'hectolitres par an.

En outre, en 1855 par exemple, la région agricole a fourni au-delà de 16 millions de kilogrammes de laine aux fabriques indigènes!

(1) Il n'y a eu que deux disettes européennes en vingt ans.

(2) Voici, sur les récoltes en Russie, des renseignements qui nous sont communiqués par M. Joltoukine, membre du comité de Rédaction pour

Enfin, ne l'oublions pas, l'activité manufacturière occupe au moins 2 millions de bras pendant les sept à huit mois pendant lesquels la campagne n'a que faire de ces bras vu les rigueurs du climat.

La région industrielle qui se caractérise par le travail du chanvre et celui de la laine conduit à une fabrication

l'amélioration du sort des paysans, et, assurément l'un des propriétaires fonciers les plus instruits de la Russie.

D'après les données officielles les plus récentes, soit de 1859,

Les *paysans* de la *couronne* et les colons étrangers en Russie récoltent :	69,004,482	tchetvertes (1)
Les *paysans* des *apanages*,	6,463,516	
Les *paysans communaux*,	441,018	
Les colonies militaires et kosaques,	8,690,365	
Les *paysans* des *seigneurs*,	93,500,000	
Les *petits propriétaires* et *ouvriers libres*,	5,900,619	
Les *fermes* des seigneurs,	66,000,000	
La Russie récolte donc tous les ans en moyenne générale	250,000,00	de tchetvertes.

Sur ces 250 millions de tchetvertes, on peut et on doit même faire remarquer que les années 1850 et 1851, dont l'une a été excellente, les choses se sont réparties ainsi :

6 gouvernements, Orenbourg, Viatka, Stavropol, Perm, Samara et Kazan ont eu un *excédant* de 7,172,675 de tchetverts.

4 gouvernements, Voronèje, Penza, Saratof et Tambov, ont eu un *excédant* de 5,298,331 de tchetvertes.

8 gouvernements, Toula, Riazan, Orel, Nijni-Novgorod, Koursk, Kharkof et Poltava ont eu un *déficit* de 3,600,655 de tchetvert.

Et les 31 autres gouvernements ont eu ensemble un déficit de	11,117,073
En résumé : *déficit* de 38 gouvernements	14,718,328
Excédant de 10 gouvernements,	12,471,006
Balance en faveur du déficit	2,247,322

Comment donc arranger cela, se demande M. Joltoukine ? Voyons

(1) On sait que le Tchetverte vaut exactement 2 hectolitres 9 litres 90 décilitres. En multipliant par deux et ajoutant un dixième, on a bien vite de tête la valeur très-approximative des valeurs ci-contre en mesure française.

fort importante relativement, et elle déverse annuellement pour au-delà de 800 millions de francs de produits sur tout l'Empire, où elle va ainsi animer, activer, vivifier aussi, pourrait-on dire encore, toutes les branches du travail national.

3° La *Région Agricole*, proprement dite, celle qui nous

avant, toujours d'après les documents officiels, où donc passent les 250 millions de tchetvertes précités?

Toujours d'après le gouvernement, voici comment ils se répartissent :

Il entre dans la consommation de la *population agricole*	182,000,000 de tchetvertes;
Il entre dans la consommation de la *population urbaine* et *militaire*	18,000,000
Il entre dans la distillation de l'eau-de-vie	10,000,000
Il entre dans l'*ensemensement*	60,000,000
TOTAL ;	220,000,000

Resterait 30 millions, dont un 6ᵉ, c'est-à-dire 5 millions 1/2 de tchetvertes a été seulement *exporté* à l'étranger ces années passées en moyenne.

D'après M. Joltoukine, voici au contraire comment les choses se passent réellement :

164,000,000 de tchetvertes au lieu de 140 sont mangés en Russie.
65,000,000 — — 60 sont ensemencés.
7,500,000 — — 10 sont distillés, et il ne resterait pour l'exportation que
13,500,000 de tchetvertes, ce qui ferait bien le total général égal de

250,000,000 de tchetvertes, soit également 421 millions, 444,500 hectolitres.

Les conclusions naturelles de cette sorte d'enquête ouverte sur place, par un homme aussi compétent et aussi autorisé que M. Joltoukine, sont que, d'après les données gouvernementales elles-mêmes, la Russie ne récolte et n'exporte pas, à beaucoup près, ce qu'elle doit, ce qu'elle devrait récolter et exporter.

Ce qu'il y a de bien curieux surtout, d'après ce qui précède, c'est qu'il y a des millions de tchetvertes de blé qui passent on ne sait où comme on voit!

Je devrai donc un de ces moments revenir avec soin et détails sur ce dernier sujet, mais je ne le ferai qu'après en avoir causé sérieusement et à fond avec M. Joltoukine lui-même, c'est-à-dire à mon second voyage de 1860, en juin très-probablement.

occupera principalement ici, est caractérisée par la présence du terrain noir d'une fertilité considérable. Elle comptait en 1851, 17 millions d'habitants répandus sur 16,500 milles géographiques carrés.

Ces données ne sont que très-approximatives, et il ne peut pas en être autrement puisque tous les ans cette région s'étend par les cultures sur la région pastorale qui a aussi, assez généralement du moins, un beau terrain propre à toutes espèces d'exploitation.

Cette région agricole déverse sur le reste de l'Empire, et pour le commerce intérieur, annuellement, jusqu'à 80 millions d'hectolitres de grains, dont 20 millions d'avoine, 24 à 30 millions de seigle, 10 à 14 millions d'autres céréales et 16 à 20 millions seulement d'hectolitres de froment.

Cette région, c'est le *champ nourricier* de la Russie. Elle complète les récoltes du nord et du nord-ouest ; elle nourrit *les capitales*, les 10,000 fabriques, la force armée de terre et de mer, l'armée du Caucase, et elle fournit à une grande partie des besoins de l'étranger, auquel, exceptionnellement, bien entendu, elle a envoyé, en 1847, jusqu'à *vingt-trois* millions d'hectolitres de céréales de toute espèce, soit pour deux-cent-quatre-vingt millions de francs de valeur en blé et en farine !

Elle occupe une place des plus importantes dans le travail national, et c'est surtout cette région que nous aurons en vue en traitant avec quelques détails de la vie agricole du pays que nous venons de parcourir sur une

assez grande étendue déjà, et que nous visiterons dans un autre sens, cette année-ci même, à partir de juin.

Vu l'importance, on peut et on doit même établir dans cette région trois subdivisions qui sont capitales, elles aussi.

La partie que nous signalons, qui s'appuie aux limites nord de cette région que nous appellerons *a*, jusqu'aux villes de Koursk, de Jeletz et de Rezan comprend le terrain noir le plus léger.

On y cultive outre les céréales, le chanvre et la pomme de terre sur une très-grande échelle.

Plus au sud de Kursk ou Koursk jusqu'à Kharkoff puis au sud de Tambow et de Voronèje s'étend la couche du terrain noir la plus féconde.

La sous-région *b* qui est au sud de Kursk et de Voronèje que nous avons mentionnée plus haut, marque le centre de cette contrée si essentiellement favorable, par une foule de raisons, à la culture des plantes commerciales, telles que betteraves à sucre, tabac, plantes oléagineuses, etc.

La 3e sous-région *c* est celle qui au sud de Kharkoff s'étend jusqu'au Dniéper, aux limites du pays des Cosaques et va se terminer au sud de Penza à Simbirsk sur le Volga.

Ici les sécheresses et d'autres raisons qu'il serait trop long de développer en ce moment, rendent les récoltes plus précaires que dans les deux régions précédentes.

On trouve dans cette partie du pays beaucoup de haras,

— la culture des bêtes à laine y est très-propagée et on y peut suivre la transition qui existe entre l'activité purement agricole, où dominent les travaux du champ et l'activité de l'élève du bétail qui caractérise la région pastorale.

4° *Région pastorale.*—On a vu qu'à mesure que les cultures s'étendent, elles empiètent sur cette région-ci qui pouvait compter en 1851, 5 millions d'habitants sur 15,000 milles géographiques carrés.

Elle fournit pour au-delà de cent soixante millions de francs de bétail aux trois autres régions; sans compter les chevaux. Elle a 3 caractères différents également, mais que nous ne ferons qu'indiquer sommairement.

a. Les *pâturages,* qui forment la région agricole pure, et qui finira par être engloutie par l'agriculture, bien qu'elle ait au-delà de deux millions d'hectares de terre;

b. Les *pâturages salants* qui ne sont propres à l'agri culture que dans certaines petites parties disposées en véritables oasis, mais qui, par la présence du sel, fournissent d'admirables pâturages pour la race bovine, ovine et chevaline;

c. Et enfin, les pâturages salés et déjà sablonneux où l'on peut faire paître des moutons et des *chameaux,* notamment sur les bords de la mer Caspienne, pendant une bonne partie de l'année.

Ces données nous semblent suffire pour qu'on se fasse une idée exacte et résumée de l'aspect du pays qui nous occupe, elles indiquent assez en même temps, quels sont les caractères et quels doivent être là, *forcément,* les ca-

ractères dominants du travail national du peuple Russe, suivant le lieu où il se trouve.

Entre les *steppes à mousse* du nord, dans le gouvernement d'Arkhangel, lesquelles sont peuplées de rennes et de gibier, et les *steppes à sable* d'Astrakan qui sont peuplées de chevaux, de bœufs, de moutons, de chameaux, il y a l'immense *bois* de la Russie, ou son ancien emplacement, tout au moins, qui occupe plus des 3/5 de la surface totale de la Russie d'Europe ; puis enfin les fabriques dont nous venons de parler.

Plus au sud, se trouve le *champ* de la Russie, lequel est travaillé par 17 millions de paysans.

Enfin, nous venons de le dire à l'instant, il y a les *pâturages*, mais des pâturages qui ne sont peuplés seulement que de 5 millions d'habitants.

On voit d'un seul coup d'œil, par ce qui précède, quelle est la place qu'occupe la région agricole qui contribue si grandement à nourrir tout le pays, et cette première indication donne une idée générale du travail national, comme nous l'avions annoncé.

Cette grande répartition du travail est motivée, comme on l'a vu également, par les conditions physiques du pays.

Le versant *nord*, les ports qui s'y trouvent sur les deux mers, déterminent naturellement l'animation commerciale dont nous parlions plus haut; *le bois continu* et le *climat* en rejettent pour ainsi dire fatalement l'agriculture; celle-ci est concentrée alors et surtout sur la pente sud, et par la nature même du terrain noir et à cause de la ri-

chesse des pâturages qui sont si admirablement favorisés par un climat plus doux.

Au *centre,* entre ces versants du nord et du sud, le travail national est venu se fixer par des raisons historiques et naturelles autour de Moscou.

De méme que Moscou a été le pays du pouvoir, de la vie nationale et de la vie industrielle, c'est également vers ce centre que la *population* a dû se concentrer, et cette concentration continue.

DE LA DENSITÉ DE LA POPULATION

D'après l'étendue de la Russie d'Europe et sa population mentionnée plus haut, la moyenne de celle-ci ne serait guère que de 660 habitants par mille géographique carré, or, le gouvernement de Moscou en compte déjà 2,683 pour sa part, et les gouvernements qui entrent dans le cercle de son activité industrielle ont déjà 2,000 à 2,200 habitants par mille géographique carré.

Mais, à mesure que l'on s'avance vers le nord ou vers le sud, cette densité diminue, elle n'est plus que de 150 habitants par mille géographique carré à Vologda, et elle finit à Arckangel par 16 habitants par mille géographique carré!...

Même phénomène se produit vers le sud; la population descend à 1,705 habitants par mille géographique carré,

à Penza, et n'est plus que de 27 habitants par mille pour le gouvernement d'Astrakan.

On sait que la Belgique compte 8,200 habitants par mille géographique carré, l'Angleterre 6,800 et la France, comme moyenne, 6,500.

En Russie la moyenne, avons-nous dit, est de 660, et il n'y a que six gouvernements du centre, et près de Kiev, dans lesquels on trouve plus de 2,000 habitants par mille.

Ce premier coup d'œil comparatif montre d'abord à *quel faible degré de développement* se trouve la population en Russie, quant à sa densité et à sa répartition sur la surface du pays.

L'examen de l'existence particulière et la population des villes va également nous donner le caractère du développement et de la richesse nationale, et nous guider dans l'étude de l'une et de l'autre.

Sur 57,692,000 habitants que compte la Russie d'Europe, d'après ses derniers recensements, il n'y en a de fixés dans les villes, que 5,203,000.

Ainsi, c'est moins de *un onzième* de sa population totale.

Elle n'a, pour recevoir ces 5,203,000 habitants, que 600 villes, dont 253 ont une population qui est au-dessous de 5,000 habitants; dans 28 villes seulement il y a plus de 25,000 habitants!

C'est cette situation qui a fait dire à quelqu'un, qu'à part ses deux capitales, la Russie n'était réellement qu'un grand village.

Ainsi, après 150 ans d'agrandissement et d'un développement *militaire* et politique prodigieux, toute cette immense population de plus de 57 millions n'a pu *déposer*, dans les villes, que UN ONZIÈME de la nation, tandis que l'Angleterre et l'Écosse ont plus de la moitié de leur population, soit 10,880,000 dans leurs 880 villes.

Plus de 1/6 de la population totale de la France habite les villes, où de plus on trouve 6,800,000 bourgeois sur 36,800,000 habitants.

Mais, si déjà le peu de population des villes est si caractéristique en Russie dès qu'on la compare aux autres pays de l'Europe, la *composition* même de cette population est encore plus remarquable.

Caractère propre de la Population des villes
Impôts — Revenus

Dans les 600 villes de la Russie d'Europe on comptait, en 1856, *moins* de 1,500,000 bourgeois. Tout le reste n'est qu'une *population flottante*, et très-flottante même.

Moscou, le croirait-on, n'a pas au-delà de 40,000 bourgeois inscrits, et Saint-Pétersbourg n'en a jamais eu 50,000 ! Tout le reste de la population urbaine est composé des travailleurs nomades, des artisans, de la domesticité de la noblesse, des congédiés ou réformés de tous les services publics ; enfin, d'une population qui n'a *aucun* des caractères qui, ailleurs, distinguent la *bourgeoisie* des autres classes de la société.

Aussi devient-il très-difficile d'établir la distinction qu'il y a partout entre les droits, les obligations et les intérêts de la population qui habite constamment les villes et celle qui ne fait qu'y séjourner.

Les *impôts* sur les habitants des villes manquent d'assiette convenable, et toutes les villes de Russie n'ont que 46,230,428 francs de revenus (sur lesquels quatre villes perçoivent à elles seules 25,203,092 francs). Ainsi elles ont, toutes ensemble, moins du *quart* des revenus de la ville de Paris!...

Caractère propre de la Population rurale

Tandis que les villes occupent ainsi une si petite place dans la vie nationale, et, qu'en général, elles sont pauvres et ne fournissent que peu d'aliment au commerce intérieur, on voit l'intérêt agricole occuper les *dix onzièmes* de tous les bras.

Les 52 millions d'individus qui habitent hors des villes sont établis dans les campagnes dans 285,064 villages et hameaux différents.

Ces chiffres suffisent, ce nous semble, pour bien fixer le *caractère essentiellement agricole* de la Russie, qui, prise dans son ensemble, n'est qu'un *vaste village*, comme nous le disions plus haut, lequel est réparti sur 87,000 milles géographiques carrés.

Mais les habitants de ce grand village ne s'adonnent pas tous exclusivement à la culture des terres.

Comme le caractère extrême du climat ne permet de consacrer que 4 à 5 mois aux travaux des champs, l'activité du peuple Russe doit remplir les 7 à 8 autres mois par les occupations les plus diverses, indispensables à sa subsistance et à l'accomplissement de toutes ses obligations.

Ce sont les *paysans* qui travaillent dans les 10,500 fabriques russes, lesquelles occupent, ensemble, 200 mille bras.

Ce sont eux, disons-nous, qui travaillent pour ces fabriques, sans même quitter leurs villages.

Ce sont eux qui font la plus grande partie du commerce intérieur.

Ce sont eux, et toujours eux, en un mot, qui font tout, et on pourrait un seul instant hésiter à améliorer leur sort ou marchander misérablement sur cette amélioration?

Non, il n'en sera pas ainsi, car ce serait aussi injuste qu'insensé; d'ailleurs, la volonté impériale est là, et nous croyons qu'on peut y compter, d'autant mieux que les partis se sont déjà bien amendés réciproquement depuis quelque temps (1).

En Russie, on ne compte que 53,000 marchands payant

(1) On m'a assuré tout récemment que la voie amiable avait de grandes chances de succès, c'est-à-dire qu'on donnerait trois ans aux propriétaires pour libérer de gré à gré leurs paysans; passé ce délai, le gouvernement s'arrangerait du reste par voie de réglementation administrative. Si le fait était vrai, il faut croire qu'on mettrait les propriétaires à même de se procurer de l'argent, soit comme par le passé, soit autrement, car sans cela, ils ne pourraient rien faire, pas même payer les annuités de leur écrasante dette qui est des 2/3 de la valeur totale des propriétés.

patentes, mais dans ce nombre il y en a 51,000 de la 3ᵉ guilde, c'est-à-dire de la dernière classe, et plus de 100,000 colporteurs paysans qui viennent du gouvernement de Vladimir et de Iaroslaw surtout, répandre les produits de l'industrie sur toutes les parties de l'Empire, soit 153,000 industriels en tout.

Même les métiers, ils sont presque tous exercés en Russie, en grande partie du moins, par les paysans. On trouve en effet des villages entiers qui confectionnent des bottes, des pelisses, des filets. Il y a même des peintres d'images qui occupent tout une commune, etc., etc.

Ainsi, commerçants, artisans et métiers de toute espèce qui, ailleurs en Europe, ont leur siége dans les villes, habitent les campagnes en Russie.

De plus les seigneurs font confectionner dans leurs terres, meubles, équipages, tapis et tout ce qui tient à leur consommation.

L'activité (1) qui alimente partout ailleurs les villes, leur manque à peu près complètement en Russie, là où l'élément agricole absorbe tout.

Enfin, pour le commerce intérieur, les *foires* et le colportage suffisent aux échanges, mais en même temps, ils ôtent aux villes ce qui ailleurs fait une grande partie de leur bien-être.

(1) L'antique usage oriental des bazars, ce qu'on appelle les *gastinidvors* sont une grande cause de l'aspect assez sombre et du peu d'activité des villes, qui se trouvent ainsi dépourvues de boutiques puisque, avec ces établissements, elles sont pour ainsi dire concentrées sur un même point, à quelques rares exceptions près.

Quant au commerce extérieur, il n'alimente *directement* que les 34 villes de ports; d'ailleurs, par la configuration physique de son continent et par son climat, la Russie n'est pas destinée à un grand commerce extérieur, quoi qu'on en ait pu dire (1). Elle n'a aucune mer rentrante (2). Elle voit les *côtes de ses mers gelées* pendant la *moitié de l'année,* et sur 87,000 milles géographiques de surface, elle a moins de développement de côtes que l'Angleterre qui compte 5,600 lieues de côtes sur une masse de 5,804 milles géographiques de son continent.

C'est aussi par cette *nature toute continentale,* que la Russie *vit* surtout par son *commerce intérieur* dont les revirements surpassent de 7 à 8 fois tout le revirement du commerce extérieur.

Cette disproportion entre l'étendue des côtes utiles et la masse du continent, montre également pourquoi la marine marchande est si peu développée en Russie. Ce pays, quoi qu'il fasse, et nous savons qu'il peut faire beaucoup, aura toujours de grandes difficultés à établir sa marine militaire au milieu de circonstances si défavorables que celles que nous venons de relater. C'est précisément pourquoi elle a tout intérêt à une solution fa-

(1) Il est incontestable, pour peu que les réformes projetées marchent bien, que des besoins nouveaux naîtront dans les masses. Dans ce cas, la Russie en a pour longtemps avant de se suffire à elle-même; mais aussi, quand elle y arrivera, ce sera une puissance incroyablement forte à plusieurs égards, dès l'instant surtout, comme chacun le sait, qu'elle est radicalement inattaquable chez elle, raisonnablement parlant du moins.

(2) Excepté la mer d'Azov que les grands vaisseaux ne peuvent utiliser comme étant trop peu profonde.

vorable pour elle, de la question d'Orient, où elle espère avec raison et certitude, pensons-nous maintenant, qu'elle trouverait de grands moyens de recrutements maritimes en hommes, ce dont elle a précisément le plus grand besoin.

La Russie d'Europe étant essentiellement un pays de plaine sans entraves, comme nous l'avons vu, ayant un système hydrographique excellent et tout à fait *concentrique*, possédant un terrain d'une fécondité sans exemple sur le cinquième de son étendue ; habitée par un peuple incontestablement intelligent, énergique, unitaire par la race et par la religion, encore dans la première phase de son développement, par un peuple, pouvons-nous ajouter, qui réunit toutes les conditions d'une grande puissance politique, on serait naturellement disposé à croire qu'il devrait également avoir en lui tous les éléments d'un grand développement de richesse.

Il faut donc qu'il y ait de bien puissantes raisons qui entravent la marche ascendante de la première de toutes les richesses, partout, et peut-être en Russie plus que partout ailleurs; il y en a en effet, et ces raisons, nous allons les étudier et assigner leurs causes et leurs effets avec le plus de soin possible dans la suite de cette étude, faite sur place, on se le rappelle, sur un parcours de plusieurs milliers de kilomètres et avec le concours des hommes les plus autorisés dans la science, dans la société et dans l'administration.

Climatologie et météorologie comparées et raisonnées

La première base de toute étude concernant la production d'un pays, c'est la climatologie, comme l'a dit avec raison M. de Humboldt : c'est aussi la connaissance des inégalités du sol pour et sur lequel on veut déterminer la nature du climat.

Or, on sait déjà que la Russie d'Europe est une *vaste plaine* qui, de la mer Noire à la mer Blanche compte 1,918 kilomètres d'étendue en ligne droite, et qui n'est coupée que par quelques hauteurs qui, elles-mêmes, n'ont que peu d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

En effet le point le plus élevé des collines de Valday n'est que de moins de 400 mètres au-dessus du niveau de la mer.

En Livonie, il y a bien une montagne d'un peu plus de 300 mètres, mais qu'est-ce que cela? Le point le plus élevé de la Russie d'Europe se trouve en Podolie; il est de 445 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur un petit chaînon de montagne qui y marque le terme des monts Carpathes; c'est, on le voit, bien peu de chose sur une si grande surface!

Les influences atmosphériques ont donc par conséquent, et cela se comprend à première vue, une *étendue*, une *uniformité*, et souvent même une *intensité* pour le chaud et pour le froid, qu'elles ne peuvent pas avoir dans le reste de l'Europe, où ces influences sont modifiées à

l'infini par la présence des Carpathes, des Alpes, des Pyrénées et de leurs contreforts.

Outre le manque d'entraves que présentent ailleurs les inégalités du sol aux actions de l'atmosphère, la Russie d'Europe manque encore de *mers rentrantes*, comme nous l'avons déjà dit plus haut, et son climat acquiert par là un caractère essentiellement continental.

Or, le caractère de ces sortes de climats c'est de présenter des *températures* EXTRÊMES, quand même elles sont comparées à celles qui dominent sous *les mêmes latitudes*, mais ailleurs qu'en Russie, et surtout à proximité des mers.

Enfin, le climat de la Russie est tout-à-fait différent et souvent entièrement opposé à tous les autres climats de l'Europe par sa position géographique à l'extrême orient de l'Europe, entre les degrés 45 à 65 de latitude nord.

Il résulte d'abord de ceci, comme influence pratique de ce caractère à part du climat de Russie, que *la végétation de la région agricole est restreinte* dans des limites bien plus étroites qu'elle ne l'est dans toute autre localité en Europe, sous les mêmes latitudes.

Ainsi, par exemple, à Bruxelles, il y a 18 essences de bois spécifiés, qui se couvrent de feuilles 40 jours avant que ces mêmes arbres ne se développent à la ferme de Nikolaief, dans le gouvernement de Voronèje, et cette ferme se trouve cependant sous *la même latitude* que Bruxelles !

Il y a plus, ces mêmes arbres, dont nous parlons, per-

dent leurs feuilles, dans la localité précitée, à Nikolaief, 26 jours avant la chute des feuilles de ces mêmes arbres à Bruxelles.

Ainsi, la végétation a, comme moyenne, 66 jours de moins pour son développement à Voronèje, *dans le centre* de la région agricole, en Russie, qu'en Belgique !

Toute la question agricole applicable à la Russie est là.

De longues observations ont déjà constaté cet important résultat dont nous venons de parler et sur lequel nous reviendrons souvent ; elles ont également prouvé un autre fait climatologique très-important aussi, et qui est dû au caractère extrême, si l'on peut s'exprimer ainsi, du climat qui domine en Russie, et qui y rend les *chaleurs d'été plus intenses* qu'en Belgique.

Ce fait curieux et très-utile à bien noter, c'est que tandis que les feuilles ne paraissent aux arbres que 40 jours plus tard à Voronèje qu'à Bruxelles, que la floraison y est même retardée de 27 jours, la maturité des céréales, par conséquent, les récoltes, se font 11 jours *plus tôt* à Voronèje qu'en Belgique !

Ainsi dans le gouvernément de Voronèje, à la *ferme Nicolaief*,		En Belgique, à *Ostende* :	
le seigle	mûrit le 7 juillet	il ne mûrit que	le 17 juillet
le froment	mûrit le 14 juillet	—	le 25 juillet
l'avoine	le 17 juillet	—	le 1er août.

La culture des céréales, en Belgique et en Russie, comparée ainsi, prouve combien est grand le caractère différentiel de la première, et combien peu celle-ci pourrait

être assimilée aux méthodes de culture si perfectionnées de la Belgique.

Comme c'est par des causes *immuables* que la maturité des céréales est de 11 jours plus hâtive malgré 66 jours de moins de végétation dans le centre de la Russie qu'en Belgique, l'*imitation des modes de culture belge*, en Russie, est par là même *impossible pour toujours*, car ni l'intelligence, ni le capital, ne sauraient combattre utilement et économiquement surtout, les effets immuables d'un climat de cette si remarquable intensité.

Ce sont les mêmes causes qui limitent d'une manière si *fatale le temps* qui est accordé par la nature aux travaux des champs en Russie, et c'est précisément pour cela qu'il est permis de dire, sans intention hostile contre personne, qu'il est extrêmement regrettable, qu'en présence de cette *question de temps*, les jours de fête, par conséquent de chômage, soient si multipliés (1).

Dans le gouvernement de Voronèje, on ne compte que 150 jours pour les travaux des champs, et, en déduisant les jours fériés, il n'en reste guère que 130 d'effectifs par an.

Dans le gouvernement de Tambov il y a également 150 jours.

En Belgique, par contre, on a 230 à 240 jours de travaux pour les champs, et, en Écosse, on en a au-delà de 260!

(1) Nous savons bien que les fêtes sont plus nombreuses en hiver qu'en été, mais enfin il n'y en a pas moins de 200 dans l'année!

Ainsi, c'est le double du temps qui est imposé par le climat au centre de la Russie.

Déjà Haxthausen constatait, en 1849, que dans la la plus grande partie de la Russie, on ne peut compter que 4 mois pour les travaux champêtres entre les semailles et les récoltes, entre deux neiges, pourrait-on dire, tandis qu'en Allemagne on travaille pendant sept mois au moins.

A toutes circonstances égales, il faut donc en Russie 7 chevaux et 7 travailleurs, là où 4 chevaux et 4 hommes suffisent ailleurs pour obtenir les mêmes résultats pendant une période de temps plus longue !

Ces faits, si importants, s'appliquent surtout à la région agricole de la Russie dont les récoltes déterminent les marchés intérieurs et extérieurs du pays.

Quant à la *Région Pastorale*, celle des steppes, on pourrait y travailler 200 jours ou plus, mais la culture y est soumise à d'autres influences atmosphériques plus variées et encore assez défavorables, et toutes ces influences ne sauraient être vaincues et pas même modifiées dans l'état actuel des choses.

Sécheresses

Les Steppes ne peuvent pas, dans leur ensemble, former la Région Pastorale proprement dite.

On a vu que ces Steppes ont trois caractères distincts, quoique non délimités encore exactement.

Les *Steppes à Sable,* qui ne sont pas cultivables et rarement employés comme pâturages;

Les *Steppes Salants*, qui fournissent dans certaines années, notamment les moins sèches, d'excellents pâturages;

Et enfin, les steppes *à terre végétale,* surtout celles qui sont sur la rive gauche du Volga, du côté dit des prairies.

Cette partie, employée en partie comme pâturages l'est déjà comme *champs* sur une certaine étendue.

Là, en effet, les céréales prospèrent même mieux que les plantes herbacées ou tuberculeuses, à cause précisément des sécheresses dont il s'agit, bien entendu quand elles ne sont pas trop fortes, car alors rien ne vient.

La température devient souvent extrême au sud de Saratof, jusqu'à Orenbourg, de juin en septembre; c'est déjà le commencement du climat exagéré qui y domine et tous les herbages jaunissent alors souvent dès le mois de juin.

A Kherson, par exemple, *on craint le soleil plus que les gelées* pour les jardins et les plantations.

C'est ce qui rend si précaire dans ces contrées l'établissement des uns et des autres.

Cette *action desséchante* du soleil, les variations si fréquentes de température, surtout au printemps, enfin la nature des vents dominants rendent véritablement *problématique,* — notons bien ceci, — toute espèce de culture des céréales, notamment celle des herbages, et cela à peu près dans cette région tout entière!

Jamais non plus les fameux colonistes de Sarepta qui sont à 10 kilomètres sud de Saratof n'ont pu établir une culture *régulière* de céréales, et les pommes de terre même n'y sont pas d'une récolte *assurée*, tellement la sécheresse y est grande !

Tout ce qu'on entend dire sur la colonisation possible dans cette partie de la région pastorale est tout à fait exagéré.

Sur les dix à douze millions d'hectares qui restent encore sans avoir été jusqu'à présent utilisés, dans le sud d'Orenbourg, du nouveau gouvernement de Samara et les plaines au sud du pays des Cosaques, il n'y a pas de quoi coloniser un demi-million d'individus, et cela, à cause de la grande quantité de terrain qu'il faut dans cette région pour l'entretien d'une famille.

Gelées

Tandis que le midi de l'Empire souffre plus particulièrement des effets du soleil dont l'influence trop prolongée, — et que l'humidité ne mitige presque pas, — produit des sécheresses très-étendues, le reste de la Russie d'Europe subit l'influence des températures trop basses des *gelées*, qui commencent très-souvent *trop tôt* en automne, et qui se prolongent parfois *trop tard* au printemps.

Ainsi, par exemple, la Livonie, dans toute son année, n'a jamais plus de	**71 jours**	***sans gelée***	**soit du 31 mai au 10 août**
La Courlande en a	**83**	**—**	**du 29 mai au 20 août**
Le gouvernement de Volodga	**37**	**—**	**du 5 juillet au 12 août**
Le gouvernement de Mohilev	**62**	**—**	**du 14 juin au 15 août**
Le gouvernement de Saratof	**45**	**—**	**du 9 juin au 24 juillet**
Le gouvern. de Kiev	**153**	**—**	**du 27 avril au 27 sept.**

La Belgique, elle, ne compte pas moins de 223 jours sans gelées.

Quelle différence !

Et, en présence de ces seuls faits, comment peut-il se trouver des hommes, et cela parmi le Russes mêmes, ce qui n'est pas peu curieux, qui ne songent uniquement qu'à copier servilement ce qui se fait là ou là en occident, en agriculture, pour le porter purement et simplement en Russie !

On voit, par ce qui précède, qu'à mesure que l'on quitte la mer, et qu'on entre dans le continent, la masse des jours sans gelée diminue; mais ce ne sont pas seulement les empiètements des gelées d'hiver sur l'automne qui rendent ces abaissements de température si nuisibles, si funestes à l'agriculture; ce sont surtout *les gelées de nuit*, et celles qui règnent au *printemps*, qui rendent parfois tout à fait précaire la culture des céréales.

Croirait-on qu'à Samara, sur le Volga, au 51° 5′ de latitude nord, la température s'élève parfois, en mai, à 11° Réaumur le jour, pour retomber ensuite au-dessous

de 0 pendant la nuit! et cela, uniquement, par suite d'un changement subit dans la direction du vent.

Ces mêmes gelées, trop précoces en automne (du 8 au 10 août), vont jusqu'à ôter au seigle sa *faculté de germination*. C'est à n'y pas croire !

Dans le gouvernement de Vologda, les paysans sont obligés, pour se préserver contre les gelées du printemps, d'élever leurs petits potagers sur planches à 60 centimètres au moins au-dessus du niveau de la terre !

Ces véritables bâches aériennes se retrouvent dans beaucoup de localités du Nord, surtout pour la culture des choux. Nous en avons rencontré à peu près sur tout notre parcours.

A Tambov, au centre de la région agricole, on a vu le *sarrazin* détruit radicalement par la gelée, le 12 juin russe 1847, c'est-à dire le 24 juin de notre style.

A Penza, dans la région agricole également, les gelées de la fin du mois de mai sont si fréquentes, que l'on ne peut y cultiver, *avec certitude*, aucun produit de grand prix, ni froment, ni pois, ni millet; de sorte que l'agriculture dominante y est restreinte à la culture de quatre à cinq plantes, telles que : le seigle, l'avoine, le chanvre; le blé de printemps n'est possible que dans quelques localités seulement.

C'est M. Jean Sabouroff, habile cultivateur de ce gouvernement, et le Mathieu de Dombasle des agriculteurs russes, qui nous a donné ces précieux renseignements, qui sont, tous, le résultat d'une expérience de

plus de 30 ans de pratique sur les terrains de Penza.

Enfin, de toutes les influences atmosphériques qui sont dues à l'abaissement de la température, ce sont les gelées précoces de l'automne et les tardives gelées de la fin du printemps qui ont causé, depuis des siècles, les plus grandes disettes qu'il y ait eu en Russie.

Celle de 1840, par exemple, qui a coûté des millions au gouvernement et au pays, et qui s'étendait sur 26 gouvernements, avait été causée par de grandes sécheresses et par des gelées précoces d'automne, survenues en 1839, et surtout aussi des gelées que nous appelons *tardives*, et qui s'étaient prolongées jusqu'au mois de mai, au printemps de 1840. Cette année de triste mémoire, tout le blé d'hiver a été perdu!

La grande disette de 1833 a été due également aux mêmes causes que nous retrouvons encore et toujours à propos des disettes partielles de 1834, 1835 et 1837.

Outre ces causes générales de disettes, lesquelles sont si fréquentes en Russie, que l'on peut les regarder comme se renouvelant à peu près régulièrement tous les 5 ans, tous les 7 ans, au plus, il y a encore les disettes locales et annuellés, on peut dire, qui sont dues souvent à la proximité des marais ou des côtes de mers gelées.

Dans le midi, les chaleurs et les gelées qui y sont si souvent extrêmes, y sont aussi considérablement nuisibles à l'agriculture.

D'après les documents que M. le baron Alexandre de Meyendorf m'a communiqués, et qu'il tient des colonies

allemandes de la Malochnaïa, on voit qu'en 1843, par exemple, les travaux des champs y commencèrent le 2 février, et que dès le 24 du même mois le froment d'été était déjà tout vert.

Mais, le 4 mars, survint une gelée de 10°.

Par contre, le 27 avril, tous les arbres fruitiers étaient en fleurs.

Le 3 mai (1), une gelée matinale détruisit toute la floraison.

La récolte fut très-mauvaise, comme on le pense bien, par l'effet de ces variations si extrêmes de température, et malheureusement, rien n'est plus fréquent que cela dans les steppes.

Les observations sur la profondeur à laquelle le sol gèle, dans les différentes parties de la Russie, ne sont pas encore assez étendues pour qu'on puisse dire quoi que ce soit de tout-à-fait précis sur ce si important sujet.

Cependant, le général français Destrème assure avoir vu, aux environs de Pétersbourg, la terre gelée à 1 mètre, et même à 1 mètre 20 de profondeur.

Pendant notre séjour en Russie, durant l'hiver assez rude cependant de 1859-60 (2), nous n'avons jamais guère trouvé, à partir de Moscou jusqu'à Saint-Pétersbourg, la terre gelée à plus de 75 centimètres, rarement à 1 mètre.

(1) Soit le 15 pour nous, puisqu'il y a 12 jours de différence entre les dates russes et les nôtres.

(2) Nous avons eu jusqu'à près de 25° Réaumur.

Vents

L'influence des vents dominants sur les variations de la température, et, par conséquent, sur les travaux de l'agriculture qui dépendent directement de ces variations, est très-importante à étudier ici dans ses effets.

Tandis que, dans le reste de l'Europe, les vents qui y règnent sont très-variés, dans la Russie d'Europe, au contraire, il n'y a à constater que trois directions dominantes pour les vents qui exercent réellement une très-notable influence sur l'agriculture, ce sont :

1° Les vents du *sud-ouest* pour la majeure partie du continent russe ;

2° Les vents *sud-est* pour toute la région des steppes, depuis la Caspienne et le Caucase jusque vers Samara ;

Et 3° avec ces deux courants, les vents de l'*ouest* entre Kamenetz-Podolsk et Oufa.

Voyons d'abord les vents de l'ouest.

Ils arrivent de 100 à 170 kilomètres après avoir *perdu leur humidité* sur tout le continent occidental, et ne se déchargent que du très-peu d'humidité qui peut leur rester à leur entrée en Russie.

Aussi ces vents, *contrairement* à ce qu'ils produisent dans le reste de l'Europe, n'amènent-ils que peu de pluies, et celles-ci diminuent naturellement à mesure qu'on va de l'ouest à l'est.

Le groupe des vents de sud-est, surtout ceux qui, ve-

Placer à la P. 134. voir P. 336 ou suivantes.

CARTE CLIMATOLOGIQUE
DE LA
RUSSIE D'EUROPE,

Dressée spécialement, d'après des documents officiels, pour les Ouvrages de

A. JOURDIER,

Edités par la Librairie A. FRANCK, 67, Rue Richelieu, à Paris.



1° DIRECTION HABITUELLE DES VENTS

2° DURÉE DES GLACES SUR LES COURS D'EAU

I	— 180 Jours	III	— 130 Jours
II	— 160 Jours	IV	— 100 Jours

Gravée chez Erhard. Imp. Lith. Brunox, Versailles.

nant de l'Asie, passent entre l'Oural et le Caucase, maintiennent dans les steppes un état de sécheresse extraordinaire; sécheresse qui rend toute la culture des céréales difficile et souvent impossible (1) au sud de ces contrées.

Dans les environs d'Odessa, malgré la proximité de la mer, c'est le vent de sud-ouest qui dessèche le sol et même les *arbres*. Les choses vont quelquefois à ce point, que les feuilles de ces arbres jaunissent et tombent très-souvent dès la fin de juin!

À Ekaterinoslav, 10 années d'observations très-suivies et très-attentives, sur les effets des vents, ont permis de constater que *plus* de la moitié des vents, exactement 53, 8, y étaient nuisibles à l'agriculture, et le nombre des bons vents, en été, n'a jamais dépassé la proportion de 44, 9.

Mais si les vents sont généralement nuisibles à l'agriculture à cause de leur action desséchante, leur influence est encore et surtout très-fatale par l'*abaissement trop subit* de température qu'ils déterminent.

Ce sont particulièrement les steppes méridionaux qui souffrent le plus de ces froids.

En 1839, par l'effet seul des vents du nord et du nord-est, les gelées, en décembre, furent si intenses, que tous les *pommiers* gelèrent dans le gouvernement de Tambov, et que cette culture, si productive depuis plus de vingt

(1) La sécheresse de cette région est souvent telle qu'à Astrakan il ne tombe d'eau, soit en pluie, soit en neige, que un décimètre par an.

ans déjà, y fut ou abandonnée pour longtemps ou tout au moins très-négligée depuis lors.

Dans le même hiver, les Cosaques perdirent, par le froid et le manque de fourrages, plus de 93,000 têtes de bétail de toute espèce!

Ce fut également cette année-là que le général Perovski trouva aux bords de l'Aral, le 17 décembre, 35° réaumur de froid, et que tous les chameaux qui faisaient partie de cette expédition périrent.

La comparaison de ces faits prouve déjà combien est étendu en Russie, l'effet pernicieux des phénomènes atmosphériques, puisque Tambov participe aux conséquences des rudes hivers de l'Asie centrale.

Cependant, de toutes ces influences, nous devons le répéter, celle des vents sur les variations de la température d'une année à l'autre sont les plus impossibles à prévoir, et celles par conséquent contre lesquelles l'agriculture peut le moins se prémunir dans les provinces agricoles.

Dans le gouvernement de Kherson, par exemple, sur les bords du Dniéper :

De 1832 à 1835, il n'y a eu que 45 jours de neige, du 11 décembre au 14 janvier;

De 1837 à 1838, il y en a eu 75 jours, du 29 novembre au 12 février;

Enfin de 1840 à 1841, il y a eu 98 jours de neige, plus du double qu'en 1845! les vents *N.-E.* et *E.* dominaient.

Que l'on juge maintenant d'après ce qui précède, de

effets qui peuvent être causés par ces variations sur l'agriculture Russe, qui une année n'a pas ou presque pas besoin du tout de nourrir son bétail l'hiver à l'étable, et qui, une autre année, doit l'entretenir pendant 98 jours ! Quels calculs y a-t-il à établir quand on est sans cesse exposé, sans qu'il soit jamais possible de les prévoir, à de pareilles circonstances climatologiques?

On sait combien, en général, dans le midi les rosées sont importantes pour la culture, surtout pour celle des plantes fourragères ; mais par l'effet de la répartition si inégale de l'humidité, surtout par l'action des vents qui dessèchent si vivement, si énergiquement, les steppes manquent entièrement de rosées.

Aux environs d'Odessa, par exemple, pendant les 3 mois les plus chauds de l'année et dans tout le midi de l'Empire, il n'y a guère que les bords de la mer Noire qui en profitent.

En fait d'humidité il est curieux de voir Saint-Pétersbourg compter 131 jours de brouillards, Riga en avoir 54, Moscou seulement 31, et Oufa 9 !

Mais c'est surtout l'extension rapide des brouillards qu'il faut signaler avec soin. Ainsi, en 1835, le 21 juin, se manifesta à Kazan, un brouillard sec ayant une forte odeur de *brûlé ;* ce même brouillard à la même odeur de brûlé, paraît déjà le 25 juin à Ekaterinoslav, et le 27 juin, on l'observe à Kavnos.

C'est une étendue de 26,000 milles géographiques carrés qui avait été ainsi parcourue *en six jours !*

Cet exemple prouve déjà de quelle étendue sont, dans cette plaine de 90,000 milles géographiques carrés appelée *la Russie,* les phénomènes atmosphériques.

C'est aussi cette configuration de *plaine sans entraves* qui assigne aux orages de si désastreux et de si rapides effets.

Ainsi, les ouragans d'hiver, les bourrasques, sont souvent pour le continent russe, ce que sont les tempêtes en mer; on compte comme moyenne 13 par an pour la région pastorale.

Ces ouragans durent quelquefois *huit jours,* et souvent même jusqu'à *douze jours sans interruption ;* les chevaux, alors, et les hommes qui sont en route, sont naturellement dans le plus grand embarras, et courent même les plus grands dangers. Ajoutons enfin à ce triste tableau que toutes les communications sont interrompues pendant ce temps, et on jugera ainsi de la gravité de la situation.

De 1827 à 1828, une de ces tempêtes d'hiver se déchaîna sur le pays et dans le gouvernement de Saratov, sur les terres concédées aux Kalmouks et aux Kirghiz, il a fait périr *dans une seule nuit :*

280,000 chevaux ;
10,500 chameaux ;
73,450 bêtes à cornes;
1,012,000 moutons ;

Total : 1,275,950 têtes de bétail !

Ces pertes causées par *une seule* tempête ont été évaluées

alors à la somme énorme de 54,000,000 de francs !

Près de Pérécop, une de ces tempêtes accompagnée de *chasse-neige* a duré en 1847 *trente-six* jours ! Une grande partie du bétail en a été la victime (1).

Même en été, il y a des orages en Russie d'une étendue et d'une intensité sans exemples partout ailleurs.

Ainsi, en 1849, le 6 juin, vers midi, éclata une tempête furieuse à Pskov.

A 1 heure elle était déjà sur Kalouga.

Entre 5 et 6 heures sur Tchernigov et Kiev parcourant ainsi pendant ce temps plus de mille kilomètres sur une étendue de 15,000 milles géographiques carrés (2), c'est-à-dire une étendue plus grande que toute la France !

Ces quelques exemples nous semblent devoir suffire pour bien apprécier la part d'attention qu'il convient de

(1) Des personnes honorables nous ont assuré — nous ne garantissons pas, cependant, — que par un de ces orages terribles accompagnés de chasse-neige et de tourbillons fougueux, un paysan avait été transporté, avec son télègue ou son traîneau, jusque sur un arbre assez haut, où ils ont été retrouvés accrochés aux branches le lendemain.

Ce que nous pouvons affirmer, c'est que nous avons été pris dans des *chasse-neige* où nous nous sommes vu sur le point de perdre presque complètement le sentiment du danger que nous courrions, tellement était grande la violence du vent chargé de neige et l'influence physique qu'elle exerçait sur nous.

(2) Les coups de vent les plus violents qui aient été observés, ceux qui déracinent les arbres et renversent les édifices, ne font pas plus de 220 kilomètres à l'heure. — Le vent de *tempête* en fait 160. — Le *grand vent ordinaire* n'en fait pas plus de 64. — Enfin la brise forte 28 kilomètres et la brise la plus légère 1,800 mètres seulement.

Le fameux coup de vent de la fin du mois d'octobre 1859, qui a fait tant de dégâts et causé notamment le naufrage du *Royal-Charter*, a marqué à l'*anémomètre* de la société du Lloyd, de Londres, une pression de 25 livres anglaises de 453 grammes par pied carré de surface.

donner à ce genre de phénomènes atmosphériques, à leur extension surtout, c'est-à-dire à la rapidité avec laquelle ils se propagent, et qui, à ce degré, ne se trouve nulle part ailleurs qu'en Russie.

Pluies

Après avoir jeté ce coup d'œil général sur les diverses circonstances qui dominent et déterminent la répartition des phénomènes atmosphériques précédents ; il convient de nous occuper encore de l'humidité, cet autre agent principal de toute végétation.

Nous devons pousser ainsi un peu loin nos études météorologiques, d'autant mieux que nous y avons été secondé avec un rare empressement et une autorité tout à fait exceptionnelle par M. Veselovsky, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et par M. le baron Alexandre de Meyendorf Je me plais à le déclarer ici.

Dans le nord et dans une partie du centre de la Russie, l'humidité, dont les pluies sont la principale cause, est assez bien répartie pour les besoins de l'agriculture.

Il n'y a rien d'extrême dans cette partie-là du pays par rapport aux influences climatologiques ;

Ainsi à Pétersbourg il tombe exactement 0 mètre 44 de pluie par an ;

A Moscou, il en tombe 0 mètre 65.

A Orel, 0 mètre 60.

A Odessa, 0 mètre 32, ce qui constitue un milieu entre les deux extrêmes.

A Astrakan, 0 mètre 10 seulement.

Et à Redoute-Kalé sur la mer Noire 1 mètre 58.

Toute la Russie d'Europe compte comme moyenne 0 mètre, 45, tandis que l'Allemagne centrale a 0 mètre 70.

L'Angleterre orientale, 0 mètre 62, et dans sa partie sud, le Cornvall et Devon 0 mètre 87 à 0 mètre 88, là, précisément, où cette humidité est si favorable à l'élève du bétail.

En France ou à Paris, il nous semble de mémoire, que la moyenne est de 0 mètre 65.

Par contre maintenant, à ce qui précède, nous allons voir que pour le midi de la Russie, la *région pastorale* manque de pluies partout.

Ce qui en tombe y est surtout très-mal réparti dans les diverses saisons de l'année.

Les pluies y sont souvent très-fortes, très-abondantes, mais *trop passagères*, et ne reviennent surtout qu'à de trop grands intervalles.

A Samara, sur le Volga, on a été sans *pluies intermédiaires* en 1849, pendant 29 jours. En 1851, pendant 57 jours, et toutes les récoltes se sont alors naturellemont desséchées sur pied.

Le trop de pluie est également très-redouté au printemps dans le midi.

Ainsi, après 22 années d'observations dans le bassin du

Dniéper, il a été constaté qu'on y avait souffert 5 années du trop de pluie en avril, mais par contre aussi 17 fois du trop de sécheresse!

La Grêle

La grêle est remarquable en Russie, non par sa fréquence, mais par son extension, c'est-à-dire par la rapidité avec laquelle elle se porte d'un point à un autre.

Elle abat en moyenne annuelle la récolte de plus de 150,000 hectares de terre, soit pour au moins 2 millions de francs.

On a vu la grêle le 27 mai 1843 n'étant arrêtée absolument par aucune élévation ou obstacle quelconque, s'étendre *dans un seul jour* de la Baltique à la mer Noire!

Comme fréquence d'orages de grêle, on en compte 47 à Sévastopol, 32 dans l'Europe occidentale, et seulement 3 pour le centre de la Russie.

Dans le centre, les orages aussi sont peu fréquents. On n'y compte que 11 orages par an, tandis que la Belgique en a 17, l'Allemagne 21 et les côtes de la Méditerranée 38.

Mais nous avons vu plus haut l'intensité et la prodigieuse extension que prennent ces sortes d'orages en Russie, où ils sont d'autant plus funestes, que des compagnies d'assurances n'y sont pas organisées comme chez nous.

Conséquence des Phénomènes précités

Après les précédentes recherches, nous sommes arrivé à un point où il va nous être possible d'assigner le véritable caractère des influences climatologiques sur les cultures russes, caractère qui détermine tout naturellement celui de ces cultures elles-mêmes.

Or, ces cultures forment l'occupation principale de 52,500,000 habitants de 285,004 villages, comme nous l'avons déjà vu, lesquels sont répartis sur la Russie d'Europe et déterminent très-positivement la position économique de cette population.

En résumant ce qui a été rapporté plus haut, — et, ne l'oublions pas, ce qui précède est le résultat de longues et minutieuses observations sur le climat de la Russie (1), — nous trouvons, que dans le centre de la région agricole comparée aux localités qui sont placées sous les mêmes latitudes en Europe, la végétation a 66 jours de moins par an pour se développer, et que cependant, la maturité des céréales y est plus tôt accomplie.

(1) Grâce à MM. Veselovsky et au baron Alexandre de Meyendorf, nous ne saurions véritablement trop le répéter, il nous a été donné de puiser dans plus de 18,000 observations météorologiques qui ont été faites dans les établissements impériaux de la Russie. N'oublions pas non plus de mentionner ici les services que nous a rendus, à ce point de vue, l'atlas agronomique dont a bien voulu nous faire présent M. Valouieff, adjoint au ministre des domaines de Russie. Nous regrettons extrêmement de n'avoir pas eu à temps les précieux documents dont M. Jean Sabouroff nous a fait hommage; par la négligence d'un ami cependant, ils sont restés à Saint-Pétersbourg, et nous ne pourrons nous en servir que dans une prochaine édition.

Par suite de ce fait, tous les travaux des champs se trouvent fort heureusement très-hâtés.

Il faut en effet concentrer en 4 mois tout le travail qui, même en Allemagne, est réparti sur 7 mois.

Malheureusement, cette situation fait que dans cette partie de la Russie, dont nous avons parlé plus haut, la culture des plantes herbacées, des bulbeuses, des tubercules et des racines est à peu près impossible en grand ou tout au moins très-difficile.

Ces cultures, d'ailleurs, demandent trop de bras dès l'instant que le climat n'admet que 130 à 150 jours au plus de travail possible dans les champs.

Il ne reste ainsi que les cultures de certaines céréales, — et ceci est vrai presque pour toute la Russie, et notamment pour la plus grande partie de la Russie agricole, — et encore, parmi ces *quelques* céréales, le froment ne figure que pour un cinquième.

Cette culture, déjà si restreinte et si monotone par suite de la monotonie même et de la nature du climat, ressert singulièrement le cercle des *échanges* que la Russie peut faire avec l'Occident.

De plus, comme tout le monde cultive à peu près *la même chose* d'un bout à l'autre de la Russie, il s'en suit qu'il y a peu de produits échangeables, beaucoup moins, comme on voit, qu'on ne le croit généralement dans l'Europe occidentale.

Or, ce n'est réellement que la *masse des produits échangeables* qui donne la mesure de la richesse d'un

pays, et, à ce point de vue spécial, nous le répétons, la Russie est loin d'avoir l'importance qu'on lui croit, mais qu'elle peut acquérir, c'est vrai, d'un jour à l'autre. En ce moment, la Russie est d'autant moins riche que non-seulement le paysan-serf y cultive presque partout *les mêmes produits,* mais encore parce que les récoltes de ces produits y sont, en année moyenne, très-médiocres et surtout fort précaires (1), par suite des influences diverses dont nous avons parlé plus haut : les *sécheresses,* les grandes *variations de température;* au printemps, les *gelées* qui causent généralement les disettes étendues et qui se reproduisent, en quelque sorte chroniquement, tous les 5 ans au plus, tous les 7 ans au moins.

Enfin, il faut tenir compte aussi des effets si subits et si étendus de l'ensemble des phénomènes atmosphériques tels que : *grêle,* orage, brouillard, sécheresse prolongée, etc., etc.

Valeur des récoltes — Leur médiocrité

Nous voyons par le compte-rendu du ministère des domaines pour 1857, que les 2/3 de la population de la Russie d'Europe ne récoltaient que 3 grains 1/2 pour 1 de semé; ainsi, sur 44,000,000 hectolitres ensemencés il n'y a eu que 124,000,000 hectolitres récoltés (2).

(1) La moyenne générale des rendements en Russie n'est que de *quatre* grains pour un. — Le maximum moyen *huit,* et le minimum moyen *deux!*

(2) Voir plus haut l'état raisonné des récoltes en 1859, qui nous a été communiqué par M. Joltoukine.

Dans le département des apanages qui ne compte que 2 millions d'habitants, le compte-rendu officiel présente une récolte de 14,352,000 hectolitres sur 3,932,000 hectolitres de semés, et les paysans des apanages sont, et bien appropriés, et bien administrés, tout au moins au point de vue russe.

M. Kapniste a constaté un résultat à peu près analogue mais un peu moins fort, de 4 à 5 grains en plus des grains semés, mais pour le gouvernement de Poltava dont la terre est, comme on le sait, extrêmement féconde.

Pour le gouvernement d'Orenbourg, dans la partie où domine la *terre noire,* on ne compte guère non plus, comme moyenne, que 4 à 4 grains 1/2 en plus du grain semé.

On peut se faire une idée de la médiocrité (1) de ces récoltes en comparant ces résultats à ceux qui sont obtenus en France et en Angleterre.

En France, on ne compte jamais au-dessous du 7e au 8e grain, les années de mauvaises récoltes exceptées.

Dans le rapport présenté en 1856 au parlement Anglais, on établissait comme moyenne le 16e grain de froment, et pour la région la plus avancée en agriculture jusqu'au 20e grain et plus.

(1) La récolte de 1859 a présenté chez les paysans de la Couronne un déficit de dix millions d'hectolitres de grains propres à l'alimentation; précédemment il y a eu jusqu'à 26 millions d'hectolitres de moins qu'il ne fallait pour les nourrir.

Cependant, la médiocrité ne serait pas encore le plus grand fléau des récoltes en Russie, c'est l'INSTABILITÉ qui leur est propre, qu'il y a le plus à redouter et qui, surtout, les caractérise très-nettement.

Dans aucun pays de l'Europe il n'y a de si fréquentes disettes partielles puisqu'elles sont annuelles, et ces disettes partielles sont par fois extrêmement étendues.

Tous les Russes ont gardé le souvenir des sacrifices qui ont été imposés par les grandes disettes de 1833, de 1840 surtout, et par les disettes partielles de 1835 à 1846.

Or, toutes ces disettes ont été causées, non pas exclusivement par tel ou tel système retardé de culture, mais bien à peu près uniquement au contraire, par la FORCE DES CHOSES, par les effets de la configuration générale du terrain, et par la nature souvent cruelle, on pourrait dire du climat.

C'est que les circonstances qui, en Russie, sont contraires au développement de la richesse agricole, y sont d'une nature *providentielle* et immuable.

L'intelligence, l'activité, le capital, ne peuvent même pas toujours, dans leur union si puissante cependant, modifier si ce n'est, très-insensiblement et très-lentement, sinon toutes, au moins quelques-unes de ces influences.

C'est réellement cette immuabilité des récoltes médiocres et précaires de la Russie agricole, qui la caractérise essentiellement, et c'est ce caractère qu'il s'agit de bien établir; car les conséquences de cette suite de consi-

dérations, en fixant les conditions providentielles de la vie organique de la Russie, détermine et *limite* le développement naturel de la vie nationale.

Quand les conditions défavorables aux progrès de l'agriculture, tiennent du sol comme cela a lieu ailleurs, ou au manque de capitaux, ou au manque d'intelligence, on peut les modifier, et vaincre ou mitiger leurs funestes effets.

En Flandre, par exemple, nous voyons bien des plaines de sable converties en champs fertiles, à force de travail et de capitaux employés.

En Ecosse, des contrées arides tout entières, ont été changées presque miraculeusement par la féconde union des capitaux et de l'intelligence.

En Angleterre, des marais improductifs et dangereux pour la santé de l'homme, sont aujourd'hui de riches champs de rapport.

Dans ces divers pays, c'est la *nature du sol,* notons bien ceci, qui constituait l'*obstacle* à vaincre.

Cette nature, qui le nierait, peut être améliorée partout.

En Russie, pour la région agricole, tout est bien différent du reste de l'Europe!

Le sol y est d'une fécondité étonnante, c'est vrai, mais c'est la *nature du climat* et sa situation comme *plaine,* étendue et sans hauteurs, qui prive la population des avantages que devrait lui donner ce sol véritablement exceptionnel.

Considérations particulières aux causes et aux effets des conditions qui sont faites à l'agriculture russe.

Deux faits dominent, ne l'oublions jamais, et n'oublions pas non plus qu'ils ne peuvent être qu'*insensiblement* et *lentement* modifiés, et cela seulement dans une très-petite mesure.

1. L'un, c'est le *peu de temps* qui est accordé, par la nature, à la végétation, d'où, le manque de continuité dans les travaux des champs.

Il n'y a qu'un remède à ce mal, c'est d'augmenter, par tous les moyens possibles, la fertilité du sol, de le réchauffer en même temps par l'engrais et de faire choix des meilleures semences, des variétés les plus hâtives.

2. L'autre, c'est le *manque de bras*, par suite du peu de densité que la population peut atteindre dans un pareil climat, c'est là un fait sur lequel nous reviendrons ultérieurement.

A ce second mal, il n'y a qu'un remède également, c'est l'adoption d'un bon *matériel* perfectionné, mais fait autant que possible dans les campagnes, pouvant facilement s'y réparer et s'y reconstruire par tous les ouvriers spéciaux du pays notamment.

L'un et l'autre de ces faits, tenant à la nature des choses, ne sauraient donc être absolument ni radicalement changés par l'homme..

Le cultivateur russe n'a pu jusqu'à présent s'adonner

suffisamment, faute de temps, ni aux cultures sarclées, ni à celles des prairies artificielles, leur culture en grand lui était aussi bien interdite par le manque de bras que par la rigueur du climat.

Nous avons déjà vu que le froment, par exemple, ne pouvait plus être cultivé à Penza, et qu'ainsi, il ne restait plus disponible que la culture de certaines céréales.

Les cultures sont ainsi restreintes, comme nulle part ailleurs, puisqu'elles n'ont que 130 à 150 jours de travail possible.

La gravité de cette restriction n'est-elle pas évidente?

Ces cultures restantes, nous le répétons, sont tout à fait insuffisantes, puisque nous avons vu que les récoltes moyennes ne s'élèvent pas seulement au cinquième grain, donc on peut dire sans crainte qu'elles sont véritablement précaires.

Aussi, tous les ans, avons-nous déjà dit, y a-t-il disette partielle, et disette générale tous les 5 à 7 ans.

Que l'on ne pense pas, comme on est trop disposé à le croire en Occident, que c'est le manque absolu d'intelligence, et surtout de connaissances techniques en agriculture qui soit cause de cette situation vraie des choses que nous venons de résumer.

Nous avons vu et admiré, en les étudiant, les efforts si persévérants qui ont été faits par M. Poltaratsky, à Kalouga, par M. de Kikine, de la famille Mouravieff, près de Moscou, par M. Jean Sabouroff, surtout à Penza; mais, qu'est-il résulté de ces applications, continuées

pendant 50 ans, de la science, du capital, de l'intelligence aux progrès de l'agriculture? De bons exemples, sans doute, mais pas de conséquences d'intérêt général.

L'impuissance, à ce point de vue, des efforts de ces agricultures tient à ce que la *seule science d'imitation* les a presque tous guidés, tout au moins dans les débuts de leurs utiles tentatives; or, nous l'avons déjà dit, l'imitation pure et simple ne peut rien pour l'avenir rural de la Russie.

Est-ce à dire, pour cela, qu'il faille désespérer de la science? Évidemment non; il faut au contraire plus que jamais étudier scientifiquement la nature russe et en déduire des résultats et des conséquences qui soient basés sur l'*observation* directe et non sur l'*abstraction*.

C'est dans cette voie que l'on pourra arriver à des résultats véritablement féconds, et qui contribueraient incontestablement à modifier un peu les conditions si exceptionnelles et si défavorables qui sont faites à l'agriculture en Russie.

Tant qu'on ne prendra de l'étranger que des choses toutes faites et qu'on se contentera de les importer en Russie, on n'obtiendra que des résultats stériles, et qui ne feront que retarder le développement de la véritable science agronomique.

C'est à la Russie surtout, à sa vie économique, sociale et politique que l'on doit appliquer ces deux profondes observations de Bacon :

« La nature déborde de toutes parts les formules où

la raison voudrait l'emprisonner, et on ne la dompte qu'à condition de la connaître. » Puis, « on ne peut commander à la nature qu'en lui obéissant : *Naturæ nisi parendo non imperatur.* » Toutes les lois auxquelles l'agriculture russe doit se soumettre sont résumées dans ces quelques lignes du célèbre moine anglais surnommé le *Docteur admirable*, avec beaucoup de sens et de raison.

Plaçons donc, nous aussi, en première ligne la connaissance du climat de la Russie, mais à la condition que nous ne l'acquerrons que par une suite de minutieuses et continuelles observations, comme l'a si parfaitement bien fait M. *Weselovsky* en 1858; ses beaux travaux sont le premier pas qu'il y avait à faire, car avant de chercher à vaincre les effets du climat il faut les bien connaître.

Par conséquent, loin de désespérer de la science, il faut au contraire l'approfondir.

De même que nous possédons désormais une excellente monographie sur le climat de la Russie, il nous faudrait maintenant une monographie des *terrains* des *cours d'eau*, de la *situation forestière* et de son influence en Russie; de la culture des plantes alimentaires, commerciales et industrielles. Nous en comprenons tellement l'urgence que nous n'hésitons pas à déclarer que, suivant nous, le gouvernement ne devrait absolument rien négliger pour les faire établir convenablement.

Lorsqu'on avance, en effet, comme nous le faisons ici, que la culture en grand est très-restreinte et très-arriérée en Russie, on ne veut pas plus que nous décourager ceux

qui seraient tentés de faire des cultures dites commerciales.

Nous dirons plus, il y a dans la région agricole des sortes d'oasis, des terrains dont l'exposition bien abritée et d'autres circonstances favorisent au contraire singulièrement certaines cultures spéciales.

Pour les betteraves par exemple, il n'est pas douteux que le jour où elle le voudra, la Russie en produira assez pour faire le sucre dont elle a besoin, et même au-delà; mais avant que ce moment n'arrive, il faudra tourner habilement les nombreuses difficultés que présente son climat à la pratique.

La moitié de la production sucrière est déjà concentrée dans les provinces de Kiev, dans la Podolie et la Volhynie, qui toutes les trois sont une véritable suite de l'Europe occidentale.

C'est qu'il y a là la dernière chaîne des Carpathes, il y a un abri en un mot, contre les effets du climat de plaine.

Il y a enfin 180 jours de travail par an !

Le climat y participe du caractère de celui de l'Europe.

La culture avantageuse de la betterave n'est pas encore établie même dans la plaine de la Russie, et cela se conçoit à cause des raisons que nous avons suffisamment fait connaître précédemment.

Au surplus, pour Kiev, quels sacrifices n'a-t-il pas fallu faire pour arriver au point où l'on en est aujourd'hui ?

Toute une colonisation a été tirée de loin pour avoir des bras qui faisaient défaut là comme partout en Russie.

Puis, quels efforts pour introduire là, où l'on ne connaît guère que l'assolement triennal, pour y introduire disons-nous, la culture de la betterave dans un assolement régulier et conservateur des forces productives partout !

Avec 210,000 hectares de betteraves, on pourrait aujourd'hui satisfaire aux besoins de la consommation de l'Empire, donc il est permis de dire que la Russie peut bien s'approvisionner de sucre par elle-même ; mais, quoi qu'il en soit, l'industrie sucrière ne sera jamais qu'une industrie exceptionnelle, artificielle même, on pourrait dire, et à laquelle ne pourront s'adonner que très-peu de localités et quelques rares propriétaires, entreprenants et courageux comme a dû l'être le fameux Bobrinsky, le créateur de cette industrie dans son pays.

N'oublions donc pas plus longtemps que, dans la présente étude, il ne s'agit absolument que des cultures en grand, auxquelles *des populations entières* peuvent s'adonner.

Il en est de même à nos yeux, de la betterave comme du tabac, dont la culture s'étend déjà notablement, c'est vrai, mais sans pouvoir se développer, faute de bras et faute surtout de cette constance qui est si nécessaire dans les phénomènes atmosphériques, si l'on veut obtenir par le tabac des résultats véritablement économiques.

La nature des *vents du midi* est particulièrement

un des grands obstacles pour la culture en grand du tabac.

Quant à la vigne, elle ne peut venir en grand que sur la côte de la Crimée (1), or cette côte n'est à proprement parler qu'un *espalier* comme on pourrait l'appeler, mais pas autre chose.

Cependant, malgré toutes ces remarques, nous sommes d'avis qu'on ne doit pas pour cela abandonner du tout les cultures qui donnent spécialement des produits commerciaux, mais avant tout, et personne ne nous contredira, il faut surtout s'occuper *rationnellement* de l'agriculture.

Ce besoin est impérieux maintenant, et il le devient chaque jour davantage.

Après avoir défriché ses terres vierges comme elle l'a fait depuis des siècles, la Russie entre, ne perdons pas ceci de vue, dans la SECONDE PÉRIODE de sa production agricole.

Elle doit faire produire désormais des terrains qui ont déjà *perdu leur primitive fécondité*, ceci est capital.

Cette seconde culture sera nécessairement moins féconde que celle de la première époque.

Elle demandera et *plus de sacrifices* et plus de *con-*

(1) Le Caucase doit un jour jouer le plus grand rôle ici, mais il faudra encore du temps pour cela. Néanmoins, avec l'intelligente et énergique impulsion qui est donnée à toutes choses en ce moment par le feldmaréchal prince Baratinski, on peut déjà s'attendre à de prompts et heureux résultats. Nous le souhaitons vivement pour notre part, bien que certains produits du Caucase, tels que la garance notamment, doivent nous faire une rude concurrence; mais la concurrence ne fait jamais que du bien.

naissance de la situation réelle des hommes et des choses.

Elle exigera aussi des moyens agronomiques très-étudiés et sagement appropriés avec soin et avec intelligence aux besoins tout particuliers du pays.

Cette transition coïncide, providentiellement on pourrait presque dire, avec une autre transformation capitale, celle du *mode de travail quotidien.*

On va passer sous peu, il faut l'espérer du moins, soit tout d'un coup, soit insensiblement ou graduellement, et dans tous les cas, c'est bien à souhaiter, très-prudemment du travail de la *corvée* au travail libre.

Ainsi, dans une époque où l'agriculture aura besoin de plus de travail pour opérer sur des terres déjà défrichées, ce travail deviendra *plus cher*, il faut absolument s'y attendre; mais par contre, il sera meilleur à tous égards, et en fin de compte, il finira par revenir à meilleur marché.

Cette coïncidence qu'on a quelquefois, mais à tort suivant nous, qualifiée de *fatale*, fera néanmoins réfléchir mûrement au mode prudent qu'il est absolument indispensable de suivre dans cette transformation qui honorera à tout jamais le souverain qui en a été le promoteur résolu, parce qu'elle entraîne forcément avec elle d'autres réformes, sans lesquelles il n'y aurait rien de durable ni même de possible.

Mais, pour en revenir à l'état actuel des choses, nous nous résumerons en disant que nous croyons avoir suf-

fisamment constaté et établi par ce qui précède les résultats suivants, quant aux seules cultures générales bien entendu, celles auxquelles peuvent s'adonner des *populations entières* dans la région agricole de la Russie d'Europe, que nous avons eue en vue, tout particulièrement ici.

1° Ces cultures générales n'ayant à leur *avoir* annuel et naturel, si je puis m'exprimer ainsi, que 130 à 150 jours pendant lesquels le travail de l'homme peut s'exercer sur elles pour aider la nature, elles ne peuvent se rapporter à peu près exclusivement qu'aux céréales et même, parmi celles-ci, il y en a plusieurs, comme le froment d'hiver par exemple, qui ne supportent pas les gelées précoces d'automne, ni les gelées tardives de printemps.

Pour les prairies artificielles, pour les plantes bulbeuses, pour les plantes sarclées, il y a, ou trop peu de temps pour la végétation générale ou trop peu de bras.

2° Cette *culture restreinte* ne peut être que relativement très-peu modifiée par l'application des capitaux et de l'intelligence qui n'ont que très-peu de prise sur la configuration générale du pays et notamment sur son climat.

Il suit, de là, que la région agricole est vouée, on peut presque dire pour toujours, à une culture très-restreinte.

L'agriculture, dans sa riche diversité occidentale, n'y est pas admissible partout en grand comme dans le reste de l'Europe.

3° L'*uniformité des cultures* qui s'étend sur toute la Russie, puisque celle-ci ne cultive que quatre ou cinq céréales, quelques plantes textiles, comme le lin et le chanvre, cette monotonie de produits, disons-nous, *resserre les échanges*, or, la richesse d'un pays, nous l'avons déjà dit et nous ne saurions trop le répéter, ne se mesure que par la *quantité* et la *diversité* des *produits* qu'il échange avec les autres nations.

4° Les cultures ne sont pas seulement *restreintes, immuables* et *monotones* comme les circonstances du climat, que nous avons fait connaître avec soin précédemment, par leur nature même, elles sont encore *précaires*, et les rendements en sont *médiocres*, rarement faciles, le plus souvent insuffisants et surtout mal répartis, dans un pays qui en souffre d'autant plus, par conséquent, qu'il n'a pas suffisamment de bonnes voies de communications.

En résumé donc, le caractère de la production agricole en Russie, c'est de *perdre* par l'effet de la position géographique qu'elle occupe et par celui de son climat, c'est de perdre, disons-nous, une très-grande partie des avantages que semble lui assurer, que peut et que doit quand même lui assurer un jour, l'incontestable fertilité du sol de ses cent millions d'hectares de terrain noir appelé *tchernozème* ou terre d'humus.

Au premier caractère capital, s'ajoute aussi, à cause de son état actuel peu avancé d'instruction et d'organisation agricole, celui surtout de ne pouvoir s'adonner qu'à la

culture en grand de *quelques* céréales, seulement et toujours des mêmes, et de voir ces cultures, si resserrées déjà, être encore très-précaires et très-peu abondantes par la médiocrité et souvent l'inférieure qualité des rendements, dont on n'est même pas bien assuré de jouir quand ils ne sont qu'à l'abri des intempéries extérieures.

Tels sont les résultats d'une partie des observations que nous avons faites, pendant notre voyage de dix mois, à l'intérieur du pays où nous avons pu aller jusqu'à Kazan, par Pétersbourg, Moscou et Nijni-Novgorod.

Ces résultats sont tout-à-fait caractéristiques, ce nous semble, pour l'agriculture Russe.

Nous étudierons ultérieurement quels ont été, mais surtout quels pourront être, les effets de ce genre des cultures Russes actuelles, sur la population des campagnes, dont la situation est également déterminée forcément par le climat et par la situation géographique du pays.

De la population agricole
De sa densité limitée par les conditions physiques du pays

Nous avons déjà vu dans quelles circonstances se trouvent les cultures dominantes de la région agricole de la Russie.

Récoltes *médiocres, incertaines* pour ses cultures très-restreintes et qui sont à peu près les mêmes partout.

Par suite du manque relatif d'*objets d'échange,* par

conséquent faute de commerce intérieur suffisant, on pourrait dès maintenant, et tout d'abord en quelque sorte, déduire de ces premières données : que la population agricole ne saurait atteindre un bien grand développement de force et de richesse, et vivre au contraire à peine dans l'aisance.

D'autres faits que ceux que nous avons déjà cités vont bientôt venir appuyer encore cette assertion de notre part.

D'après l'opinion des propriétaires les plus éclairés, soit par exemple M. Kapniste, il faut compter pour le gouvernement de Kharkov, qui est à *terre noire* cependant, au moins 2 hectares 1/2 de ce beau terreau pour chaque travailleur, et il ne s'agit ici que du champ labourable seul, c'est-à-dire, non compris les prairies et les pâturages.

A Tambov, on alloue 3 hectares 3/4 par chaque homme inscrit au rôle (1).

A Toula, on ne donne que 3 hectares par homme.

D'après le calcul le plus approximatif possible, fondé sur l'état actuel de la population et sur l'étendue du gouvernement, on compte 2,091 habitants par mille géographique carré.

Or, d'après le calcul fait de 3 hectares par homme

(1) Ce qu'on appelle les *âmes* de révision sont tous les mâles de quelque âge qu'ils soient. Un impôt étant donné à payer par chaque âme, c'est la commune qui se charge de la répartition, laquelle doit être faite, *en principe*, d'après la richesse réelle de chacun.

inscrit, il ne devrait y avoir de population, dans des conditions de *subsistance aisée*, que 1654 habitants par mille géographique carré, les femmes non comprises, comme c'est d'usage ici en Russie.

Ainsi donc, la population ne se trouve pas à son aise, contrairement à ce qu'on croit généralement, et déjà même elle est à l'*étroit*. C'est pourquoi on en tire de partout où l'on en trouve, depuis des années déjà, de véritables colonies de travailleurs.

Les gouvernements qui comptent de 1,400 à 1,500 habitants par mille carré, ou par 49 verstes carrées (1) se plaignent déjà *du trop* de densité de leur population.

Il y a 15 de ces gouvernements dont 6 ont au-delà de 2000 habitants par mille géographique (2).

L'expérience des agriculteurs éclairés se trouve ainsi confirmée par l'expérience générale du pays, et tel est l'état de la force productive agricole en Russie, qu'*elle ne peut nourrir avec aisance*, qu'une population dont la densité ne dépasse pas 2,000 habitants par mille géographique carré, et encore, il faudrait que cela fût dans la partie où se trouve le fameux terrain noir. Il n'en faudrait que 1,500 dans les gouvernements où il n'y a pas de ce merveilleux terrain.

(1) La verste vaut 1 kilomètres soixante-six mètres.

(2) Le gouvernement de Toula contient 554 milles géographiques.

La moitié, tout au plus, de cette surface est susceptible de culture, ce qui fait 227 milles géographiques.

Chaque mille a 5,100 déciatines (la déciatine vaut 109 ares). A raison de trois déciatines par individu inscrit cela donne 1,701 par mille carré.

Or, on sait que comme moyenne :

La Belgique nourrit par mille géographique carré, 8,200 habitants.

L'Angleterre, 6,800.

La France, 6,500.

Cependant, ce fait est tellement important, il caractérise si profondément la nature restreinte de la force productive agricole en Russie, qu'il faut avant de l'admettre, bien connaître ce rapport de la quantité de terrain nécessaire à l'entretien de tout agriculteur en Russie.

Or, ce rapport est constaté par la législation elle-même qui s'en est occupée à plusieurs reprises.

Ainsi, il a été statué en 1814, et cette disposition législative a été renouvelée en 1827, que tout seigneur doit concéder à chaque paysan inscrit au rôle, près de 5 hectares de terre en tout, exactement 4 déciatines 1/2.

D'après cette législation, on ne pourrait pas établir par mille géographique carré plus de 1,100 habitants.

La loi regarde cette allocation comme un *minimum*, car elle ajoute : « que si le seigneur allouait moins de terrain à son paysan, le gouvernement transporterait, après un an écoulé, les dits paysans des terres seigneuriales sur celles de la couronne. »

Cette *loi n'a jamais été exécutée*, sans cela, elle aurait conduit à une colonisation forcée de plus de 3 millions d'individus, qui auraient été tirés des 15 gouvernements où la population dépasse déjà la densité légalement tolérée.

Il y a une autre loi qui confirme encore quel est bien exactement le rapport que le gouvernement juge nécessaire qu'il y ait entre la quantité de terrain occupée par les paysans, et le nombre d'habitants qui la cultivent. Cette loi est continuellement exécutée.

D'après une disposition du législateur des banques connues sous le nom de *Lombards*, il est statué que l'on n'accordera de prêts qu'aux terres dont les paysans auront 4 déciatines 1/2 allouées par individu (1).

Nous voyons donc nettement par ce qui précède, par l'expérience générale, l'opinion des agriculteurs les plus éclairés, et la législation, que tout confirme ce fait important, à savoir : *que la Russie ne peut nourrir dans l'aisance que* 1,500 *individus par* mille géographique carré !

Dès que cette proportion est dépassée, la population se trouve à l'étroit, comme à Toula.

L'agriculture ne donnant pas au-delà du quatrième grain tant qu'il en sera ainsi et par suite de la nature du climat, elle ne peut nourrir bien que 1,500 à 2,000 individus par mille géographique carré.

Elle ne peut non plus effectivement s'exercer que pendant quatre ou cinq mois, ne l'oublions pas.

(1) C'est-à-dire que le Lombard ne prêtait (il ne fonctionne plus maintenant) que *tant* par chaque âme, à la condition qu'*avec l'âme* il y aurait près de 5 hectares de terre. Suivant les régions, on prêtait (c'était l'État au fond) 60, 70 et 80 roubles argent et jadis 300 roubles en assignats, soit dans le premier cas 240, 280 ou 320 fr. en supposant le rouble au pair à 4 francs.

Ce dernier fait va avoir des conséquences très-étendues et fort importantes, par suite de la transformation projetée pour faire passer le travail de la corvée au travail libre ou payé.

En effet, les mêmes temps, les mêmes jours qui sont si précieux pour l'agriculture le sont également importants pour le seigneur et pour le paysan.

C'est surtout dans cette époque si courte des grands travaux, ceux des *récoltes*, que les bras manquent dejà.

Maintenant la corvée y supplée relativement, mais quand le travail du paysan deviendra libre et sera payé par conséquent, de quelles forces pourra disposer le seigneur pour les récoltes?

Elles se font toutes aujourd'hui, non seulement d'une manière hâtée par une maturité si hâtive que celle que nous avons vue, mais encore une grande partie de la Russie fait ses récoltes *en même temps*. Le nouvel ordre de choses fera par conséquent monter les frais des producteurs jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli (1).

Il en résultera donc forcément un renchérissement général dans le pays auquel il faut absolument se préparer dès à présent.

Ce renchérissement pour le travail rendra encore plus

(1) Il ne faut pas oublier qu'il est assez de règle générale que les prix ont plus de facilité à monter qu'à baisser et que, en général aussi, une fois qu'ils sont arrivés à un chiffre élevé ils ne reviennent plus jamais, ou bien rarement du moins, fixement au taux d'où la hausse est partie.

difficile l'exécution des projets de ceux qui se proposent de passer à d'autres cultures que celle des céréales.

D'ailleurs, pour toute personne un peu versée dans les questions agricoles, il est évident qu'avec une population de 1,500 à 2,000 habitants par mille géographique carré, toute culture sarclée, toutes celles des tubercules, des racines, presque toutes celles aussi des prairies artificielles et tous ces travaux d'amélioration qui, dans le reste de l'Europe, ne sont profitables que par la densité de la population et le bon marché de la main d'œuvre sont en ce moment impossibles.

Toute cette partie de l'activité nationale d'un pays qui, partout ailleurs qu'en Russie, est donnée à une plus grande diversité de cultures commerciales et industrielles, est impossible en grand, tout au moins dans la majeure partie de la Russie, et cela à cause du manque de bras et à cause de la *cherté* de la *main-d'œuvre.*

Or, l'une comme l'autre de ces conditions de l'agriculture russe sont immuables, fatales, comme nous l'avons vu.

Il n'y a rien à ajouter à ce que l'on a dit précédemment sur la nature invariable des cultures, qui, pour les *populations en masse,* ne peuvent être ici que celle des céréales.

Il suffit, pour appuyer cette proposition, de rappeler deux faits :

130 à 150 jours de travail possible ;

1,500 à 2,000 habitants par mille géographique carré.

Mais, indépendamment de la nature si restreinte des cultures, il y a encore des *charges énormes* que le climat impose aux habitants des campagnes en Russie.

En effet, tout paysan, de la région pastorale même, doit absolument avoir des chevaux ou des bœufs, à cause des distances qui le séparent des marchés et des transports fréquents qu'il a à y faire (1).

Or, la nourriture de ces animaux doit être *assurée* par une *masse énorme* de fourrages qui doit,

pour le *nord*, suffire à 200 journées d'hiver ;

dans le *centre* de la région agricole, pour 130 à 140 jours ; et même pour 80 à 98 pour la région du midi dans le gouvernement d'Ekathérinoslav.

Pour les 2/3 de la Russie, la production du BOIS et son transport sont autant de CHARGES *imposées* par le climat à la propriété en général et aux individus en particulier.

Ces charges, ces *nécessités*, sont immuables aussi comme les causes qui les motivent, et cela *complète* suffisamment, nous pensons, les *explications* que nous avions promis de donner relativement à la grande quantité de terrain qui était nécessaire à l'entretien du paysan, auquel il faut encore, outre les champs labourables, les

(1) Les chemins étant mauvais, les chargements doivent être légers et par conséquent fréquents. On ne donne guère plus de 200 kilogrammes à un cheval, c'est moins que la moitié d'une pièce de vin! Et encore faut-il que les chemins ne soient pas détrempés.

terrains propres au *pâturage* pour l'été, et aux *prairies* et aux *bois* qui donnent l'hiver le fourrage sec et le feu, et tout cela, pour les 2/3 de la Russie au moins.

Ce qui est dit ici des cultures générales, si restreintes, ne s'applique qu'à la *masse* de la population, ne l'oublions pas.

Il y aura toujours des *individus* et des localités où ces cultures de produits commerciaux et industriels pourront et devront se faire.

Il y a même une grande perspective qui est ouverte à ces cultures exceptionnelles, car c'est ici encore un des caractères de l'agriculture russe, c'est d'être tellement arriérée qu'elle laisse importer à la Russie elle-même et annuellement, pour 100 millions de francs de denrées d'origine agricole.

De ces importations, la *moitié* au moins pourrait, même sous le climat que nous avons décrit, se produire en Russie, et notamment :

L'huile	pour	15,508,000 fr.	en Crimée, dans une partie de la région pastorale.
Les vins	—	27,600,000 fr.	Crimée, Kislav, Caucase, Astrakhan.
Le sucre (en 1856)	—	28,400,000 fr.	
Les fruits	—	15,816,000 fr.	en Crimée et dans la région agricole.
Les soies	—	14,148,000 fr.	(au Caucase) dans les colonies.
Tabac	—	11,052,000 fr.	dans toute la région agricole.
Chardons, etc.	—	7,476,000 fr.	
Somme totale		156,000,000 fr.	valeur des susdits objets importés encore à l'heure qu'il est.

Cette possibilité de culture supposerait une concentra-

tion de propriété, une appropriation aux circonstances locales, des capitaux, de l'intelligence, surtout une grande *persévérance*, et même la réunion si rare de toutes ces conditions ne parviendrait peut-être pas à vaincre toujours l'obstacle immuable du climat, souvent si *destructif*, de la Russie. Mais enfin, cela en atténuerait les effets.

Vous avons vu, par exemple, le gouvernement de Tambov perdre tous ses pommiers, en 1839.

On y a essayé, mais sans succès, le colza d'hiver, dans les grandes propriétés de M. Pawlow.

Cependant il ne faut pas se décourager ; ainsi, M. le comte Creptovitch nous a assuré avoir réussi dans le gouvernement de Minsk.

Les propriétés doivent donc si on le veut, et on doit le vouloir, produire beaucoup de ces denrées, qui sont, aujourd'hui encore, tirées de l'étranger.

Le paysan, lui, ne peut encore que prendre une *légère* part à cette culture (1).

Nous voyons ainsi la masse de la population agricole vouée à une agriculture extrêmement restreinte, produisant fort peu de produits échangeables, une agriculture dont les rudiments sont si médiocres, que cette popula-

(1) Voilà pourquoi il importe tant dans les réformes projetées de ménager avec le plus de soin possible la grande propriété, sans cela, non-seulement on compromettrait l'avenir du pays à plusieurs égards, mais encore, on lui préparerait à coup sûr une ou même peut-être plusieurs disettes successives.

tion est par là même destinée à un état d'aisance très-problématique, pour un temps donné du moins.

Dans quelques contrées, même sous le joug d'une réelle pauvreté, à Vitebsk, par exemple, et dans quelques autres gouvernements, avoisinant une partie de celui de Pskov, le sud du gouvernement de Koursk, — ces parties de l'Empire, qui ont été nommées à si juste titre l'***Irlande de la Russie,*** eh bien ! là, toute cette triste situation est surtout, nous ne saurions trop le répéter, le résultat du plus immuable et du plus cruel des arbitraires de son genre, de celui du climat !

Voyons cependant si, dans la répartition de la propriété, si dans l'action séparatrice exercée ou par la noblesse, ou par l'administration, ou par la législation, ou par le système financier, les choses agricoles ne trouvent pas ou ne peuvent pas trouver quelqu'allégement à la triste position qu'en général la nature leur a faite.

État et Répartition de la Propriété territoriale

La répartition de la propriété est fort caractéristique pour la situation générale de l'intérêt agricole.

Il est de fait que quand on connaît cette situation, et la position financière d'un pays, on est bien près d'être complètement édifié sur son compte. C'est dans ce but que nous allons donner ici quelques détails sur la *dette Russe* à ce jour.

Les dettes de la Russie étaient réparties, au 1er Janvier 1859, ainsi qu'il :

Dettes portant intérêt.		Sommes en espèces diverses.
Dettes étrangères à termes (en florins de Hollande).		45,187,000
Dettes intérieures à termes (en roubles argent)		154,116,786
Dettes intérieures et extérieures sans termes, c'est-à-dire obligations portant intérêt à 6, 5, 4 1/2 et 4 p. 0/0 (en roubles argent).		306,147,662
Dettes de l'emprunt anglais (en livres sterling)		4,620,000
	Roubles.	Francs.
Total.	515,988,012	2,063,952,048
De plus, en séries de billets du trésor	93,000,000	372,000,000
Dette à la banque d'emprunt. . .	325,000,000	1,300,000,000
Dettes sans terme.		
Consistant en assignats ou papiers désignés sous le nom de billets de crédit de l'Etat, s'élevant en 1858 à. . .	644,648,719	2,578,594,876
Fonds de réserve.	110,812,483	443,249,932
Total des dettes sans intérêt et sans terme.	1,578,636,731	6,314,546,924
Déduction faite des sommes destinées à des paiements à effectuer immédiatement par la commission d'amortissement et autres.	115,028,197	460,112,788
Total du reste de la dette publique.	1,463,608,534	5,854,434,136

Elle est en effet toute différente de cette même répartition dans le reste du continent Européen.

Ainsi, d'après les données officielles les plus récentes, toute la Russie appartient à 111,896 propriétaires, sans compter les *apanages*, les *domaines* et les terres concédées à diverses populations, telles que les Cosaques, les Kirghiz, les Kalmoucks, etc., etc.

Ce premier chiffre de 111,896 propriétaires est très-frappant, comparé par exemple à la propriété territo-

riale de la France, qui compte au-delà de 6,000,000 de propriétaires, c'est-à-dire plus de 1/6 de toute sa population.

Mais ce qui est bien plus caractéristique encore pour la Russie que le petit nombre de ses propriétaires, c'est la *répartition* si extrême, si inégale de cette immense propriété parmi si peu de personnes.

Les 111,896 propriétaires en question faisant travailler 10,717,738 serfs, et vivant généralement dans le luxe du fruit de leur travail, se répartissent ainsi :

Proportion des serfs occupés.	Nombre de propriétaires	Total des serfs.
Sur les terres à moins de 21 serfs	47,465	337,946
De 21 à 100 serfs	35,441	1,628,644
De 100 à 500 —	19,500	3,858,085
De 501 à 1,000 —	2,433	1,591,631
Plus de 1,000 —	1,457	3,265,842
	111,896	10,717,738
Propriétaires sans terre	5,508	15,390
Totaux	117,404	10,733,128

De ce qui précède il suit que toute la propriété russe est répartie entre 4 genres de mains seulement :

1° Les propriétaires nobles;

2° Les membres de la famille impériale (apanages);

3° La couronne;

4° Et les peuplades ou les individus colonisés.

Qu'enfin, outre les 111,896 propriétaires fonciers, il y en a encore 5,508 qui n'ont que des paysans qu'ils font travailler pour vivre eux-mêmes de leurs travaux.

Ainsi donc, ce nombre déjà si restreint de 111,896 propriétés pour 10,717,738 paysans mâles soit près de 2/3 de toute la population agricole, il y en a 3,890 qui sont si riches, que 4,857,473 paysans travaillent pour eux et leur procurent *au-delà* de 155,200,000 francs à dépenser tous les ans, tandis que 47,465 propriétaires sont au contraire *si pauvres* que 357,946 paysans seulement travaillent leurs terres et leur procurent à 32 fr. en moyenne par paysan, 11,454,272 francs!

Cette répartition créant d'un côté des écarts si grands, et une véritable *oligarchie* si puissante parmi la noblesse, et de l'autre côté 47,000 gentilshommes si pauvres et si faibles (1), est très-défavorable au bien-être du paysan, et à la prospérité du pays.

Les riches-riches le sont tellement, qu'ils abandonnent l'administration de leurs grandes propriétés à des *intendants* ou malhonnêtes et très-intéressés, ou du moins pour le plupart très-indifférents au bien-être du paysan.

D'ailleurs, pour ces riches propriétaires, on voit se reproduire en Russie une des calamités de l'Irlande; l'*absentéisme* ou la désertion des grandes propriétés par leurs détenteurs.

Or, bien plus qu'en Irlande, l'arbitraire et la sévérité du climat et toute autre espèce d'arbitraires rendraient très-

(1) Le mot faible est tout à fait relatif ici. C'est en effet cette classe qui a fourni le plus de recrues à la puissance si redoutée encore aujourd'hui des employés de tous grades, de tous rangs, et on peut même dire de tous les degrés de l'honnêteté et de la malhonnêteté humaine, qu'on appelle les Tchinovnicks.

salutaire, *urgente* même, on peut dire, la présence du protecteur né du paysan, de celui qui pourvoit ou doit pourvoir à tous ses besoins dans des temps de calamités, de celui qui prévient ou qui doit prévenir les maux des localités où il possède, qui améliore ou doit améliorer la situation de chacun des propriétaires fonciers; qui, en un mot, lors qu'il fait ce que nous disons, forme une aristocratie puissante comme celle de l'Angleterre, mais qui, en dehors de ces conditions, perd toute espèce de force pour résister à n'importe quel torrent, même quand on a du sang français dans les veines. Notre grande Révolution est là pour le prouver, et la Russie en est où nous en étions alors. Espérons qu'elle s'en tirera mieux que nous, à certains égards surtout.

Le SERVICE et les *voyages* à l'étranger enlèvent à la classe agricole, les 3/4 au moins de ses plus puissants protecteurs naturels. En sorte qu'il ne reste que l'autre extrémité de l'échelle, celle qui est occupée par 47,465 gentilshommes si pauvres, qu'ils n'ont chacun comme moyenne que moins de 800 francs à dépenser par an, pour eux et leur famille! Qu'attendre d'eux et des 35,700 paysans qui sont dans leur dépendance?

Aussi, la misère et l'oppression se trouvent-elles assez généralement parmi les deux catégories de paysans suivantes :

1° De ceux qui habitent et cultivent les terres des gentilshommes *les plus riches mais absents de leurs biens;*

2° Et les terres des propriétaires trop pauvres.

Aussi, ne peut-on compter, dans l'état actuel des choses que sur la PROPRIÉTÉ MOYENNE (1), sur celle qui habite et qui cultive elle-même ses terres, dans une certaine aisance relative, celle *qui dépense ses revenus là même où elle les recueille;* c'est sur cette classe de la noblesse au nombre à 20 à 30,000 que le présent et l'avenir de toute amélioration prompte et sérieuse repose maintenant (2).

En général, cette répartition actuelle de la propriété est tellement défavorable au bien-être du paysan, que le gouvernement sera certainement obligé d'attirer, d'un côté, les grands propriétaires vers l'exploitation des terres par *eux-mêmes*, et, d'un autre côté, de délivrer, d'une façon quelconque, la vie agricole des 47,000 petits propriétaires qui, en vrais prolétaires, ne sont, en général, que des *sangsues* pour le paysan pauvre qui leur appartient.

Ce n'est que par les propriétaires *demeurant* sur leurs terres et les cultivant, que les grands perfectionnements pourront, dans l'époque actuelle de la vie agricole en Russie, y être introduits.

Ainsi, les grands *desséchements* dans la région boisée et le plateau central, les moyens de toute espèce qu'il convient d'employer pour y diminuer le trop d'humidité du

(1) Nous précisons bien : *dans l'état actuel des choses;* mais cela ne suffirait pas longtemps. Il faut absolument, en effet, que la grande propriété s'organise à l'anglaise, qu'elle s'occupe de ses terres, sans cela l'avenir pourrait être fort peu prospère, pour ne pas dire plus.

(2) Au moment où cet ouvrage était sous presse, le 30 mai, nous avons dû partir pour la Russie. Par conséquent, à partir d'ici nous avons cessé de corriger nos épreuves. Nous demandons donc plus d'indulgence encore pour ce qui suit que pour ce qui précède.

sol, y creuser des canaux principaux pour régulariser les cours d'eau, irriguer le midi, etc., etc. Tous ces travaux sont du ressort du gouvernement où encore des grands propriétaires *réunis en société* d'exploitation à cet effet.

Pour le midi surtout, des associations analogues devraient se former pour les *irrigations* si indispensables dont on a tant besoin en grand, telles qu'on les voit pratiquées dans le midi de la France, en Espagne, en Piémont et en Italie.

Le *Gouvernement* prêterait, sans aucun doute, son appui le plus officiel à de semblables entreprises (1), dont les résultats définitifs seraient l'amélioration certaine de la situation des populations des campagnes.

La condition physique du pays, toute dure qu'elle soit, ne s'oppose à aucunes améliorations de ce genre, elles sont, au contraire, possibles et nombreuses en Russie, mais toutes ne peuvent être mises en œuvre que par des propriétaires aidés ou non d'occidentaux. Le point capital c'est leur *présence constante* à la campagne.

Plus les circonstances, au milieu desquelles les paysans ont à combattre la nature, sont difficiles, et plus il fau-

(1) Nul doute qu'avec les chemins de fer, c'est-à-dire à partir de l'année 1861, on ne voie les capitaux et les intelligences se porter vers de semblables entreprises. On peut être certain que tout homme qui se présentera au gouvernement avec du savoir, de l'avoir et de la probité aura toutes ses sympathies. Qu'on ne croie donc pas ce que disent souvent ou les premiers venus, ou ceux dont des prétentions trop ambitieuses ont pu être déçues; qu'on se renseigne sérieusement sur la Russie et l'on acquerra la certitude qu'il y a place très-large, non pas pour des existences déclassées et sans consistance, mais pour quiconque sait, veut et peut.

drait leur alléger cette lutte en les soumettant à une administration juste, honnête et même paternelle, à une législation qui puisse devenir pour eux une sorte d'efficace tutelle.

Il faudrait, enfin, leur imposer *le moins de charges* possibles pour le service de l'État.

Malheureusement l'expérience de tous les jours prouve que le gouvernement laisse cette tutelle soumise à une administration, en général, véritablement *ignorante*, *malveillante*, et souvent même *corrompue*; et c'est sur *la masse des cultivateurs* qu'elle pèse, à ce point que cette masse supporte au-delà des deux tiers de toutes les *charges* publiques que nécessite l'État, d'après son établissement et sa condition actuels.

LES CAMPAGNES

Administration, Mortalité, Santé publique, Médecins, Instruction

L'administration des campagnes est confiée à des agents généralement ignorants et tellement intéressés que leur gestion coûte comme moyenne, d'après le budget tiré des livres d'une commune dont nous avons eu le résumé sous les yeux, 25 0/0 en sus de ceux que la commune paie elle-même annuellement au seigneur: c'est-à-dire que le seigneur percevait 10,000 fr. et n'avait droit à rien de plus ; mais il fallait pour cette sorte d'impôt indirect et forcé, dont nous parlons, rien moins que 2,500 fr.

Réduisons de moitié cet abus, et mettons-le à 13 0/0 ; à ce compte les 10 millions de paysans qui sont sur les terres seigneuriales rapportent directement, mettons comme moyenne à 24 fr. par tête, soit 320 millions de francs. Dans ce cas, la mesure des abus administratifs peut être évaluée, sans exagération, nous l'affirmons, comme étant équivalente à un impôt annuel de 41,600,000 fr., qui sont pris sur l'ensemble des paysans seigneuriaux seulement.

Ainsi l'administration, que nous appelons rurale, loin d'alléger le poids des redevances y ajoute encore au-delà de 40 millions de francs d'impôts, et, outre ce surcroît de charges, elle présente au peuple l'exemple du mépris de tous droits et d'une immoralité extrême, et cette considération ne manque pas d'importance quand il s'agit d'un peuple bon au fond, très-intelligent et très-imitateur.

Comme *législation,* sur quinze gros volumes qui forment le code russe et qui contiennent trente mille pages, deux cents seulement sont consacrées à ce qu'on ne saurait appeler le *droit,* mais la *tolérance,* qui peut être accordée aux paysans.

Comme, en leur interdisant jusqu'à la *plainte* légale, ils ne sont encore soumis, comme les mineurs, qu'à une vraie tutelle, et cette tutelle elle-même est en général très-mal entendue et surtout très-mal administrée.

Il faut qu'il y ait déjà des maux criants, intolérables, par suite d'un régime seigneurial arbitraire, pour que la *tutelle* qui peut être exercée par la noblesse en corps, par

l'organe de son maréchal, le soit d'une manière salutaire et efficace, sans d'ailleurs qu'il soit besoin pour cela d'entrer dans le détail du droit et des obligations des paysans qui, heureusement, vont être légalisés dans un esprit d'équité et de justice dont nous nous plaisons à ne pas douter.

Si nous avions besoin d'un exemple, il nous suffirait de citer l'obligation qu'a le paysan de travailler trois jours par semaine, et de rappeler à ceux qui connaissent la vie réelle du peuple, combien cette obligation est maintenue ou dépassée dans la pratique (1).

L'état sanitaire du paysan est incontestablement déplorable ; les distances et le manque de médecins capables y sont pour beaucoup.

En 1856, sur 30,196 naissances dans le gouvernement de Novgorod, 18,127 enfants sont morts au-dessous de cinq ans ; c'est plus de 60 0/0.

(1) Il y a d'admirables exceptions, en ceci comme en toutes choses, sur lesquelles peuvent porter nos critiques. Nous dirons même que ces bonnes exceptions sont nombreuses. Nous avons vu beaucoup de domaines où les paysans se trouvent si bien et si heureux que non-seulement ils ne désirent aucun changement à l'état actuel des choses; mais encore ils le redoutent. Ils ont peur surtout de se trouver en présence des *employés*, lesquels sont pour eux ce que nous appelons ici une *bête noire*.

Ce qui les rassure un peu, c'est le bon vouloir qu'ils savent que leur empereur et tous les membres de la famille impériale ont pour eux, et ils ont raison. On peut même ajouter qu'aujourd'hui toute la haute administration et toute la partie intelligente et honnête de la noblesse est favorable à leur cause. Il n'y a réellement que sur des questions pratiques que l'on est un peu divisé ; mais cela n'est pas étonnant, car la tâche est énorme. Il faut donc en ceci avoir un peu de patience et beaucoup d'indulgence pour ceux qui tiennent *la queue de la poêle*, comme on dit.

C'est là, en vérité, une proportion de mortalité dont on ne connaît pas d'exemple dans tout le reste du monde, que nous sachions.

En général, on compte en France un cas de mort sur 42 vivants ; en Angleterre, un sur 45 ; et en Russie, il faut compter un cas de mort sur 26 à 28 vivants.

Ce phénomène regrettable s'explique en partie par ce fait que pour les 480 districts de la Russie d'Europe, pour les 52 millions d'individus qui y habitent les 285,064 villages et hameaux qui forment ces districts ruraux, il n'y a pas même pour les malades des villages, *mille médecins*, alors que dix mille suffiraient à peine pour donner les soins qui seraient nécessaires pour maintenir la santé dans une telle population.

Sans doute qu'indépendamment du manque de soins médicaux, les préjugés et l'obstination d'une population à peu près ignorante, qui souvent rejette tout secours, exercent une malheureuse influence sur l'état sanitaire et la mortalité parmi le peuple des campagnes.

Ceci nous mène à signaler en passant, le premier, le plus impérieux peut-être, des besoins du peuple en Russie : celui d'une influence religieuse, d'une instruction au moins élémentaire.

On l'a souvent dit : la meilleure instruction pour le peuple, ce sont de bonnes institutions qui lui présentent l'exemple du savoir, de l'ordre, de la justice, de l'équité, et qui l'habitue par là à l'exercice de toutes ces vertus si essentielles à la prospérité d'un peuple.

En Russie, où le peuple a de profondes habitudes religieuses (1), on pourrait dire des habitudes invétérées, où il vit sans cesse en présence des plus grands phénomènes de la nature, il serait peut-être plus facile que partout ailleurs de le soumettre à ces influences, soit par l'intermédiaire de l'Église, soit par des institutions mixtes, soit encore par le régime de la liberté d'enseignement, mais d'un enseignement obligatoire (2).

Tout l'avenir de la nation est incontestablement dans le développement de son instruction générale et de son agriculture. Dès à présent déjà, elle présente l'exemple d'un pays véritablement religieux et agricole.

Quand l'esprit du christianisme, celui qui a *défriché* la France et fait d'elle ce qu'elle est sous presque tous les rapports, aura pénétré des hautes classes de la société et du gouvernement dans le peuple lui-même, oh ! alors, la Russie sera en bon chemin.

Malheureusement, le clergé des campagnes, qui compte 36,200 églises à desservir, ne répond pas complétement,

(1) Nous ne voulons pas laisser croire que nous nous faisons complétement illusion sur la religion si démonstrative du paysan russe. Nous savons parfaitement bien, au contraire, qu'il y en a et beaucoup qui ne sont si assidus observateurs des fêtes, que parce que ces jours-là ils sont dispensés de travail ; mais, en général, il y a un fond de religion très-réel et très-sincère, et cela n'est pas du tout étonnant sous un pareil climat.

(2) Nous savons bien ce que ce mot a de mal sonnant pour certaines personnes rétrogrades. Nous le maintenons néanmoins. De même que la Russie sera arrivée d'un seul bond aux chemins de fer et aux télégraphes électriques, il serait à désirer qu'elle arrivât tout d'un coup à l'instruction générale. Trente ans après qu'elle aura réalisé cette amélioration, la Russie sera d'une richesse et d'une force à nulles autres pareilles.

l'ancien clergé surtout, à la haute mission qu'il pourrait, qu'il devrait remplir.

Nous savons que l'attention du gouvernement est très-sérieusement portée en ce moment sur le triste état moral et matériel dans lequel se trouve ce qu'on appelle le bas clergé : celui des campagnes. Il y a tout lieu d'espérer qu'avant peu il sera conduit à des réformes, et qui ne pourront manquer d'être fécondes pour le pays (1).

Quand la position du clergé aura été améliorée, qu'il sera rendu à sa dignité par une bonne instruction, comme celle qu'on donne déjà, et par une meilleure position matérielle plus indépendante surtout du caprice ou du bon vouloir de ses administrés, quand enfin on lui aura donné les moyens de faire pénétrer une bonne et saine instruction dans les masses si bien préparées déjà dans les campagnes à la recevoir, alors, disons-nous, il y aura beaucoup à espérer de l'avenir.

La campagne, en effet, n'a pas partout contre elle la corruption qui existe, à peu près, dans toutes les villes.

Par leur humilité réelle, due à l'habitude, par leurs souffrances passées même, tous ces millions de braves et bons paysans seront tout disposés à la recevoir et à s'en pénétrer.

(1) Nous savons que tout récemment le prince Ouroussoff a été chargé directement par l'empereur Alexandre II d'inspecter les écoles et le clergé des villages. — Il trouvera, sans aucun doute, comme nous l'avons trouvé nous-même, que le jeune clergé est dans une très-bonne voie d'instruction et de *tenue*. Ainsi, nous avons rencontré à la table de notre ami Narischkine, à Klutchichy, près Kazan, un jeune prêtre ayant autant de tenue et d'instruction que les meilleurs d'entre nos prêtres catholiques.

Déjà maintenant la vie religieuse intérieure et extérieure fait toute l'espérance et la consolation des honnêtes familles des campagnes, lesquelles sont véritablement dignes du plus grand intérêt, et partant d'un meilleur sort que celui qui leur a été fait jusqu'à ce jour.

Cette consolation, le paysan russe en a bien besoin, quand on songe, après tout, aux si écrasantes charges qu'il a encore à supporter jusqu'à nouvel ordre, et cela, sans avoir jamais eu aucune consolation.

Charges du Peuple des Campagnes

On devrait croire que sous le joug de l'arbitraire, d'un climat froid, dur et si fâcheusement variable; dans la dépendance absolue souvent d'hommes intermédiaires, rapaces et presque toujours indifférents; sous l'influence d'une justice relativement sans équité pour eux, et sous une administration rurale véritablement corrompue, les paysans ne supporteraient qu'une petite partie des charges publiques.

Mais il se trouve, qu'en réalité, ces mêmes paysans qui sont sans droits, sans propriété, auxquels ne descendent ni ordre ni justice, ces mêmes paysans, disons-nous, payent plus des 2/3 de *tous* les impôts de l'empire!

On peut évaluer la moyenne des impôts qui *rentrent* effectivement dans les caisses de l'Etat à 840 millions de francs par an.

De cette somme, la classe des paysans, y compris les

paysans des domaines et ceux des apanages, paient 560 millions, au-delà des 2/3 de tout le revenu, comme nous le disions plus haut.

Les 52,500,000 habitants de la campagne paient en Russie sur l'impôt et sur l'eau-de-vie, dont l'impôt total est de 416 millions, les paysans paient	280	millions de francs
La capitation par chaque âme registrée est pour eux de	88	—
Le revenu des paysans des domaines se monte à	96	—
Sur l'impôt du sel, comme minimum	20	—
Pour les passe-ports : 1,084,000 passe-ports ont été délivrés en 1836 et ont produit un minimum de	8	—
Sur le tarif des douanes qui est au total de 120 millions de francs, le paysan paie bien pour coton, couleurs, etc., etc., etc.	20	—
Pour les redevances locales, telles que centimes additionnels, routes, soldats, etc., etc., lesquelles ont été réduites à 68 millions, les paysans paient	48	—
Total	560	millions

Cette part payée par les paysans n'est qu'approximativement, comme ci-dessus, établie par nous, mais cela nous suffit pour le moment, car il ne s'agit ici que de présenter un *minimum* pour pouvoir établir que la population des campagnes paie au moins 560 millions de francs d'impôts par an, sans compter les 320 millions de francs qu'elle donne aux 111,000 propriétaires des terres, et sans compter non plus les frais d'administration locale et les faux frais, les exactions, etc., etc., qui, ensemble, forment au moins 25 0/0 de la redevance générale, soit au delà de 80 millions de francs.

On peut donc hardiment adopter le chiffre de 960 millions comme étant la moyenne des redevances de toute

espèce qui sont payées par les paysans, dont au moins 720 millions de francs en *argent comptant*, et le reste en nature.

On a peine à comprendre comment, avec 5 mois seulement pour le travail des terres, dans le nord-est de l'Europe, au milieu des influences extrêmes de ce climat continental, le paysan peut tirer de la terre seule de quoi satisfaire à ses redevances envers l'Etat et le seigneur, et faire face aux besoins locaux, et aux siens propres, ainsi qu'à ceux de sa famille.

Ce véritable phénomène économique s'explique cependant par cet important fait, que *le paysan ne tire de la terre qu'une partie de son revenu* et que *l'autre* est le résultat de ses travaux intérieurs ou extérieurs, de son industrie privée et des moyens subsidiaires qu'il emploie, tels que charrois, etc., etc.

Ces diverses industries lui procurent *plus de la moitié* de son revenu général (1).

Nous prendrons comme exemple une famille composée de huit individus, dans la position la plus prospère—pour le pays—du gouvernement de Tambov, cultivant 5 hectares de terrain noir de première qualité, pour son champ labourable seulement, et avec les prés, les pâturages et l'enclos, en tout 16 hectares.

(1) Quand il sera plus instruit et que son sort sera amélioré, il gagnera bien davantage. Déjà il y a des paysans qui ont de petites amidonneries de grains et de pommes de terre, et résolvent ainsi le principal problème usse que nous avons déjà ailleurs formulé ainsi : *Donner aux produits du sol la plus grande valeur possible dans le plus petit volume possible.*

Cette famille retirera :

1° Par la vente de ses céréales en grains et en paille	688 fr.	37 cent.
2° Avec ses moutons, ses porcs, ses dindons, ses abeilles, son chanvre	488	84
3° Par le gain net qu'on réalisera sur les transports d'hiver qu'on entreprendra avec ses 12 chevaux	196	«
4° Par les petites recettes diverses qu'on fera pour du travail hors des champs	40	«
	1,413	21

Ainsi le terrain des champs ne lui a donné que 688 francs et le reste du revenu, résultat du champ et autres travaux, 724 francs.

C'est qu'en effet, le paysan russe ne saurait, dans l'état actuel des choses, se soutenir, lui et sa famille, et accomplir toutes ses obligations si onéreuses par le seul travail agricole.

Le revenu que donnent le charroi, l'élève des bêtes et toutes espèces d'autres industries intérieures, surtout celles qui tiennent à l'industrie *manufacturière*, au *colportage*, aux *métiers*, etc., est très-souvent, nous ne disons pas toujours, la principale de ses ressources.

Ceci forme encore un trait caractéristique de plus à ajouter à ceux que nous avons donnés déjà de la vie agricole en Russie.

C'est que SEULE, répétons-le bien haut, cette vie purement agricole ne suffit nulle part, encore aujourd'hui, aux dépenses du paysan, qui doit absolument, lui ou partie des siens, se faire marchand, industriel, colporteur, artisan.

Le fait de cette quantité d'industries, qui sont ainsi à

peu près toutes exercées en *rase campagne* au lieu d'être concentrées dans les villes, est un fait dominant et extrêmement caractéristique aussi qu'il importe de prendre en très-haute considération dans les conclusions que nous aurons bientôt à tirer de tout ce qui précède.

Il résulte déjà de toutes les considérations qui viennent d'être exposées dans ce chapitre, sur l'état de la population agricole en Russie, les faits principaux suivants :

1° La Russie d'Europe ne peut nourrir, dans sa partie la plus fertile, que de 1,500 à 2,000 habitants par mille géographique carré.

2° Le manque relatif de bras et de machines rustiques pour y suppléer, ajouté à la circonstance des 130 à 150 jours seulement que donne le climat pour l'accomplissement des travaux des champs, rend, en Russie, toutes autres cultures que celles des céréales, impossibles en grand, c'est-à-dire par et pour la masse de la population.

3° Cette masse de la population rurale produisant partout à peu près *les mêmes céréales*, le commerce intérieur manque d'*objets d'échange*, de là le peu d'aisance de la classe agricole actuelle.

4° L'administration, la législation, la répartition extrêmement inégale de la propriété entre *peu de* TRÈS-RICHES et *beaucoup de* TRÈS-PAUVRES *seigneurs*, loin d'alléger le sort des paysans, qui sont déjà voués fatalement à une existence si peu aisée, ne peut que continuer à aggraver encore leur malheureux sort.

5° Le paysan ne peut subsister, lui et sa famille, nulle part par les produits seuls de l'industrie agricole.

Les industries accessoires ou subsidiaires peuvent seules le mettre en état de supporter les charges très-lourdes qui lui sont imposées, et cette circonstance de la réunion on pourrait dire forcée, de presque toutes les industries à la campagne, décide du triste sort des villes, ainsi que nous l'avons constaté sous plusieurs rapports déjà, et ainsi que nous allons le voir encore à nouveau.

DES VILLES

De leur position par rapport à la population rurale. État actuel et développement possible.

Nous ne nous occuperons surtout ici des villes que dans leurs rapports avec la population agricole de l'empire.

Il suffit de considérer le peu de population qu'il y a en Russie, le peu de densité qu'elle a, pour en conclure : que dans la situation, que nous connaissons maintenant, alors que les bras manquent, même et surtout à l'agriculture, il ne saurait y avoir d'état bien florissant pour les villes.

Aussi l'ensemble des villes de tout l'empire, pour 65 circonscriptions spéciales ou gouvernements ordinaires, en tout 646 villes, n'ont-elles à dépenser en impôts et revenus de toute nature que 46,330,428 francs.

Si l'on décompte de ce nombre total seulement les quatre

villes principales qui dépensent à elles seules 25,203,892 fr. par an, il ne reste que 20,827,336 francs de dépenses municipales pour les 642 villes restantes.

La *répartition* de la population urbaine répond à cette pauvreté.

En effet, sur les 678 villes de tout l'empire, il n'y en a que 28 qui aient au-dessus de 25,000 habitants, mais par contre, il y en a 55 qui ont moins de 5,000 habitants.

Pour la Russie d'Europe, il n'y a que 5,203,187 habitants qui sont répartis dans 600 villes.

En Angleterre, plus de *la moitié* de toute la population habite les villes, 10,880,000 millions sur le total de 21,000,000 habitants.

En France il y a au-delà du sixième de toute la population, dans les villes 6,800,000 millions sur 36,800,000 habitants.

En Russie, le onzième seulement de toute la population habite les villes.

Ces chiffres suffiraient à eux seuls pour prouver combien peu les villes, dans ce triste état que nous venons de voir, peuvent *fournir de* MARCHÉS aux productions de la campagne.

La composition même de la population urbaine prouve également combien peu la consommation des villes ; comparée à celle de l'étranger, peut alimenter la production agricole.

A Moscou, par exemple, après des siècles d'existence, on ne comptait, en 1856, que 42,000 bourgeois.

A Pétersbourg, il n'y en a pas 50,000.

Le reste de la population urbaine à Moscou, est *flottant*.

Ce sont les ouvriers de fabriques qui se comptent par 60 à 70,000.

Ce sont les apprentis pour toutes espèces de métiers qui se comptent par 20 à 22,000, et qui ne passent que quelques années à Moscou pour retourner aux villages d'où ils sont partis.

C'est la *domesticité* de la noblesse qui se compte par 80,000 personnes et au-delà.

Enfin, ce sont les résidus, si on peut s'exprimer ainsi, sans insulter à la misère d'autrui, ce sont si l'on veut les débris de la classe nobiliaire, du clergé, des employés civils et militaires hors de service (1), et entre autre des milliers de veuves de soldats qui complètent ces singulières populations urbaines.

On comprend combien peu une pareille population urbaine est faite pour contribuer à diversifier la consommation, pour laquelle travaillent en Russie 52 millions d'habitants de la campagne.

Ajoutons à cela, que la Russie ne compte de marchands payant patente, que 55,070 dont 51,012 de la 3e classe ou *guilde* qui vivent en général encore plus ou moins comme des *paysans aisés* et consomment beaucoup moins que ne le font les marchands à l'étranger.

(1) Le sort des anciens militaires ou de leurs veuves laisse véritablement tout à désirer.

Beaucoup de causes ont concouru à faire en Russie cette triste position aux villes, mais la cause principale et celle qui agit encore puissamment aujourd'hui, c'est que la plus grande partie du commerce intérieur qui, dans l'Europe se fait par des commerçants qui habitent les villes, se fait en Russie par des *paysans* et à la *campagne*.

De plus, la grande moitié du travail industriel pour les fabriques se fait également dans les villages.

Enfin, les métiers mêmes ne s'exercent pas généralement en ville, mais pour la plupart dans les *villages enrichis.*

Il nous faut entrer dans quelques détails à ce sujet.

Le *commerce intérieur*, qui se fait partout ailleurs en occident par l'entremise de marchands, se fait en grande partie en Russie par des *colporteurs* paysans.

Des 1,084,000 passeports de toute espèce qui ont été délivrés en 1857 dans le pays, il y en a eu plus de 100,000 qui ont été délivrés aux *paysans colporteurs* des seuls gouvernements de Vladimir et de Nijni-Novgorod.

En outre, il y a eu 84,000 passeports de délivrés dans le gouvernement de Iaroslav.

Ces marchands ambulants vont porter leurs marchandises, qui sont toutes des produits des fabriques indigènes, dans toute la Sibérie et même au Caucase.

Ces véritables nomades parcourent ces immenses espaces en dix et en onze mois, et à la foire de Nijni-Novgorod ces paysans prennent aux fabricants et aux marchands en gros des tissus, surtout des cotonnades.

Ces marchandises leur sont délivrées *à crédit* pour huit à dix mois. Ils reviennent annuellement à Nijni-Novgorod rapporter l'argent qui est le produit de la vente et recevoir de nouvelles marchandises pour recommencer ce genre de commerce.

Un des plus grands fabricants de Moscou, le sieur Goutsckoff, dons nous avons visité l'établissement avec un grand intérêt, nous a assuré qu'il donnait ainsi quelquefois des marchandises pour une valeur de plus de *quatre* millions de francs à de paysans colporteurs qui n'ont cependant aucune garantie à offrir à personne, et néanmoins, c'est encore avec eux qu'il dit avoir éprouvé le moins de pertes.

Ce n'est ni le seul ni le moindre des contrastes que présente la vie commerciale en Russie.

Une des choses qui nous a le plus frappé à la foire de Nijni-Novgorod, par exemple, et partout où nous avons voulu étudier le système commercial de ce vaste pays, c'est d'y voir régner, à la fois, le *moins* et le *plus* de CRÉDIT possible.

Ainsi, c'est dans la classe des paysans que le commerce intérieur, qui ailleurs alimente les villes, vient chercher dans les villages mêmes ses instruments les meilleurs et ses moyens d'action les plus sûrs.

Ce colportage, ainsi que les grandes foires qui ont presque toutes lieu *hors* des villes en Russie, est une des *causes principales* de la stagnation que nous signalons dans l'état actuel des villes, surtout dans celles qui,

sans aucun égard pour les circonstances locales, ont été *créées* PAR ORDRE dans des buts purement administratifs ou capricieux, et dans tous les cas, toujours artificiels(1).

Aussi des 400 villes qui ont été créés par Catherine II pour des raisons quelconques de ce genre, déjà 102 ont dû être rayées de la liste des villes, parce qu'elles étaient *artificielles* et sans raisons sérieuses d'être.

Par contre, l'animation des transports a créé plusieurs bourgades, et l'industrie manufacturière surtout en a fait naître beaucoup.

On peut compter plusieurs centaines de ces bourgades particulières, en sus des villages industriels dont nous parlions plus haut.

Il y avait, approximativement, 2,291,000 habitants dans ces bourgades-là.

Le nombre en était en 1833 de 44 grandes (posadov) et de 980 plus petites. Toutes celles-ci ne supportent pas les *charges* imposées aux villes et *florissent par la* LIBERTÉ *absolue* qu'on leur laisse.

L'industrie manufacturière qui est exercée dans les villes dans toute l'Europe occidentale, se développe au contraire en bien plus grande partie dans les villages en Russie.

C'est surtout le *tissage* qui y a pris racine.

Dans les gouvernements de Moscou et de Vladimir, par

(1) Nous avons dit ailleurs déjà que nous considérions les bazars russes ou *gastinodvor* comme nuisant beaucoup à l'animation et à l'embellissement des villes russes.

exemple, on *dévide* et on *blanchit* plus dans les campagnes que dans les villes.

On compte au-delà de 300 localités en Russie où de certaines branches d'industrie s'exercent dans les chaumières.

Il suffit de nommer Ivanovo pour les cotonnades;

Warima pour le travail des *instruments* et de la *coutellerie;*

Gjelsk pour les *faïences;*

Strouginovo, dans le gouvernement de Riazan, où 10,000 familles vivent par le confectionnement de *filets.*

On peut citer encore :

Les *broderies* d'Arzamas. — Les ouvrages d'*ébène* ciselés d'Arkhangel;

Les *brunissages d'argent* de Veliki-Oustioug;

Les *peaux* de Bélev;

Les *pelisses* de Romanov;

Les *cloches* de Valdaï;

Les *nappes* de Viazniki;

La *marqueterie* et les *pierres* de Sibérie travaillées à Ecatherinembourg;

Les *écharpes* d'Orembourg;

Les *broderies sur cuir* de Teorjok;

Les *bottes brodées* de Kazan;

Les *dentelles* de Mtsensk et de Balakna;

Les *ceintures de laine* de Koursk;

Les *paletots* imperméables et sans couture de Nijni-Novgorod;

Les *bois travaillés* de Viatka;

Les *serrures fines* de Solvytchegodsk, et., etc.

On sait, d'ailleurs, que les 10,000 fabriques à travail concentré, qui existent en Russie, occupent seulement 200,000 bras par ce mode de travail à l'occidental; tandis qu'il y a *plusieurs millions* de bras qui sont occupés aux travaux subsidiaires de la grande industrie manufacturière, *sans jamais abandonner* pour cela *leurs travaux champêtres.*

Ainsi, par exemple, le charriage seul porte de la région agricole et pastorale des millions de quintaux métriques de blé, des milliers de quintaux métriques de coton (32 millions de kilogrammes) de Moscou à l'intérieur, seize millions de kilogrammes de laine indigène, de la soie, tous les cuirs bruts (800,000 environ), etc., etc., et il occupe au moins de 1,500,000 à 2 millions de paysans; tous profitent des jours pendant lesquels le climat n'admet pas d'occupations rurales pour faire, avec des chevaux ou des bœufs, toutes les espèces de transports possibles.

On sait qu'avant l'introduction des chemins de fer, les charretiers toujours réunis dans les villes, occupaient une grande place dans la population urbaine. Sans doute il en restera encore beaucoup, il y aura peut-être même plus d'Iswoschiks ou cochers de fiacre, mais néanmoins la somme totale diminuera, parce qu'il n'y aura plus ceux qui parcouraient les routes.

Ce qui achèvera encore de prendre aux villes les res-

sources qui ailleurs les font prospérer, c'est qu'en Russie beaucoup de MÉTIERS ne s'exercent pas par des bourgeois, mais bien, on ne saurait trop le répéter, par les paysans, et cela par des paysans qui restent fixement à la campagne.

Dans le gouvernement de Twer, dans le fameux village de Kimi, se confectionne par exemple une grande masse de *souliers* et de *bottes*.

A Bogorodetz, dans le gouvernement de Nijni-Novgorod, les paysans confectionnent des centaines de millions de *gants*.

Ailleurs, ce sont les *pelisses* de *peaux* de moutons qui occupent des villages entiers.

On voit jusqu'à des *meubles* qui sont fabriqués dans les hameaux, et même des *images* peintes dans les chaumières pour l'usage des paysans et des chaumières elles-mêmes.

Des milliers de mains sont employées aux environs de *Mtzensk* et de Iolletz à faire des dentelles de toute espèce, occupation qui, en Belgique, comme chacun sait, est tout à fait du ressort des ouvriers des villes.

Tous les seigneurs envoient plusieurs de leurs serfs en apprentissage, puis ils forment ensuite chez eux-mêmes à la campagne, de vrais petits centres d'industrie de toute espèce.

On trouve chez chaque seigneur, chez beaucoup du moins en tout et presque toujours en partie, des tapissiers, des cordonniers, des tailleurs, etc., des artisans de tout genre,—contre lesquels les métiers qui sont exercés dans

les villes ne sauraient absolument pas entrer en concurrence sous le rapport du bon marché.

Enfin, c'est uniquement sous l'empire de la paix, et souvent dans un but purement administratif que les villes se sont formées en Russie, tandis que celles de l'Europe occidentale se sont établies généralement sous la pression en quelque sorte d'une *nécessité de défense* (1) contre les ennemis intérieurs et extérieurs.

De là, une origine et une suite d'institutions tout à fait différentes de celles qu'on rencontre en Russie.

On a vu plus haut l'accroissement des bourgades particulières qui étaient le fruit naturel et spontané des nécessités de la vie (2) industrielle et commerciale, en opposition aux villes *ordonnancées* et dont le quart s'est déjà éteint depuis 100 ans.

C'est que, il faut, sous ce rapport, sortir absolument

(1) Sous ce rapport la Russie n'est pas du tout dans un cas le moindrement analogue puisque, à part quelques points frontières où l'on pourrait lui causer quelques dommages, elle est radicalement inattaquable à l'intérieur (par la seule force des choses) par n'importe quelle ou quelle puissance que ce soit. Il faudrait ne pas plus connaître la Russie qu'on ne la connaissait en 1812 pour s'y aventurer aussi imprudemment qu'on l'a fait alors, lors même que les hivers n'y seraient pas exceptionnellement rigoureux comme ils l'ont été à cette époque et cette année-ci 1859-60.

Sans doute on pourrait, en cas de guerre, faire beaucoup de mal à la Russie, mais sans se faire aucun bien à soi-même ; mais ce serait tout, car le patriotisme russe est tel, qu'il peut honorablement soutenir la comparaison avec celui de n'importe quelle nation que ce soit.

Mais la Russie est trop notre alliée naturelle et de fait et de cœur, nous en avons la conviction, et nous ne voulons pas nous arrêter davantage sur ce sujet en dehors de notre spécialité d'ailleurs.

Disons seulement, au point de vue qui nous occupe ici, que la Russie n'a jamais eu et qu'elle n'aura jamais le puissant levier précité plus haut et qui a tant favorisé la création des villes d'occident.

(2) Le roulage sur les routes.

des *voies artificielles* qui sont encore aujourd'hui, par trop admises en Russie, et n'accepter comme villes que les localités qui se prêtent tout naturellement à cette agglomération d'intérêts qui seule peut les former et les rendre prospères.

Les villes ne doivent être dans la *vie des peuples,* que ce que sont, dans la croissance des végétaux, les *boutons* et les *fleurs* de la plante.

Là où dans la plante les sucs se rassemblent naît une fleur.

Il faut laisser à la vie nationale la liberté nécessaire pour qu'en se développant, *ses forces* se réunissent et forment, en rassemblant les mêmes intérêts, les seuls véritables éléments des villes.

Mais celles-ci ne pourront jamais, pas plus en Russie qu'ailleurs, se développer ainsi tout naturellement, que d'une manière très-lente ; car, pour continuer à nous servir de notre comparaison, la sève de la vie agricole ne saurait être ni très-riche, ni très-ascendante en Russie, comme on l'a vu.

Or, les villes ne sont que le *résultat du trop de sève dans la croissance* du peuple, et ce n'est que la réunion d'une certaine dose de cette sève sur des points agglomérés qui fait effectivement *florir* les villes.

En Russie, où non-seulement cette sève n'est pas abondante, mais où elle circule, où elle *coule péniblement,* lentement, par des raisons immuables en grande partie, comme nous l'avons vu, le développement des villes ne

saurait être jamais très-grand, tant que l'état actuel des choses, surtout, subsistera.

La vie des villes ne prendrait et ne prendra certainement pas le ton voulu que lorsque, par *un bien-être constamment ascendant*, dû à une amélioration culturale foncière et désormais assurée, LA POPULATION RURALE pourra transporter dans les villes ses industries, autres que ses industries agricoles.

Ainsi, quand elle en sera là, elle pourra commencer par les industries commerciales, puis elle continuera l'émigration avec ses industries manufacturières, enfin, elle arrivera aux métiers de ses villages actuels, dans de certaines localités d'abord, puis partout ensuite.

Il faudra savoir bien choisir, bien marcher pas à pas, et se garder toujours par devers soi de quoi occuper fructueusement les longs mois de l'hiver.

Pendant quatre à cinq mois de l'année, ne l'oublions jamais, ces paysans industriels et industrieux, nous le savons, ne peuvent abandonner leurs champs au travail desquels leurs bras ne suffisent pas. Ils doivent donc habiter leurs villages ou y revenir en été ponr y travailler les champs, faire la *moisson* surtout, pour laquelle nulle machine ne peut encore suppléer en Russie, et s'occuper les sept autres mois de l'année de toute espèce de commerce et de manipulations qu'ils trouveront être les plus avantageuses et les plus à leur goût.

Il semble résulter, nous pensons, de toutes les considérations précédentes, qui sont basées sur des faits

incontestables, les rigoureuses déductions suivantes :

1° Dans cent cinquante ans, la Russie, qui a quadruplé sa population et son territoire, n'a cependant pas pu déposer dans sa partie européenne, dans les 600 villes qu'elle y compte, plus du *onzième* de sa population (5 millions sur 57 millions seulement) ;

2° Que dans ce *onzième* de la population totale, il n'y a pas un million et demi de *bourgeois* qui soient fixés dans les villes dont les deux tiers de la population flottante, et ce n'est pas une population flottante qui soit *riche* comme celle de Paris ; par exemple, il s'en faut, car elle est au contraire très-pauvre ;

3° Toutes les industries qui ailleurs font florir les villes, telles que le commerce intérieur, les industries manufacturières, même les simples métiers sont presque exclusivement exercées en Russie dans les campagnes ;

4° Que tout ce qu'on a fait jusqu'à présent pour exciter *artificiellement* la vie des villes n'a fourni que la preuve, que des *ordonnances* quelconques ne peuvent, en général, que créer des villes, mais non pas à elles seules, du moins les soutenir;

102 villes des 400 villes qui ont été créées ainsi par Catherine II, avons-nous dit, sont déjà éteintes;

5° Qu'effectivement, sans ces villes artificielles et à côté d'elles, les besoins seuls du commerce et de l'industrie ont créé une population à *demi urbaine,* qui habite 1,024 bourgades ou villages, ce qui indique suffisamment, ce nous semble, la voie par laquelle, petit à petit, des villes

peuvent se créer et se soutenir naturellement en Russie, notamment près des stations de chemins de fer qu'il est à peine besoin de désigner ici;

6° Cette voie ne peut cependant que donner des résultats *très-lents* parce qu'un pays qui ne peut nourrir que 1,500 à 2,000 habitants par mille géographique carré, n'est pas propre dans ces conditions à déverser son surplus de population dans les villes;

7° Enfin les 4 à 5 mois de travail rural qui seuls sont possibles, et le *climat* de la Russie d'Europe, permettent en général si peu au paysan d'abandonner son village que pour le moment et pour ce genre de travail urgent, qui exige sa présence sur place de juin à septembre, surtout pour les moissons, des milliers de bras sont alors et seront longtemps peut-être encore demandés aux villes pour les campagnes.

Ce dernier fait domine toute la position et la caractérise en distinguant, en différenciant sous ce rapport la Russie de tout le reste de l'Europe, pour ce qui est de sa vie économique.

Mais il y a plus encore :

La vie civile de la Russie est tout entière caractérisée par là, elle aussi.

Et, tant qu'il en sera ainsi, elle n'atteindra jamais un bien grand développement dans sa vie municipale; et ce résultat seul est plus fécond en conséquences qu'on ne pourrait le penser à première vue.

Et, en effet, un pays qui n'est pas destiné à un déve-

loppement un peu marqué *de vie urbaine, doit renoncer à ce qui fait l'attrait de là vie des villes*. La science, les arts, les mille douceurs de la vie, et qui sont les fruits si recherchés, on peut dire, de l'existence des villes, auront toujours pour fleurir un champ très-resserré en Russie.

En Russie, en effet, le progrès dans toutes ces diverses branches de l'activité humaine, sera toujours très-lent à se développer NATURELLEMENT, et nous avons vu que c'était là le seul développement salutaire et fructueux.

Mais si la Russie est providentiellement dépourvue des avantages qui conduisent à de grandes conséquences civilisatrices, comme nous les entendons, dans le sens occidental, par rapport à la vie des villes, elle est aussi, en grande partie du moins, à l'abri de la corruption de ces mêmes villes, puisque le onzième de sa population seulement est soumis à ces pernicieuses influences.

Dix onzièmes de ses habitants peuvent y mener, par contre, une vie saine, naturelle, conforme à la loi divine de la Russie, qui est créée pour être notamment une nation agricole par excellence.

Quand elle sera entrée dans cette voie, elle pourra alors présenter le spectacle le plus magnifique qu'il soit possible de rêver, en se développant fortement comme une grande commune ou famille rurale, de par ses propres forces productives, au lieu de le faire sous le souffle de la civilisation contemporaine, et de devenir simplement ainsi une sorte de grand *faubourg* de l'Europe occidentale.

Pour arriver à ce but, il faut que le gouvernement

prenne en main franchement, carrément et résolument, la sainte mission qui lui est confiée par Dieu ; qu'il mette en harmonie les besoins réels, profonds, immuables, de cette vraie commune rurale qu'on appelle le peuple russe.

Il faut, disons-nous, qu'il mette ses besoins en harmonie avec ses actes, sa législation, son administration, et surtout avec tout ce qui pourra se faire pour et par l'instruction et les progrès agricoles.

DES VOIES DE COMMUNICATION

Nous allions mettre sur chantier, comme on dit, les notes à demi rédigées, que nous avons rapportées sur ce grave sujet, l'un de ceux qui, à coup sûr, intéresse au plus haut point la Russie, lorsque notre obligeant voisin, à Versailles, M. le prince Augustin Galitzine, nous a envoyé le numéro du *Journal de Saint-Pétersbourg* (1) qui con-

(1) Il semblera singulier à bien des personnes qu'un collaborateur déjà ancien et tout à fait régulier du *Journal de Saint-Pétersbourg* ne reçoive pas lui-même et directement le journal dans lequel il écrit. Ceci m'est une occasion, non pas de me plaindre ni de l'oubli, ni de la négligence, ni du mauvais vouloir de personne, bien qu'il y ait peut-être un peu à dire à ce sujet. Mais passons outre en attendant la réalisation de ce que je demande avec instance depuis plusieurs mois, et bornons-nous à citer une des causes réelles de ce retard. Ce sera en même temps un enseignement par rapport aux réformes postales dont la Russie a un si grand besoin. Ainsi, qui croirait que la poste russe n'expédie les journaux à l'étranger *que* si un abonnement est pris de Cologne et de nulle part ailleurs ! Eh bien ! ce n'est pas tout encore ; cet abonnement ne peut être pris que deux fois par an, le premier janvier et le premier juillet. Véritablement il suffit de signaler un fait de ce genre pour que, à première occasion, il en soit fait justice, et nous ne doutons pas qu'il en soit ainsi très-prochainement, car nous savons tout le bon vouloir de l'administration supérieure.

tenait un article bibliographique dont notre premier volume a été le prétexte.

Or, il se trouve, à point nommé, que cet article est d'un de nos bons amis, M. Howin de Tranchère, ancien représentant du peuple à Paris, lequel est établi depuis assez de temps en Russie, où il a étudié tout particulièrement le sujet que nous voulions nous-même traiter ici. Comme il l'a fait de main de maître et que d'ailleurs de notre livre il n'y a — pour commencer — que le titre et le nom de l'auteur, nous allons résolument le rapporter tout entier ici, et nous pensons qu'on nous en saura gré. Ce que dit M. H. de Tranchère est d'ailleurs exactement ce que nous aurions dit nous-même, en moins bons termes certainement, mais voilà tout.

Après avoir cité le titre du volume que nous avons publié à Saint-Pétersbourg même (1), lequel est le même, au nom près, que nous avions déjà pris quand nous avons publié notre voyage en Angleterre et en Ecosse, ayant pour épigraphe les paroles de Gogol :

« Commencez par donner l'aisance au paysan russe en le faisant bon agriculteur ; là est le seul vrai commencement de la sagesse.

» La classe agricole est en Russie tout à fait estimable et hors ligne en fait de moralité et d'utilité sociale, et Dieu

(1) 1 vol. in-8°. A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la cour impériale, au pont de Police, maison de l'église hollandaise. — A Moscou, chez Ch. Krogh.

Prix : 2 r. — Franc de port pour l'intérieur, 2 r. 50 c.

A Paris, chez Franck, 67, rue Richelieu.

veuille qu'un jour luise où tout Russe vaille un labou reur. (*Les Ames mortes*, par N. Gogol, chap. XVI.)»

« Rien n'est intéressant, dit M. H. de Tranchère, pour les hommes qui ont consacré leur vie à la science et à la pratique agricoles comme de se rendre compte par eux-mêmes de l'état de l'agriculture étrangère, d'en comparer les résultats et les procédés avec ceux de leur propre pays, d'en étudier les perfectionnements et les progrès pour en retirer au besoin un profit ou une leçon, d'en signaler enfin les imperfections et les erreurs, pour y indiquer en même temps le remède et payer ainsi en bons conseils ce qu'on leur a donné en bonne hospitalité.

» Sans doute, il peut leur arriver de commettre à leur insu d'innocentes méprises, et de prendre pour un usage condamnable et fâcheux ce qui est la conséquence forcée des mœurs, des aptitudes et des coutumes locales; mais ces erreurs sont moins graves qu'on veut bien le supposer, surtout lorsque ces hommes sont animés d'un sincère amour de la vérité et qu'ils préfèrent au plaisir d'une stérile critique, le labeur ingrat mais fécond d'un utile enseignement.

» Ce qu'Arthur Young avait fait dans ce sens pour la France agricole d'avant 1789, ce que M. Léonce de Lavergne faisait tout récemment encore pour l'Angleterre moderne, dans les remarquables Etudes, qu'il a publiées dans la *Revue des Deux-Mondes*, M. Auguste Jourdier vient de le tenter pour la Russie et de réunir dans un volume les lettres qui ont paru à cette place même et qui ont eu

le rare privilége de se tenir constamment à la hauteur de l'intérêt qu'elles avaient provoqué dès leur début.

» Praticien expérimenté, doué de connaissances spéciales dans l'*art vétérinaire* et dans toutes les branches de l'économie rurale, M. Jourdier était en mesure de traiter un pareil sujet, et il suffit d'être depuis quelques mois dans ce pays pour comprendre tout l'attrait qu'il a dû présenter à son examen.

« Il n'est pas en effet de contrée en Europe qui ouvre un champ aussi vaste et aussi intéressant que la Russie aux observations, aux travaux, aux nobles et grandes spéculations de la science agricole. L'étendue, la qualité, la configuration de son sol, tout semble la convier à chercher dans cette voie sa véritable grandeur et ses véritables destinées.

» Sans compter les prairies, elle possède en Europe 90 millions de déciatines (98 millions d'hectares) de sol arable, c'est-à-dire trois cinquièmes de plus que la France, l'Autriche et la Prusse réunies ensemble, et elle peut mettre à la disposition de la culture plus de 80 millions de déciatines d'une terre noire d'une admirable fertilité.

» De tels chiffres ont, d'après nous, une éloquence contre laquelle rien ne saurait prévaloir.

» Quand un État a été aussi favorablement doté, c'est de ce côté qu'il doit diriger tous ses efforts et toute son activité; sa mission est d'être le peuple agriculteur par excellence et le grenier d'abondance des autres nations.

Sous peine de déchéance, son industrie ne peut qu'être essentiellement agricole ; ses manufactures et ses fabriques doivent s'approvisionner avant tout des matières premières que peuvent lui fournir, en si grande abondance, ses champs, ses bois, ses mines et ses prairies ; ce sont les produits mêmes du sol qu'elle doit mettre en œuvre.

» Hors de là, elle n'a que des succès éphémères à attendre, et si elle fonctionne en dehors de ces conditions indiquées par la nature même des choses et des lieux, elle n'aura jamais qu'une existence précaire et sera obligée, ne fût-ce que pour prolonger son agonie, d'avoir recours à tous les expédients d'une protection mensongère et surannée.

» Qu'on veuille bien du reste le remarquer : l'application de ces saines idées n'aurait pas seulement pour résultat de placer la production indigène sur sa base normale et de donner à la richesse nationale tout le développement qu'elle comporte, elle aurait encore un effet immédiat et certain sur le bien-être de la population, sur sa force et sur sa moralité.

» Autant le travail purement industriel énerve l'homme et abâtardit la race, autant le travail des champs le relève, le fortifie et le moralise. Qui de nous, en effet, n'a pas été frappé de ces profondes dissemblances dans les contrées où l'industrie côtoie pour ainsi dire l'agriculture? Qui de nous n'a pas vu dans des pays agricoles et manufacturiers à la fois, comme l'Alsace par exemple, à côté d'une population rurale, admirable de vigueur et de santé, une popu-

lation ouvrière traînant de fabrique en fabrique des corps amaigris, des visages étiolés et des cœurs sans foi et sans vertus?

» Pour peu que l'on ait été témoin un jour dans sa vie de ce triste spectacle, il n'en faut pas davantage pour être intimement convaincu que, si l'agriculture est la richesse d'une nation, elle en est aussi la force et la virilité.

» Essayons maintenant, en nous appuyant sur d'incontestables exemples, en prenant en sérieuse considération les conditions locales de climat et de distances, d'indiquer quel doit être pour la Russie le point de départ d'un bon système agricole :

» Il n'y en a qu'un : *Un bon système de voies de communication.*

» Dans un pays où il y a des routes, il faut en faire encore.

» Dans un pays où les routes manquent, il faut en faire avant tout.

» Tant qu'on n'aura pas mis en pratique ces deux principes, on n'aura rien fait. Augmentation de la production, progrès en agriculture, amélioration de la condition des paysans, accroissement du revenu de la terre, tout est subordonné à leur stricte exécution. Avec des routes, tout est possible ; sans route, rien.

» Et cependant, il est douloureux de le dire : quelque éclatante que soit cette vérité, il y a beaucoup à faire encore pour qu'elle soit réalisée aussi complétement qu'elle aurait dû l'être en tous temps et en tous lieux.

» Ainsi, en France, ce n'est guère que depuis vingt-quatre ans qu'une énergique impulsion a été donnée à l'établissement des voies de communication, et il fallu la loi du 21 mai 1836 sur les prestations en nature pour couvrir le pays de ce réseau de routes et de chemins, qui est un des principaux éléments de sa richesse et de sa prospérité. Depuis lors, il est vrai, l'Etat, les départements, les communes, les particuliers, se sont employés de leur mieux à réparer les fautes et l'imprévoyance du passé. Dès la fin de 1856 on comptait déjà 81,000 kilomètres (75,821 verstes) de routes impériales et départementales, et 557,448 kilomètres (522,496 verstes) de chemins vicinaux de grande et petite communication.

» Aujourd'hui, il y a au *minimum* en plein état d'entretien 85,000 kilomètres (79,671 verstes) de routes impériales et départementales, 715,000 kil. (670,169 verstes) de chemins vicinaux, soit un total de 800,000 kil. (749,840 verstes) sur lesquels une circulation, sans interruption appréciable, sans restriction d'aucune sorte, s'opère d'une manière constante au bénéfice de la production et de la consommation générales.

» En citant cet exemple, nous n'avons eu d'autre but que de constater l'effet utile et fécond que peut produire sur la fortune publique, dans un court espace de temps, une bonne mesure vigoureusement appliquée.

» Avant la loi de 1836, tout était confusion et hésitation dans le mode d'établissement en France des chemins de grande et petite communication, qui, par leur nature

même, sont appelés à rendre les services les plus immédiats et les plus directs à l'économie rurale.

» Depuis le jour où cette loi bienfaisante a été promulguée et mise à exécution sur tous les points de l'Empire, on peut affirmer que l'agriculture française est entrée dans une ère nouvelle, où tout est possible désormais à l'intelligence et à l'activité de ses agents.

» Malheureusement il existe en Russie des obstacles sérieux, sinon insurmontables, au développement et à la construction rapide des voies de communication, et quels que soient à cet égard les prescriptions de la loi et le zèle de l'administration, l'administrateur et le législateur iront toujours se heurter contre trois difficultés inhérentes au pays même : 1° le climat ; 2° les distances ; 3° l'éloignement et la rareté des matériaux d'approvisionnement.

» Il est évident, pour ne parler d'abord que du climat, que dans un pays, où les chemins disparaissent pendant quatre mois, et quelquefois plus, sous une épaisse couche de neige, il est de toute impossibilité que leur exécution et leur parcours se fassent dans des conditions véritablement économiques. Le mal serait peut-être moins sensible, si la route n'en restait pas moins unie, et si le traînage avait l'avantage de se faire sur une surface plane.

» Par malheur il n'en est rien. Sous l'influence des chasse-neiges, de ces terribles tourmentes qui aveuglent les hommes et les animaux les plus aguerris et les enve-

loppent parfois d'un linceul mortel, sous l'action incessante des véhicules de toutes sortes et de toutes formes qui suivent, par longues files, la ligne supposée de la chaussée, peu à peu les routes les plus importantes ne présentent plus qu'une série d'ondulations et une succession de ravins et de collines qui finissent bientôt par briser le voyageur et la voiture qui sont obligés de s'aventurer sur ces vagues de la terre ferme.

» Pour les voies fluviales, mêmes inconvénients, mêmes obstacles. Lorsque Pascal, dans son pittoresque et beau langage, appelait les rivières *des chemins qui marchent*... il ne pensait pas à la Russie. Enchaînées sous la glace qui les couvre pendant la moitié de l'année, les rivières ne sauraient offrir à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, ces facilités de transport qu'elles leur présentent presque sans interruption dans les autres pays.

» Comment donc, dans de telles conditions climatériques, la circulation des marchandises et des produits pourrait-elle se faire avec les mêmes avantages que dans les contrées, où la voie de terre est toujours ouverte à leur trafic, et où la voie fluviale est un chemin qui marche toujours ?

» Et si l'on songe, d'un autre côté, que les mêmes circonstances réagissent aussi de la manière la plus fâcheuse sur la durée des travaux d'établissement des voies de communication ; si l'on remarque que la rigueur de l'hiver, la multiplicité des fêtes, réduisent en réalité à une moyenne annuelle de 115 le nombre des jours de tra-

vail effectif, on reconnaîtra facilement qu'on ne saurait sans injustice exiger de la Russie rien de pareil à ce qui se passe, en fait de travaux publics, dans les pays où les chantiers peuvent fonctionner et fonctionnent pendant près de 300 jours par année.

» Où prendre d'ailleurs les matériaux nécessaires pour l'établissement et le macadamisage de la voie ? Tandis qu'en France le *maximum* de distance pour le transport de ces matériaux est de 7,527 mètres (3,527 sagènes), en Russie, à part de rares exceptions, il faut aller chercher quelquefois à plus de 100 verstes (50,000 sagènes) les cailloux et la pierre qui doivent servir au macadamisage de la chaussée.

» Que l'on n'oublie pas enfin que ces matériaux ne sont trop souvent, et surtout dans la Russie méridionale, que de qualité inférieure, et l'on comprendra alors, que si l'on tient compte des distances énormes que les voyageurs et les marchandises ont à franchir pour aller d'un point à l'autre de l'Empire, du chômage forcé que le climat impose aux voies fluviales, du déplorable état des routes pendant toute une moitié de l'année, de la difficulté d'approvisionnement et de l'infériorité des matériaux nécessaires à l'établissement de la voie, on ne peut espérer, malgré toute la bonne volonté et tous les efforts imaginables, doter la Russie d'un ensemble de routes et de chemins dans les mêmes termes d'économie, de promptitude d'exécution et de solidité qu'il a été permis de le faire dans l'Europe occidentale.

» Est-ce à dire pour cela que ce grand et magnifique pays, qui occupe une superficie de 367,720 milles carrés, qui s'étend depuis Kalish jusqu'au port de Petropavlovsk sur une longueur de 14,410 verstes (15,275 kilomètres); qui renferme dans son sein d'inépuisables trésors, et peut, dans un moment donné, jeter sur le marché du monde ses blés de la Petite-Russie, ses vins de Stavropol et de la Bessarabie, ses laines de la Tauride, ses chevaux de l'Ukraine, ses bœufs des steppes du Don, ses soies du Caucase, ses lins de Riga, son or de l'Oural, ses houilles du Donetz... Est-ce à dire que, faute de routes, un tel pays doive laisser improductives de telles richesses, et qu'il soit destiné à ne jamais entrer dans la sphère d'activité et de progrès que les nations occidentales parcourent avec une si louable et si merveilleuse émulation ?

» Il n'en est rien, et, Dieu merci pour la Russie, elle peut, dès à présent, rapprocher les points les plus éloignés de son territoire, braver les difficultés de son climat, et faire circuler partout l'abondance, la vie et le progrès.

» Il y a quelques années à peine, un tel projet aurait été regardé comme une chimère. Pour le réaliser aujourd'hui, il suffit de le vouloir, non pas en retenant d'une main ce qu'on a donné de l'autre et en cherchant à paralyser le lendemain l'élan que l'on a imprimé la veille, mais avec cette ferme résolution, cette hauteur de vues et cette persistance de volonté, qui cont-

viennent seules à un grand peuple qui veut faire une grande chose.

» Grâce à l'une de ces merveilleuses découvertes, qui sont la gloire et la fortune de l'humanité, on peut dire maintenant qu'il n'y a plus de distances, et il suffit d'un chemin de fer pour établir une intime solidarité entre toutes les parties de l'État, et pour utiliser, sur tous les points à la fois, les forces vives de l'agriculture, du commerce et de l'industrie.

» Disons-le donc hautement, sans crainte d'être démenti : de même qu'un bon système de voies de communication est partout le seul et véritable point de départ d'un bon système agricole, de même en Russie, plus que dans tout autre pays au monde, un système rationnel de voies de communications ne saurait exister sans prendre pour base d'opérations un vaste réseau de chemins de fer.

» Supposons, pour un moment, que les lignes concédées à la Grande Société soient terminées ; que voyageurs et marchandises puissent aller en quelques heures des bords du Volga à la frontière de Prusse ; que la mer Noire ne soit plus qu'à une journée de Moscou, Odessa aux portes de Kiev, le chemin de Saratof en activité, la ligne du Caucase ouvrant la mer Caspienne au commerce de l'Orient et de la Méditerranée, comment ne pas pressentir tout ce que des communications, aussi rapides et aussi sûres, donneraient de richesses aux contrées qui jouiraient de leurs bienfaits ?

» De telles perspectives n'ont rien d'imaginaire : l'Amérique du Nord les a déjà réalisées dans des proportions bien autrement considérables, et pour qu'elles arrivent en Russie à être un fait accompli, il suffit de deux choses : de la ferme volonté de l'État et du concours de tous les bons citoyens.

» Dans une entreprise de cette nature, le rôle de l'État est tracé d'avance. Soit qu'il y intervienne par l'exécution directe ou par concession à l'industrie privée, soit qu'il en facilite l'accomplissement par une garantie d'intérêt aux capitaux engagés, ou par la voie de subvention verstale ou d'établissement à ses frais des terrassements et des ouvrages d'art, l'État ne doit avoir qu'une idée et qu'un but : c'est de détourner à son profit, par l'offre de sérieux avantages, le courant du crédit étranger et du crédit local, d'assurer à leur coopération d'assez larges bénéfices pour que toute hésitation devienne impossible, de faciliter, en un mot, par tous les moyens dont il dispose, l'achèvement successif de cette œuvre éminemment nationale.

» Qu'on en soit du reste bien convaincu : les sacrifices de l'État dans de semblables occasions sont plus apparents que réels. Quels que soient les revenus ultérieurs des lignes concédées, quel que soit le résultat économique de l'exploitation, eu égard aux frais de leur premier établissement, elles augmentent dans une telle proportion la fortune territoriale, elles ouvrent à l'impôt, sous ses différentes formes, des sources si abondantes et si fructueu-

ses, elles donnent à la production et à la consommation générales un tel essor et un tel développement, que c'est toujours, en dernière analyse, l'État qui en retire les avantages les plus considérables et qui perçoit, d'une manière indirecte, il est vrai, mais certaine, les plus gros intérêts et les plus beaux dividendes.

» Si l'initiative et l'intervention de l'Etat sont indispensables pour donner à ces grands travaux une féconde impulsion, si l'État doit être le premier pionnier du pays, il faut aussi, qu'on le sache bien, que chacun y contribue pour sa part et que l'édifice s'élève sur le *consensus omnium* et sur l'appui unanime de tous ceux qui veulent sincèrement la prospérité de leur pays.

» L'exécution de telles entreprises est aussi bien au-dessus des forces individuelles que des forces mêmes de la nation dont les finances seraient dans la situation la plus prospère; elles ne peuvent être accomplies qu'avec le concours du crédit universel, et ce n'est pas seulement la Russie, mais l'Europe entière qui doit y prendre une large et féconde part.

» Qu'importe donc que ces chemins de fer soient faits par des étrangers ou par des nationaux? Là n'est pas la question : confiez-en la construction et l'exploitation à des Français, à des Allemands, à des Anglais, à des Américains, à des Chinois, quand ils sauront les faire, à qui vous voudrez enfin; mais au nom de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, au nom des intérêts russes, ayez des chemins de fer le plus tôt possible! Voilà où est le vé-

ritable patriotisme; voilà où est la véritable sagesse.

» Heureusement — et nous en puisons la conviction dans nos profondes sympathies pour ce pays qui nous a donné l'hospitalité — heureusement toutes ces rumeurs n'auront qu'un temps. Le bon sens national comprendra mieux de jour on jour où sont ses véritables défenseurs, et à chaque section que la Grande Société ouvrira à la circulation des voyageurs et des marchandises, à mesure que les faits se produiront d'eux-mêmes et parleront plus haut que toutes ces vaines controverses, chacun se fera un patriotique devoir de concourir à l'œuvre commune; et l'État pourra alors concéder successivement à l'industrie privée les lignes qu'elle seule elle peut exécuter.

» Comme on le voit, notre pensée est bien nette à cet egard et peut au besoin se formuler en quelques mots, En tenant un compte rigoureux et pratique des conditions climatériques où la Russie est placée, des distances à parcourir, de l'éloignement et de la qualité des matériaux d'approvisionnement; en considérant que la Russie est appelée, par la nature même de son sol, à trouver dans l'agriculture et dans les industries qui s'y rattachent les sources les plus fécondes de son bien-être et de sa grandeur, la seule marche à suivre pour en hâter l'expansion et le développement, c'est de relier par un réseau de voies ferrées les points les plus importants de l'Empire, d'établir leurs tracés dans les conditions les plus favorables aux exigences des transactions locales, et de rattacher à ces puissantes artères les voies de com-

munication destinées à desservir les autres parties du pays.

» En Russie, le chemin de fer doit régner en maître; c'est à lui qu'il appartient de réunir les grands centres de population, de traverser de son vol rapide ces plaines immenses où Dieu a déposé le germe des moissons. Les routes ordinaires ne doivent être que ses auxiliaires.

» Il est des vérités que l'on ne saurait trop répéter pour les bien faire comprendre, et, à notre sentiment, la question des voies de communication est tellement importante en agriculture comme en industrie, elle est si bien la condition *sine quâ non* de toute amélioration et de tout progrès, que, nous ne saurions trop le redire, avec la raison et l'expérience universelles : tant qu'un pays n'aura pas l'ensemble des routes nécessaires à ses besoins, il est fatalement condamné à rester stationnaire. »

Nous savons bien que chaque jour des progrès immenses s'accomplissent; on peut même aller jusqu'à espérer qu'en 1861 Moscou et Paris seront reliés par une voie ferrée, qui est très-avancée déjà entre notre capitale et Saint-Pétersbourg, mais il y a tant à faire !

La Pologne, par exemple, n'a encore que 405 sagènes (1) de chaussées de 1re classe et 255 sagènes de 2e classe par mille géographique carré. Il est vrai qu'on ne s'y est guère occupé des routes que de 1818 à 1820.

Ainsi depuis cette époque on a fait 19 routes de 1re classe

(1) La sagène vaut 2 mètres 133 millimètres.

ayant ensemble plus de 2,200 kilomètres pour tout le royaume, mais en fin de compte, ce n'est pas beaucoup, et d'ailleurs la répartition est très-inégale.

Pour en donner une idée, nous dirons qu'à ce jour les routes de 1re classe sont réparties ainsi :

Le gouvernement de Varsovie	en a environ	1170 mètres	par mille géographique carré.
d'Augustovo	—	1140	—
de Radom	—	1000	—
de Lublin	—	800	—
de Plock	—	70 à peine	—

On a dit que le Russe n'était pas voyageur, et que par conséquent, quand on aura de meilleurs chemins, on ne voyagera pas davantage. Nous avons répondu à ceci déjà par le fait des passeports.

Nous irons plus loin, bien qu'on ne réponde plus guère aux objections de ce genre, tellement l'expérience occidentale est là pour les faire tomber à néant.

Nous donnerons quelques détails sur les résultats de l'exploitation du chemin de fer *Nicolas* qui relie comme on sait St-Pétersbourg à Moscou, et cela pour l'année 1859.

Le chiffre total des passagers transportés, dans le cours de l'année 1859, par le chemin de fer Nicolas a été de 1,083,000. Dans cet ensemble des passagers de toutes catégories, ceux qui appartiennent à la classe ouvrière et en général à la classe peu fortunée, à qui le prix modeste de quatre roubles argent, fixé en raison de ses moyens, permet de franchir tranquillement et commo-

dément une étendue de plus de 600 verstes, ceux-là, disons-nous, figurent pour un total de 905,500 voyageurs.

Les points principaux où l'on a vu surtout s'écouler le flux et le reflux des passagers de cette catégorie, quinze localités parmi lesquelles se trouvent en première ligne Saint-Pétersbourg, Moscou, Tver, Vischny-Volotschok, etc. Il a indiqué les causes qui font affluer nommément vers ces quinze localités et, en quelque sorte aussi, refluer loin d'elles une telle quantité de bras ouvriers ; puis, à l'aide de combinaisons caractéristiques des chiffres représentatifs des dépenses que nécessiterait le transport d'une pareille masse de monde d'un point sur un autre par les moyens ordinaires, il a démontré que ce transport sur le chemin de fer de Nicolas, comparativement au mode de locomotion habituel aux travailleurs voyageant par escouades entières sur des chariots attelés de trois chevaux ou d'un seul cheval, économise, au profit de l'activité de cette classe et pour augmenter d'autant le gain qu'elle retire de son labeur, depuis six jusqu'à dix millions de journées de travail.

Un jour, en citant précisément ce résultat à la Société de géographie de St-Pétersbourg, M. Nébolsine a dit avec infiniment de raison :

« Si même nos pauvres paysans travailleurs, guidés par des idées d'économie mal entendue et par des vues étroites, en présence de chiffres qui leur auraient paru outrepasser leurs moyens, avaient résolu de parcourir à

pied ces énormes distances qu'il leur est aujourd'hui si facile et si commode de franchir en une demi-journée, en un jour ou un jour et demi, ils auraient encore inutilement dépensé dans ce voyage, tant pour leur nourriture qu'en usure de vêtements et de chaussures d'écorce, une valeur qui ne s'élèverait pas à moins de 4,000,000 de roubles.

» C'est encore peu : veuillez bien, messieurs, pénétrer plus avant, et vous reconnaîtrez que le fait d'un pareil voyage, accompli pédestrement, eût enlevé à notre industrie plus de 10 millions de journées de travail ou, autrement, 200 jours de labeur d'une population robuste, fraîche et bien portante, de 50,000 âmes. Cette économie, pour le peuple, de 10 millions de journées qu'il empoche, pour ainsi dire, au profit d'un nouveau travail et pour en tirer un nouveau gain, lui ouvre les yeux peu à peu : en premier lieu, et c'est là le point essentiel, ce résultat lui apprend à connaître et à sentir le prix du temps, le prix de la science, en lui faisant, en quelque sorte, voir de ses yeux et toucher de ses mains tous les bienfaits du progrès et de la civilisation ; il développe en lui, par la force même des choses, la connaissance et le respect de soi-même. D'autre part, on ne voit déjà plus ce même peuple dissiper comme auparavant, avec une démence inconsidérée, le produit de ses labeurs dans les cabarets et autres endroits malfaisants ; le travailleur calcule et se hâte prudemment pour ne pas manquer le train du chemin de fer, afin d'aller recueillir un nouveau gain qu'il rappor-

tera intégralement dans sa chaumière où l'attendent une femme et des enfants. »

Il est incontestable que le total général des seules épargnes matérielles, dont les voyages sur le chemin de fer Nicolas ont fait profiter l'économie publique, en ce qui touche uniquement les passagers de la catégorie dont nous nous occupons, s'est élevé pour l'année 1859, à plus de 10 millions de roubles argent.

Les colis transportés par le chemin de fer Nicolas, dans le courant de 1859, ont formé un total de 27 millions de pouds dont le charroi, par voie sèche et par les moyens ordinaires, eût exigé 190,000 voitures à trois chevaux avec un pareil nombre d'hommes ou 460,000 chariots attelés d'un seul cheval et conduits par 153,000 voituriers.

Qui pourrait dire encore les frais inévitables, les masses énormes d'avoine et de fourrage qui se trouvent épargnées pour la nourriture des chevaux, et les dépenses de première nécessité pour la nourriture des voituriers eux-mêmes durant une longue période de temps ?

Enfin, ce qui est le point principal, le *temps* même que le chemin de fer a épargné dans ce cas au profit de tous et qui constitue de 2 à 2,500,000 de journées de travail !

En résumé, le transport par le chemin de fer Nicolas de ces masses de marchandises et de passagers appartenant à la *classe pauvre* a épargné, dans le cours de l'année 1859, au profit de l'économie publique russe, plus de 30 mil-

lions de roubles argent, sans mettre ici en ligne de compte l'amélioration morale qui en est résultée pour le peuple en fortifiant chez lui les sentiments du bien et du vrai.

Continuons donc à appeler de tous nos vœux l'achèvement du réseau qui a été entrepris par la Grande Société des chemins de fer russes. Espérons que les violentes attaques dont elle est l'objet depuis quelque temps déjà n'entraveront pas sa marche (1).

(1) Je ne crois pouvoir mieux faire pour édifier ceux que cela intéresse sur la situation actuelle de la Société, que de citer le passage du rapport de M. Isaac Péreire, qui la concerne, et qui a été lu à l'assemblée générale des actionnaires du *Crédit mobilier*, le 30 avril 1860. Voici ce passage textuellement :

La *Grande Société des chemins russes* embrasse un réseau dont les diverses parties présentent une longueur de plus de 4,000 kilomètres.

Ce réseau est divisé en quatre lignes principales, auxquelles le gouvernement russe a accordé une garantie spéciale et distincte de 5 p. 0/0 d'intérêt.

Au moment où se terminait cette affaire, la plus considérable peut-être du siècle, c'est-à-dire vers la fin de 1856, la crise financière et commerciale, qui a sévi dans le monde entier, commençait à se manifester.

L'œuvre n'en éprouva cependant aucune atteinte, bien que les circonstances eussent rendu sa réalisation plus difficile, et qu'on pût craindre qu'elle ne procurât pas immédiatement aux fondateurs le dédommagement légitime sur lequel ils avaient dû compter.

Deux lignes ont été d'abord entreprises, celle de Saint-Pétersbourg à Varsovie, et celle de Moscou à Nijni-Novgorod ; les travaux y ont été poussés avec une telle activité, que leur achèvement pourra avoir lieu vers la fin de l'année 1861. — 1,231 kilomètres seront déjà livrés à l'exploitation dans le courant de 1860.

En même temps qu'éclatait la crise générale dont nous venons de parler, la Russie éprouvait un malaise financier qui tient à l'état de sa circulation et ne peut être que temporaire, mais qui n'en a pas moins retardé l'essor de nos actions.

On peut être toutefois sans inquiétude sur l'avenir de cette grande entreprise. Le gouvernement russe est trop éclairé pour ne pas lui accorder tous les encouragements qui seraient jugés nécessaires.

Nous pensons qu'on finira par faire la part des difficultés pratiques de la vie des hommes et de l'accomplissement des œuvres de cette importance.

Sans doute il y a eu des fautes, on a commis des erreurs, on a froissé des amours-propres. Nous admettons même que des ingénieurs de notre propre pays ont eu des torts de forme au moins; la morgue et l'insolence ne sont certainement pas l'apanage du vrai talent; mais qu'est-ce que tout

La marche des travaux des deux premières lignes est assurée par la réalisation de sommes de beaucoup supérieures à celles qui, dans la même période, ont pu être réunies pour les plus grandes entreprises en Europe :

600,000 actions de 500 fr. ont été émises, — et sur ce nombre :

248,465 actions seulement ne sont libérées que du premier versement appelé de 150 fr. par action, soit.	37,269,750 fr.	» c.
351,535 actions ont été *volontairement et entièrement libérées*, et ont produit, à raison de 500 fr. chacune.	175,767,500	»
Enfin 70,000 obligations de 2,000 fr. portant 4 1/2 p. 0/0 d'intérêt souscrites au *pair*, ont produit. . . .	140,000,000	»
Ensemble. . . .	353,037,250	»
Sur cette somme :		
Il a été dépensé environ.	246,000,000	»
Il reste par conséquent disponible, pour les travaux en activité.	107,037,250	»

La ligne du Sud, qui n'est pas encore entreprise, est surtout d'une importance considérable. Cette ligne, qui, pénétrant dans l'intérieur de la Russie, traverse cet empire dans toute sa longueur, améliorera considérablement les moyens d'approvisionnement de la capitale et des provinces du Nord; elle donnera en outre à des produits dont l'écoulement est en tout temps assuré en Europe une valeur qu'ils n'ont pas aujourd'hui, et par la création d'une nouvelle et incalculable richesse, facilitera la grande

cela à côté de la tâche immense, sociale que la société a à remplir ?

D'autres associations améliorent les moyens de transport par eau, on a même été jusqu'à parler, pendant que nous étions dans le pays, d'une jonction de l'Europe avec les Indes à travers la Russie : et pourquoi pas ?

Nous avons confiance dans les efforts qui se font en Russie, c'est-à dire un pays qui a tout à attendre des siècles, tout, même Constantinople, si elle le veut, et suivant nous elle est en bon chemin pour cela en ce moment avec la politique qu'elle suit, n'en déplaise à ceux qui auraient voulu la pousser dans une autre voie.

mesure d'émancipation à laquelle l'empereur de Russie a voué de si généreux efforts.

Le prompt achèvement du réseau russe a, surtout dans les circonstances présentes, un double caractère d'utilité générale et d'opportunité. La réforme douanière, pour le développement de laquelle l'Angleterre et la France viennent de s'associer si énergiquement, va ouvrir de larges débouchés aux matières premières et aux objets de consommation et de première nécessité, qui forment la production surabondante de la Russie, et contribuera puissamment à relever le change, à rétablir ainsi indirectement l'équilibre de la circulation. L'amélioration du signe monétaire est donc étroitement liée à la rapide exécution des voies de fer qui faciliteront ce mouvement.

Ces résultats sont parfaitement bien appréciés par le public en Russie; aussi devons-nous constater ici qu'à l'inverse de ce qui s'est passé en Espagne, la Compagnie a trouvé en Russie même et chez les capitalistes intelligents de ce grand pays, de fermes appuis et de larges ressources.

AMÉLIORATIONS MATÉRIELLES PROJETÉES

Blés, Amidon, Farines, Pâtes d'Italie, Biscuits pour la marine et l'armée.
Lin, Chanvre. — Viandes salées et Conserves.
Stéarines. — Cuirs. — Laines.
Soies de porc. — Boissellerie, etc., etc.

Depuis ma rentrée de la Russie d'Europe, plusieurs de mes collègues de la *Société d'économie politique* m'ont demandé quels étaient les efforts que les Russes tentaient en ce moment pour faire face aux exigences générales de l'époque d'abord, et à celles qui sont propres aux réformes projetées chez eux ensuite; comment enfin ils comptaient parvenir à ces résultats, non plus seulement en maintenant, mais bien en augmentant notablement et en répartissant autrement leurs richesses.

Ce n'est ni dans une conversation ni dans un article, pas même dans un volume, qu'on peut répondre complètement à une question de cette importance.

Néanmoins, pour satisfaire autant que possible aux promesses relatives que j'avais faites à ce sujet, j'ai communiqué au *Journal des Economistes* (1) quelques-uns des renseignements que j'avais recueillis au point de vue spécial qui va nous occuper, et que je répète textuellement dans ce chapitre.

(1) Voir le *Journal des Économistes* du 15 mai 1860, pages 248 et suivantes.

Ce n'est pas une tâche si facile qu'on le pense que celle qui consiste à aller sur place à la recherche de cette base de toute chose sérieuse, la vérité, et ce n'est surtout pas toujours ni bien profitable, ni même bien encourageant, de voir que, quand on l'a trouvée pour sa petite part, et qu'on l'a mise à la disposition de plus fort que soi pour que tout le parti possible en soit tiré au point de vue de la science à laquelle nous travaillons; ce n'est surtout pas encourageant, ai-je dit, de supporter toutes les colères de ceux dont on peut blesser les intérêts privés, alors que soi-même on n'a absolument en vue que l'intérêt général.

On me pardonnera cette digression dont je ne pouvais me défendre en me rappelant combien j'avais été mis sur le pilori lorsque, dans le *Journal des Économistes* du 15 juin 1854, il y aura donc bientôt six ans, j'ai donné le premier document sérieux (1) et pratique qui ait été produit pour prouver que l'agriculture française était plus intéressée qu'on ne le pensait à la *question des fers*, que j'ai retrouvée, Dieu merci, dans un meilleur état à mon retour qu'elle ne l'était alors.

Je ne chercherai pas à relever ce qu'on a dit à cette époque contre notre collègue M. Michel Chevalier, qui nous avait suggéré l'idée d'entreprendre cette véritable corvée, aussi ingrate que difficile. Je me souviens seulement qu'il y a eu plusieurs brochures faites exprès

(1) *Recherches sur la consommation du fer par l'agriculture.* (*Journal des Économistes* du 15 juin 1854).

contre ce qu'il avait dit de mon travail dans le *Journal des Débats* et ailleurs.

Si j'ai tenu à citer ce fait, c'est que je m'attends à bien des conséquences plus ou moins analogues qui m'arriveront quand j'aurai pu dire tout ce que j'ai à dire de et sur la Russie. Cette considération ne me fera cependant pas rayer une seule ligne de mes notes. Ceci étant posé pour la gouverne de chacun, j'aborde celui des sujets qui m'avait été le premier indiqué, et qui va faire l'objet de tout ce chapitre.

Je répondrai nettement à la question posée telle que je l'ai résumée plus haut : La Russie fait en ce moment les plus grands et les plus louables efforts pour améliorer sa position. Elle a à sa tête, ou au sein de sa société d'élite, des hommes aussi capables, aussi dévoués et aussi honnêtes qu'on puisse le désirer, quoi qu'on en dise, sous ce dernier rapport notamment.

J'expliquerai ma pensée une autre fois sur ce point délicat, qui aujourd'hui me mènerait plus loin que je ne veux aller en ce moment.

La Russie, ai-je dit, fait des efforts, et j'ajoute, afin de bien préciser, qu'elle me semble avoir choisi les points principaux sur lesquels elle veut les faire porter, et qui sont à savoir :

L'*économie* dans les dépenses publiques.

La répartition d'un *impôt* autrement basé qu'il ne l'est aujourd'hui.

Enfin et surtout une direction nouvelle et plus féconde

du *travail national*, principalement en ce qui concerne l'agriculture et l'industrie.

Avant d'aller plus loin, je dois dire que je me suis trouvé en ceci en conformité complète d'idées sur ce point avec M. le baron Alexandre de Meyendorf (1), qui a rédigé sur ce sujet un mémoire qui a été ou qui doit incessamment être présenté en haut lieu.

J'ai eu connaissance de ce mémoire, grâce à l'obligeance toute spontanée de son auteur.

Toujours suivant le programme donné à notre point de départ, nous n'avons pas à nous étendre sur les deux premiers des grands remèdes dont il vient d'être question et dont on s'occupe.

Je ne veux aborder que le chapitre du *travail national*, auquel il est si fortement question en ce moment de donner un *Directeur* spécial, pris parmi les hauts fonctionnaires de l'Empire ayant, dit-on, une base foncière et intellectuelle essentiellement agricole.

Il est de fait que, de l'augmentation des produits bruts et manufacturés de ce pays, il peut et doit ressortir des conséquences telles, qu'il importe à un très haut point à l'Occident de savoir assez exactement, ou tout au moins approximativement, ce qu'il y a de possible dans ce sens.

(1) M. de Meyendorf a représenté la Russie en France sous le ministère Cancrine, de célèbre mémoire, comme étant chargé spécialement du recrutement, pour ainsi dire, d'un personnel industriel dont on retrouve aujourd'hui les fructueuses traces à chaque pas.

En effet, dans les vues de celui qui pousse le plus la Russie dans la grande voie économique dont il s'agit ici, les choses se résument à trois points principaux, capitaux, on pourrait même dire, lesquels forment véritablement le programme de la nouvelle école; en voici le sommaire :

1° Amélioration des *matières premières* russes en destination des marchés étrangers ou indigènes;

2° Production d'*objets de culture agricole* que l'étranger fournit en ce moment encore, et que la Russie pourrait certainement obtenir avec ses propres ressources;

3° Production d'*objets manufacturés* tout à fait russes, non-seulement en vue de s'exonérer de l'importation occidentale, mais encore pour augmenter les exportations en Asie.

Sans que cela y paraisse, il ne s'agit de rien moins ici que d'une somme annuelle de 200 millions de francs qu'il est question de chercher à détourner de l'étranger au profit du pays. Entrons à ce sujet maintenant dans quelques détails.

Au point de vue de l'*amélioration des matières* premières à destination des marchés indigènes ou étrangers, chacun sait combien il y a à faire, puisque, à une époque peu éloignée de nous, le gouvernement avait institué des experts-trieurs, sans l'approbation desquels, certaines marchandises ne pouvaient quitter le pays, tellement on voulait éviter que la *mauvaise réputation* acquise aux Russes comme *livreurs* ne fût augmentée. Or il s'agit ici,

en ce moment, d'au moins 300 millions de francs de marchandises (1).

Si nous comprenons la consommation intérieure qui a besoin des mêmes réformes, nous sommes en présence d'un chiffre de 1,400 millions au moins (quatorze cents millions).

Prenons un exemple afin de bien nous faire comprendre :

En 1858, la Russie a exporté pour 53,457,000 de roubles argent (2) de produits alimentaires, parmi lesquels le blé a figuré pour 49,813,000 de roubles argent.

Or, tout le monde sait dans quelles conditions défectueuses se font la récolte, le battage, le nettoyage si on peut se servir de ce mot, l'emmagasinage et le transport des céréales russes.

Il n'y a que l'Egypte qui puisse entrer en comparaison.

Eh bien, pourquoi, disent les hommes éclairés dont j'ai parlé plus haut, pourquoi la Russie ne chercherait-elle pas à avoir des moulins assez bons et en quantité suffisante pour arriver à pouvoir faire ses expéditions en farine? L'Amérique le fait bien, elle, qui paie sa main-

(1) En 1858, la Russie a exporté à l'étranger pour 189,137,000 roubles argent de matières premières, et elle n'avait presque pas de chemins de fer.

(2) Une fois pour toutes, chacun sait que la valeur nominale du rouble argent est de 4 fr., mais que cette valeur *réalisable* varie suivant ce qu'on appelle les cours de change. Pendant mon voyage, j'ai vu le rouble au plus bas à 3 fr. 50 c. et au plus haut à 3 fr. 75 c.

d'œuvre 50 0/0 de plus que la Russie, tout en ayant une vie matérielle à un prix de revient beaucoup plus élevé également, et enfin une *matière première* régulièrement de 25 0/0 en moyenne plus chère.

Certainement, personne ne doutera que, s'il y avait des farines russes passablement conditionnées, l'étranger lui en prendrait. De cette façon, le pays garderait tous les déchets et empêcherait une main-d'œuvre en échange de laquelle elle aurait autre chose.

Les conséquences favorables d'améliorations de ce genre ne s'énumèrent pas, elles sont évidentes. Il y a déjà d'ailleurs des antécédents qui ne peuvent manquer d'aider le gouvernement dans la voie où l'on dit qu'il veut entrer, et cela sera le jour qu'il voudra. On peut citer en effet, les résultats avantageux qui ont été obtenus avec les moulins d'Odessa, de Taganrog et de Podolie, les seuls moulins, à deux ou trois près, méritant ce nom, qu'il y ait peut-être à mentionner dans ce vaste pays.

Après la farine viendrait la confection des *pâtes d'Italie.*

Par la même occasion on aurait de l'*amidon,* et ici, comme dans l'exemple cité plus haut, on aurait d'excellents déchets pour la nourriture du bétail.

Cette industrie n'est cependant qu'en enfance dans toute la Russie, puisque en 1858 elle n'a fourni en tout que pour 6,527 roubles argent de macaroni (1).

Enfin, il y a la fabrication du *biscuit* dont l'exportation pourrait devenir considérable.

(1) Ceci aurait plus de conséquences économiques qu'on ne le pense,

D'après des calculs dont je donne les détails dans mon ouvrage, et en n'attribuant à la Russie qu'une part d'*un septième* dans le mouvement commercial et les approvisionnements étrangers, des améliorations dirigées dans le sens que nous venons de dire ne produiront pas moins de 30 à 40 millions de francs. Et il ne s'est agi encore, cependant, que des produits alimentaires farineux. Ajoutons, si l'on veut, l'augmentation de valeur qu'on pourrait donner aux graines oléagineuses ; on arriverait facilement à une plus-value annuelle de 50 millions.

Il est vrai qu'ici le vrai problème russe est attaqué de front : *amener les produits du sol à la plus grande valeur possible sous le plus petit volume possible.* Or, aussi bien avec les chemins de fer qu'auparavant avec des chemins impraticables et d'une longueur démesurée, ce sera toujours à la solution du problème précité qu'il faudra absolument le plus songer.

C'est parce qu'on en a compris l'importance que la première pensée, qui s'est présentée aux esprits les plus sérieux de l'époque, a été la création d'une direction spéciale qui pût pousser énergiquement et efficacement la Russie dans une voie nouvelle et féconde qui seule lui permettra d'accomplir les réformes qui sont à l'étude en ce moment, et sur lesquelles j'aurai à revenir ultérieurement, quand j'aurai accompli cette première partie de la tâche que je commence aujourd'hui.

parce que ce qui fait le plus défaut à la Russie, c'est une consommation intérieure à laquelle ces réformes conduiraient forcément.

Nous n'avons encore parlé que des conséquences que pourraient avoir les réformes possibles, les plus simples, sur les produits farineux et oléagineux seulement. Maintenant il nous faut arriver à l'examen des améliorations projetées sur des produits de premier ordre également, mais d'une autre nature.

En tête de cette catégorie on aurait pu placer le *bétail de boucherie*, qui est dans un état d'abandon tel, que, de l'aveu même des documents officiels, la Russie a perdu, en 1859, près de 2 millions de bœufs ou de vaches, du *tchouma*, ou peste bovine, ou typhus.

D'après ce que j'ai vu, je suis porté à croire que la vérité est plus près de 3 millions que de 2 millions ; je me suis d'ailleurs trouvé d'accord sur ce point avec les hommes les plus compétents de Moscou et de Saint-Pétersbourg.

On ne peut pas calculer, même approximativement, l'augmentation de richesse qu'on obtiendrait en faisant ce qu'il faut pour éviter une pareille mortalité.

On le pourrait, si on y tenait absolument, en prenant pour base le chiffre moyen de 70 roubles que donne un bœuf préparé pour l'exportation ; mais nous n'aurions ainsi qu'une partie, et la plus petite, des avantages que l'on devrait attendre d'une organisation *vétérinaire* qui existe à peine de nom et en germe.

D'ailleurs, il n'est pas même question d'aborder cette grande réforme en ce moment, bien qu'elle puisse certainement aller de pair avec les autres, ainsi que je le prouverai en son temps.

Quoi qu'il en soit, rien qu'en restant dans l'examen du programme qui est à l'ordre du jour, et que je commente en le résumant en ce moment, en apportant plus de soin à la préparation des viandes conservées pour l'exportation, on compte avec raison arriver à une bonification de 25 à 30 millions de francs.

Il est de fait que, par rapport à son immense richesse en bétail, la Russie n'envoie presque rien à l'étranger.

En 1858, par exemple, elle ne lui a expédié que 18,090 bœufs ; c'est 100,000 qu'elle pourrait lui livrer bien facilement, puisque ses moyens de fournir n'ont d'autre limite, même dans l'état actuel des choses, si déplorable qu'il soit à ce point de vue, que les demandes qui peuvent lui être faites.

En présence de nos hauts prix, je crois même qu'on aurait pu estimer les améliorations possibles bien au-delà du chiffre précité ; mais il se pourrait que les écoles désastreuses qui viennent d'être faites, par une société russe de récente formation, aient rendu prudent sur ce chapitre-ci (1).

(1) D'après un document que nous trouvons dans les Bulletins des séances de notre Société impériale et centrale de France, cette Société a dépensé pour son installation 1,600,000 fr. Elle a 300 ouvriers dont 100 français gagnant de 5 à 10,000 fr. par an. Les bœufs s'achètent de 100 à 150 fr., ils rendent 384 kilogr. au plus, les quatre quartiers, en moyenne 288. Les meilleurs morceaux sont préparés par le procédé Fastier et vendus 1 fr. 70 le kilogr. ; les bas morceaux sont salés avec des sels des lacs d'Elton ou du sel gemme d'Orenbourg.

Les moutons sont tirés jusqu'à ce jour de la Sibérie. Un troupeau de 5,000 a été un an en route, on ne peut guère opérer que sur le suif. Quand le moulin de vingt-quatre paires de meules à l'anglaise de la Société sera

Le travail du *suif* est déjà en voie de modification. Il est positif que, dans un temps donné, la Russie ne devra plus en exporter, elle ne devra livrer à l'étranger que de la *stéarine*. Chacun profitera ainsi du boni de transport, et, de plus, le pays gardera l'oléine comme il le fait déjà, en remplacement d'huiles précédemment tirées de l'étranger.

La France consomme environ 2 millions de kilogrammes de bougies ; à de certaines conditions, la Russie pourra, sans exagération, prétendre au quart de cette fourniture, soit au moins 20 millions de francs de plus qu'aujourd'hui ; car en 1858, elle n'a exporté que 86,400 tonnes de stéarine et 52,168 pouds (1) de bougie.

Dès aujourd'hui, la stéarine russe se produit à 9 roubles 50 le poud ; elle ne reviendra même qu'à 7 roubles dès qu'on pourra se passer de l'acide sulfurique, comme on le fait déjà en France. Or, dans ces conditions, c'est 42 roubles les 100 kilog., soit 168 fr. En ajoutant les 20 0/0 du tarif projeté, on arrive au chiffre de 228 fr., rendu en France, où la stéarine vaut en moyenne 300 fr. en tout temps.

fini, on songera, paraît-il, à nourrir des porcs avec les bas produits du dit moulin et avec les sangs de l'abattoir. On voit qu'il y a encore beaucoup à faire de ce côté-là, mais enfin si le succès de l'entreprise a été très compromis comme on l'a dit, au moins peut-il y avoir des chances favorables ; nous le souhaitons, car tout échec est funeste, comme exemple, car on applique souvent alors aux choses ce qui n'est dû qu'à la faute des hommes.

(1) Le poud vaut 16 kilogr. 38.

Il n'y a qu'une voix au sujet de l'imperfection des procédés à l'aide desquels on prépare les cuirs en Russie. Le vulgaire croit bien que c'est l'inverse qui a lieu, à cause de la réputation faite à ce qu'on appelle le *cuir de Russie* (1); mais une simple explication va suffire pour faire tomber cette erreur. Tous les objets qui sont dans le commerce sous ce nom, *même* en Russie, ont été préparés pour la plupart à l'étranger, notamment en Angleterre.

La Russie travaille si mal les cuirs, que, sur 154,200 peaux qui ont été exportées dans une année, il n'y en avait que 27,000 qui fussent tannées. On leur préfère les peaux brutes, salées simplement ou desséchées, parce que au moins on peut en faire du cuir comme il en faut en Occident.

La Russie ne tanne cependant pas moins de 8 millions de peaux par an pour ses besoins; si elle arrive à mettre plus de soin dans ce travail, elle augmentera la valeur de cette marchandise d'au moins 10 0/0, et en en exportant conséquemment davantage, elle arrivera très-aisément, de ce chef, à une augmentation de richesse de 6,800,000 fr. au moins.

(1) Le cuir de Russie n'a aucune qualité supérieure qui lui soit propre. L'odeur qui le caractérise tient uniquement à ce que ces cuirs, au lieu d'être tannés avec des écorces de chêne, sont travaillés avec des écorces de saule très-odoriférantes, voilà tout. Les bons cuirs russes sont aussi bons que les bons cuirs des autres pays, mais ils sont plus rares. Il en est de même des mauvais cuirs, lesquels sont, par contre, plus communs en Russie que partout ailleurs.

La nouvelle situation qui est faite au commerce des *laines* avec la France secondera singulièrement les efforts que le gouvernement russe poursuit avec persévérance et succès, on peut le dire, depuis 1801. Rien n'a été négligé en effet : prêts d'argent, concessions de terres, encouragement à l'industrie des draps, à l'élève du mouton, missions données à des hommes spéciaux, création de comptoirs, de banques, de fermes-écoles, établissements de lavage, de triage des laines ; rien n'a manqué, je le répète. Aussi, les exportations, qui en 1830 n'étaient que de 100,000 pouds, sont-elles montées en 1845 à 300,000 et en 1858 à 916,693, soit un valeur de 11 millions 375,442 roubles argent.

Et cependant, la consommation intérieure a été en croissant aussi. Pour donner une idée des progrès énormes qui devaient avoir lieu pendant ce temps, il me suffira de dire qu'en 1842 les fabriques consommaient déjà 400,000 pouds de laines indigènes; en 1854, pendant la guerre, il est vrai, elles en ont travaillé *un million* de pouds.

Nous ne nierons pas que la laine perfectionnée ne figure guère que pour 50 0/0 dans la consommation intérieure et pour 65 à 70 0/0 dans les laines exportées. Mais on peut être assuré que le progrès n'en restera pas là; car de toutes parts, dans le pays, les propriétaires s'occupent activement de l'amélioration et de l'augmentation de leurs troupeaux. Pour ne citer qu'un fait entre mille, je dirai, par exemple, que cette année même la

grande-duchesse Hélène de Russie, la tante de l'empereur, doit faire faire des études dans le but de porter le chiffre de son troupeau de Karlovka, près de Poltava, de 60 à 100,000 têtes, si on peut trouver le moyen de les nourrir sur la propriété, qui est d'environ 95,000 hectares.

Dans les prévisions du programme dont il est question ici, les efforts qui vont être tentés dans les conditions que j'ai dites, en produiront pas moins de neuf millions de francs, et je trouve cette estimation très-modérée.

Les *soies de porc* sont susceptibles, dit-on, et je le crois, d'une amélioration de 2 à 3 millions de francs. Il ne serait nécessaire pour cela que de mettre un peu de soin dans l'assortiment et de faire sur place ce qui se fait à l'étranger.

Ainsi, les soies de porc sont d'abord triées dans les ports de la Prusse, où elles augmentent par ce seul fait de 50 à 55 0/0 de valeur. Quand elles sont assorties, elles sont généralement envoyées de Dantzick à Londres et à Paris.

Mais elles pourraient arriver directement à destination si elles étaient triées sur place, ou tout au moins dans les grands centres, où il en arrive en quantité, comme à Toula, par exemple, qui en reçoit annuellement près d'un million de pouds. Dans ces nouvelles conditions, l'exportation, qui n'est encore de 100,000 pouds, augmenterait certainement et rapidement dans la proportion indiquée plus haut.

Déjà, en 1842, le gouvernement avait pris des mesures à cet égard; mais, faute d'une administration spécialement chargée de suivre les progrès de ce genre, les choses sont restées en l'état précédent.

Enfin, on peut et on doit citer l'industrie du *lin* et du *chanvre*, qui a beaucoup perdu dans ces dernières années, et qu'il serait bien facile de perfectionner par le triage et la meilleure confection des fils, surtout de bas numéros.

La corderie est assez avancée; mais l'industrie du lin et du chanvre est susceptible d'une augmentation d'au moins, 7,600,000, surtout, si on parvenait à faire avec l'Amérique, ce qu'on pourrait faire *directement*. Ainsi, rien que pour le coton, sur 2,400,000 pouds de coton que la Russie consomme, elle n'en reçoit directement que 500,000 pouds. Il y a donc 1,900,000 pouds de retour à rechercher. Le lin et le chanvre pourraient fournir leur large part.

En résumé, rien que sur 10 articles principaux d'exportation, les efforts dont il s'agit doivent, d'après les appréciations à coup sûr les moins exagérées, *augmenter la valeur* des exportations de plus de cent vingt millions de francs. Voici d'ailleurs les chiffres exacts, tels que je les ai relevés du mémoire-programme que j'ai eu sous les yeux :

1° Farines.	23,200,000
2° Pâtes dites d'Italie. . . .	4,400,000
3° Biscuits de marine.	4,000,000
4° Par le triage et le nettoyage des grains et des graines de lin.	12,512,000
5° Viandes salées et conserves. .	28,000,000
6° Stéarine.	20,000,000
7° Cuirs.	6,800,000
8° Laines.	12,000,000
9° Soies de porc.	2,800,000
10° Lin et chanvre.	7,600,000
Total.	121,312,000

Outre ce qui précède, je crois qu'on pourrait encore appeler l'attention sur des industries, qui seraient assurées, avec un peu d'appui, de devenir très-importantes. Ainsi, je consacrerai un jour tout un article ou tout un chapitre au modeste œuf de poule; on sera étonné du parti qu'on en tire déjà à Kazan pour la fabrication du savon, qui est tant en réputation dans toute la Russie, et notamment sur le marché de Nijni-Novgorod, où je l'ai vu pendant la foire de 1859 en quantité considérable.

Outre le savon, l'œuf donne de l'albumine, qui joue un rôle important dans les annales du commerce russe.

Enfin, l'excédant du jaune, qui se perdait précédemment, le croirait-on? est transformé en huile et forme aujourd'hui la base de toute une usine spéciale de parfumerie qui est installée à Saint-Pétersbourg, et qui donne des résultats incroyables. C'est à M. Balabine, le frère du diplomate, que la Russie devra cette nouvelle industrie sur laquelle, je le répète, je me propose de revenir avec détails.

Il en sera de même pour les *amidonneries*, qui sont tout à fait à l'état d'enfance. C'est à ce point, que nulle part, que je sache, on n'utilise le gluten; on le laisse perdre!

Je pourrais multiplier les exemples, mais je ne le puis ici, je dois me borner à en mentionner quelques-uns. Ainsi, les fers russes pour toitures sont les meilleurs que l'on connaisse, mais on ne sait pas les produire encore à assez bon marché pour l'exportation.

Les objets en cuivre, qui se fabriquent surtout à Toula, prendront un jour forcément une grande place.

Avec les bois, il y a tout à faire quand l'impulsion dont nous parlons sera donnée.

Je ne sais si les *traverses en sapin* pour chemins de fer pourraient supporter les frais de transport; mais pour la *boissellerie*, par exemple, je ne le mets pas en doute. Il en serait de même des *jantes de roues*, d'une seule pièce, des *sabots*, des *douves de tonneaux* et de mille autres articles qui se fabriquent à des prix très-minimes et

qu'il suffira de faire connaître pour qu'ils soient demandés.

Je ne mets donc pas un instant en doute que, si la Russie entre dans la voie dont il est si fortement question en ce moment, c'est-à-dire si elle forme une sorte de direction du progrès ou du travail national, comme on veut l'appeler, je ne mets pas en doute, dis-je, qu'avant peu ce grand pays gagnera beaucoup sous plusieurs rapports.

Elle a en elle tout ce qu'il lui faut pour cela, mais à la condition qu'elle changera sa précédente manière de faire, c'est-à-dire à la condition que l'agriculture passera avant l'industrie, ou tout au moins qu'elles marcheront toutes les deux de front.

Nul ne peut savoir ce qui va bientôt ressortir des réformes sociales qui sont en ce moment à l'étude; mais, à coup sûr, la crise sera salutaire.

La Russie, en effet, n'est pas du tout ce qu'on en pense en général; ainsi, à bien des égards, elle est plus avancée que d'autres pays avec lesquels on ne songerait pourtant guère à la comparer (1).

Par exemple, nulle part peut-être, les positions socia-

(1) On a, par exemple, souvent critiqué avec raison le nombre des lois russes : eh bien ! elles sont presque toutes conçues dans un bon esprit. Ce qui leur manque, c'est d'être mises en pratique. Je ne dis pas que tout est parfait cependant, il s'en faut même; je tiens seulement à affirmer qu'il y a beaucoup plus de bon qu'on ne le pense, et je le prouverai sans pour cela me dispenser de blâmer ce qui est mal, comme le service des postes, les formalités des passe-ports, des douanes, la bureaucratie en général, etc., etc.

les, aristocratiques et même héréditaires ne sont plus abordables par le travail qu'en Russie.

Il y a peu de pays où le commerce soit plus fructueux.

Il n'y en a certainement pas où l'agriculture pourrait être relativement plus productive ; il n'y a là qu'une simple question de climat dont il faut savoir tenir compte.

Dans le chapitre suivant, nous parlerons d'améliorations complémentaires dont il serait important de faire suivre celles dont il vient d'être question ici.

Le Fer

Quand nous avons vu pour la première fois, à la fameuse foire de Nijni-Novgorod, les immenses quantités de fer qui s'y trouvaient, nous avons été véritablement étonné et de la quantité elle-même et des formes variées sous lesquelles elles sont présentées à la consommation, et surtout de leur qualité hors ligne qui, suivant nous, peut-très bien être comparée aux fers de Suède.

Il est vrai que presque tous les fers russes sont traités au bois ou au charbon de bois ; ils conviennent tous à la fabrication de l'acier. Malheureusement ceux de l'Oural sont trop doux pour les rails des chemins de fer : pour servir à cet usage ils devraient être aciérés.

Le minerai de formation carbonifère se trouve dans un grand nombre de localités, et il y a des endroits où il est si bon que, dans le gouvernement de Riazan, parexemple,

grâce aux soins et au talent d'un Français, M. Jules Souty, il a été possible d'établir une fabrique d'aiguilles qui suffit actuellement à une grande partie de la consommation du pays. Cette fabrique appartenait encore, à l'époque de notre passage dans ces localités, à M. Poltaratzki, le fils du célèbre agronome de ce nom, et le père du jeune Poltaratzki, qui cherche à marcher en ce moment sur les traces de son grand-père.

Le minerai dont il s'agit ici, et qui se trouve plus particulièrement dans les environs de Moscou, de Salomovo, d'Orel de Krapivna, de Kalouga, de Toula et de Flavino, contient de 50 à 55 0/0 de fonte, et il est très-abondant dans le pays. Il repose en général sur du sable, et se trouve principalement dans les fameux terrains noirs dits *tchernozème*, sous de l'argile ferrugineuse dure qui forme son toit de couche, des argiles rouges à rayons et des argiles schisteuses.

L'extraction ne revient guère qu'à 2 fr. 50 c. la tonne. Les droits sur les terres de la Couronne étant de 61 centimes, le prix de revient n'est pas élevé, comme on voit, mais les transports sont chers.

Sur les terres des particuliers les droits sont élevés, et sont de 3 fr. 34 c. la tonne.

Le minerai de formation permienne est abondant aux environs de Mouron de Michega, de Vouiska et de Karatcharova. Il est situé sous des terrains d'alluvions. D'après M. Sabatier, il renferme 51 80 0/0 de fer grillé; il rend 45 0/0 de fonte.

Le minerai de la région du Donetz, dont le gisement est le même que celui de l'Entre-Sambre-et-Meuse donne de 48 à 50 0/0 de fonte. On le trouve à Gorodistche, Gocoudarev-Bouczack, Petrova-Milost, et vers la presqu'île de Kertch. Il est à l'état d'hydroxyde en géodes.

Un minerai de formation crétacée est assez abondant aux environs d'Irzionne et Bolchaïa-Kamenka et de Svieti-Gorsk; il donne de 55 à 60 0/0 de fonte. M. Leplay l'a reconnu à Zacatinoë.

Des minerais de la formation jurassique existent en Crimée, près de Théodosie et de Soudak; ils rendent de 35 à 66 0/0 de fonte. M. Guillemin a suivi pendant plus de 40 kilomètres les affleurements de marne qui recouvrent ces immenses richesses,

Des minerais de la formation tertiaire se rencontrent dans les presqu'îles de Kertch et de Taman, ainsi qu'aux environs de Kanrouich-Bourowne, dans la falaise de Tipkrak et d'Ak-Manaï, près d'Arobat.

Les minerais les plus connus et ceux qui ont été le plus exploités jusqu'à ce jour, sont ceux de l'Oural, qui rendent 68 0/0 de fonte, qui s'exploitent à ciel ouvert et qui se grillent par tas de 8 à 16,000 tonnes !

Les gisements de l'Oural sont estimés inépuisables.

Eh bien, avec toutes ces richesses plus ou moins en voie d'exploitation, et celles qui ne sont encore que connues, la Russie marche tellement à pas de géant qu'elle est obligée d'acheter des fers à l'étranger, en Angleterre notamment.

Cependant il n'y aurait que l'embarras du choix pour ceux qui seraient en mesure d'établir de nouvelles usines à fer. D'après M. Guillemin, qui a parcouru le pays un peu avant nous, voici quels sont les points sur lesquels il y aurait le plus à faire suivant lui :

Dans les arrondissements de Krapvina, Odœv, Toula, Venef et Schéglonskoë, on peut produire de la fonte à 51 fr. la tonne, le bois étant compté à 1 fr. 33 c. le mètre cube.

Dans les environs de Mourony, avec du bois payé 1 fr. 17 c. le mètre cube, on peut produire la fonte a 61 fr. la tonne.

À Soudogda et à Kosmademiansk il y aurait aussi beaucoup à faire. Mais c'est dans la Lithuanie surtout que le bois et le minerai se trouvent le plus en abondance et le plus avantageusement à portée l'un de l'autre. Le bois étant sans valeur par là et le minerai très-abondant, on a déjà pu livrer à Ekaterinoslav, par le Dniéper, des fontes à 41 fr. 50 c. la tonne.

Dans le bassin du Donetz, ce que le capital et l'intelligence pourraient faire, c'est quelque chose de fabuleux, puisque la fonte a déjà pu y être produite à 12 fr. la tonne et même à 7 fr. à cause des gisements houillers et notamment de l'anthracite. Il faut noter que pendant un siècle on pourra exploiter, *à ciel ouvert*, ce minerai donnant de 40 à 50 0/0, et qui peut être comparé au Fraire et au Morialmé de l'Entre-Sambre-et-Meuse.

C'est donc avec beaucoup de raison que le gouvernement russe fait établir une usine dans cette contrée privi-

légiée, près de Petrova-Milost. Ce bon exemple ne peut manquer de porter ses fruits en attirant le travail indigène ou étranger.

M. Guillemin, qui a fait sur place des études très-approfondies, estime qu'on pourra, quand on voudra, produire par là de bonnes fontes d'affinage et de moulage aux mêmes prix qu'en Ecosse.

La castine abonde, l'argile réfractaire se trouve dans toutes les formations cristallines des terrains que traverse le Dniéper, et tous les transports sont faciles dès à présent et ils seront bien plus avantageux dès que le réseau ferré sera fini.

Suivant lui, dès que l'industrie aura compris les avantages qui peuvent lui être faits là, elle pourra y établir des rails à bien meilleur marché qu'ils ne reviennent en Angleterre et en Belgique. De cette partie si remarquable de ses études, M. Guillemin conclut : que c'est dans le fond de la Russie que le fer se paie actuellement le plus cher, et que c'est là qu'on peut le produire à meilleur marché.

Nous appelons donc de tous nos vœux les intelligences et les capitaux vers les immenses forces improductives de la Russie, dans l'espérance qu'à leur tour elles ne deviendront jamais des forces destructives pour les voisins. Nous ne croyons plus guère d'ailleurs qu'il puisse jamais en être ainsi ; on reconnaît aujourd'hui la puissance de l'alliance franco-russe, et personne, pensons-nous, ne serait assez osé pour chercher à la braver ni à l'entraver dans

l'œuvre si éminemment régénératrice qu'elle semble avoir pour but d'accomplir.

Que les chemins de fer nous ouvrent donc la Russie le plus vite possible et bientôt, nous n'en doutons pas, ainsi que nous le dirons plus au long dans un chapitre spécial, l'équilibre européen ne reposera plus sur une base vermoulue et impossible aujourd'hui, mais bien sur la seule qui lui convienne et lui assure l'avenir, sur la prospérité des deux seuls peuples grands par le cœur : la France et la Russie émancipée.

Le Sel

Le sel est en Russie, plus que partout ailleurs, un condiment de première nécessité. Il n'y a pas un seul russe qui ne saupoudre son pain avec du sel, beaucoup même n'ont quelquefois que ce sel à manger avec leur pain. C'est à ce point que le sel est vénéré pour ainsi dire à l'égal du pain et que le premier et le plus grand honneur qu'on puisse faire à quelqu'un en Russie, fût-il l'Empereur, c'est de lui offrir le pain et le sel.

Je les vois encore d'ici, ces bons paysans russes, venant sur les bords du Volga, Klutchichy-lès-Kazan à Schélouga, apportant le pain et le *sel* avec empressement et respect à leur maître Narischkine qu'ils n'avaient pas vu depuis dix ans et avec lequel nous étions dans une barque qui descendait le courant. Ils avaient tous les larmes aux yeux en nous offrant force pommes et force rayons de

miel. Quels souvenirs! ils comptent parmi nos plus beaux, mais ils ne doivent trouver que cette toute petite place ici. Qu'on nous permette seulement de dire, en y songeant encore un instant, que nous avons bien compris alors ce qu'on nous a assuré: Un jour, sur le Volga, dans la même direction que nous venions de parcourir nous-même, l'empereur Alexandre II était acclamé par une population immense accourue tout le long de la rive sur son passage. Ce jour-là, paraît-il, un plus grand nombre d'entre eux que d'habitude, puisèrent de l'eau dans le fleuve avec leur chapeau et burent à la santé de leur souverain. On nous a assuré que l'empereur dit alors, en essuyant les larmes qui coulaient de son cœur : Je donnerais dix ans de ma vie pour que ces braves gens fussent émancipés.

Nous croyons cela, et nous espérons bien aussi que la chose sera.

Revenons maintenant au sel dont la consommation, en Russie, s'élevait en 1858 à 665,000 tonnes, et tous les ans cette consommation s'augmente de 30 à 40,000 tonnes.

Eh bien! croirait-on que ce riche pays, qui est en position de produire plusieurs fois le sel dont il a besoin (1) en importe cependant de l'étranger environ cent quarante mille tonnes par an, soit le cinquième environ. Aussi le sel est-il relativement fort cher en Russie. Ce qui explique l'acharnement avec lequel on a attaqué ceux de nos ar-

(1) Dans le seul lac de Krasnoë, la production pourrait être portée, sans créations nouvelles, de 160,000 à 500,000 tonnes.

ticles du *Journal de Saint-Pétersbourg*, dans lesquels nous recommandions la salaison des foins dont la perte était imminente à cause des intempéries. On avait cru qu'il s'agissait de *tous* les foins !

Jusqu'à ce jour, l'importation du sel s'est expliquée par la grande distance qu'il y a de l'*ouest* et du *nord* à l'*est* et au *midi*, qui sont les seules contrées productrices, mais quand le réseau ferré sera établi, il n'y aura plus aucune raison pour exporter son capital en échange d'un produit qu'on peut obtenir chez soi, et ici encore il y aura une somme énorme qui deviendra disponible, soit pour opérer d'autres échanges à l'étranger, soit pour accomplir des améliorations intérieures.

Pour l'heure, les sels des lacs de la presqu'île de Kertch qui sont presque tous vendus aux tatars de la Crimée, leur sont livrés au prix de 9 fr. 77 la tonne ; mais que le sel vienne se faire consommer aujourd'hui à Saint-Pétersbourg ou à Riga, et on verra ce qu'il coûtera. Tant que les choses resteront en cet état, il est clair que le *nord* et l'*ouest* de la Russie auront plus d'avantages à s'approvisionner aux salines de Vieliczka et dans les ports de la Baltique.

Le jour où les transports seront devenus possibles, rien ne sera plus facile que de créer de nouveaux lacs salants dans le midi. Un colonel en retraite en a créé un au fond d'une anse de la mer Putride à Biouck-Sounach qui lui rapporte 8,000 tonnes de sel valant 48,000 fr. — Dans la baie de Dourmen, en prenant l'eau au Sivache, on

pourrait facilement établir une production de 50,000 tonnes. Il en serait très-aisément de même des deux côtés de l'île de Kchourouktioux, voisine du Tchougar, où l'on obtiendrait annuellement 100,000 tonnes de sel.

Dans l'état actuel des choses, ce sont des Petits Russiens qui vont chercher le sel sur les bords du lac de Pérécop pour le transporter, par exemple, à Ekaterinoslav sur des télègues à deux bœufs où l'on ne met pas plus de 500 à 1,000 kilogrammes. Dans les salines du gouvernement, le sel se paie 65 fr. 96 la tonne. Dans les gouvernements centraux de Toula et de Kalouga ce même sel est revendu 300 fr. la tonne, soit plus de deux fois plus cher qu'en France, où il ne vaut que de 150 à 160 fr. la tonne. Avec les chemins de fer, la Russie centrale aura le sel presque au même prix que nous, puisque le prix de transport, aux prix actuels, n'est que :: 4 : 6 environ, et que dans l'exemple qui précède, il s'agit d'un parcours de 335 kilomètres environ.

Les salines de l'est, celles de Perm notamment, offriront, grâce à la ligne de Moscou à Nijni-Novgorod, de grandes ressources. Ces salines appartiennent à la formation permienne, qui est placée géologiquement dans le voisinage du grès des Vosges, qui sont également salifères chez nous. Le sel de Perm s'obtient par l'évaporation à l'aide du feu.

Par la Kama, le beau sel de Perm arrivera à Nijni-Novgorod pour 16 fr. 65 la tonne. Dans ces dernières années, il s'y vendait aux dépôts 119 fr. 07, ce qui lais-

sait 36 fr. 46 au producteur pour son prix de revient et son bénéfice, le droit de consommation étant de 65 fr. 96 par tonne, ce qui nous donne :

Une tonne prise dans les salines de Perm.	36 fr.	46
Transport par la Kama à Nijni.	16	65
Frais de consommation.	65	96
Prix à Nijni.	119 fr.	07

Les salines de Balakna ne produisent annuellement que 1,392 tonnes. Les prix s'établissent à raison de 65 fr. 96 c. pour le gouvernement, 56 fr. 19 pour le propriétaire, soit 122 fr. 15 sans transport, mais il y aurait beaucoup de perfectionnement à apporter, notamment, ainsi que M. Guillemin l'a remarqué avant nous, dans les foyers (1) qui utilisent mal la chaleur. Il faudrait aussi adopter des bâtiments de graduation qui permettraient de concentrer les eaux salées et de les priver à peu de frais du sulfate de chaux qu'elles contiennent.

Nous ne parlerons pas des belles salines de Slaviansk, parce que c'est un de ces établissements *artificiels* comme il y en a malheureusement beaucoup en Russie, et qui est forcément destiné à périr ou à se transformer complètement dès que, grâce aux chemins de fer, les sels de Crimée pourront venir le tuer sur les marchés par la concurrence qu'il leur fera. Comment, en effet, un éta-

(1) Nous dirons, dans un prochain volume, quels sont les foyers qui, à notre avis, conviendraient le mieux.

blissement qui brûle des masses de charbon de terre venant de loin et coûtant cher par conséquent, pourrait-il lutter avec une saline naturelle. Notre opinion est tout à fait conforme en ceci à celle de M. Guillemin fils, qui a fait sur cet établissement des études très-consciencieuses et très-approfondies. Nous avons été assez et peut-être trop loin sur ce sujet, et cependant nous n'avons rien dit des immenses lacs salés de la steppe d'Astrakhan, des salines du lac Elton notamment, qui n'a rien moins que 16,200 hectares de superficie. Il n'y a pas moins de 600 millions de tonnes de sel à extraire, si l'on veut! A lui seul il fournirait plus que la Russie ne pourrait consommer, et pourtant il ne donne pas 100,000 tonnes par an (80,000 à peu près).

Le lac salé de Baskountchok, qui n'est plus exploité, contient encore 360 millions de tonnes en réseve, et la fertilité des environs est telle, que 100,000 paysans y vivent et y récoltent jusqu'à 1,500 pour 1, mais exceptionnellement, bien entendu. La moyenne du rendement est là de 100 pour 1 ; c'est déjà bien beau, et nous tenions à citer cet exemple, sur lequel nous aurons d'ailleurs à revenir plus tard, pour prouver une fois de plus combien il y a à faire en Russie, mais à la condition qu'on y ait un peu de capital, de l'intelligence et des bras.

Enfin la Russie possède aussi des sels gemmes dont les gisements principaux ont été décrits dans le voyage de Pallas, tome II, page 3. Ils sont surtout situés dans le gouvernement d'Orenbourg. Mais de longtemps il ne peut

guère en être parlé que pour mémoire. Cependant, au point de vue du bétail, c'est là un fait que je me propose d'étudier à l'occasion avec quelque soin.

Disons, en terminant ce chapitre, que la Russie ne tire absolument aucun parti de ses eaux amères qui, cependant, contiennent 2 fois plus de *potasse* dans la mer d'Azov, par exemple, que dans l'Océan. La *magnésie* et la *soude* existent là-bas en très-grande quantité, et cependant jamais personne n'a songé à profiter de ces richesses (1).

Ainsi les lacs salés de la Crimée contiennent des quantités énormes de potasse qui y sont en quelque sorte accumulées, et qu'il serait facile d'en retirer à peu de frais.

(1) En outre, et à côté des matières de premier ordre (par leur importance) dont nous venons de parler, comme étant susceptibles d'un certain accroissement de production, et même d'une mise en valeur tout entière, il en est encore beaucoup d'autres qui méritent de fixer l'attention.

La Crimée, par exemple, possède des gisements *calcaires* propres à faire des *chaux* plus ou moins hydrauliques. On en trouve aux environs de Simféropol, près de la montagne Pacha-Tévélo, à l'extrémité de la chaîne Taurique. Il y a des marnes qui donneraient également des ciments romains excellents. Dans la presqu'île de Kertch, dont nous avons déjà plusieurs fois parlé, il y a des calcaires tertiaires excellents contenant de 81 à 92 0/0 de carbonate de chaux.

Dans le district d'Alexandrovsk, gouvernement d'Ekatérinoslav, et sur les rives de la Voronnaïa, on trouve en abondance du *kaolin* contenant jusqu'à 98,90 0/0 d'argile blanche fine et onctueuse, pour la première localité, et 72, 72 0/0 pour la seconde. Le kaolin de cette dernière, non lavé, donne d'excellentes briques réfractaires ; avec le lavage, qui enlèverait la partie sableuse, on ferait parfaitement de la porcelaine.

Dans le gouvernement de Koursk se trouve une pierre artificielle appelée *samarode*, ce qui veut dire le contraire de la vérité (pierre naturelle) et qui est très-bonne pour la bâtisse.

Plusieurs lacs d'Astrakhan et de Crimée contiennent du sulfate de soude tout formé et d'une exploitation très-facile si les débouchés existaient.

Les *débouchés*, c'est-à-dire les voies faciles de communication, c'est toujours là le grand levier, le grand point, le principal mobile sur lequel reposent les destinées de l'Empire russe, tel qu'il est actuellement et tel qu'il doit être un jour.

LE COMBUSTIBLE

Houille

Ce ne sera certainement pas celle de nos assertions qui étonnera le moins un bon nombre de nos lecteurs, que celle qui nous fait dire ici que la Russie est menacée de manquer bientôt de combustible.

Quoi, dira-t-on, ces forêts du nord, ces bois si abondants n'existent donc plus ?

Nous répondons qu'elles existent bien encore en partie, mais nous ajouterons que si de vigoureux remèdes ne sont pas apportés incessamment à l'état de chose actuelle, dans trente ans au plus, la Russie manquerait de ce dont elle ne peut pas plus se passer que de pain (1).

(1) Dès 1828, dans le but de prévenir ce mal, un ukase impérial garantissait à tout paysan de la couronne qui planterait un arbre dans une toise carrée, la propriété de cette toise exempte d'impôts pendant dix ans. Les effets de cette mesure ont été presque nuls parce que les avantages n'ont pas été compris, ou qu'on les a trouvés à trop longue échéance comme produits.

Voyons donc un peu où l'on en est aujourd'hui sur ce grave sujet, non moins grave assurément que celui des voies de communication avec lequel, d'ailleurs, il se lie on ne peut plus intimement.

Plusieurs savants distingués ont étudié cette question.

Pendant longtemps on a eu l'espoir d'utiliser l'immense formation carbonifère dite de Moscou, celle qui s'étend jusqu'aux rives de mer Glaciale, et qui est l'analogue de l'étage antraxifère belge. Malheureusement toutes les tentatives qui ont été faites jusqu'à ce jour, par le gouvernement et par les particuliers, n'ont eu aucun succès.

A quoi faut-il attribuer cela ?

C'est ce que nous dirons ultérieurement peut-être, en parlant du procédé d'un de nos amis qui a pris naissance à côté de notre ferme du Vert-Galant, que nous avons constamment encouragé, et qui a bien grandi pendant notre absence ! C'est là transformation du combustible en gaz et son emploi sous cette forme, laquelle réalise pratiquement en ce moment, dans Paris même, une économie de 30 à 40 0/0 par rapport au passé, et cela avec fumivorité complète.

Pour la Russie, ce procédé qui va y être appliqué cette année même, ce n'est rien moins qu'une révolution économique des plus importantes.

En effet, pour la Russie plus que pour toute autre nation, pour son industrie et son agriculture, s'ouvre une ère

nouvelle. Les lignes ferrées vont sillonner bientôt ses steppes. La vapeur y remplace déjà en partie la voile comme partout d'ailleurs, mais comme conséquence de ces conquêtes nouvelles surgit naturellement, comme nous le disions plus haut, la très-grave question du combustible.

Ce ne sont pas assurément les gisements de houille qui manquent à la Russie. Le gouvernement n'a même négligé aucun moyen pour les faire connaître, pour les faire apprécier, et il a été secondé en cela par un certain nombre de particuliers. Malheureusement la constitution minéralogique du pays n'a pas toujours permis que ces efforts fussent très-fructueux. Ainsi Moscou, le centre des manufactures et des chemins de fer, est bien assis comme nous le disions tout à l'heure sur un vaste gisement carbonifère, mais de qualité pauvre et impropre à l'industrie et aux instruments de locomotion, aussi y a-t-il à craindre que tant que les lignes du midi ne seront pas faites, cette ville ne reste longtemps encore tributaire des charbons anglais.

L'Oural, dont les minerais ont pu jusqu'à ce jour alimenter de nombreuses usines métallurgiques, commence à voir se tarir cette grande source de prospérité. On y a bien découvert quelques houilles d'une qualité supérieure à celle du bassin de Moscou ; mais de ces indices précurseurs à de grandes exploitations, il y a bien loin encore.

Il faut aller dans le Donetz et le Don pour trouver les

véritables richesses houillères de la Russie. La formation carbonifère n'y a pas moins de quatre à cinq fois plus d'étendue que toutes les concessions réunies de la France. La qualité laisse ici beaucoup moins à désirer, on trouve même sur plusieurs points des houilles grasses ou maréchales supérieures aux produits des meilleures houillères de l'occident, et des anthracites d'une grande pureté. Nous en avons vu de très-remarquables échantillons à Moscou, et notamment au corps des mines du Vassili-Ostrov de Saint-Pétersbourg.

Il est incontestable que le jour où les capitaux étrangers ou indigènes seront dirigés avec intelligence de ce côté, les exploitations qui y sont déjà plus nombreuses et plus importantes que partout ailleurs, prendront un grand essor, et cela ne peut tarder à avoir lieu à raison des débouchés si remarquables qui leur assurent la fourniture de toute la navigation de la mer Noire, du Don, du Volga, de la Caspienne, du chemin de fer du Sud et celle de toutes les industries qui existent, ou se créeront autour de ces admirables et fécondes voies de communication.

Vienne le jour où le réseau ferré sera terminé, et il distribuera partout à bon marché — si les parties intéressées sont intelligentes pour le prix — les produits de ces riches mines, comme une manne bienfaisante à tous les ports et à toutes les villes qu'il touchera sur son parcours.

Il n'y a qu'à partir de ce jour, qui est malheureuse-

ment encore plus éloigné que nous ne le voudrions, il n'y a qu'alors, disons-nous, que la question du combustible aura changé de face en Russie.

Dans l'état actuel des moyens de combustion connus ou du moins admis dans la pratique en grand, nous avons vu que la formation carbonifère de Moscou était impropre à rendre aucun service. M. le colonel Ozerzki a fait connaître avec détails tous les efforts qui ont été tentés par le gouvernement, mais en vain, dans le but d'obtenir le combustible minéral qui manque à la Russie centrale, il a dû, sur l'avis même de ses ingénieurs, renoncer à toute exploitation.

Cependant les recherches auxquelles ces études préalables ont donné lieu, sont loin d'avoir été infructueuses pour le pays, car c'est pendant des explorations de ce genre que le général Helmersen a découvert un nouveau et excellent minerai de fer oxydo-hydraté brun et oxydé rouge, dont les fonderies d'Olonetz n'ont jamais tiré un bien meilleur parti que du minerai de fer des marais, naturellement phosphoreux dont elles se servaient auparavant.

Dans la pensée, très-controversée cependant par les ingénieurs les plus capables, que le combustible minéral doit s'améliorer à de grandes profondeurs, des fouilles nouvelles ont dû être faites sur divers points jusqu'à 420 mètres de profondeur, mais jusqu'à présent, que nous sachions du moins, on n'a encore obtenu que des échantillons donnant de 40 à 60 0/0 de cendres.

Çà et là cependant on rencontre quelques bons gisements,

mais ce n'est qu'exceptionnel, et encore contiennent-ils tous plus ou moins, il est vrai, mais toujours, plus d'eau qu'il n'en faut, et répandent-ils tous en brûlant une odeur assez fétide.

Pour le moment il n'y a donc de bien connues que les mines inépuisables du Donetz et du Don, sur lesquelles M. Leplay a jeté une première et très-vive lumière. Il y a bien encore quelques autres gisements, sur lesquels il serait peut-être utile d'appeler l'attention, mais celles de nos notes qui les concernent sont encore en route, et pour peu qu'elles y restent cinq mois, comme cela nous est déjà arrivé (de St-Pétersbourg à Paris), nous ne les aurons pas avant l'impression de ce volume.

M. Jules Guillemin, ingénieur de la Grande Société des chemins de fer russes, qui a entrepris des exploitations minéralogiques extrêmement intéressantes, de 1857 à 1858, pense que vers Ekatérinoslav, on aurait des chances de trouver des houilles de très-bonnes qualités, meilleures que celles qu'on rencontre déjà dans le voisinage de Kharkov.

Tourbe

La Russie possède des tourbières en assez grand nombre, et plusieurs même sont déjà exploitées; mais soit qu'on ne sache ni bien la préparer, ni bien s'en servir, la tourbe qu'on en extrait n'a, jusqu'à présent, donné que des résultats généralement peu satisfaisants, bien que

l'analyse permette de constater qu'elle est de qualité supérieure.

La principale difficulté de la préparation, c'est le séchage. Après avoir passé tout un été à l'air, la tourbe conserve encore de 20 à 30 0/0 d'eau. On a bien essayé d'en faire des briques et de faire sécher celles-ci artificiellement, mais il y a encore tout à faire de ce côté.

Cependant des exploitations assez bien comprises, faites à Kridatskoë près Moscou et à Nikolski sur la chaussée de Moscou à St-Pétersbourg, permettent d'assurer qu'il y a là des réserves précieuses dont l'industrie et surtout les chemins de fer, peuvent tirer un grand parti si le bois vient à manquer avant que les houilles du Donetz et du Don ne soient abordables.

Il y a également beaucoup de tourbe, non seulement entre Moscou et Saint-Pétersbourg, mais encore entre Saint-Pétersbourg et Varsovie. Le gouvernement d'Orel est très-riche aussi en tourbières, ainsi que celui de Kharkov et de Koursk.

Mais il en est un dans lequel la tourbe n'a pas encore été signalée, que nous sachions du moins, et dans lequel elle est extrêmement abondante, c'est dans celui de Vladimir où l'industrie est, comme on sait, très-avancée.

En pratiquant des sondages nous-même dans le district de Pereslav-Zalinski sur les bords de la Nerle, c'est-à-dire à quelques kilomètres de sa rive droite, nous avons trouvé une très-vaste et très-excellente tourbière herbacée, dans laquelle doivent se trouver aussi des tourbes provenant

de plus grands végétaux. Le temps nous a manqué alors pour compléter nos études. Il ne s'agissait d'ailleurs pour nous, à cette époque, que d'un plan de culture, et par conséquent de l'étude des terres qui faisaient partie du domaine d'Elpativo dont il s'agit ici. Mais si nous retournons dans le pays, nous ne négligerons rien pour terminer cette étude qui intéresse d'ailleurs un des vrais grands seigneurs russes, qui nous a donné la plus large hospitalité, M. Dmitri Pavlovitch Narischkine dont les aïeux ont eu l'honneur de fournir une impératrice à la Russie.

D'après tout ce qui précède, on le voit, la situation de la Russie relativement aux combustibles est pour le moment celle-ci : Elle possède des richesses immenses comme étendue, mais non pas comme qualité, à l'exception des superbes exploitations du Donetz et du Don qui, malheureusement ne sont pas encore en rapport avec les besoins de l'industrie, du commerce et de l'agriculture elle-même.

En attendant que la consommation et la production soient plus en rapport qu'elles ne le sont en ce moment, il n'y a qu'un moyen à employer : c'est d'utiliser les houilles de médiocre qualité et d'économiser celles qui ne laissent rien à désirer.

D'après ce que nous venons de voir ces jours-ci même en France, il ne nous est plus permis de douter que la Russie ne puisse dès à présent utiliser le combustible qu'elle possède, tel qu'il est même dans ce qu'on appelle la Région de Moscou.

Il ne peut pas nous convenir, dans le cadre que nous nous sommes tracé, d'entrer ici dans plus de détails sur le procédé auquel nous faisons allusion, ce sera l'objet de notre part d'une monographie spéciale qui paraîtra incessamment, sitôt que l'inventeur aura pu faire fonctionner son appareil sur le combustible de Moscou.

L'invention dont il s'agit sera surtout d'autant plus précieuse, qu'elle permet de brûler sans difficultés l'anthracite dont il est assez difficile de se servir avec les foyers actuels. Or, l'anthracite a une valeur calorifique double du charbon gras et bien supérieure à la meilleure houille anglaise, qui revient à Moscou à 90 fr. la tonne. Avec le chemin de fer, reliant les mines du Don et du Donetz, le combustible anglais ne peut plus lutter, c'est là un fait complétement avéré et incontestable (1).

Or, comme les besoins de l'industrie seront alors de 2 à 400,000 tonnes, ni plus ni moins, on voit quel immense marché la Russie s'ouvrira à elle-même et quel capital elle se gardera entre les mains, soit pour augmenter ses échanges à l'étranger, soit pour continuer à s'exploiter avec une intensité sans cesse croissante, et on pourrait presque dire sans limites calculables actuellement.

(1) On jugera de l'importance de ce que nous avançons, quand nous dirons qu'à Rostof, près de Taganrog, soit à 60 kilomètres des anthracites du bassin du Don, qu'on exploite presqu'à fleur de terre, les modes d'extraction sont encore si imparfaits que le charbon anglais, arrivant par bateaux à Taganrog, peut encore aujourd'hui faire concurrence à ce combustible russe, excellent cependant, qui donne beaucoup de chaleur, peu de cendres et pas de fumée.

TABLEAU DU MOUVEMENT DES PRIX DE MAIN-D'ŒUVRE

PENDANT LA PÉRIODE QUINQUENNALE DE 1856 A 1860 DANS DIVERSES CONTRÉES DE LA RUSSIE D'EUROPE

qui sont traversées par les lignes ferrées achevées ou en voie de construction

---

A propos des journées possibles du travail et du prix de la main-d'œuvre en Russie, voici un document assez curieux que j'ai trouvé cette année à mon arrivée à Saint-Pétersbourg, et que je me suis empressé d'envoyer à l'imprimerie avant d'entrer dans l'intérieur du pays. Ce document a été dressé par la Grande Société des chemins de fer Russes pour l'assemblée générale des Actionnaires qui a lieu ce mois-ci. Il montre dans quelle proportion, sans précédent connu, le prix de la main-d'œuvre a augmenté, et cela doit être d'un grand enseignement pour ceux qui voudront tenter des entreprises dans ce riche pays, dès qu'il sera ouvert à l'occident par des lignes ferrées.

La valeur des journées est estimée en rouble argent, qui vaut comme nous savons 4 francs, quand le rouble est au pair. Mais en général sa valeur varie entre 3 fr. 60 c. et 3 fr. 75 c.

Le salaire total de l'ouvrier comprend : 1° L'avance faite le jour où l'on passe l'engagement ferme avec lui ou son représentant; 2° Les frais de nourriture et de logement de ce même ouvrier, et 3° La somme qui lui est remise directement pour et pendant la campagne de travail.

DÉSIGNATION des PROFESSIONS D'OUVRIERS et des LIGNES EN CONSTRUCTION	Nombre moyen de jours de travail dans la campagne	1856		1857		1858		1859		1860		Différence entre les deux années extrêmes de la période	Proportion p. % d'augmentation
		Salaire total	Prix moyen de la journée	Salaire total	Prix moyen de la journée	Salaire total	Prix moyen de la journée	Salaire total	Prix moyen de la journée	Salaire total	Prix moyen de la journée		
1° TERRASSIERS		R.	R.	R.	R.	R	R.	R.	R.	R.	R.	R.	
LIGNE DE NIJNI													
Entre Moscou et Vladimir. . . .	133	81.30	0.611	76 30	0.573	85.80	0.645	84.80	0.637	91.80	0.690	0.079	
Entre Vladimir et Nijni.	133	58.00	0.436	63.00	0.473	69.00	0.518	77.00	0.578	92.00	0.691	0.255	
LIGNE DE VARSOVIE													
Entre St-Pétersbourg et Dunabourg	144	65.00	0.451	68.50	0.472	83.50	0.579	97.00	0.673	103.00	0.715	0.264	
Entre Mergagery et Varsovie . .	140	57.00	0.407	62.00	0.442	67.00	0.478	85.00	0.607	90.00	0.642	0.235	
Moyenne annuelle par journée.		0.48		0.49		0.55		0.62		0.68		0.20	0.41

2° MAÇONS													
LIGNE DE NIJNI													
Entre Moscou et Valdimir. . . .	133	109.80	0.825	106.80	0.803	112.80	0.848	109.80	0.825	109.80	0.825	—	
Entre Vladimir et Nijni.	133	75.00	0.564	75.00	0.564	96.00	0.722	120.00	0.902	140.00	1.052	0.488	
LIGNE DE VARSOVIE													
Entre St-Pétersbourg et Dunabourg	120	90.50	0.754	104.60	0.871	107.75	0.898	157.00	1.308	173.50	1.445	0.691	
Entre Mergagery et Varsovie . .	127	77.00	0.606	97.00	0.764	121.00	0.942	150.00	1.181	155.00	1.220	0.614	
Moyenne annuelle par journée.		0.69		0.75		0.85		1.05		1.14		0.45	0.66
3° TAILLEURS DE PIERRE													
LIGNE DE NIJNI													
Entre Moscou et Vladimir. . . .	145	142.80	0.984	132.80	0.916	145.80	1.005	142.80	0.984	142.80	0.984	—	
Entre Vladimir et Nijni.	145	75.00	0.517	75.00	0.517	96.00	0.662	125.00	0.862	150.00	1.034	0.517	
LIGNE DE VARSOVIE													
Entre St-Pétersbourg et Dunabourg	116	85.00	0.732	97.50	0.840	110.00	0.948	175.00	1.508	188.00	1.620	0.888	
Entre Mergagery et Varsovie . .	180	77.00	0.427	97.00	0.538	122.00	0.677	155.00	0.861	167.00	0.928	0.501	
Moyenne annuelle par journée.		0.67		0.70		0.82		1.05		1.14		0.47	0.70
4° CHARPENTIERS													
LIGNE DE NIJNI													
Entre Moscou et Vladimir. . . .	140	106.30	0.763	103.80	0.741	109.80	0.784	106.80	0.763	106.80	0.763	—	
Entre Vladimir et Nijni.	140	75.00	0.535	75.00	0.535	96.00	0.685	120.00	0.857	132.00	0.943	0.408	
LIGNE DE VARSOVIE													
Entre St-Pétersbourg et Dunabourg	140	97.00	0.692	99.00	0.707	114.00	0.814	133.00	0.950	143.00	1.021	0.329	
Entre Mergagery et Varsovie . .	—	Augmentation de 1/3 de l'année 1856 à l'année 1860											
Moyenne annuelle par journée.		0.66		0.66		0.76		0.86		0.90		0.24	0.36
5° VOITURE A UN CHEVAL CONDUCTEUR COMPRIS													
LIGNE DE NIJNI													
Entre Moscou et Vladimir. . . .	—	—	1.25	—	1.25	—	1.25	—	1.50	—	1.60	0.35	
Entre Vladimir et Nijni.	—	—	0.90	—	0.90	—	0.95	—	1.00	—	1.25	0.35	
LIGNE DE VARSOVIE													
Entre St-Pétersbourg et Dunabourg	—	—	0.90	—	1.00	—	1.30	—	1.83	—	1.91	1.01	
Entre Mergagery et Varsovie . .	—	—	0.75	—	—	—	—	—	—	—	1.95	1.20	
Moyenne annuelle par journée.		0.95		1.05		1.17		1.44		1.70		0.75	0 78

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

Simplification dans le gouvernement. — La législation.
L'administration. — La justice.
Publicité des débats. — Assurances mutuelles.
Rapprochement des hautes classes de la société et du peuple.
Noblesse de campagne, etc., etc.

La Russie n'est qu'un grand village, avons-nous déjà dit ou répété, mais ce village peut être véritablement habité par une famille agricole et patriarcale nombreuse, forte et heureuse; voyons ce qu'il faudrait pour cela.

En dégageant la statistique de la Russie des circonstances *variables* que nous avons vues, et en n'étudiant que les circonstances *immuables*, qui dominent dans ce beau et vaste pays, on arrive aux importantes conclusions que nous avons développées dans les chapitres précédents, et qui peuvent se résumer ainsi :

1° Manque de *continuité* dans le travail de la terre, ce qui exige par conséquent un travail très-hâté, si l'on peut s'exprimer ainsi, pendant 4 ou 5 mois de l'année seulement.

2° *Monotonie des cultures* par suite de la monotonie

même des conditions propres du climat et de la configuration si peu accidentée du sol.

3° Une grande quantité de terrain en quelque sorte impérieusement nécessaire à l'entretien d'une famille, et par là, comme conséquence aussi grave que forcée : population peu dense, ne l'oublions jamais.

4° Impossibilité de voir prospérer les villes (1).

5° Peu de produits échangeables quant à présent du moins, et c'est là le mal principal du moment.

Les villes n'offrant pas de marchés et l'étranger apportant plus qu'il ne demande, notamment pour le luxe, ce qui n'enrichit guère les nations qui reçoivent, il s'en faut, la situation est donc loin d'être bonne relativement.

En somme après tout, nous nous trouvons ici en présence de conditions telles, qui sont imposées par la nature et par conséquent *très-difficiles* à vaincre, qu'elles réduisent ou vouent le peuple Russe, toujours tel qu'il est aujourd'hui, à un état approchant sinon de la misère partout, tout au moins de la pauvreté.

Cet état peut cependant bien, mais exceptionnellement seulement, admettre une certaine aisance, soit, mais *jamais de richesse*, sinon moyenne, notamment dans la masse d'un peuple qui, malheureusement pour lui, sous un climat dur, uniforme, précaire même, n'a précisément pas tout ce qu'il faut pour cela, soit : des moyens d'échanges suffisants, quant à présent du moins, et,

(1) Il ne faut-peut être pas trop se plaindre de cela, au contraire.

n'ayant pas une administration convenablement organisée encore pour les lui faire trouver.

De nombreuses conséquences se déduisent de cet état de choses.

Nous avons déjà vu combien la *répartition* de la propriété, la législation, la justice écrite et non parlée, l'administration, le système financier adopté jusqu'à ces derniers temps, aggravaient au lieu d'alléger, la situation faite par la nature aux pauvres et cependant si intéressantes classes agricoles, c'est-à-dire à 52 millions de Russes et des meilleurs.

Il faut donc absolument, on le voit, que l'état entre dans de nouvelles voies de réforme et de réorganisation qui soient en harmonie avec les nouveaux besoins du pays et avec le grand avenir que contribue à lui réserver aussi notre si normale et si féconde alliance française.

Cette harmonie *seule* pourra rétablir à l'intérieur et à l'extérieur, et même consolider la *confiance* et, par conséquent l'autorité *sur* les bases nouvelles qu'elles doivent avoir en présence des progrès matériels et intellectuels de l'occident.

Les besoins des siècles passés étaient principalement :

1° La *sûreté*, la sécurité par rapport aux voisins ;

2° L'extension du territoire pour assurer les besoins de la nation ;

3° Une position politique qui pût empêcher toute agression et permettre le *développement intérieur* et l'influence extérieure sous l'empire de la paix et du repos.

Ces besoins du passé ont été satisfaits.

La nation a supporté héroïquement, on peut le dire, tous les sacrifices possibles pour assurer la belle position qui lui est faite actuellement à l'étranger, en Europe et en Asie notamment.

Le peuple surtout a sacrifié son sang (1), son repos, son argent si difficilement acquis pour établir cet Empire par la guerre, par les conquêtes et par la gloire.

Le peuple a vécu pour l'Etat.

L'Etat ne doit vivre maintenant que pour le peuple et répandre sur lui l'ordre, la justice, le bien-être et le progrès.

C'est là un devoir que personne mieux qu'Alexandre II ne désire remplir, et une dette nationale dont il faut à tout prix savoir s'acquitter noblement, loyalement, largement et promptement.

Il faut d'abord, suivant nous, *dégrever* le peuple des *campagnes* de tout ce qui pèse sur lui.

(1) Qu'on ne pense pas que dans notre pensée, il entre d'exclure ici la noblesse. Nous aurions peut-être dû dire *la nation*, ce qui comprend tout. Qu'il soit donc bien entendu que nous faisons toujours entrer et largement la noblesse en ligne de compte, quand nous demandons des réformes et des améliorations. Elle a droit à tout cela à bien des titres, et peut-être même aurait-on bien dû commencer par elle. Tout au moins peut-on et doit-on tout faire marcher de front.

Qu'on fasse une classe de propriétaires territoriaux forte, honorée, intelligente, humaine et nombreuse, le reste ira tout seul, le peuple sera heureux et le pays prospère, fort et riche ; mais avant tout et surtout il ne faut ruiner personne, pas plus le paysan que le seigneur. Il y a là solidarité intime qu'on ne l'oublie pas, non-seulement entre l'un et l'autre et réciproquement, mais bien encore entre tous les deux et la Russie entière, enfin entre celle-ci elle-même et l'avenir prospère et sûr de toute l'Europe.

Avant tout il faut diminuer la si grande part qu'il prend aux *charges* publiques, qu'il supporte presque toute entière, et lui assurer une bonne administration civile et judiciaire, une instruction solide, et des institutions libérales pour tous.

Le dégrèvement financier est d'autant plus important qu'il est possible.

Nous avons vu que les paysans paient en Russie les 2/3 de tous les impôts.

Cette charge pourrait être réduite d'une grande partie en remplaçant la capitation (1) et les impôts en nature, et les impôts locaux, en partie tout au moins, par un *impôt sur la terre,* soit par exemple de 50 cent. à 1 fr. 50 cent. par hectare.

En augmentant le produit des impôts sur les *timbres,* sur une partie des *importations* de luxe surtout, sur le tabac même, — bien que nous le considérions comme étant de première nécessité à cause du climat, — et enfin sur différents autres objets qui ne sont pas de *première nécessité,* on se créerait de cette façon, disons-nous, de précieuses ressources.

D'après des calculs approximatifs que nous avons faits sur place, ces divers impôts nouveaux et les augmentations des taxes existantes, remplaceraient graduellement *toutes* la capitation, soit 66 millions de fr.

(1) Cette capitation est de un rouble 80 copecks par tête mâle, nous croyons; mais, grâce aux abus, elle monte à peu près toujours à 2 roubles 20, soit de 7 fr. 20 à 8 fr. 80.

Les postes aux chevaux et l'entretien des routes seraient payés par le *budget, central* et non pas par la corvée comme cela a lieu aujourd'hui d'une façon si fâcheuse (1).

En augmentant la taxe pour les chevaux de poste, et en établissant le paiement par cheval et par voyageur, on aurait des recettes qui seraient utilement appliquées au dégrèvement.

Mais ce dégrèvement des droits exorbitants que paie le peuple, auquel il faudrait impérieusement assurer également du *fer* et du *sel,* à moitié prix au moins du prix actuel, ne serait réellement possible, que si les dépenses de l'Etat diminuaient ou tout au moins si elles étaient autrement réparties.

De même que le gouvernement a pu satisfaire, par les victoires et les conquêtes qui ont agrandi le pays comme il l'est aujourd'hui en Europe et en Asie, aux besoins impérieux de la nation, qui devait, dans l'origine surtout, s'étendre et se fortifier. De même que, disons-nous, pour atteindre ce but, il a fait des efforts inouïs, incroyables, et surtout peu connus de l'occident, pour créer des armées, des flottes, et son influence en Europe. De même, encore une fois, il doit — et nous avons la conviction la plus profonde qu'il le fera — il doit maintenant profiter de la belle position qu'il s'est acquise pour satisfaire aux be-

(1) Il y a des pauvres paysans qui sont souvent obligés de faire plus de 100 kilomètres pour venir travailler à des routes qui ont besoin de réparations, et où ils ne passent jamais!

soins d'une organisation qui a été véritablement par trop négligée jusqu'à présent.

L'établissement militaire et naval peut être, aujourd'hui surtout et sans inconvénient, réduit de près de moitié, *quant aux frais*, par un ordre différent qu'il y a à établir, non seulement dans la force armée elle-même, mais encore et surtout par une autre disposition dans ses cantonnements.

La cavalerie, par exemple, coûte très-cher à nourrir dans le nord, et l'on pourrait facilement se dispenser d'en avoir nulle part ailleurs qu'au sud de Moscou, partout enfin où le fourrage coûte 75 °/₀ meilleur marché qu'à Saint-Pétersbourg et aux environs.

Il y aurait bien de 100 à 120 millions de francs au moins à gagner sur l'organisation militaire, laquelle n'est véritablement pas en harmonie avec l'état relatif de pauvreté et de souffrance du peuple, et qui n'est plus d'ailleurs d'aucune utilité absolue pour assurer la grandeur d'un empire qui peut précisément se défendre par sa trop grande étendue elle-même qui le met à l'abri de toute attaque sérieuse, raisonnable et durable.

Mais, outre cette diminution de dépenses et ce dégrèvement du peuple des campagnes, il faut enfin et aussi assurer à ce dernier l'ordre et la justice vrais.

L'administration *civile* et *judiciaire* demande maintenant les soins les plus incessants.

On compte dans la Russie d'Europe 480 districts.

On peut assurer, sans hésiter un seul instant, qu'ils sont tous très-mal administrés.

Il faut avant tout *plus* (1) de fonctionnaires et des fonctionnaires *mieux* rétribués et mieux choisis surtout.

Ce choix, il faut en laisser le soin principal à la noblesse, qui est la première et la plus intéressée à ce qu'il soit bon.

Quant à la rétribution, il deviendra nécessaire d'ajouter au budget du Ministère de l'Intérieur au moins 16,000 à 20,000 fr. par district, soit 9,600,000 fr. en tout.

Une dépense annuelle de 6 à 8 millions de francs deviendra indispensable aussi pour le Ministère de la Justice.

Il faudra également deux tribunaux par district, soit 960 tribunaux de plus pour assurer aux paysans le bon exercice des nouveaux droits qu'on va sans aucun doute leur assurer bientôt.

Rien ne sera plus urgent alors, comme complément absolument indispensable, que la création des prétoires qui n'existent pas, la *publicité des débats* sans laquelle il n'y a pas de justice sérieuse, et enfin la liberté de la défense parlée et non écrite comme aujourd'hui, soit la création d'avocats comme nous en avons chez nous et comme il y en a chez tous les peuples avancés, où le *droit*

(1) Dans d'autres parties c'est l'inverse, il en faut *moins* et beaucoup moins, car il y en a bien de trop et infiniment de trop.

est supérieur à la *force*, ou tout au moins reconnu comme tel en principe (1).

L'école publique et l'instruction en général demanderont au moins 16 millions de francs de plus aussi.

En général, outre le dégrèvement de 88 millions de capital, dont nous avons parlé plus haut, il faudra encore faire une dépense annuelle de 30 à 40 millions de francs pour satisfaire aux plus impérieux besoins de la *classe agricole* de l'Empire.

Enfin la vie agricole réclame en Russie plus de secours de la part du gouvernement que partout ailleurs, et on ne saurait assigner moins de 5 à 10 millions de francs par an à ses travaux de perfectionnement et à ses progrès.

En résumé, il faudrait tout d'abord dégrever les paysans, comme nous l'avons déjà dit, de 88 millions de francs et dépenser de 40 à 50 millions par an :

1° Pour l'administration qui se trouve la plus rapprochée des classes agricoles;

Et 2° pour les encourager à améliorer leurs cultures, pour la leur faire perfectionner quotidiennement et en assurer les produits.

Ces millions ne sauraient être pris que sur les *économies* indiquées plus haut ou sur toute autre, et il y a le choix.

(1) Les noblesses de Tver, de Vladimir et de plusieurs autres gouvernements, viennent d'adresser à l'Empereur des suppliques qui sont entièrement rédigées dans ce sens.

Rien que sur les constructions et les bâtisses officielles, par exemple, il y a plus de 10 millions de francs à économiser annuellement.

L'Etat doit non-seulement cesser de construire, il doit même se défaire de ses constructions actuelles et de ses usines, comme il a d'ailleurs déjà commencé à le faire.

L'entretien seul de toutes ces constructions coûte certainement plus cher qu'une simple location, et c'est de plus, une affreuse source d'abus.

On a dit que le gouvernement devait encourager *l'industrie agricole;* nous serions, dans certaines limites, de cet avis; mais ce n'est pas par la trop grande extension des fermes-modèles ni des écoles agricoles, organisées comme plusieurs d'entre elles le sont aujourd'hui, que nous voudrions qu'on procédât.

Tout le mouvement de perfectionnement agricole actuel n'est en général (1) qu'une trop servile imitation occidentale, stérile par conséquent, comme toute imitation qui est faite sans qu'on ait suffisamment pris la peine de consulter la nature générale du pays, des hommes et des choses.

(1) Nous avons dit, avec tous les détails possibles et tous les développements que comportait ce sujet, notre manière de voir à cet égard, à propos notamment de notre visite à la ferme-école de Kazan. On peut consulter par conséquent soit les cinquante et quelques lettres que nous avons publiées dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, soit la collection de ces lettres, revues et augmentées, qui ont été réunies en volume par la librairie Dufour, à Saint-Pétersbourg même, et dont la succursale est à Paris, boulevard des Italiens, 1, à l'Office de publicité russe.

Nous avons vu combien la rigueur et le caractère extrême du climat faisaient de la *prévision*, la vertu première, pour ainsi dire, de ceux qui sont voués à la vie agricole en Russie.

Disettes, inondations, gels et dégels, sécheresses, *sauterelles*, dont nous n'avions même pas encore parlé, enfin tous les fléaux de ces divers genres qui sont si communs dans les plaines de la Russie, rendent absolument, impérieusement indispensables un ensemble de système de magasins de réserves, et un système de *secours mutuels* bien entendus, une sorte d'assurance mutuelle comme il y en a partout maintenant, et notamment en France depuis la création des caisses agricoles, dues à l'initiative et à l'énergie de M. Perron.

Le gouvernement doit incontestablement prendre une large part à toute cette *administration de prévision*, à ce véritable ministère de prévoyance, dès l'instant que les 111,000 propriétaires fonciers actuels ne s'occuperont plus et ne devront même plus s'occuper, comme par le passé, ni de l'entretien, ni de l'établissement, ni de la vie, en un mot, de la population agricole devenue libre.

Les secours d'assistance mutuelle devront être assurés ou par commune, et la Russie est admirablement préparée pour cela, ou par district, ou même par gouvernement, mais en tout cas cette mesure indispensable, avons-nous dit, doit être constamment contrôlée, soutenue et éclairée par l'administration locale et par les maréchalats

de noblesse, auxquels il faut conserver autant d'action que possible.

On ne saurait regarder cette partie de la vie agricole comme du domaine privé de chacun.

Elle est déjà — et à mesure qu'elle se développera encore davantage, — elle doit rester et elle restera sous la *surveillance de l'intérêt général,* si on peut s'exprimer ainsi.

Ce qu'on aura surtout à demander au gouvernement, ce sera de prendre les mesures nécessaires pour que l'institution dont nous parlons ait une existence assurée et continue.

On connait les lois de Pierre-le-Grand quant à la conservation des forêts, surtout près des sources, pour conserver et assurer leur existence, qui est indispensable aux rivières.

On connait les lois subséquentes sur la conservation des courants d'eau qui sont entravés par des barrages de pur intérêt privé, sur la conservation des pêches, sur celle des chasses et enfin toute cette partie de la législation générale qui est presque parfaite en Russie, plus parfaite malheureusement que bien suivie, car la mauvaise administration n'a jamais admis pratiquement l'exécution de ces lois conservatrices de la production nationale.

Non seulement donc il est important, comme nous le disions plus haut, de rendre cette législation plus complète, s'il est possible, mais encore et surtout, il faudrait

avant tout et par dessus tout, qu'elle fût mise à exécution.

Jusqu'à présent, le paysan russe est comme le sauvage que cite Montesquieu : *il abat l'arbre pour en manger les fruits*; c'est triste mais c'est vrai.

Une destruction en grand de ce genre ne saurait plus être tolérée. C'est bien assez que d'avoir à subir les conséquences d'un climat qui est déjà si fatalement destructeur lui-même, sans laisser à l'homme le moyen d'ajouter encore, par son imprévoyance et l'inobservance des lois, aux calamités qui ne frappent que trop bien son pays.

Outre la sagesse des lois, ce sont des idées conservatrices de toute institution reconnue bonne et utile, qu'il faut aussi répandre et propager parmi les propriétaires, afin que par eux, ces idées descendent dans les masses, car, il ne faut pas l'oublier, ainsi que le disait de Maistre avec tant de sagesse, de raison et de vérité : « *Aucun* » *peuple n'est gouverné par les lois seules, mais bien seu-* » *lement par l'accord des lois avec les convictions.* » Faites donc le nécessaire pour donner cette conviction, car elle est à peine en germe.

En général, d'ailleurs, toute amélioration en grand en Russie sous le rapport agricole et administratif, demande absolument le concours du gouvernement et celui de la vraie noblesse territoriale, qui seule, peut devenir l'instrument le plus prompt, le plus consciencieux et le plus utile, comme étant le plus éclairé et le plus inté-

ressé dans la question de la transformation salutaire que l'on prépare pour le peuple en ce moment.

Il faut pour cela et avant tout, nous ne cesserons de le répéter chaque fois que l'occasion se présentera, il faut que la noblesse aille habiter ses terres, qu'elle apprenne à les connaître, à les aimer, c'est le mot, et à les exploiter ensuite dans un sens productif, humain et éclairé.

Le gouvernement peut et doit avoir une grande influence sur cet établissement de la noblesse à la campagne.

De même que la noblesse a été pendant cent cinquante ans à la tête du mouvement de conquêtes, d'agrandissements militaire et politique, de même elle saura, nous en avons l'espérance, prendre maintenant la part glorieuse qui lui revient dans la transformation des classes laborieuses du pays qui est en ce moment à l'étude (1).

Elle le sait, — et ce sentiment de devoir et de dignité doit être nourri en elle, — et, comme magistrat, et comme administrateur public, et comme protecteur du faible. La noblesse a donc là un très-beau rôle à jouer.

Sans doute, il y a des nobles qui sont entièrement dé-

(1) Nous savons bien qu'il peut y avoir des *raisons d'Etat* qui font qu'un gouvernement ne peut pas faire ce qui semble pourtant très-facile et très-simple à un étranger et même à un national. Aussi, n'est-ce point du tout à titre critique, pas plus que nous n'avons eu l'intention de le faire, nulle part ailleurs, que nous abordons ici des sujets d'un certain ordre. Nous le faisons uniquement parce que nous ne doutons pas des bonnes dispositions du pouvoir par rapport aux améliorations projetées, et que, par conséquent, nous n'avons pas à craindre qu'il se méprenne sur nos excellents

pourvus de ces sentiments, il n'y en a même pas mal si l'on veut, mais la corporation doit toujours être traitée par le gouvernement, — elle le mérite à tout égard d'ailleurs, — comme le représentant vrai de tous les sentiments généreux que nous venons de désigner.

Au surplus, le gouvernement a toujours les moyens de se servir de la partie la plus généreuse et la plus éclairée de cette corporation pour contenir et pour combattre au besoin la partie encore peu éclairée et quelquefois même à idées très-étroites et très-personnelles, de la minorité de la noblesse instruite.

Pour cela, il faut *honorer* (1) *et honorer beaucoup la noblesse des campagnes*, apprendre à la connaître et surtout encourager les bons choix qui seraient faits par elle pour l'administration civile et judiciaire des districts.

L'administration morale et relative des gouvernements par la noblesse est la seule qui, étant bien contrôlée après

et nos meilleurs sentiments à l'égard d'aucun de ceux de ses membres avec lesquels nous avons eu l'honneur d'être en rapport.

Au surplus, on le remarquera certainement, nous ne parlons jamais que des choses et non pas des hommes. Ceci prouve suffisamment que nous entendons continuer à suivre notre programme. Les personnalités, après tout, ne sont riendans les questions de l'importance de celle-ci; nous ne disons pas précisement ceci pour blâmer en rien ceux qui en ont fait en commettant souvent des indiscrétions graves, c'est leur affaire, mais pour nous, nous voulons nous borner à répéter que nous ne voulons pas les imiter, et nous ne les imiterons jamais.

(1) Quand on voit l'influence qu'ont eue sur nos progrès agricoles l'établissement des concours régionaux, et notamment celui de la *prime d'honneur*, on ne peut plus douter de ce qu'on peut obtenir quand on prend l'homme par l'amour-propre ou la vanité, surtout quand au fond de cela il y a une idée, patriotique après tout, et très-avouable qui est en jeu.

tout, puisse réformer l'état actuel de l'administration des Tchinovniks, qui est réellement très-corrompue et cependant très à plaindre (1).

Il faut déverser sur cette administration les 2,000 ou 3,000 officiers qui devraient être réformés lors de la réorganisation finale des troupes de terre et de mer; de cette façon, on utilisera des services et des capacités qui, sans cela, resteraient improductifs.

La noblesse se plaint, et avec raison, de l'isolement dans lequel elle se trouve maintenant à la campagne qui, sous beaucoup de rapports, sous celui du voisinage par exemple, n'est pas toujours très-agréable ni même très-habitable, faute surtout aussi de secours médicaux possibles et de communications praticables. — Elle réclame aussi un service des postes plus exactement, plus sûrement et plus promptement entendu qu'il ne l'est aujourd'hui et pour les chevaux et pour les lettres (2).

Le gouvernement peut et il doit venir au secours de la noblesse, pour satisfaire à tous ses besoins, qui sont

(1) Il est de fait que la plupart de ces malheureux employés ne sont pas assez payés pour vivre. Ils ont alors recours à tous les moyens possibles. Et que d'abus alors!... Néanmoins il y en a réellement qui sont au moins autant à plaindre qu'à blâmer.

(2) Il m'est impossible de parler de la *poste aux lettres* sans dire que c'est véritablement une *honte*. Pour donner une idée de la façon déplorable dont certains services sont faits, nous dirons par exemple qu'au *bureau restant* de Saint-Pétersbourg même, on laisse le voyageur *chercher* la lettre qu'il attend dans *le tas* qui est là, à la disposition du premier venu, et par conséquent du premier fripon qui peut se présenter! Quelle sécurité pour le commerce, l'industrie et même la vie privée!

ceux de toute vie civilisée, et qui, d'ailleurs, sont on ne peut plus légitimes.

Le gouvernement a, à sa disposition, tous les moyens possibles pour faire succéder à une mauvaise administration des routes vicinales et des postes, une administration très-bonne pour cette partie du service public.

Quant aux médecins, au lieu de 1,000 à 1,200, il peut et il doit y en avoir 3 à 4,000 au moins pour les 480 districts de la Russie.

Il ne s'agit pour cela que d'augmenter et d'encourager l'enseignement médical et vétérinaire, qui doivent et peuvent marcher de front et se soutenir l'un l'autre en se rendant et en rendant des services importants.

De même, le gouvernement peut créer des écoles pour les ingénieurs civils et agricoles, lesquels seraient extrêmement nécessaires à l'exploitation rationnelle des terres.

Près de chaque université, on pourrait facilement établir soit une chaire, soit une école spéciale, qui serait très-utile à ces ingénieurs civils.

Pour l'agriculture même, les efforts individuels, et surtout corporatifs, devraient être encouragés, et cela, au besoin, par des sacrifices en argent qui seraient supportés par le gouvernement.

Celui-ci pourrait, par exemple, participer aux grands travaux de *dessèchement* dans la Russie centrale, ainsi qu'aux grandes entreprises d'*irrigation* dans le gouvernement d'Ekaterinoslav, qui en a tant besoin, et où le

Dniéper, qui a là des cataractes, pourrait être très-bien déversé en partie suffisante dans un grand canal d'irrigation qui se jetterait ensuite dans la mer d'Azov, après avoir fécondé, sur son passage, une grande étendue de terrain sur ses deux rives.

Ce sont des exemples isolés qu'il faudrait partout, comme spécimens.

Dans chaque gouvernement, il y aurait des travaux analogues à entreprendre pour baser, par ces grandes exploitations préparatoires et publiques, les améliorations qui seraient possibles dans les cultures du pays.

Mais, si la campagne doit être rendue plus habitable pour la noblesse, il faut aussi que celle-ci soit autrement élevée qu'elle ne l'est actuellement pour satisfaire à sa position nouvelle par rapport à la population rurale (1).

Il faut lui donner d'abord la connaissance de l'agronomie, et par là le goût de la nature et des champs.

Il faut la porter à regarder son existence à la campagne, la plus prolongée possible chaque année, comme étant un devoir à remplir envers le pays, comme étant une rétribution légitime de tous les avantages dont elle a le bonheur de jouir comme noblesse territoriale.

En général, le gouvernement doit, de son côté, assurer et augmenter les droits de la noblesse, en raison directe de la manière dont celle-ci comprendra et accomplira les obligations et les devoirs de sa nouvelle position.

(1) Dans tous les gymnases ou les écoles de Cadets, c'est l'élément militaire qui domine à l'exclusion de tous autres.

Jusqu'à présent, la noblesse n'a pas rempli et ne pouvait même pas remplir ce genre de devoirs, entravée qu'elle était de tous côtés, et entre autres, par l'esprit tout bureaucratique et centralisateur d'une administration qui est, en général, ou assez ignorante, ou très-indifférente et personnelle, ou, il faut bien le dire, pas mal corrompue.

A mesure que cette administration se réformera, la noblesse pourra reprendre la place qui lui est si largement faite dans l'administration du pays, plutôt par droit d'intelligence que par droit de naissance et par les lois de l'empire.

Ce n'est que lorsque toutes les branches de l'administration civile, de la noblesse et de la cour, seront imbues de cet esprit de la vie rurale, en opposition si grande à la vie militaire proprement dite, ce n'est que lorsque cette vie de l'intérieur des classes agricoles deviendra la *préoccupation dominante* du gouvernement central, que l'on pourra espérer une amélioration réelle dans la situation du paysan russe, — situation qui est aujourd'hui infiniment *plus arriérée sous beaucoup de rapports* qu'on ne le pense généralement.

Est-il possible d'admettre davantage, par exemple, nous le demandons, que, pendant que la classe du paysan se sacrifie pour le pays, la noblesse, l'administration, la cour et le gouvernement ne fassent que l'opprimer?

Non, cela ne sera pas davantage, nous en avons la conviction profonde.

On connaît l'histoire de la servitude de ce peuple véritablement bon, elle est constamment devenue de plus en plus pesante, à mesure que la civilisation et le *luxe* pénétraient davantage dans le pays; désormais cela doit être le contraire.

De plus, en outre de cette oppression de l'ancien régime, qui, en général, pesait sur lui sans, suivant nous, le dégrader au fond, quoi qu'on ait pu en dire et quoi qu'on ait pu faire (1), ce brave peuple avait encore à subir les inexorables rigueurs de l'arbitraire climat que nous avons fait connaître.

Aussi, est-il réellement peu préparé aux avantages incontestables et incontestés de la propriété individuelle qu'on se propose de lui donner.

Il doit donc vivre encore quelque temps au moins sous une *tutelle* soit communale soit seigneuriale, — et je préférerais celle-ci. — Dans tous les cas, il faudrait qu'elle fût appliquée suivant les degrés si différents de développement de son intelligence.

On doit prendre pour lui, en un mot, autant de ménagements qu'on doit en prendre pour habituer petit à petit à la lumière du grand jour un homme qui aurait été plongé des années dans un cachot obscur.

Il y a, d'ailleurs, une certaine analogie dans ces deux cas.

(1) On n'est pas dégradé quand on subit la loi du plus fort, quand la force des choses domine, et ici c'était le cas; il fallait obéir ou aller en Sibérie, c'est-à-dire faire plus que de mourir!

Cette tutelle provisoire, ou mieux, cette protection et cette éducation sociale du peuple, doit être régularisée, et surtout très-différente, selon la nature, non-seulement du pays, mais encore de la localité qu'il habite.

Citons quelques exemples :

Le *Grand Russien*, des bords du Volga, est *mûr*, ou à peu près, pour le rachat et même dans certaines localités pour la propriété individuelle immédiate.

Le *Petit Russien* peut déjà devenir censitaire, et l'*argent* pourra, quand on voudra, remplacer pour lui la corvée.

Dans la *Russie-Blanche*, c'est bien différent, on ne peut encore y supporter que la corvée déterminée; là, il faudra incontestablement de grands ménagements, il y aura lieu de soutenir d'une façon toute spéciale les droits seigneuriaux et surtout de les contenir.

En résumé, donc, si la *liberté* du paysan est désirable et possible, politiquement et humainement parlant, son appropriation immédiate à la terre, à titre nouveau, soit comme censitaire, soit comme propriétaire, ne saurait se déterminer par une loi *uniforme*, si ce n'est pour le fond.

En pratique, cette loi doit être divisée au moins pour la forme exactement comme est divisée la nature même du paysan de la Grande-Russie, celle du paysan de la Petite Russie et celle du paysan de la Russie-Blanche.

Non-seulement elle doit être divisée, mais elle ne peut se faire, cette appropriation, pratiquement et définitive-

ment, qu'à des époques différentes et même quelquefois assez prolongées et éloignées les unes des autres.

Si l'on voulait suivre pour la grande transformation des droits et des obligations du paysan, une *marche uniforme* et par trop *hâtée*, on aggraverait la situation de la classe agricole au lieu de l'améliorer.

Avant de rendre le *paysan libre* et *propriétaire*, suivant nous, il *faut* commencer par *rendre* utile et enviable (1) la situation du paysan qui est déjà libre et propriétaire, et cela seul suppose une *réforme totale* administrative et judiciaire.

Aucune des réformes que nous venons d'indiquer ne sera efficace, ne l'oublions pas, si l'on n'améliore pas en même temps l'*instruction publique* et tout particulièrement celle des paysans qui habitent les campagnes.

C'est là la mission la plus sainte, la plus difficile, la plus importante qui soit dévolue maintenant au Gouvernement, et il ne saurait l'accomplir sans le concours empressé et dévoué de toutes les autres classes de la société.

La meilleure école pour le peuple, a dit quelqu'un, ce sont les institutions dont on l'entoure.

(1) Il est de fait qu'on irait contre le but qu'on se propose si, en fin de compte, en changeant la position du serf actuel, on ne faisait que la rendre plus mauvaise. Il ne faut pas qu'il soit comme cet homme qui aurait été enchaîné pendant longtemps et qu'on voudrait faire courir immédiatement, dès qu'il serait débarrassé de ses fers. Si on agissait ainsi, dès les premiers pas, notre homme tomberait et se casserait le cou. Pour lui comme pour le serf russe, il y a des précautions à prendre et de grands ménagements à avoir; qu'on y fasse bien attention si on veut que la réforme produise tout le bien qu'on peut et qu'on doit en attendre.

En Russie, malheureusement, les institutions, comme celles qui se rapprochent le plus du peuple chez nous, ont été non-seulement négligées, mais encore quelquefois corrompues.

Quelles écoles après tout aurait-on pu présenter au peuple russe, tandis que plusieurs branches de l'administration publique lui donnaient tous les jours l'exemple de presque tous les genres de corruptions et de dilapidations?

Une autre école, à laquelle il faut songer après celles dont nous venons de parler, est celle des occupations quotidiennes du peuple, sur laquelle il faut nous arrêter un instant.

Nous avons vu ce peuple s'adonner, pendant des sortes de stages forcés en hiver, à toutes les espèces d'industries et tirer, par là, une grande partie de son modeste revenu.

Il faut absolument encourager longtemps encore l'exercice de ces industries *à la campagne*, au milieu même des familles.

La *vie de famille*, en effet, est encore un des meilleurs préservatifs que l'on puisse désirer, et pour maintenir haut le niveau de la moralité publique, et pour la conservation des influences tutélaires de toute nature.

Le contact avec les villes au contraire, on le sait de reste, est très-pernicieux à plusieurs égards.

D'un autre côté, on ne saurait assez porter le peuple à diversifier son activité.

L'industrie manufacturière indigène a encore pour plusieurs millions à produire, si elle veut, non pas s'affranchir de l'étranger, mais seulement ne lui demander que ce qu'elle ne peut absolument pas produire ou faire elle-même; ainsi par exemple, par la seule filature de laine peignée, la Russie importe pour plus de 16 millions de francs par an, tandis qu'elle pourrait très-facilement faire ce travail chez elle.

Les matières premières peuvent être aussi singulièrement perfectionnées, — ainsi que nous le démontrons dans un article spécial, — et présentées dans un état meilleur et partant plus rémunérateur à l'étranger.

Comme nous l'avons vu précédemment, il y a de ce seul chef des millions par an à gagner pour une industrie plus éclairée, rien que sur les céréales, les lins, les chanvres, les soies de porcs, les bois travaillés, les cuirs, les suifs à l'état de stéarine, etc., etc. Puis, dans un autre ordre d'idées, il y a tout à faire pour les combustibles, les mines, le fer, le sel, etc., etc.

Il y a enfin à produire en Russie tout ce que l'on tire de l'étranger de produits agricoles pour au-delà de 120 millions de francs.

Le bien-être des paysans se ressentirait incontestablement de chacune des activités industrielles que nous venons d'indiquer, et, plus leur activité se diversifierait et plus ils se développeraient eux-mêmes.

On n'a qu'à comparer le paysan censitaire de Iaroslav, au paysan de la Petite Russie, monotonement attaché à

la glèbe, et l'on verra quelle différence énorme il y a entre les deux.

Cependant, ce développement lui-même a ses dangers et doit avoir certaines limites, on doit le désirer du moins.

Plus le peuple devient riche en Russie, — et c'est là un peu comme partout ailleurs, — et plus il perd en moralité et en sentiments religieux. Voilà pourquoi la meilleure école pour le paysan devrait être l'église de son village, la vie de celui qui l'administre et les institutions spéciales et libérales d'instruction qui y seraient établies, après avoir été appropriées à ses besoins.

On devrait, pour réformer comme il convient qu'il le soit, le personnel de l'Église, le vieux surtout, — car le jeune est déjà bien amélioré relativement, — réunir tous les efforts possibles :

Ceux du gouvernement;

Ceux des propriétaires;

Ceux des hauts fonctionnaires;

Ceux de l'Église elle-même.

On sait comment sont desservies les 36,200 églises qui sont situées au sein même de la population agricole de la Russie! Ce n'est point un mystère; on peut donc dire qu'il y a là tout à désirer, ou beaucoup du moins.

Cette réforme est même, aux yeux de beaucoup de personnes religieuses ou non, mais honnêtes, la plus impérieuse de toutes. Nous croyons pouvoir ajouter : que

c'est aussi celles qui trouveraient le plus de bonnes dispositions dans les masses, et sur l'heure.

Les masses, en effet, ont assez généralement, et fort heureusement, conservé leurs bonnes habitudes et leurs bons sentiments religieux, tels que les ont transmis leurs pères.

Il y a là véritablement un sol vierge et fécond à plusieurs égards, et où *toute bonne semence* poussera parfaitement bien.

Les paysans des campagnes ont peu de lumières, sans doute; mais, par contre, ils ont beaucoup de chaleur en matière de religion, comme le disait avec beaucoup de sens et de raison, un évêque éminent, Monseigneur Philarète, en parlant de la situation religieuse de la Russie.

Cette chaleur, il faut la conserver et la concentrer en l'épurant.

Pour le peuple, cela est facile; on peut lui donner quand on voudra une vie chrétienne vraie (1), et il l'acceptera, car il y est déjà très-préparé.

Pour les hautes classes de la société, c'est bien différent, en général du moins, et ce sera incontestablement plus difficile.

Depuis cent ans, en effet, elles ont passé en grande

(1) Je n'entends pas parler ici d'aucune religion en particulier. Je ne me mêle pas de ces graves questions; je n'en fais mention que d'une manière générale et avec une intention toute respectueuse pour les croyances de tous quelles qu'elles soient.

partie et successivement, sous l'influence des idées et de l'école voltairienne mal entendue.

Du temps de Catherine II, elles ont assez adopté les idées républicaines et constitutionnelles.

Plus tard, le gouvernement lui-même a envoyé, pendant vingt ans de suite des centaines de jeunes gens très-capables, puiser à Berlin, dans l'Hégélisme (1), le culte de l'intelligence, le culte de l'homme, l'indifférence et le doute religieux.

On ne restaure pas facilement les idées, quelles qu'elles soient, de toute une génération, surtout quand une grande partie de ces idées ont très-souvent aussi été puisées dans l'école française, que beaucoup de bons esprits en Russie, considèrent, peut-être avec un peu trop de sévérité, comme étant la plus abstraite, la plus anti-religieuse de l'Europe.

Mais heureusement l'Europe elle-même subit, en ce

(1) Hegel combattait Kant et Fichte. Il admettait l'unité absolue de toutes choses, l'identité du sujet et de l'objet. Il partait de l'idée et prétendait, par la seule force de la dialectique, faire repartir de l'idée toutes choses : l'*absolu*, qui est l'idée pure, abstraite; la *nature* qui est l'idée devenue objet, et l'*esprit* qui est l'idée faisant retour sur elle-même. Pour Hegel, l'abstraction est le type de la réalité; mais, nulle part, comme le lui reproche M. Cousin, il ne dit le procédé qui leur donne ces abstractions. En somme, les doctrines de Hegel conduisent tout droit au panthéisme et à la suppression de l'immortalité de l'âme. A part cela, c'était un éclectique assez éclairé. Il définissait la philosophie : « La science de la raison, en tant que celle-ci est l'*idée* et la conscience de toute existence dans son développement nécessaire. » Pour bâtir son système, il partait de ce principe que : « Tout ce qui est rationnel est réel; et ce qui est réel est rationnel. »

moment, les salutaires effets d'une réaction religieuse, tolérante avant tout, et bien entendue.

Il faut espérer que les hautes classes de la société russe s'arrêteront aussi et cesseront de marcher dans la déplorable voie où un grand nombrė de ses membres étaient entrés.

Elles sentiront à temps, il faut l'espérer, qu'il n'y a de lien entre elle et le peuple que l'Eglise, de quelque rite qu'elle soit.

La liberté de conscience n'est-elle pas, en effet, la première des libertés ?

C'est sur le terrain agricole et humanitaire, dans l'esprit de charité, de la saine philosophie et de réelle fraternité, et dans l'esprit de famille, qui ne sont ni les uns ni les autres éteints en Russie, il s'en faut, que l'on trouvera les plus puissants leviers pour l'amélioration de l'état des paysans dont il est si fort question en ce moment.

En résumé définitif, nous venons de voir qu'en Russie, s'il y avait beaucoup de forces destructives et improductives,, il y avait aussi beaucoup de forces productives et réparatrices.

Le gouvernement saura très-certainement faire agir les deux dernières.

Il saura, comme cela lui est déjà arrivé très-souvent, sous le monarque actuel notamment, mettre ses actes en harmonie avec les besoins réels du pays. Celui-ci quitte la première époque de son développement (1).

(1) Il le quitte au moment même où il quitte sa première époque agri-

Il s'est agrandi suffisamment pendant cent cinquante ans, maintenant il doit *se constituer* sur la base la plus large et la plus libérale possible; sur l'ordre et la justice, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur.

. Le gouvernement, dont l'esprit était précédemment tout militaire, — et cela, il faut bien l'avouer, beaucoup par la force des choses, — doit devenir aujourd'hui surtout, et avant tout, organisateur pacifique, agricole (1), et vivre pour les arts et la paix.

En renonçant à toute idée de conquête, par les armes pour adopter la voie des négociations, comme cela a lieu en ce moment, à propos et à la suite de l'alliance franco-russe; en mettant de côté toute *vanité* politique mal pla-

cole, celle du défrichement des *terres vierges* qui n'existent plus, notons-le bien, car ceci a une très-haute importance et presque une portée philosophique, si on considère seulement la coïncidence. Quoi qu'il en soit, le fait de l'existence de terres vierges dont on a retiré la quintessente superficie et dont il ne reste plus que le fond, bon encore mais non inépuisable et qui demande au contraire à être *entretenu*, comme cela a lieu pour tout le sol de l'occident, indique assez que forcément, providentiellement si l'on veut, la Russie doit entrer dans la grandeur agricole, pour laquelle d'ailleurs elle semble absolument être faite. et qui doit lui être si favorable si elle sait bien s'y prendre.

(1) Un haut personnage russe, nous disait un jour avec beaucoup de sens et de raison : « Si Pierre-le-Grand revenait, il se ferait très-certainement agriculteur. » Il est de fait que ce grand homme avait déjà parfaitement le sentiment des besoins de son pays à ce point de vue. C'est ainsi qu'il ne partait jamais pour l'intérieur du pays sans emporter avec lui des semences diverses qu'il distribuait tout le long de sa route.

Ces semences ont poussé en terre vierge; mais, aujourd'hui, ces terres n'existent presque plus, et c'est là un fait capital qui fait que l'agriculture doit se développer dans de nouvelles conditions, puisque cette précieuse ressource de tout pays neuf est épuisée en Russie. La manne étant mangée, il faut songer à la fabrication du pain quotidien.

cée, le gouvernement saura bien simplifier son action et la rendre aussi efficace que possible au dedans et au dehors.

Plus d'étalage militaire et maritime inutile, ces temps-là doivent être passés.

Une position purement expectative et simplement défensive.

Voilà tout ce qu'il faut à la Russie pour se féconder elle-même.

De cette manière, elle se donnera les moyens qui lui manquent pour déverser sur un peuple très-bon, très-intelligent, très-hospitalier, mais peu riche, et dont la richesse ne peut se développer que lentement, pour déverser sur lui, disons-nous, les économies qu'il fera, et qui, ainsi employées, porteront les meilleurs fruits.

On s'occupera alors, et avec un succès assuré d'avance, d'arriver à une production plus grande, et de consommation, et de commerce, et de conservation prévoyante à laquelle on assurera tout particulièrement les bienfaits d'une administration et d'une justice locale intègre, et enfin, des *communications* faciles.

On encouragera l'action si salutaire d'une noblesse établie à la campagne, comme cela a lieu depuis longtemps en Angleterre, —grâce cependant à une loi odieuse d'hérédité que nous ne demandons pas pour la Russie, — il s'en faut.

On donnera au peuple l'école dont il a tant besoin,

et que sa position toute particulière et son sentiment religieux si profond demandent depuis si longtemps.

L'époque actuelle est tout à fait favorable à la transformation projetée et à l'alliance franco-russe dont nous avons parlé.

Cette transformation, telle que nous pensons qu'elle est dans l'esprit du souverain, peut s'opérer *sans qu'on change pour cela aucune des institutions actuelles du pays* (1), dont la plupart sont très-bonnes en principe.

Il ne s'agit plus que de rendre ces institutions à leur véritable esprit primitif, à l'esprit dans lequel elles ont été conçues ; car cet esprit est, en général, toujours très-bon, nous nous plaisons à le répéter.

Le gouvernement s'occupera alors, avec une satisfaction et un succès assurés, de la *vie intérieure* du pays, beaucoup plus que des intérêts militaires, qui sont nécessaires sans doute, et même fort respectables ; mais qui en somme, ruinent plutôt les pays qu'ils ne les enrichissent.

L'administration se simplifiera facilement en se *décentralisant*, et surtout *en administrant moins* que maintenant, c'est-à-dire en laissant plus à faire à l'initiative individuelle ou à celle des corporations.

La noblesse reviendra, bien certainement, à sa mission primitive, le jour où on l'en sollicitera en l'encourageant convenablement.

(1) Il y a réellement en Russie les germes de tout ce dont un peuple peut avoir besoin pour arriver à faire les plus grandes choses.

Elle s'occupera, en même temps alors, de ses propres intérêts, — elle a généralement grand besoin d'y mettre ordre, — et elle peut faire cela tout en contribuant puissamment à la prospérité des intérêts généraux du pays.

Les paysans mûriront vite sous l'influence de bonnes institutions, de bons conseils et de bons exemples.

Bientôt alors, ils seront aptes à goûter complétement toutes les joies honnêtes et fortifiantes que donnent la propriété et la liberté.

L'époque est favorable à cette transformation, nous ne saurions trop le répéter.

La Russie, en effet, n'a et n'aura même jamais d'ennemis extérieurs et sérieux à craindre chez elle.

Le pouvoir n'y est point contesté, et il est dans des mains essentiellement loyales et honnêtes.

Les divers états de la société peuvent se développer dans un ensemble parfait de confiance et d'assistance mutuelle effective et facile même, à cause des antécédents. Cela arrivera d'autant plus facilement et d'autant mieux, que l'indifférence et le doute n'ont pas encore pénétré dans les masses.

On peut et on doit même trouver, dans les dispositions véritablement très-religieuses de ses masses, toutes les *forces réparatrices* dont on aura besoin; et pour atténuer les effets des *forces destructives* du pays, c'est-à dire de son climat; et pour mieux utiliser ses *forces improductives*, c'est-à-dire ses terres mal cultivées, ses mines mal

exploitées, et son administration actuelle si mal organisée. Enfin et surtout, le gouvernement puisera, dans le propre sentiment de son devoir, cette force intérieure qu'il lui faudra pour substituer la simplicité à l'éclat, le bon au mauvais, et une action réparatrice vigoureuse et ferme, qui est si nécessaire pour arriver à un état de choses qui sera davantage en harmonie avec les besoins réels du pays, et qui immortalisera le règne d'Alexandre II, dont les bonnes et loyales intentions ne sont contestées par personne en Europe. (1)

(1) Dans un prochain volume, nous aborderons plusieurs sujets de premier ordre également pour la Russie, — et on peut même dire pour l'occident aussi, — et qu'il nous a été absolument impossible, faute de temps, de pouvoir traiter dans ce volume, que nous avons tenu à publier cependant avant notre second voyage en Russie.

Dans ce voyage, que nous commencerons le 2 juin, en partant de Lubeck nous nous proposons de suivre l'itinéraire que voici : de Saint-Pétersbourg à Tambov, avec notre intelligent compagnon de rentrée en France cette année, S. E. M. Mussard, qui a été de longues années le secrétaire intime du fils du prince Eugène, le duc de Leuchtenberg, qu'il a suivi dans tous ses voyages, d'où il a rapporté des documents que nous voudrions bien, dans l'intérêt de la science, lui voir publier un jour.

Avant d'arriver à Tambov, où nous visiterons les propriétés de S. A. I. Madame la grande-duchesse Marie de Russie, nous nous arrêterons un instant à Moscou ; puis, de Tambov, nous irons vers Marchandsk, chez le prince Léon Gagarin. De là à Simbirsk, Samara et Saratov, chez MM. Dourassoff et le prince Devlet-Kildeeff. Peut-être irons-nous jusqu'à Taganrog avec Kokoreff. Enfin, nous nous rendrons, en dernier lieu, à Karovka, dans le gouvernement de Poltava, chez S. A. I. Madame la Grande-Duchesse Hélène de Russie, sur le domaine de 100,000 hectares de terres qui est là et qui présentera d'autant plus d'intérêt pour nous, qu'il est déjà organisé sur les bases et d'après les idées nouvelles de progrès et de si grand avenir pour la Russie.

DES CHEMINS DE FER EN RUSSIE

I

Des voies de communication par terre, qui conviendraient le mieux à la Russie

J'ai encore présentes à la mémoire les réflexions que je faisais, en 1860, en traversant les steppes depuis Tambof jusqu'à Elizabethgrad avec retour par Kief, Orel et Toula.

Bien souvent, je me prenais à supputer les frais énormes que coûterait l'établissement de la voie ferrée de première ou de deuxième classe, de Moscou à Théodosie et, cherchant autour de moi les hommes et les choses qui devraient un jour payer les intérêts, l'amortissement et le bénéfice du capital engagé, je ne trouvais pas mes balances de compte sous quelque forme que ce soit que prenait ma pensée pour faire passer les chiffres et les grouper sous mes yeux.

Sans doute, je ne savais pas bien m'y prendre, puisque de beaucoup plus forts que moi, des spécialistes surtout, ont trouvé tout ce qu'il fallait pour baser sur cette ligne une des plus grandes entreprises de notre siècle? J'ai donc dû céder à l'évidence de ce fait : néanmoins, il m'est revenu plus d'une fois des doutes, que je veux une bonne fois exposer sur le papier avant de parler de la

Grande Société elle-même. Ces doutes ne sont pas localisés sur un seul point d'ailleurs, ils embrassent dans leur ensemble tout le système des voies et communications de cette vaste plaine qu'on appelle la Russie, tel qu'il est actuellement à l'ordre du jour. Les idées qui me sont venues à ce sujet ne seront peut-être pas dépourvues d'attraits pour les hommes sérieux qui pensent aux grands intérêts de ce pays. Au surplus, je vais les en faire juges.

Tout d'abord, j'exclus de ce qui va suivre toute idée de critique des hommes et des choses. Je ne veux prendre part à aucune lutte ni pour ni contre qui que ce soit. J'aurai toutefois le courage de mes opinions, afin qu'il n'y ait aucune méprise : je suis très-sympathique à la Grande Société des chemins de fer russes, parce que j'ai la conviction intime qu'elle a rendu des services et qu'elle en rendra encore des plus grands, et cela, en raison directe et immédiate de facilités qu'on saura lui accorder en temps utile, si besoin est.

J'apprécie, d'autre part, l'esprit incontesté du dirigeant en chef le département qui s'occupe tout spécialement en Russie du sujet que je vais aborder. Je n'ai eu personnellement qu'à me féliciter de lui et du bienveillant accueil qu'il m'a fait. Je ne doute pas le moindrement, je me plais à le dire, de ses bonnes intentions ni de son patriotisme. Ni lui ni ses amis ne pourront donc prendre en mauvaise part ce que je pourrai en dire soit directement, soit indirectement à propos de certaines

manières de voir ou de faire que je n'approuverai peut-être pas toujours.

Ceci posé, j'entre en matière en remontant aussi haut qu'il le faut pour la bonne exposition de mon sujet, soit, par conséquent, avant la constitution même de la Grande Société des chemins de fer, ce qui aura, de plus, l'avantage de me mettre tout à fait à mon aise.

Si je ne me trompe pas, la Russie aurait dû recourir à un système de chemins de fer tout particulier et on ne peut plus national, si je puis m'exprimer ainsi.

La Russie, en effet, ne ressemble, à proprement parler, à aucun autre pays qu'à elle-même (1); nulle part donc elle n'avait de modèles exclusifs à prendre. La seule Amérique pouvait, devait lui fournir d'assez bons exemples, mais il fallait savoir discerner et choisir. Partant de là, il ne fallait que peu copier en Occident.

Les Etats-Unis avaient eu cela de commun avec la Russie : tout y avait été, de nos jours, à l'état d'enfante-

(1) On ne doit jamais perdre de vue, quand on aborde un sujet comme celui-ci, que la Russie est la plus vaste *plaine* du monde ; qu'elle n'a de bois que dans sa partie nord, que le midi en est absolument dépourvu.

Par compensation, il y a bien, dans cette partie du pays, des mines précieuses, de fer, de houille, d'anthracites surtout, les plus riches que l'on connaisse. Partout il y a de la tourbe, des carrières, des métaux précieux, etc., etc. Mais qu'est-ce que tout cela sans moyens de communication ?

Je citerai, pour la seconde fois, un fait, qui est plein d'enseignement : près de Taganrog, à quelques kilomètres d'usines importantes, se trouve d'excellent combustible à fleur de sol. Eh bien ! les difficultés de l'extraction et du transport sont si grandes que, tous calculs faits, on a plus d'avantages à faire venir du charbon de la Grande-Bretagne !

Quoi de plus caractéristique?

ment, mais les moyens d'exécution avaient toujours été parfaitement bien proportionnés *aux ressources* et aux besoins. Il est étonnant qu'en ayant cet exemple sous les yeux, comme on l'a eu surtout avec les écrits si remarquables de M. Michel Chevalier sur ce sujet, il est étonnant, dis-je, qu'on n'ait cependant pris exactement à l'Amérique que ce qu'il y avait de défectueux dans son système, tel que : matériel lourd, lent, coûteux de construction et d'entretien, etc., etc.

C'est dans ces conditions fâcheuses, ceci est incontestable, que l'on a fait le chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Moscou dit chemin *Nicolas*, lequel est revenu à 650,000 fr. par verste (1), tandis qu'en Amérique on n'aurait pas dépassé 150,000 fr. (2), et encore, l'eût-on fait en deux ans et non en neuf ans, comme cela a eu lieu pour le chemin Nicolas.

(1) La verste vaut exactement 1 kilomètre 66 mètres 78/10,000.

(2) Comme *prix de revient* de chemins de fer *par kilomètre*, au 1er janvier 1858, voici quelques chiffres officiels qui me paraissent curieux et instructifs, et qui prouvent le bien fondé de ce que nous venons d'avancer quant à la Russie et à l'Amérique.

Russie,	650,000 francs environ.
Angleterre,	610,239
Ecosse,	438,549
France,	398,819
Autriche,	332,303
Hollande,	310,968
Suisse,	308,225
Belgique,	254,676
Irlande,	243,380
Toscane,	241,703
Etats allemands,	225,062
Etats-Unis,	128,573

Dix ou quinze ans après, on aurait encore dépensé 150,000 fr. par verste pour réparer et remettre toutes choses au niveau des besoins, c'est-à-dire, exactement la moitié de la somme totale qui serait produite par l'accumulation à intérêts composés à 5 0/0, pendant dix ans, de la rente annuelle de 25,000 fr. correspondant à l'économie de 500,000 fr. juste.

Ce qui revient à dire que si, en créant le chemin Nicolas, on était entré dans cette voie et que le Gouvernement eût confié tout un réseau bien combiné à l'*industrie privée*, en maintenant l'idée fondamentale précitée, il y aurait depuis longtemps déjà plus de 10,000 verstes de chemins de fer sur les principaux points de l'Empire!

Or, pour la Russie, personne ne l'ignore, c'est même proverbial, ce sont toujours les voies de communications qui lui ont fait le plus défaut. C'est essentiellement par là qu'elle a péché et qu'elle pèche encore. Et, Dieu sait quand il y aura remède au mal, sinon tout à fait, au moins assez pour attendre convenablement et sans trop de disproportions avec l'Occident, le moment d'étonner l'Europe, par sa richesse, et par sa puissance productive!

Il est bien à regretter qu'en 1857 la grande société n'ait pas été encouragée à entrer dans cette voie primitive et n'ait pas été excitée plus qu'elle ne l'a été à rechercher et à réaliser toutes les simplifications imaginables dans les tracés; à épouser en plan et en profil toutes les sinuosités des terrains; à franchir les rivières ou les fleuves à

tous les endroits les plus commodes, et cela avec de simples ponts en bois; à ne construire pour stations que des baraques comme il y en a dans tous les villages russes; à alléger le poids des rails en multipliant les traverses, etc., etc.

Dans ces conditions, qui sont celles que le bon sens pratique indiquait et qui auraient dû être adoptées dès l'origine, il y a déjà longtemps que les lignes de Saint-Pétersbourg à Varsovie et à la frontière prussienne seraient ouvertes. Celle de Moscou à Nijni également. Quant au chemin de Midi, il serait déjà sur les bords de l'Oka, à Kalomna et peut-être même à Koursk, d'une part, et il irait certainement de Théodosie, à Charkoff d'autre part.

Si on en était là, les actionnaires de la Grande Société auraient gagné de l'argent, et depuis longtemps déjà ils auraient soumissionné un réseau égal au premier.

On ne peut pas calculer ce que la Russie aurait gagné si elle avait su se placer sous le bénéfice de l'état de choses dont il s'agit ici!

Il est d'autaut plus à regretter qu'il n'en soit pas ainsi, et il s'en faut, hélas! que la question des chemins de fer a une tout autre portée en Russie qu'ailleurs, en ce sens que les distances sont énormes par rapport à ce qu'elles sont dans les autres pays, et ont, par conséquent, le plus grand besoin d'être rapprochées par le perfectionnement et la multiplicité des moyens de transport.

Nous voulons en donner la preuve par des calculs et

des raisonnements précis, qui ne seront pas déplacés à cet endroit, nous l'espérons du moins.

Rien n'est plus propre, ce nous semble, que le calcul suivant, pour faire apprécier mathématiquement, comme nous le désirons, l'influence du prix des transports à de longues distances, sur la valeur des produits.

Ce calcul, fait exprès pour les chemins de fer allemands, met parfaitement en relief ce que nous désirons faire ressortir ici.

Une matière étant donnée, on a recherché après quel parcours sa valeur se trouvait *doublée* par le prix du transport par terre, d'une part, et par chemin de fer d'autre part.

Ainsi, prenons le blé pour exemple. S'il est transporté, *par terre*, d'un point à un autre de l'Allemagne, après avoir parcouru 577 kilomètres, il aura coûté aussi cher de frais de port qu'il avait coûté à l'acheteur à son point de départ. C'est-à-dire que sa valeur se trouve par ce fait *doublée*. Eh bien! ce même blé aurait pu parcourir 2,025 kilomètres en chemin de fer avant d'en être arrivé au même résultat économique!...

C'est bien là la preuve matérielle que les bonnes voies de communication *raccourcissent* les distances, comme on dit, et, à coup sûr, aucun pays n'a plus besoin que la Russie d'une amélioration de ce genre.

Pour nous compléter et rendre plus sensible encore ce que nous venons d'avancer, nous citerons quelques exemples empruntés à la même source. Nous les tenons

personnellement et directement, ainsi que plusieurs autres du même genre, qui sont dans ce chapitre, aux travaux et à l'obligeance de notre collègue, M. Legoyt, secrétaire perpétuel de la société de statistique de Paris, et chef de division du bureau de statistique au ministère de l'Agriculture.

D'après le calcul précité :

L'*Or* transporté *par terre* est doublé de valeur après avoir parcouru 960,000 kilomètres. Par voie ferrée il aurait pu franchir la distance énorme de 33 millions 750,000 kilomètres !...

Dans le petit tableau suivant, nous groupons diverses matières envisagées au même point de vue.

Or,	*par voie de terre*,	960,000 kil.	*par voie ferrée*,	33,750,000 kilom.
Argent,	id.	642,750	id.	2,250,000
Laine,	id.	5,145	id.	18,000
Fer,	id.	386	id.	1,350
Blé,	id.	577	id.	2,025
Houille,	id.	32	id.	112

Ces faits et ces chiffres sont assez éloquents par eux-mêmes. Ils n'ont donc pas besoin de commentaires.

Revenant maintenant plus particulièrement à la Russie, nous dirons qu'il ne suffit pas de créer là un réseau principal qui desserve toutes les voies de communication de l'empire, il faut beaucoup plus que cela, car sur la plus grande étendue de son territoire, il n'y a pas de matériaux pour le pavage ni même pour l'empierrement des chaussées !

Il faudrait donc de toute nécessité que les *embranchements* des chemins de fer fussent pour ainsi dire subdivisés à l'infini.

La France fait actuellement son deuxième réseau, qui atteint les chefs-lieux de préfecture. Elle entame le troisième réseau, qui rétrécira les mailles du second.

La Russie aurait dû, tout de suite, pour bien faire, commencer son quatrième et même son *cinquième* réseau.

Pour cela, le moyen eût été bien simple, ce me semble. Le voici tel que je le conçois : Il eût fallu tout d'abord perfectionner le système américain, en profitant en même temps des progrès que l'art des chemins de fer a fait depuis 30 ans.

Avec le bas prix relatif auquel on peut obtenir le bois résineux dans une assez grande partie de la Russie ; avec les facilités de transport, qui sont, tant bien que mal, créées par les lignes et les chemins antérieurs et qui auraient été créées à nouveau, d'ordre supérieur, s'il l'eût fallu, on aurait tout d'abord fait préparer les bois au sulfate de cuivre pour les faire durer 10 à 12 ans, au lieu de les renouveler tous les 18 mois ou tous les 2 ans, comme cela a eu lieu aux Etats-Unis.

En même temps, on n'aurait construit que des machines locomotives à roues multiples, dont chacune n'exercerait qu'une pression réduite sur la voie et ainsi, on serait arrivé à faire des chemins de fer très-économiques, que l'on aurait pu, que l'on aurait dû diviser en trois classes principales.

1° Des chemins de fer de 2e classe avec des rails de 25 kilogrammes seulement, sur traverses sulfatées, coûtant,

avec 25,000 fr. de matériel par verstes, de 60 à 80,000 fr. au plus.

2° Des chemins de troisième classe, sur longuerines, encore exploitées par locomotives, mais ne coûtant pas plus de 40 a 50,000 fr. par verste.

3° Des chemins de fer de quatrième classe, sur longuerines également exploitées par chevaux, comme ce qu'on appelle des *chemins de fer Américains*, mais sur lesquels on se servirait des wagons du service général. Ces chemins-là ne coûteraient probablement pas plus de 25 à 30,009 fr. par verste.

Dans le système complet de voies et communications, il devrait être fait, dans toute la région du centre et du midi, partout enfin où le combustible est rare, une réserve convenable de terrain, qui serait ensemencée en Pins, en ACCACIAS, en *vernis du Japon* ou autres essences analogues ou non, dont il serait facile de déterminer la nature suivant les localités. Ces semis seraient destinés, dans un temps donné, à fournir à la voie les matériaux d'entretien dont elle aurait besoin, et aux machines tout ou partie de leur combustible, là où ne se trouverait pas de tourbe exploitable ou de charbon.

On formerait ainsi une double zone forestière le long de chaque voie, de chaque embranchement. On affranchirait notablement l'exploitation entière de l'effet terrible des *chasse-neige*, et enfin on fournirait au chemin lui-même presque tout ce qui lui serait nécessaire.

La consommation du fer serait relativement assez

faible, d'ailleurs les vieux rails rentreraient dans la consommation du pays, qui en manque dans cet état de fer déjà ouvré ; ils seraient au besoin transformés soit en fer marchand, soit même en rails neufs. L'Angleterre, dans tous les cas, fournirait largement les quantités qui seraient nécessaires, en échange de produits agricoles du pays, notamment des blés, dont on sait qu'elle a un constant et croissant besoin.

L'homme qui se donnerait pour mission, étant en position de le faire, l'exécution du programme que nous venons d'ébaucher, rendrait à la Russie un service des plus signalés, qui ferait passer son nom à la postérité.

Ce programme magnifique laisserait bien loin derrière lui, en effet, notre triple système de routes de fer, de routes départementales et de chemins vicinaux.

Notre projet n'est pas un projet fait en l'air. Nous en avons causé avec les hommes les plus compétents dans ces sortes de matières, et c'est parce qu'ils nous y ont encouragé que, dans le seul intérêt de la cause, nous nous sommes décidé à le livrer à la publicité.

Un des ingénieurs consultés par nous, et ce n'est pas un des moins compétents, il s'en faut, nous a fourni quelques observations qui sont trop autorisées pour que nous n'en fassions pas mention ici. Pour les embranchements et pour les voies secondaires, il est bien d'accord avec nous, mais pour les grandes artères, pour les voies principales, pour toutes les lignes où doivent s'établir les

grands courants du commerce intérieur et de l'exportation, il faut absolument, dit-il, pouvoir compenser, par un transport très-économique, la charge des longues distances.

Il faut en Russie, suivant lui, des trains très-chargés pour les marchandises généralement très-encombrantes que produit le pays et qui doivent aller lutter de prix sur les marchés occidentaux. Il faut par conséquent des machines puissantes, un rail fort et lourd, une voie nerveuse pour ainsi dire, résistante. Or, cela coûte fort cher, en Russie surtout.

Il y a aussi une considération à laquelle je me rallie forcément, mais pour les principales voies seulement : les ouvrages doivent être faits de façon à résister aux influences destructives d'un hiver rigoureux, ce qui est fort coûteux. Un fait grave qui nous est révélé à ce sujet est celui-ci : l'épaisseur du ballast doit être *triple* en Russie qu'en France notamment, si on veut éviter que le gonflement du sol par l'effet de la gelée et du dégel ne bouleverse pas les voies de manière à les rendre impraticables au commencement du printemps. Or, le ballast est rare et cher en Russie, et cependant, si on voulait en économiser la dose, on serait forcé, paraît-il, de suspendre le service à chaque dégel pour restaurer les voies.

Je me rallie assez volontiers à ces dernières opinions raisonnées, quant aux artères principales du nord, mais je maintiens tout ce que j'ai dit précédemment pour le centre et le midi, où les conditions climatologiques sont

tout-à-fait différentes. Ce n'est pas à dire pour cela qu'on doive n'avoir recours qu'à des chemins de pacotille; non, il les faut seulement un peu légers, mais suffisamment solides, économiques enfin, et cela est possible, surtout si on considère que la Russie n'est qu'une vaste plaine. Les plus grands obstacles exceptionnels entre les cours d'eau n'étant que des ravins creusés par les fontes de neige et les crues accidentelles, ils peuvent être facilement franchis.

II

Des lignes concédées à la Grande Société et de la Société elle-même

S'il est un pays où les distances ont besoin d'être abrégées par de bonnes et rapides voies de communication, c'est à coup sûr la Russie.

Cette assertion étant capitale, nous voulons une fois de plus la prouver par les chiffres officiels que voici. Ils montreront jusqu'à l'évidence que la Russie ne peut rester au rang où elle se trouvait encore au 1er janvier 1858.

Il sera curieux d'ailleurs de voir combien, à cette date, il y avait de *kilomètres* de chemins de fer exploités par MILLION d'habitants dans tous les pays de l'Europe.

1.	La Grande-Bretagne en avait . . .	536
2.	La Belgique.	322
3.	La Prusse	273
4.	Les Petits Etats allemands	251
5.	La Suisse.	215
6.	La France.	208
7.	Le Danemark	110
8.	La Hollande.	108
9.	L'Autriche.	98
10.	L'Italie.	68

11.	L'Espagne.	49
12.	La Suède et la Norwége.	32
13.	La Russie.	20
14.	Le Portugal.	18
15.	La Turquie.	0
16.	La Grèce.	0

A cette époque, il y avait 40,620 kilomètres d'achevés, et le réseau européen complet est de 76,234.

Sans doute, aujourd'hui même, la Russie a déjà pris sa part dans la différence qui restait à combler il y a trois ans, mais enfin, cette part n'est certainement pas ce qu'elle devrait être, vu le besoin impérieux qu'elle a de bonnes et rapides voies de communication.

Pour elle, en effet, on ne dit rien de trop, en affirmant que c'est une véritable question de vie ou de mort, au point de vue intellectuel comme au point de vue matériel.

Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai déjà dit de sa position, j'ajouterai seulement ce qu'il importe le plus de savoir en ce moment c'est qu'il est permis de compter, sur le prochain achèvement de son principal réseau de voies ferrées.

Sous peu, on ira certainement de Paris à Nijni-Novgorod en chemin de fer (1).

Peu après, on pourra même aller au centre de l'empire jusque dans le gouvernement de Rezan, à Kalomna.

(1) De Paris à Moscou, et jusqu'à Vladimir (la ligne de Moscou à Vladimir vient d'être livrée à la circulation), il n'y a déja plus à faire par voie ordinaire qu'environ 200 kilomètres, soit la distance qui sépare Kovno de Dunabourg. (Voir la carte.)

Plus tard, on ira également à Libau et à Riga par le même moyen.

Quand pourra-t-on aller du côté de l'est, jusqu'à Saratof et du côté du midi jusqu'en Crimée? C'est ce que je me propose d'examiner ultérieurement.

Pour le moment, grâce aux travaux exécutés par le gouvernement d'une part, et grâce à ceux qu'a terminés ou commencés la Grande Société des chemins de fer russes, voyageurs et marchandises, dans un an d'ici, vont circuler en Russie, soit par Varsovie, soit par Kœnigsberg jusqu'à ce grand marché asiatique tant vanté de Nijni Novgorod, c'est-à-dire jusqu'aux bords de la mère nourricière de la Russie, le Volga; jusqu'à ceux de l'Oka, et enfin plus loin, par le Don jusqu'à la mer Caspienne, si les travaux de jonction, qui sont entrepris sur ces divers points, aboutissent à bien.

La Russie se trouvera ainsi et plus que jamais ouverte à toutes les relations; la preuve en est inutile à donner.

Elle sera accessible dans des conditions excellentes, en ce sens surtout qu'on y sera affranchi de tous les parasites du voyage, des *commissionnaires de roulage* et d'autres flibustiers notamment qui rendaient et rendent malheureusement encore le parcours des chemins si difficile et si onéreux.

Qu'on ne s'étonne pas de me voir insister sur ce fait, il est capital, il faut connaître les exactions qui se commettaient et qui se commettent encore sur toutes les routes pour comprendre la portée d'une réforme qui

rendra son activité au mouvement commercial et qui l'affranchira de charges aussi écrasantes qu'immorales.

Une fois toutes les voies ouvertes, il n'y aura qu'un tarif pour toutes ; c'est alors que le commerce entre l'Occident et la Russie pourra réellement devenir ce qu'il n'a jamais été, et qu'on pourra ne plus craindre les pillards qui les encombrent (1) encore aujourd'hui.

(1) Je pourrais citer des faits tellement odieux qu'on refuserait d'y croire : j'en extrairai quelques-uns entre mille, sur mes notes de voyage. Les droits de timbre à l'arrivée, à Saint-Pétersbourg, sont de 4 roubles et demi pour tout un chargement ; hé bien ! les commissionnaires n'ont pas honte de percevoir ce droit pour chaque colis séparé ! Ainsi, grâce à ce subterfuge, une caisse, grosse comme un chapeau, venue par la maison *L*..., *E*... et *M*..., a coûté 60 francs, alors que le prix convenu à Paris n'était que de 25 francs.

Je veux encore citer un exemple beaucoup plus fort, et qui donnera la mesure des exactions dont on peut être l'objet. Cette fois j'ai conservé les preuves officielles en main.

Dans une note de frais, la même maison *L*...., *E*.... et *M*...., de Paris, me porte en compte, à la date du 14 février 1861, une somme de 6 fr. 95, pour *déboursés* de droits d'entrée ; permis et frais de douane 3 fr. 75, et 2 fr. 50 pour ouverture, fermeture et vérification.

Je demande les quittances comme pièces justificatives. On me produit un compte de l'agent en douane près le chemin de fer du Nord, où mes colis figurent avec un autre contenant des peintures. Ce titre me prouvait déjà que les droits d'entrée n'avaient été que de 2 fr. 70, les frais de manipulation de 0 fr. 75 seulement.

En présence de ces faits déjà graves, d'autant plus que la commission était comptée à part, je pris des renseignements à bonne source, et j'appris qu'on n'avait même pas payé en douane les 3 fr. 61 portés à la note produite pour moi, mais bien pour les peintures qui étaient à l'adresse de M. le comte de Kisseleff, ambassadeur de Russie à Paris !...

J'ai les preuves de ce vol odieux, et, pour les garder, j'ai refusé les remboursements qui m'étaient offerts quand on a su que je connaissais tout !...

On ferait des volumes sur ce qui se commet de fraudes au préjudice des particuliers et de la douane par plusieurs de ces messieurs, vrais loups-

Au point de vue des rapports internationaux, on peut dire, que la Grande Société des chemins de fer russes va rendre à l'Europe d'immenses services, aussi est-on conduit à se demander, comment dans le pays même, qui est le plus intéressé à la question, en Russie, les chemins de fer ont donné lieu à des attaques si malveillantes et si acharnées.

J'ai cru de mon devoir de m'éclairer par tous les moyens possibles sur de si graves intérêts, et en puisant mes renseignements aux sources les plus sûres, j'ai été jusqu'à faire traduire, à grands frais, des brochures où étaient signalés aux russes les principaux griefs reprochés à ladite Société.

Après un examen aussi attentif que consciencieux, je me crois en mesure de donner sur ce sujet les renseignements les plus précis.

En réalité, la Société a exécuté ses travaux beaucoup plus tôt qu'elle ne s'y était engagée. Il y a plus, malgré des difficultés de tout genre, notamment les difficultés de climat et de main-d'œuvre, elle a travaillé plus vite qu'on ne l'a fait dans le reste de l'Europe.

Voici à ce sujet quelques rapprochements qui sont assez curieux, pour qu'on me sache gré de les consigner ici. Ces rapprochements parlent d'eux-mêmes.

cerviers aussi voleurs qu'insolents. C'est pour ces raisons que si on s'adresse mal, comme je l'ai fait, les frais de port, pendant l'hiver, sont sans limites. J'ai payé jusqu'à raison de 2,500 francs le poids d'une tonne, tandis que par les chemins de fer on ne paiera plus que 4 à 500 francs !

La construction du chemin de fer de St.-Pétersbourg à Moscou, qui est de 600 verstes, n'a pas duré moins de neuf années.

La partie prussienne du chemin de Magdebourg à Brunswick, qui n'a que 85 verstes, a duré un an. Celle de Dresde à Leipzig, qui a moins de 110 verstes a duré trois ans. Celle de Berlin à Stettin qui a moins de 130 verstes, a duré trois ans.

Dans cette même période de trois ans, la Grande Société russe avait fait 305 verstes au 15 juin dernier, époque où a eu lieu son assemblée générale.

Si nous voulons emprunter des points de comparaison à la France, nous dirons que divers tronçons ferrés de ses lignes de chemins de fer, soit par exemple :

Orléans, Bordeaux,	ont été	exécutés à raison de	435	verstes, en	10	ans.
Paris, Strasbourg.	—	—	474	—	10	—
Paris, Lyon.	—	—	479	—	12	—
Rouen, Havre.	—	—	87	—	5	—
Paris, Lille.	—	—	293	—	4	—

Tandis que pour le mois de février 1864, la Grande Société russe avait déjà livré à la circulation les lignes suivantes.

De Saint-Pétersbourg à Dunabourg.............	530	kilomètres
De Kovno à la frontière prussienne............	90	—
Total en 3 ans 7 mois..............	620	—

A la fin de cette année on peut dire que la société aura livré :

La ligne de Varsovie et son embranchement à la frontiere prussienne qui est de..........................	1287	kilomètres.
La ligne de Moscou à Nijni..................	435	—
C'est-à-dire en moins de 4 années......	1722	—

Il est vrai de dire que sur la ligne de Varsovie il y avait pour 72 millions de francs de travaux qui étaient déjà exécutés par le gouvernement, mais par contre il y a lieu de tenir compte aussi à la Société du temps employé à l'installation de ses ouvriers, installation qui a absorbé à elle seule presque toute la première année, sans parler du retard causé par le climat, par les fêtes religieuses, qui ne laissent guère de libres que 165 jours (1) c'est-à-dire que moins de moitié du temps de chaque année.

Un haut personnage, un ministre, qui a lu ce chapitre en épreuve, nous a écrit que nous étions dans l'erreur en comptant 200 jours de chômage. D'après lui, il n'y en aurait même pas 100, y compris les dimanches.

J'affirme avoir compté moi-même les 129 jours ferriés, portés ci-dessous en note, dans 20 églises différentes sur un de ces grands tableaux comme il y en a presque partout, et où chaque fête est représentée sous la figure d'une

(1) Il y a rigoureusement :

Fêtes religieuses.........	129
Dimanches..............	52
Fêtes impériales, jours de noms, jours de naissance, jours de foires, de marchés voisins, etc........	19
Total des jours fériés.........	200 au moins.

Qu'on défalque maintenant les journées d'hiver trop rigoureuses, plus 116 jours d'*abstinence*, et qu'on tienne compte des autres causes de chômage, on reconnaîtra la justesse de nos appréciations, etc., etc.

vierge, avec indication à côté ou au-dessous de ladite fête. Je m'en procurerai le relevé textuel, et je le publierai à prochaine occasion. La seule chose que j'admette, c'est la possibilité de quelques doubles emplois entre les jours de fête et les dimanches. En tous cas, en disant que près de la moitié des jours de l'année est consacrée au chômage, je pense être plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité.

Pour en revenir à notre sujet maintenant, nous disons qu'il ne s'agit pas seulement, en Russie, de faire un chemin, il faut encore y créer du mouvement. Or, j'ai sous les yeux le tableau graphique des recettes effectuées sur les lignes qui y sont actuellement en exploitation, et leur accroissement a été constant. Il en résulte que, bien qu'il ne sagisse ici que d'une impasse comme on peut le voir sur la carte qui est jointe à ce volume, les recettes annuelles sont déjà de 15,000 francs par kilomètre, or, les prévisions de ces recettes n'ont jamais dépassé 36,000 francs, chiffre qui certainement sera plus élevé dès la première année de l'ouverture de chaque voie.

Pour prouver que ces estimations ne peuvent pas être considérées comme étant exagérées, voici, pour l'année 1857. les chiffres officiels des *recettes brutes* par kilomètre, des différents chemins de fer des deux mondes.

Angleterre,	48,244 fr.
France (environ),	42,045 (chiffre de 1854.
Autriche,	41,734 (en 1835 c'était 45,463)
Ecosse,	31,690

Prusse,	30,811
Belgique,	28,185
Petits États allem.,	22,017
Irlande	16,718

En 1855, les chemins de fer des États-Unis ont donné : 19,173

Ceux de l'Australie, 18,054

Ceux de l'Inde anglaise, 11,321

En somme, des renseignements contradictoires que j'ai recueillis sur place, il résulte que les lignes de Nijni et de Varsovie ne rapporteront guère moins de 60 à 70,000 fr. brut par an pour chaque kilom.; or, les frais ne pouvant guère être supérieurs à 45 ou 50 0/0 (1), il restera à l'exploitation un fort beau bénéfice comme on voit, bénéfice dont je ne parle ici que pour montrer par des chiffres précis la nature et l'importance des affaires que l'Occident est appelé à faire avec l'Empire de Russie sur la grande route de l'Asie.

Malheureusement, il y a peut-être une ombre à ce tableau et je ne dois même pas chercher à la dissimuler. J'ai parlé d'*impasse* tout à l'heure, cela signifie que le grand obstacle au succès, c'est le chemin de fer Nicolas, allant de Saint-Pétersbourg à Moscou, et qui forme

(1) Voici les chiffres officiels, donnés par M. Legoyt, des frais de différents chemins de fer européens :

En Angleterre, année 1847, ils ont été de 48 0/0. En France, en 1854, de 44 0/0. En Prusse, en 1857, de 45 0/0. En Toscane, en 1856, de 46 0/0. En 1857, ils ont été de 44 0/0 en Ecosse et de 38 0/0 seulement en Irlande.

justement une impasse à chacune de ses deux extrémités.

Quand on regarde la carte, on reste étonné de cette solution de continuité, qui place la plus grande société de chemins de fer de l''Europe dans une dépendance, qui est des plus graves.

Je sais bien que ce chemin appartient au gouvernement, lequel a intérêt à ce que tout prospere d'un bout à l'autre de l'Empire. Sans doute, c'est là une garantie, mais à mon sens, elle ne suffit pas.

Sur une grande ligne comme celle dont il s'agit ici, il ne peut pas y avoir différence d'administration sur les divers points de son parcours, vu surtout que le gouvernement russe a eu jusqu'à présent une manière d'administrer qui laisse à certains égards beaucoup à désirer.

Sans doute, il a été victime d'un marché extrêmement onéreux qui lui pèsera pour quelques mois encore ; mais enfin il n'y a pas de raisons pour que ce terme passé, il laisse subsister l'abus. N'est-ce donc pas assez qu'il ait subi depuis la création du chemin, l'inconvénient de voyages de vingt heures au moins, voyages qui auraient pu facilement s'effectuer en dix ou douze heures (1) ; doit-il s'exposer encore à d'autres désagréments et à d'autres mécomptes, deux choses qui sont inévitables, si la ligne n'est pas concédée par lui à la compagnie actuelle, qui a déjà donné tant de preuves d'une capacité, et d'une

(1) Dans un récent voyage (mai 1851), un convoi impérial a fait le trajet en 14 heures et demie.

probité tout à fait exceptionnelles, sans parler de son activité et de son dévouement à l'œuvre qu'elle a entreprise.

Après la question de cession du chemin de fer Nicolas, qui ne peut pas manquer d'avoir lieu, se présente bientôt l'affaire bien plus grave encore du chemin de fer du Midi.

Nous avons vu par le tableau des prix de main-d'œuvre que nous avons donné précédemment pages 264 et 266, que ces prix avaient augmenté pendant une période de cinq années : de 36, de 41, de 66, de 70 et même de 78 0/0!... Si à ce malheur inattendu on ajoute la position actuelle du crédit public et de la politique générale dans le monde entier, on se demande s'il serait raisonnable à une grande société comme celle des chemins de fer russes de s'exposer, en passant outre, à des mécomptes qui pourraient compromettre sa réputation et son crédit.

En vue de ce qui se passe et surtout en prévision d'un avenir dont personne ne peut répondre, le devoir d'une société qui a à cœur de remplir ses engagements, et qui en même temps tient à honneur de sauvegarder les intérêts qui lui sont confiés, c'était de rechercher par quels moyens elle pourrait satisfaire à cette double exigence.

Nous verrons dans le chapitre suivant ce que la société vient de tenter sous ce rapport. Le document que nous reproduisons aura de plus l'avantage de résumer l'état de la question, juste au moment où doit avoir lieu l'assemblée générale des intéressés, laquelle est appelée à résoudre d'une façon quelconque les graves difficultés que nous venons d'examiner.

En attendant que les délibérations nous soient connues, résumons-nous.

Il en est temps encore, j'en ai la conviction. On peut parfaitement bien, si l'on veut, rentrer dans une voie que l'on a oublié ou négligé de suivre. Mais pour le faire aussi utilement que possible, il faudrait se mettre à l'œuvre sans retard, et c'est le seul moyen de rendre productives les richesses incalculables que la Russie renferme, et qui, jusqu'à présent, n'ont presque pas pu rendre de services ni au pays qui les possède, ni au monde auquel elles doivent appartenir également par voie d'échanges et de transactions.

Ce moyen, chaque fois qu'on l'a sérieusement cherché, fut bientôt trouvé, il consistait à dire au gouvernement ce que la Société avait déjà fait et ce que l'expérience lui enseignait, pour l'avenir, c'est-à-dire à déclarer par exemple, que les garanties données par l'Etat n'assuraient plus qu'un capital insuffisant pour la ligne importante qui va de Moscou à Théodosie, et qui est à coup sûr l'une des plus grosses affaires dont l'avenir de la prospérité russe se trouve en ce moment chargé.

De là une demande que le gouvernement a accueillie ou qu'il accueillera bien certainement, vu qu'il ne peut exiger l'impossible, et que ce serait demander l'impossible que d'exiger la construction de cette voie aux conditions primitives; en outre, de tout ce qui précède, pour que l'administration cède, la *raison d'Etat* est là. Cette ligne du midi est en effet indispensable à la Russie. Il

n'est donc pas possible de refuser à la compagnie une garantie plus forte que celle qui lui a été primitivement allouée comme suffisante! Cet accroissement n'est rien, il est sans danger même pour les intérêts du trésor.

En effet, l'État n'a-t-il pas sur la compagnie une première hypothèque? Si donc, par impossible, les revenus de la Société ne lui suffisaient pas pour payer par elle-même, l'Etat en serait quitte pour solder la différence et pour se rembourser ultérieurement par le mode que chacun connaît.

Enfin, quel autre parti prendre? je le demande à ceux qui connaissent quelque peu la Russie.

L'Etat fera-t-il construire lui-même? à coup sûr, personne dans le gouvernement ne voudrait renouveler l'expérience coûteuse qui en a été faite au chemin Nicolas.

Ce qui prouve bien, d'ailleurs, que les chemins de fer entrepris par les *états* neufs sont, le plus souvent sinon toujours, une mauvaise affaire, c'est que les chemins américains, malgré leur faible prix de revient, n'ont pas pu donner de dividende de 1855 à 1857. Cela a tenu aussi et pour beaucoup, il faut bien le reconnaître, à l'intérêt énorme de leur dette flottante et consolidée.

Il y aurait prise à critique également sous ce même point de vue en tout ce qui concerne les *frais d'exploitation* par rapport à la recette brute, ce grand écueil des lignes ferrées dans les pays que nous avons le plus en

vue ici. Ainsi, tandis que, à la date du 1er janvier 1850, ces frais étaient de 38 0/0 en Irlande, sous l'influence de l'*administration privée*, ils étaient de 54 0/0 pour celle du gouvernement américain.

Si nous voulions pousser plus loin ces comparaisons, nous trouverions qu'en Irlande, par exemple, l'*entretien de la voie* était revenu, à la même époque, à 0 fr. 22 par kilomètre, tandis qu'en Amérique il avait coûté 0 f. 77; soit 0 fr. 55 de plus, ce qui est énorme sur de grands parcours. Il convient de dire que ce chiffre élevé tient à l'économie extrême qui a été apportée dans les travaux d'établissement primitif.

Au surplus, les pays où l'État exploite seul forme la minorité. Il n'y a que le grand-duché de Bade et le royaume de Wurtemberg qui soient dans ce cas.

Au 1er janvier 1858, sur 67,387 kilomètres concédés par les états d'Europe, ceux-ci ne s'étaient réservé que 7,630 kilomètres.

Tous les chemins de fer anglais, sans exception, ont été faits par des compagnies. Les exemples seraient faciles à multiplier, mais à quoi bon? Tout le monde se rend maintenant à l'évidence.

L'Etat aurait-il donc recours à une nouvelle société? mais nulle part on ne pourrait en former une plus solide, qui ait plus de crédit et plus d'expérience.

Une Société qui voit à la tête de ses travaux les ingénieurs français des ponts-et-chaussées les plus capables et les plus consciencieux, tels que MM. Collignon, Gué-

rin, etc., etc., une société qui a pour fondateurs les Péreire, les d'Eichthal, les Baring, les Hope, les Hottinger, les Fould, les Mallet, les Seillière, une société enfin qui a dans son conseil d'administration des hommes comme M. Abaza, son président, comme le prince Obolenski, le comte Bobrinski, le sénateur Danzas, M. A. Levschine, le comte Schouvalov, le baron Stiéglitz, le génénal Totleben, etc., etc. Non, il ne peut jamais venir à la pensée de personne de demander à une autre compagnie ce que mieux que personne la Grande Société actuelle peut faire. Ce serait vouloir s'imposer de nouveau et en pure perte des frais énormes d'installations, d'études, d'erreurs même. Ce serait vouloir se priver volontairement du bénéfice d'expérience acquise, sur les hommes et sur les choses.

Ce serait s'exposer en outre à garantir beaucoup plus encore qu'on ne demande, puisque aucune Société nouvelle ne pourrait rien faire dans de meilleures conditions d'économie et de vitesse que la compagnie actuelle.

Puis, il faut bien le dire aussi, ce serait mériter le reproche d'ingratitude, or, le gouvernement russe n'a encore rien fait, jusqu'à présent, pour qu'on le lui adresse.

Il ne voudra pas abandonner ceux qui ont couru tous les risques pour se livrer à d'autres entrepreneurs qui ne feraient ni mieux, ni plus vite, ni à meilleur marché.

Enfin, une dernière considération, c'est que l'Etat a absolument besoin de la ligne du midi, ligne qui va

vers la Crimée (1) et Constantinople, ligne qui traverse les provinces ou *gouvernements* qui produisent le plus de grain et le plus de bétail. Sans elle, la Russie ne serait pas à la hauteur des pays voisins, or elle ne peut se résigner à cette infériorité. Elle avance, elle ne peut songer à reculer; elle y songe moins que jamais et ses actes le prouvent chaque jour davantage.

Espérons donc que toutes les difficultés matérielles (2) sur ce point, seront bientôt aplanies, et qu'avant peu la dernière partie du réseau des chemins qui est déjà concédée, sera exécutée comme les autres, et qu'elle se finira d'autant plus rapidement que toutes les études qui s'y rapportent sont à peu près terminées aujourd'hui.

(1) Si ce chemin eût été fait pendant la guerre, celle-ci eût été soutenue dans de bien autres conditions qu'elle ne l'a pu être, et, tout récemment encore, l'émigration des tatars aurait certainement été moins désastreuse qu'elle ne l'a été et qu'elle menace de le devenir.

(2) Voir plus loin un document récent et important, qui a été écrit de Moscou à la date du 9 juin 1861 par un homme compétent, sans aucun doute, et que l'*Indépendance Belge* a reproduit aussi.

On comprendra facilement, en approfondissant l'importance capitale des raisons qui y sont exposées, comment il s'est fait que l'assemblée générale qui devait avoir lieu le 12 juillet ait été ajournée jusqu'à l'époque probable où une solution satisfaisante sera donnée aux questions en litige dont le conseil des ministres a déjà été saisi plusieurs fois.

III

De la question actuelle des Chemins de fer russes devant l'État et devant le Pays

Voici le document dont nous parlons dans nos précédents chapitres sur les chemins de fer en Russie :

« Le monde financier se préoccupe en ce moment d'une grave question, celle des *chemins de fer russes*. Notre gouvernement laissera-t-il la Société, qui s'est formée sous son patronage, dans la situation critique où l'ont placée la crainte de l'inconnu, les difficultés financières engendrées par la crise qui dure depuis plusieurs années, et aussi, assure-t-on, par les exigences de l'administration des travaux publics, qui naturellement voit avec regret la construction des voies ferrées lui échapper ? ou bien le gouvernement, comprenant le rôle prépondérant que les *chemins de fer* jouent actuellement dans l'existence des nations, et sentant l'impuissance où il se trouve pour leur exécution aux frais du trésor et par les mains de ses propres ingénieurs, prendra-t-il des mesures énergiques pour reconstituer le crédit de l'entreprise actuelle, et la mettre en état d'achever son œuvre à bref délai?

Pour tous les hommes intelligents et impartiaux, qui

ont suivi depuis 1830 le développement du réseau des chemins de fer dans l'Europe occidentale, la Russie se trouve à une de ces heures sollennelles où se décide la destinée d'une nation entière.

En effet, dans l'état où se trouve actuellement l'empire, il n'est pas possible au crédit du gouvernement de réaliser les sommes considérables qu'exige l'œuvre des chemins de fer dans un pays où il n'y avait tout récemment encore que 600 kilomètres, sur un territoire d'une superficie plus grande que celle du reste de l'Europe ; il est encore moins possible que l'emploi de ces capitaux, fussent-ils réalisés, soient confiés à une régie administrative qui, plus qu'aucune autre, a fait ses preuves en fait d'exécution coûteuse.

Le système de construction par les Compagnies est le seul praticable en Russie ; mais il reste à y rendre les Compagnies possibles. Lorsqu'une Société, formée sur des bases aussi larges que la Grande Société, réunissant à la fois les maisons ou les institutions financières les plus puissantes, et les plus expérimentées en la matière, de France, d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne, hésite et se montre disposée à user de la faculté de s'arrêter à moitié ou au tiers du chemin, ainsi que le lui permettent des statuts rédigés avec prévoyance, la formation d'aucune entreprise sérieuse n'est plus possible.

On comprend donc que le gouvernement se soit préoccupé de la nécessité d'améliorer les conditions originaires qui ont présidé à la formation de la Société

actuelle. Ce serait une œuvre d'habile politique, contre laquelle on doit espérer qu'une aveugle opposition ne prévaudra pas. Mais on comprend que, en présence des conséquences qu'entraînera la décision prise, l'anxiété soit grande.

En effet, le rôle que la Russie est appelée à jouer en Europe et en Asie, tant au point de vue politique qu'au point de vue commercial, dépend de la création plus ou moins prompte de ses lignes artérielles.

Saint-Pétersbourg va se trouver dans quelques mois rattaché à la navigation du Volga par l'achèvement du chemin de fer de Moscou à Nijni-Novgorod ; avant la fin de l'année toutes les lacunes seront comblées entre la capitale de l'empire et celle de la Pologne ; une double communication sera établie par deux directions, différentes, avec l'Allemagne entière.

La première de ces deux lignes n'a aucun intérêt stratégique ; elle a un intérêt commercial considérable, mais purement commercial et surtout pour les besoins intérieurs. Ce qui importe surtout à la Russie, soit en présence des progrès que fait chaque année la crise orientale, soit au point de vue du développement de son commerce d'exportation, c'est la ligne de Moscou à Théodosie, et celle qui aboutira au centre des terres fertiles, au meilleur port de la Baltique. La situation faite à la Russie, par l'inachèvement de la ligne de Moscou à Théodosie en particulier, est parfaitement caractérisée par les paroles prononcées par un orateur français à l'époque de la dis-

cussion de l'Adresse au Sénat, dans les premiers jours de cette année.

« Ce beau réseau (la ligne de Paris à Marseille et à » Toulon), qui a enrichi les actionnaires, a rendu en » même temps les plus grands services au pays. Il a » abaissé, dans des proportions notables, qui peuvent » s'évaluer par centaines de millions, les frais de trans- » port de l'agriculture et du commerce ; il a facilité les » guerres de Crimée et d'Italie, et j'ai entendu, en 1856, » le général Tottleben, qui accompagnait à Paris le grand- » duc Constantin, dire que c'était le chemin de la Méditer- » ranée qui avait vaincu la Russie. Pour ne citer qu'une » des causes qu'il énumérait, tandis que les boulets fran- » çais arrivaient pour 50 centimes au port d'embarque- » ment, les boulets russes arrivés à Sébastopol coûtaient » chacun la vie de trois chevaux engloutis dans les boues, » et 70,000 chevaux avaient péri dans ces difficiles trans- » ports. »

Le général Tottleben aurait pu ajouter avec non moins de raison, que ce qui avait également donné un grand avantage à la France dans la guerre d'Orient, c'était l'énorme augmentation de la richesse publique, due à la création de ses chemins de fer, qui lui avait permis de supporter sans le plus léger embarras, les emprunts considérables nécessaires pour faire face aux frais de la guerre.

L'Europe et la France en particulier ne doivent pas voir avec inquiétude la Russie se transformer par la construc-

tion des chemins de fer ; chemins de fer contre bateaux à vapeur, la partie sera égale tant que l'Angleterre et la France seront réunies pour fixer une limite à ses aspirations. Mais la Russie sans chemin de fer aboutissant à la mer Noire, ne peut plus exercer la moindre influence sérieuse sur le sort de l'empire turc ; elle s'expose à se voir supplantée par les grandes puissances occidentales dont l'entente, à l'exclusion de la Russie, deviendrait alors possible.

Ce qu'il faut à la tranquillité de l'Europe, c'est que la Russie développe son agriculture, son commerce, son industrie, que la population s'enrichisse par le travail ; elle se trouvera de fait passée à l'état de peuple conservateur, puissant pour sa propre défense et pour celle de ses alliés, mais bornant son ambition à féconder et à peupler son sol aussi fécond qu'étendu.

Le retard apporté à l'exécution du réseau de la Grande Société, réseau qui aurait pu, si le gouvernement avait permis ou produit l'adoption d'un système d'exécution sommaire, comme celui qui a contribué si puissamment à la rapide prospérité des Etats-Unis, être exécuté tout entier, ou à peu de chose près, dans le délai consacré à en faire moins de la moitié, est une circonstance des plus fâcheuses pour le commerce russe.

En effet, aucun moment n'aurait été plus favorable que le début de la guerre civile dans l'Amérique du Nord, pour augmenter les débouchés de l'agriculture russe en Angleterre et dans les autres pays de l'Europe occiden-

tale. La Russie, à part le coton, fournit ou peut exporter les mêmes produits que l'Amérique du Nord : les céréales, les farines, les graines oléagineuses, le chanvre, le lin, le suif, les peaux, le bétail, la potasse, le cuivre, etc. Une lutte, dont le succès n'est cependant pas douteux pour la Russie, lorsque ses principales lignes de chemins de fer seront achevées, s'établira entre celle-ci et l'Amérique du Nord, pour l'approvisionnement du marché anglais en particulier (1).

Ce succès eût été plus prompt et plus décisif si l'achèvement des grandes lignes commerciales du réseau russe avait lieu en ce moment ; la Russie ne laisserait pas la Hongrie et l'Espagne s'engager seules, pour l'importation des céréales en Angleterre, dans un mouvement tellement actif que les chemins de fer, qui en sont le véhicule, s'encombrent faute de moyens de transport suffisants.

L'effet produit par l'établissement des chemins de fer, dans un pays de grande production, doit être d'autant plus sensible, qu'il est encore dans un état plus primitif. L'Angleterre, le Belgique, la France étaient pourvues de voies navigables et d'un système de route excellentes, avant l'établissement des chemins de fer ; cependant ceux-ci y ont produit une révolution dont la portée serait difficile à mesurer. Quel doit donc être le résultat de créations semblables dans un pays comme la Russie, comme

(1) La suppression de notre échelle mobile est un bienfait incalculable pour la Russie et pour nous sous ce rapport.

le midi de la Russie surtout, où manquent même les matériaux pour la confection des chaussées, et où les productions naturelles, classées par zones, s'échangeront d'une extrémité à l'autre de l'empire, sur des parcours atteignant souvent près de 2,000 kilomètres ?

On assure que le gouvernement est saisi de propositions, formulées dans une sorte de congrès qui a été tenu à Dresde entre les principaux fondateurs de la Société, qui permettraient de résoudre la question pendante à la satisfaction de toutes les parties. Ces propositions seraient basées sur une combinaison aussi simple qu'ingénieuse, qui consisterait, sans compromettre le crédit de l'Etat par la fixation d'un chiffre élevé pour le taux de la garantie d'intérêt, sans entraîner le gouvernement dans des émissions d'emprunts affectés à subventionner largement la construction, comme on l'a fait en France et dans les autres pays, à assurer aux actionnaires un revenu élevé et à les mettre à l'abri de tout mécompte sur les résultats de l'exploitation, résultats qui ne peuvent manquer d'être très-favorables, mais qui peuvent se produire plus ou moins lentement.

La Compagnie recevrait, pendant un laps de temps plus ou moins long, une subvention annuelle, qui assurerait aux actions un revenu industriel immédiat, et qui cependant ne serait pas une charge pour le gouvernement, puisqu'il trouverait dans l'exécution même du réseau national de sérieuses économies à faire sur les dépenses des services publics, qu'il verrait le change se rétablir et

ses revenus de toute nature augmenter à vue d'œil. »

Notre propre pensée est si bien rendue dans ce document, que nous n'avons pas hésité à le reproduire *in extenso.* Nous ne savons pas quel sera le résultat de l'assemblée générale qui va avoir lieu ces jours-ci, non plus que le résultat des négociations entamées avec le Gouvernement, et dont le conseil des Ministres s'est occupé, mais nous affirmons avec la conviction la plus profonde que l'avenir entier du pays dépendra de la solution bonne ou mauvaise qui sera donnée à cette grave question. C'est assez dire que pour nous il y a plus qu'une idée arrêtée à ce sujet, il y a une certitude telle que nous ne craignons aucunement de formuler notre pensée (1) en ces termes précis :

PAS DE CHEMIN DE FER, PAS DE RUSSIE.

(1) Il semble que tout arrive à la Russie à la fois : progrès de tous genres qu'elle n'a qu'à s'approprier, émancipation des serfs ; chemins de fer, etc., etc. Il n'est pas jusqu'à notre propre législation qui ne la favorise en décrétant l'entrée presque en franchise de ses céréales dans tous nos ports.

Puisque plusieurs passages de la première édition de ce volume ont été cités à la tribune de la chambre des députés par M. le marquis d'Andelarre, lors de la récente discussion sur le projet de loi précité, nous demanderons à faire remarquer que nous sommes tout-à-fait dans le camp opposé à celui de l'honorable membre de la minorité des douze protectionnistes. Nous insistons sur ce fait pour que personne ne prenne le change, et nous tenons pour un de nos plus grands succès la toute petite part que nous avons prise dans cette lutte libérale, soutenue, à notre point de vue, aussi bien dans l'intérêt de l'agriculture et partant de la propriété foncière en Russie que dans l'intérêt propre de notre pays. Nos luttes contre les droits

NOTES SUR LES CARTES QUI ACCOMPAGNENT CETTE SECONDE ÉDITION.

Carte n° 1. — La légende et le texte du volume suffisent parfaitement pour cette carte, qui n'a par conséquent besoin d'aucune explication complémentaire. Nous avons fait mettre près du filet d'encadrement, la valeur des lignes isochimènes, parce qu'elles ne nous paraissaient pas être assez visibles dans le corps de la carte. Toutes les températures indiquées sont *au-dessous* de zéro.

Carte n° 2. — La difficulté de bien faire ressortir sur cette carte les chiffres qui indiquent les quantités moyennes et annuelles de pluies et de neiges, nous engage à donner le tableau que voici : les chiffres supérieurs indiquent la quantité de pluie qui tombe annuellement et les chiffres inférieurs, la quantité de neige, le tout exprimé en pouces anglais de la valeur de 2 centimètres 539.

Uléaborg		77	Saint-Pétersbourg	17.9	151
Vasa		123	Revel	18.4	130
Abo	23.7	146	Riga	24.1	146
Helsingfor	17.9		Mitau	22.6	145

sur les fers et contre l'échelle mobile sont depuis dix ans nos plus grands titres à la bienveillance dont tous nos collègues et nos maîtres en économie politique veulent bien nous honorer, et c'est pour nous, nous l'avouons, un sérieux dédommagement pour les peines que nous avons prises afin de nous rendre digne de ceux à côté desquels nous étions fier et nous sommes encore heureux de pouvoir combattre.

Varsovie	19.5	153
Kicheneff	15.8	74
Odessa	13.9	92
Simphéropol	14.8	101
Sebastopol	7.7	
Koutaïs	56.5	
Tiflis	20.6	
Chamacha	13.7	
Derben	16.1	
Astrakan	4.1	75
Orenbourg	13.7	120
Oufa		110
Arkangel		176
Petrozavodsk		113
Vitebsk		21.3
Moscou	27	159
Vologda	17.8	121
Vladimir		119
Kazan	14.6	90
Minsk	18.3	132
Orel	24.7	190
Koursk	17.3	154
Charkof	21.8	134
Saratof		92
Voronèje	16.8	85
Ekaterinoslaf	19.5	75
Kief		121
Mohilef	18,3	132
Poltava		92
Novotcherkask	13,8	96

C'est, sur les bords de la mer Noire, à Redout-Kalé, en face, à l'ouest de Koutaïs, que tombe le maximum d'eau, soit 63 pouces anglais et une fraction ou 1^{m} 60 environ. Nous faisons cette mention ici parce que Redout-Kalé n'a pu être marqué sur la carte où les chefs-lieux de gouvernement seuls et les villes principales ont pu trouver place.

C'est vers Astrakan que se trouvent les quantités minimums.

Carte nº 3. — La légende et le texte du volume suffisent également pour l'intelligence de cette carte. Les teintes et les nºs montrent très-bien la répartition si iné-

gale des rendements qui se résument en une bien faible moyenne générale de *quatre grains* pour un.

Carte n° 4. — Malgré tout le soin qui a été apporté à la gravure de cette carte, il est resté quelques fautes légères, si légères qu'elles méritent à peine une mention. Mais ce que nous devons noter, c'est l'omission des lignes qui indiquent les limites des différentes espèces d'arbres forestiers. Nous ne pourrons réparer cette omission que dans une troisième édition. Ce qu'on voit bien du premier coup-d'œil, ce sont les deux extrêmes : le nord boisé (VI) et la steeple (VII) déboisée. Les parties intermédiaires sont suffisamment bien indiquées et distinctes les unes des autres. Les valeurs sont exactes.

Carte n° 5. — Cette carte mériterait à elle seule tout un chapitre. Elle a été dressée sur les indications du savant et consciencieux agronome M. Jean Sabourof, de Penza, et nous devons expliquer tout au long les raisons qui nous ont été données à ce sujet par le Dombasle de la Russie.

Déjà, sous la fameuse Catherine, la Russie était vaguement divisée en trois grandes parties : le *midi*, le *milieu* et le *nord*. Les lois du pays font souvent mention de cette division. Mais où étaient les limites de chaque région ? Voilà ce que personne, avant M. Sabourof, n'avait déterminé.

Pour arriver à ce résultat, le savant observateur a étudié avec soin dans chaque localité :

1° Les diverses positions géographiques et la température ;

2° L'organisation administrative et politique;

3° Les diverses bases de la vie et de l'activité populaire.

C'est sur ces données que M. Sabourof a établi les huit groupes qui sont indiqués sur notre carte, savoir : le *nord*, le *centre* ou milieu, le *midi*, l'*ouest*, les *provinces Baltiques*, la *Finlande*, la *Pologne* et les *provinces Caucasiennes*.

A la page 105, nous avons déjà donné un résumé des idées raisonnées de M. Sabourof sur les trois grands premiers groupes et leurs subdivisions; il convient ici de développer cette partie de notre sujet.

Le *nord* (I) possède 16 millions d'habitants qui ne produisent ni assez de grains ni assez de viande pour se nourrir. Ce n'est donc pas l'agriculture, mais bien le commerce et l'industrie qui leur procurent leurs ressources. C'est ce qui explique pourquoi, du temps du servage, presque toutes les redevances étaient payées aux seigneurs en argent.

Le *centre* (II) ou *milieu*, pour me servir d'un terme consacré dans le pays, se compose surtout des grandes propriétés seigneuriales donnant beaucoup de grain et alimentant le nord sous ce rapport. L'agriculture est donc ici la base de toutes choses, aussi les fortunes s'estiment-elles, non plus comme précédemment par les revenus en espèces, mais bien par la quantité et la qualité des terres. Jadis le nombre des paysans entrait également en ligne de compte, mais aujourd'hui le sol reste seul,

Dieu merci, et c'est encore dans cette région que les positions seigneuriales seront certainement le moins ébranlées tant il est vrai que la terre est encore et sera toujours ce qu'il y a de plus solide comme fortune.

Le centre ne fournit pas seulement à la consommation intérieure du nord, il envoie encore des grains au midi par le Volga, la Medweditza, le Khoper et le Don. Il expédie à l'étranger et pour les besoins de l'armée du Caucase par Rostoff, et au nord, également pour l'extérieur par Saint-Pétersbourg ou par la Dvina occidentale par Riga et par la Dvina du nord par Arkangel.

Ce qui a servi de guide dans le tracé de la ligne qui, sur notre carte, sépare le nord de la région du centre, est l'étude très-approximative qui a été faite des localités où les habitants du nord ne produisent ni en grains ni en bétail ce qu'il leur faut pour leur subsistance. La ligne qui sépare le centre du midi, passe, au contraire, par les endroits où la population commence à produire l'un et l'autre au-delà de ses besoins, et là aussi où elle cesse d'exporter au nord pour ne plus exporter qu'au midi.

Cette région centrale compte environ 15 millions d'habitants.

La région du *midi* (III) est la plus importante de toutes comme étendue et production, et, cependant, sa population n'est que de 10 millions 1/2. Elle possède encore des terres vierges de première qualité. C'est le véritable *grenier de l'occident* dont elle est plus rapprochée que du nord de la Russie par la mer Noire. Dans cette région,

vu la cherté et la rareté de la main-d'œuvre, la fortune seigneuriale était beaucoup estimée non-seulement d'après la quantité et la qualité des terres, mais encore et surtout, d'après le nombre de serfs à 3 journées de travail par semaine. Aujourd'hui que les corvées sont diminuées d'un tiers, jusqu'à abolition complète, il se produira de grandes perturbations dans la position des intéressés, et à coup sûr, cela ne conduira pas pour commencer à une augmentation de production quelles que soient les raisons qui devraient pousser la Russie méridionale à produire plus que jamais.

Le paysan, en effet, est absolument indifférent par ignorance, à la question par exemple, de la suppression de l'*Échelle mobile* en France, qui ouvre aux blés russes un libre cours en occident. Elle ne sait pas davantage que cette année les besoins pourront être grands chez nous. N'est-ce pas, d'ailleurs, à peine si le seigneur se rend bien compte de ces faits économiques! Je n'en répondrais pas pour ma part tant j'ai vu de ces messieurs qui ne savaient absolument pas l'intérêt capital qu'ils avaient à voir supprimer l'Échelle et qui ne comprenaient pas, par conséquent, comment nous avions pu faire tant d'efforts pour notre petite part dans le but de faire supprimer une entrave qui était également préjudiciable aux intérêts des deux pays.

Dans la partie *ouest* de cette région, l'agriculture et l'élève du bétail sont également développés, dans la partie *est* cette dernière production domine.

C'est avec ces trois régions réunies que M. Sabourof forme ce qu'il appelle le *cœur* de la Russie, les cinq autres pour lui ne sont que nominatives en ce sens qu'elles portent avec elles leur cachet propre et n'exigent pas, par conséquent, de descriptions particulières.

Carte nº 6. Nous avons tenu à mettre cette carte à côté de celle de M. Sabourof et en tête du chapitre spécial des principales régions de la Russie, écrit d'après les données du ministère des domaines, parce que, avec ce chapitre et les deux cartes, on a les trois manières de voir qui sont adoptées et plus ou moins accréditées dans le pays.

La carte nº 5 que j'appellerai carte Sabourof est à la fois *scientifique et pratique.*

La carte nº 6 est presque uniquement *scientifique;* elle a été dressée par M. Veselowski et devait figurer comme cinquième et dernière carte dans le gros volume in-4º de 750 pages que l'*académie des Sciences* a fait imprimer pour honorer les études et les travaux de son secrétaire perpétuel. Cette carte est donc à proprement parler inédite.

Quant aux divisions régionales qui commencent à la page 106, je les qualifierai de divisions administratives, en exprimant le regret de n'avoir pu encore leur consacrer la carte spéciale qu'elles méritent.

M. Sabourof lui-même a trouvé cette carte régionale nº 6 *très-intéresante,* c'est son mot, et il ne regrettait que l'absence de quelques indications que l'on retrouvera dans la série des 30 à 40 cartes que j'ai déjà dressées,

mais que le temps ne m'a pas encore permis de faire reproduire. Le texte d'ailleurs ne pouvait encore être prêt, malgré toute l'activité et la bonne volonté possible.

Carte n° 7. Cette carte n'a guère besoin d'explications. On y voit très-bien la direction des vents dominants et les lignes en noir font connaître suffisamment à quels endroits les cours d'eau restent le plus ou le moins longtemps gelés.

Carte n° 8. Cette carte est extrêmement curieuse comme document statistique et historique, grâce à l'initiative qu'a prise l'Empereur de reléguer ceux qu'elle concerne dans cette dernière catégorie par la grande mesure de libération qu'il vient de prendre.

Avec cette carte et les deux tableaux n° 1 et n° 2 qui l'accompagnent, on a sur la question les renseignements non-seulement les plus complets, mais encore les plus récents qui existent sur ce très-intéressant sujet.

Ces tableaux formaient le complément d'une brochure que nous avons publiée chez Franck sur l'*Etat de la question d'émancipation des Serfs au* 16 *mars* 1861. Cette brochure devait même figurer en entier à cette place-ci. Mais la censure en ayant interdit l'entrée en Russie, nous avons dû nous abstenir. Nous nous bornons donc à renvoyer à cet opuscule ceux des lecteurs de cette seconde édition des *Forces* qui pourraient se le procurer en occident. Quant à nous, nous arrêtons ici cette première partie de notre tâche, réservant le temps et les forces dont nous disposons encore pour l'achève-

ment des volumes qui feront suite à celui-ci et aux deux éditions de mon *Excursion agronomique* que je complète en ce moment de façon à former du tout un véritable *traité d'agriculture* appliquée, à l'usage des propriétaires placés tels qu'ils le sont aujourd'hui en présence des serfs émancipés.

FIN.

 voir p 336 ou suivantes.

CARTE STATISTIQUE DES EX-SERFS
DE LA
RUSSIE D'EUROPE,

Dressée spécialement, d'après des documents officiels, pour les Ouvrages de

A. JOURDIER,

Edités par la Librairie A. FRANCK, 67, Rue Richelieu, à Paris.



DIVISION DES GOUVERNEMENTS,

Par rapport à la

Population totale des ex Serfs de l'Empire et des Provinces du Caucase.

I	Plus de 50 %.	III	de 10 à 25 %.
II	de 25 à 50 %.	IV	moins de 10 %.

Gravée chez Erhard. Imp. Lith. Brunox, Versailles.

N° 1

TABLEAU COMPARATIF

du nombre des Propriétaires partagés en certaines catégories, de 1837 à 1857 (en 20 ans)

Numéros	Classification des propriétaires	Nombre des propriétaires de 1837 à 1838	Nombre des paysans serfs de 1837 à 1838	Nombre des propriétaires de 1856 à 1857	Nombre des paysans serfs de 1856 à 1857	Remarques générales
1	Propriétaires possédant des serfs *sans* terres	17.763	62.183	5.508	15.390	N° 1 Ainsi en 20 ans le nombre de propriétaires sans terres a diminué de 17,763 à 5,508.
2	Propriétaires possédant moins de 21 serfs	58.457	450.037	47.465	357.946	N° 2 La diminution des propriétaires possédant moins de 21 serfs a été de 58,457 à 357,946.
3	Propriétaires possédant de 21 à 100 serfs	30.417	1.500.357	35.441	1.628.845	N° 3 Cette catégorie de possession de terres a augmenté de 30,417 à 35,441.
4	Propriétaires possédant de 101 à 500.	16.740	3.634.194	19.590	3.858.085	N° 4 Le nombre des propriétaires n'a augmenté que de moins de 4 %.
5	Propriétaires possédant de 501 à 1,000 serfs	2.273	1.562.831	2.433	1.591.631	N° 5 Il y a peu de changement depuis 20 ans.
6	Propriétaires possédant au delà de 1,000 serfs. . . .	1.453	3.566.059	1.457	3.265.842	N° 6 Le nombre de paysans n'a diminué que de 1/10.
	TOTAL.	127.103	10.776.561	111.896	10.717.738	

N° 3 On connaît au juste le nombre de propriétaires, à moins de 21 paysans à cause de la loi du recrutement, différente pour eux que pour les autres propriétaires.

Les propriétaires à moins de 100 paysans ne donnent aux assemblées de noblesse que des voix collectives; c'est par là que leur nombre est si précisément connu.

N°

TABLEAU

Des Serfs en Russie en 1859 e

Numéros	GOUVERNEMENTS	SERFS DES PROPRIÉTAIRES			SERFS APPARTENANT A DIVERS ÉTABLISSEMENTS		
		HOMMES	FEMMES	Total	HOMMES	FEMMES	Total
1	Arkhangel	6	14	20	—	—	—
2	Astracan	5.990	6.437	12.427	—	—	—
3	Bessarabie	5.436	5.358	10.844	—	—	—
4	Wilna	195.818	205.712	401.530	460	559	1.019
5	Vitebsk	216.561	228.437	444.998	589	649	1.235
6	Vladimir	320.695	361.727	680.422	1.695	1.888	3.503
7	Vologda	102.805	112.347	215.152	535	591	1.126
8	Volhynie	422.771	441.246	864.017	64	80	144
9	Voronéje	258.034	259.312	517.346	204	216	420
10	Viatka	17.623	19.435	37.058	—	—	—
11	Grodno	171.811	181.347	353.158	3 961	4.183	8.14
12	Cosaques du Don	143.263	142.893	286.146	—	—	—
13	Ekaterinoslav	163.058	165.472	328.530	—	—	—
14	Kazan	103.088	109.763	212.851	—	—	—
15	Kalouga	284.624	301.073	585.697	33	52	85
16	Kiev	550.824	570.241	1.121.062	—	—	—
17	Kovno	175.015	189.631	364.646	—	—	—
18	Kostroma	292.589	324.596	617.185	—	—	—
19	Courlande	—	—	—	—	—	—
20	Koursk	349.003	350.807	699.810	1.479	1.485	2.964
21	Livonie	—	—	—	—	—	—
22	Minsk	290.518	307.376	597.894	609	657	1.266
23	Mohilev	277.703	293.777	571.480	396	393	78
24	Moscou	298.019	316.613	614 632	986	1.147	2.133
25	Nijnéi-Novogorod	347.392	583.091	730.483	—	—	—
26	Novogorod	200.467	219.388	419.855	104	103	207
27	Olonèje	5.411	5.845	11.256	79	127	205
28	Orenbourg	66.600	70.819	137.419	—	—	—
29	Orel	350.750	357.323	708.078	629	618	1.247
30	Penza	267.732	278.009	945.741	11	18	29
31	Perm	178.226	203.214	381.440	—	—	—
32	Podolie	510.543	529.757	1.040.300	380	371	751
33	Pultava	326.404	355.207	681.611	22	39	61
34	Pskov	184.538	195.627	380.165	—	—	—
35	Riazan	392.080	399.384	791.464	67	64	131
36	Samara	113.360	119.960	233.320	40	43	83
37	Saint-Pétersbourg	122.450	132.900	255.350	1.991	2.170	4.161
38	Saratov	323.400	334.145	657 545	2	6	8
39	Simbirsk	214.920	227.539	442.455	14	15	29
40	Smolensk	367.11g	391.405	758.520	703	815	1.518
41	Stravropol	7.713	7.759	15.472	—	—	—
42	Tauride	20.599	20.439	41.038	11	14	25
43	Tambov	370.664	374.343	745.007	26	36	62
44	Tver	361.702	393.406	755.108	—	—	—
45	Toula	396.605	405.681	802.284	1.550	1.673	3.223
46	Karkov	230.096	240.946	471.042	59	64	123
47	Kherson	160.673	160.577	321.250	—	—	—
48	Tchernigov	266.410	287.212	553.622	—	—	—
49	Cosaques de la mer Noire	—	—	—	—	—	—
50	Esthonie	—	—	—	—	—	—
51	Iaroslav	257.296	294.196	551.492	2.651	3.212	5.863
	Total	10.694.445	11.281.787	21.976.232	19.350	21.204	40.554

ÉNERAL

éduction du rapport qu'ils donnent

SERFS (…USINES ET DES FABRIQUES)			TOTAL DES SERFS			NOMBRE TOTAL des habitants de l'Empire, au 1er janvier 1859			RAPPORT ou produit donné par les serfs
…MMES	FEMMES	Total	HOMMES	FEMMES	Total	HOMMES	FEMMES	Total	
—	—	—	6	14	20	134.058	140.893	274.951	0.007
—	—	—	5.990	6.437	12.427	242.305	235.187	477.492	2.60
—	—	—	5.486	5.358	10.844	480.582	438.525	919.107	1.17
—	—	—	196.278	206.271	402.549	437.497	438.619	876.116	45.95
—	—	—	217.150	229.082	446.233	391.961	389.780	711.741	57.08
…692	3.910	7.607	332.082	367.r50	699.532	584.927	622.981	1.207.908	57.91
691	808	1.499	104.031	113.746	217.777	456.416	495.177	951.593	22.89
—	—	—	422.835	441.326	864.161	754.215	774.113	1.528.328	56.54
…170	1.340	2.480	259.408	260.838	520.246	958.999	971.860	1.930.859	36.94
…244	9.871	19.115	26.867	39.306	56.173	1.007.287	1.116.617	2.123.904	2.64
—	—	—	175.772	185.530	361.302	439.126	442.755	881.881	40.97
—	—	—	143.263	142.893	286.156	442.174	454.696	896.870	31.91
—	—	—	163.058	165.472	328.530	532.853	509.828	1.042.681	31.51
751	815	2.567	103.839	110.579	214 418	759.313	784.031	1.543.344	13.89
…130	18.704	36.834	302.787	319.829	622.616	489.914	517.557	1.007.471	61.80
—	—	—	550.821	570.241	1.121.062	972.020	972.314	1.944.334	57.66
—	—	—	175 015	189.631	364.646	474.079	514.208	988.287	36.90
241	257	498	292.830	324.853	617.683	507.756	568.232	1.075.988	57.41
—	—	—	—	—	—	274.836	292.242	567.078	—
…842	10.973	21.815	361.324	363.265	724.589	902.859	909.113	1.811.972	39.79
—	—	—	—	—	—	424.395	459.285	883.681	—
—	—	—	291.126	308.033	599.160	489.439	497.032	986.471	60.74
—	—	—	278.097	294.170	572.269	430.985	453.655	884.640	64.69
…157	2.390	4.547	301.162	320.150	621.312	825.643	774.165	1.599.808	38.84
…944	6.366	12,310	353.336	389.457	742.793	602 853	656.753	1.259 506	58.97
—	—	—	200.571	219.491	420.062	474.931	500.270	955 201	43.07
—	—	—	5.490	5.971	11.451	136.078	151.276	287.354	3.99
…215	52.340	99.555	113.815	123.159	236.974	995.014	1.012.061	2.007.075	11.81
…185	7.518	14.703	358.564	365.464	724.028	761.192	770.842	1.532.034	47.26
…888	2.072	3.960	269.631	280.099	549.730	583.134	595.404	1.188.535	46.25
…865	145.852	277.717	310.091	349.066	659.157	975.499	1.071.073	2.046.572	32.21
—	—	—	510.923	530.128	1.041.051	874.995	873.471	1.748.466	59.54
—	—	—	326.426	355.246	681.672	890.307	928.803	1.819.110	37.45
—	—	—	184.538	195.627	380.165	346.470	359.992	706.462	53.81
…049	7.751	14.800	399.196	407.199	806.396	713.783	713.516	1.427.299	55.50
…505	545	1.050	113.905	120.548	234.453	747.502	782.537	1.530.039	15.32
…383	398	781	124.824	135.468	260.292	633.043	450.048	1.083.071	24.03
—	—	—	323.402	334.151	657.553	808.836	827.299	1.636.135	40.19
…942	236	528	215.176	227.836	443.012	555.176	585.797	1.140.973	38.83
…551	598	1.149	368.396	392.818	761.187	537.106	554.970	1.102.076	69.07
—	—	—	7.713	7.759	15.472	335.460	304.279	640.739	2.41
—	—	—	20.610	20.553	41.063	371.931	315.412	687.343	5.97
…038	8.600	16.638	378.728	382.979	761.707	953.594	956.860	1.910.454	39.87
—	—	—	361.702	393.406	755.108	717.191	774.236	1.491.427	50.53
…275	1.361	2.636	399.428	408.715	808.143	593.703	578.546	1.172.249	68.94
—	—	—	230.155	241.010	471.165	793.427	789.144	1.582.571	29.77
—	—	—	160.673	160.577	321.251	533.331	494.128	1.029.459	31.27
—	—	—	266.410	287.212	553.622	725.144	745.722	1.471.865	37.61
—	—	—	—	—	—	102.935	99.558	202.493	—
—	—	—	—	—	—	148.305	155.173	303.478	—
66	107	173	260.013	297.515	557.528	451.091	522.775	976.866	57.07
…124	282.833	541.962	10.9[illegible]	11.585.[illegible]	22.558.748	29.790.670	30.352.808	60.143.478	37.51

Numéros	GOUVERNEMENTS	SERFS DES PROPRIÉTAIRE			SERFS APPARTENANT A DIVERS ÉTABLISSEMENTS		
		HOMMES	FEMMES	Total	HOMMES	FEMMES	Total
	Report.	10.694.445	11.281.787	21.976.222	19.350	21.204	40.55
52	Iénisséik.	127	139	266	—	—	—
53	Provinces au-delà du Baïkal	4	7	11	—	—	—
54	Iakousk		9	12	—	—	—
55	Sibérie orientale	—	—	—	—	—	—
56	Pays des Kirghis.	—	—	—	—	—	—
57	Kirghis sibériens.	—	—	—	—	—	—
58	Tobolsk..	1.372	1.628	3.000	—	—	—
59	Tomsk.	185	219	404	—	—	—
60	Irkoutsk.	2	5	7	—	—	—
»	Terre des Kirghis d'Orenbourg. . . .	—	—	—	—	—	—
	Total.	1.604	2.007	3.001	—	—	—
	Dans la Russie d'Europe et la Sibérie.	10.696.139	11.283.794	21.970.933	19.350	21.204	40.55
»	*Sous l'autorité de la Compagnie Russe-Américaine.*	—	—	—	—	—	—
61	Pays de Derbent et près de la mer Caspienne	—	—	—	—	—	—
62	Gouvernement de Koutaïs.	85.988	80.065	166.853	107.751	93.85	201.60
63	Cercles de Tiflis et de Djarobelokan.	76.226	62.656	138.882	—	—	—
64	Chemachin	4	4	8	—	—	—
65	Erivan.	—	—	—	—	—	—
	Total.	162.218	142.725	107.751	107.751	93.851	201.60
	TOTAL GÉNÉRAL.	10.858.857	11.426.519	22.284.876	127.101	115.055	242.15

(1) Dans ce chiffre ne sont pas compris les habitants libres du pays qui sont au nombre d'environ 40,000.

(2) Dans le gouvernement même de Derbent on compte 241,030 âmes, (hommes) et 236,513 femmes, en tout 477,543.

Dans les terres qui forment les pays Caspiens, Chamkal, Khanstva, Mekhloulie et les Aouls sur la Soulaka, il y a 28,285 hommes, 28,511 femmes, en tout 56,796 individus.

(3) Dans le gouvernement de Koutaïs on compte 177,517 hommes et 153,911 femmes, en totalité 33,143 âmes des deux sexes. Dans les pays formant le gouvernement général de

SERFS DES USINES ET DES FABRIQUES			TOTAL DES SERFS			NOMBRE TOTAL des habitants de l'Empire, au 1er janvier 1859			RAPPORT ou produit donné par les serfs
HOMMES	FEMMES	Total	HOMMES	FEMMES	Total	HOMMES	FEMMES	Total	
259.124	282.838	541.962	10.972.919	11.535.829	22.558.748	29.790.670	30.352.808	60.143.478	37.51
—	—	—	127	439	266	160.676	142.590	303.266	0.09
—	—	—	4	7	11	180.065	172.811	352.876	0.0008
259	229	488	263	238	501	169.026	150.904	319.930	0.16
—	—	—	—	—	—	12.666	9.194	21.860	—
—	—	—	—	—	—	118.040	101.311	219.351	—
—	—	—	—	—	—	149.431	128.320	277.451	—
72	77	149	1.444	1.705	3.149	504.105	517.161	1.021.266	0.31
—	—	—	185	219	404	358.205	342.797	701.001	0.06
—	—	—	2	5	7	115.110	107.423	222.533	0.003
—	—	—	—	—	—	400.000	400.000	400.000	—
331	306	637	2.025	2.313	4.338	2.167.023	2.072.511	4.239.534	0.10
259.455	283.144	542.599	10.974.944	11.588.142	22.563.086	31.957.693	32.425.319	64.383.012	—
—	—	—	—	—	—	5.179	4.803	(1) 9.982	—
—	—	—	—	—	—	269.315	265.024	(2) 534.337	—
—	—	—	193.739	173.916	367.655	328.837	286.826	(3) 615.713	59.71
—	—	—	76.226	62.656	138.890	353.779	293.350	(4) 647.129	21.46
—	—	—	4	4	8	336.646	297.240	633.886	—
—	—	—	—	—	—	139.249	117.857	257.106	—
—	—	—	267.769	236.576	506.545	1.427.876	1.260.297	(5) 2.688.173	18.84
259.455	283.144	542.599	11.241.913	11.824.718	23.069.631	33.390.748	33.690.419	67.081.167	34.39

Koutaïs, la Mingrelie, l'Abasie, le Samourzakan et le Tsebel, il y a 151,370 hommes et 132,715 femmes, en tout 284,083 âmes des deux sexes.

(4) Dans le gouvernement de Tiflis il y a 307,499 hommes et 246,720 femmes, en tout 554,219 âmes des deux sexes. Dans le Cercle de Djarobelokan, qui était compris autrefois dans ce gouvernement, il y a 47,280 hommes et 46,630 femmes, en tout 92,910 âmes des deux sexes.

(5) Dans ce total des habitants du Caucase ne sont pas comprises les peuplades de montagnards insoumis, sur le nombre desquels il n'y a pas de renseignements positifs.

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CITÉS DANS CE VOLUME

(Les Noms des Personnes sont en lettres italiques)

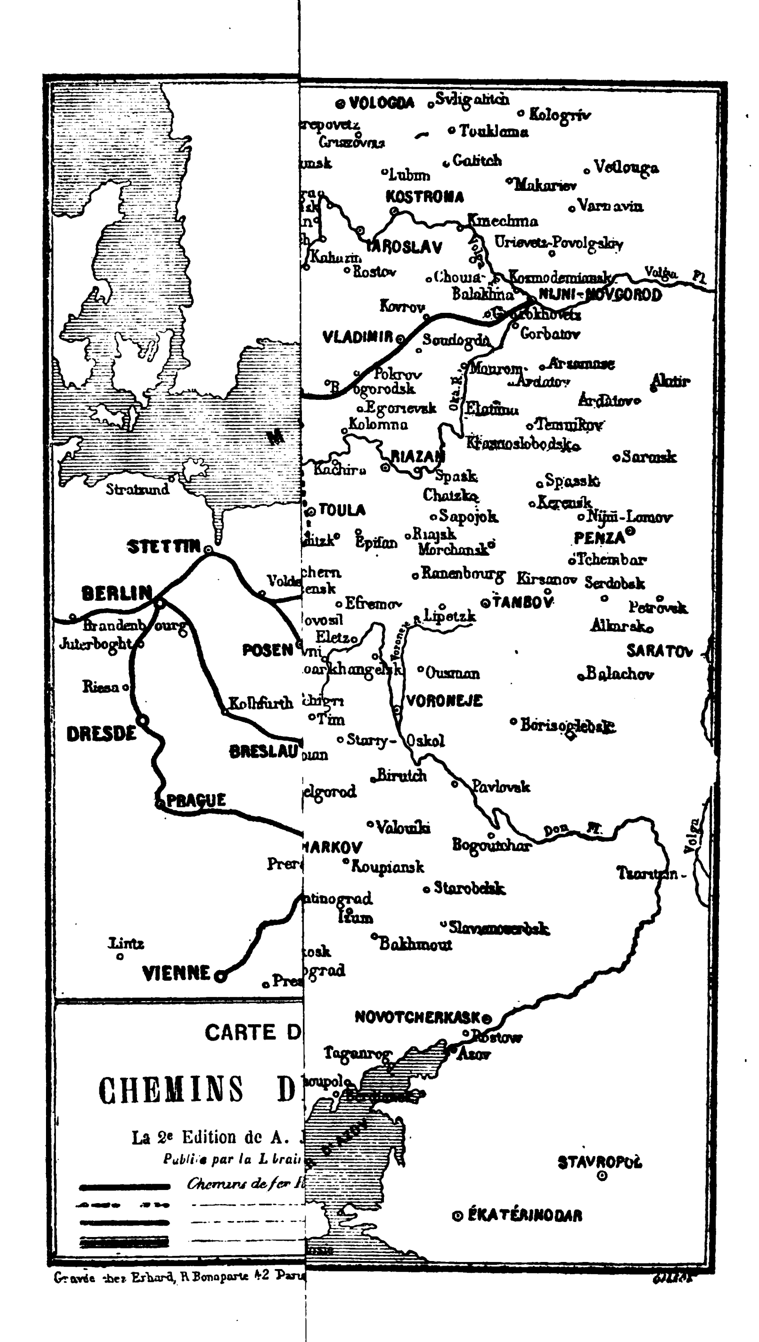
A

B

L

TABLE DES MATIÈRES

VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERF, 59, RUE DU PLESSIS.



VOLOGDA
Kologriv
Toukloma
Galitch
Lubim
Vetlouga
Makariev
KOSTROMA
Varnavin
Kinechma
IAROSLAV
Urievetz-Povolgskiy
Rostov
Kozmodemiansk
Volga Fl.
Balakhina
NIJNI-NOVGOROD
Kovrov
Gorbatov
VLADIMIR
Soudogda
Arzamase
Pokrov
Mourom
Ardatov
Alatir
Egorievsk
Kolomna
Temnikov
RIAZAN
Saransk
Stralsund
Kachira
Spask
Spassk
Chatzk
Kerensk
TOULA
Sapojok
Nijni-Lomov
PENZA
Epifan
Riajsk
Morchansk
Tchembar
STETTIN
Ranenbourg
Kirsanov
Serdobsk
BERLIN
Efremov
TAMBOV
Petrovsk
Brandenbourg
Lipetzk
Juterboght
Eletz
POSEN
SARATOV
Ousman
Balachov
Riesa
VORONEJE
Kohlfurth
Tim
Borisoglebsk
DRESDE
Stary-Oskol
BRESLAU
Birutch
Pavlovsk
PRAGUE
Valouiki
Don Fl.
Bogoutchar
Volga
Koupiansk
Starobelsk
Izum
Bakhmout
Lintz
VIENNE
NOVOTCHERKASK
Rostow
Azov
Taganrog
STAVROPOL
ÉKATÉRINODAR
CARTE D
CHEMINS D
La 2e Edition de A.
Publiée par la Librai
Chemins de fer
Gravée chez Erhard, R. Bonaparte 42 Paris


Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid
YC 59131

